

ICONOGRAFÍA ESPAÑOLA.

Procede de la Junta de Icono-
grafía Nacional, cedido a la
Biblioteca del Museo Románti-
co.

Madrid, 22 Julio de 1970.

J-J.

H
Y-48

ICONOGRAFÍA ESPAÑOLA.

COLECCION

DE RETRATOS, ESTATUAS, MAUSOLEOS

Y DEMAS MONUMENTOS INÉDITOS

DE REYES, REINAS, GRANDES CAPITANES, ESCRITORES, ETC.

desde el siglo XI hasta el XVII,

COPIADOS DE LOS ORIGINALES

POR D. VALENTIN CARDERERA Y SOLANO,

pintor honorario de S. M., individuo de número de las Reales Academias de San Fernando y de la Historia,
del Instituto Romano de correspondencia Arqueológica, y de otras corporaciones artísticas.

CON TEXTO BIOGRAFICO Y DESCRIPTIVO, EN ESPAÑOL Y FRANCÉS, POR EL MISMO AUTOR.



TOMO SEGUNDO.

Reg. 4.737

Madrid.— 1855 y 1864.

IMPRENTA DE DON RAMON CAMPUZANO.

calle del Ave María, número 17.



CABALLEROS DE LA REAL Y ANTIGUA COPRANIA DE SANTIAGO EN BURGOS

Retratos sacados de las miniaturas que se conservan en la Catedral de Burgos

CABALLEROS DE BURGOS.

Costumbres singulares y prácticas estrañas nos pintan el espíritu caballeresco de los siglos en que en lucha incesante con los sectarios de Mahoma, la religion era en todo el principal elemento, identificándose con las aspiraciones de la época que hacia resonar el grito de guerra sobre todos los intereses para extirpar á los sarracenos de la Peninsula, donde debia tremolar solo y triunfante el estandarte de la cruz. Muchas asociaciones piadosas, ademas de las órdenes caballerescas, se revestian de carácter militar, y los personajes mas distinguidos al afiliarse para cristianos ejercicios, se comprometian á la vez á combatir con las armas al enemigo comun. Hasta las cofradias solian componerse de guerreros sometiéndose á las mas duras privaciones para entregarse sin descanso á las fatigas de los campos de batalla. Entre otras citaremos la del Apóstol Santiago establecida en Burgos, que nos ha dejado curiosos é interesantes documentos de los cuales tomamos las cuatro figuras de la estampa que nos proponemos ilustrar, que si bien no representan personajes muy conocidos, son importantes por los trajes y otras circunstancias.

Una de ellas es la efigie de Ramon Bonifaz, cuyo nombre se ha trasmitido glorioso hasta nuestros dias, recordando el del intrépido Almirante de San Fernando, á quien tan principal parte cupo en la toma de Sevilla, pues con sus acertadas trazas, embarcado en su capitana, rompió las fuertes cadenas que tenian amarrado el puente sobre el Guadalquivir, cortando así á los moros la comunicacion entre Triana y Aljarafe, de que sacaban grandes socorros. Dispersos las restos mortales de este esforzado guerrero y destruidas su magnífica tumba y efigie venerable (1) quisiéramos evocar en sus descendientes los recuerdos de su gloria con la representacion de un nieto suyo del mismo nombre.

No rebajaron ciertamente el heredado lustre los descendientes de varon tan insigne, habiendo servido como valerosos campeones, el hijo del Almirante, llamado Alfonso, al décimo rey de este nombre, y su nieto Fernando, á D. Fernando IV y á Alfonso XI. Su biznieto D. Ramon, de que tratamos, sirvió con no menor gloria en las guerras contra los moros á este último monarca hasta que falleció. Empero no queriendo tomar parte en la fratricida lucha entre D. Pedro y D. Enrique, se retiró á Burgos donde fué Alcalde, con la grande autoridad y consideracion que tuvieron sus ilustres progenitores (2). La efigie de D. Ramon, así como las de los otros caballeros que publicamos, está pintada en el libro de los estatutos entre las de los primeros caballeros de la hermandad de Santiago, que fundó en la Catedral de Burgos D. Alonso XI hácia el año de 1558 (3). Aunque no podamos considerar como retratos verdaderos gran parte de las miniaturas de este precioso volúmen, por mas que fueran pintadas en vida de los personajes, son cuando menos representaciones exactas del conjunto de su figura, trajes y arreos. Todos aparecen montados á caballo porque los estatutos les imponian la obligacion de mantener «caballo, et armas, et coberturas, et debian traerlos por la villa bofordando etc., en la vigilia y fiesta del Santo Apóstol.» Tambien les magdaban llevarlos «bofordando en las bodas de los cofrades, e en sus entierros, amortajar al difunto debiendo llevar encobertado su caballo, etc.»

Revestido de austeridad y bajo ese aspecto guerrero al propio tiempo, aparece Ramon Bonifaz en traje harto llano y sencillo para un Alcalde de Burgos y tan principal caballero, sometiéndose á las ordenanzas reformadas de D. Alonso X, que prohibian hasta traer camisas *en los cueros* (sobre la carne). El reformador D. Alonso XI prohibió tambien en su ordenamiento de los *visituarios los adornos de aljófar, de oropel, de argente en los vestidos, sillas de montar, en las señales de armas, y el uso de los cascabeles, salvo en las sonajas e coberturas del caballo para bofordar, etc.* No es, pues, de estrañar la sencillez suma del traje de Bonifaz, que solo cubre su cuerpo con el sayo, que-

Des coutumes singulières et d'étranges pratiques nous retracent l'esprit chevaleresque des siècles où, en lutte incessante avec les sectaires de Mahomet, la Religion s'identifiait dans tout son élément principal avec les aspirations de l'époque qui faisait résonner le cri de guerre par dessus tous les intérêts d'autre nature pour faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges de la domination sarrasine du sol de la Péninsule: l'étendard de la Croix devait y flotter seul et triomphant. Les associations pieuses, sans faire mention des ordres de chevalerie, se revêtaient assez généralement, d'un caractère militaire, et les personnages les plus distingués, en s'y affiliant pour les pratiques chrétiennes s'engageaient à la fois à combattre avec les armes l'ennemi commun. Un grand nombre de confréries se composaient même de guerriers qui se soumettaient aux plus rudes privations pour se livrer sans repos aux fatigues des champs de bataille. Nous pouvons citer entre autres celle de l'apôtre Saint-Jacques, établie à Burgos, qui nous a laissé de curieux et intéressants documents auxquels nous empruntons les quatre figures de l'estampe que nous nous proposons de décrire, et qui si elles ne représentent pas des personnages très-connus, sont fort-importantes sous le rapport des costumes et des renseignements précieux qu'elles nous fournissent.

Nous choisirons d'abord l'effigie de Raymond Bonifaz, dont le nom s'est transmis illustre et glorieux jusqu'à nos jours, comme rappelant celui de l'intrépide amiral de Saint-Ferdinand qui eut une si grande part à la prise de Séville: car par une manœuvre habile, monté à bord de sa capitane il rompit les fortes chaînes, qui tenaient amarré le pont sur le Guadalquivir, coupant ainsi aux maures la communication entre Triana et Aljarafe d'où ils tiraient de grands secours. Les restes mortels de ce guerrier insigne ayant été dispersés, et le tombeau somptueux élevé à sa mémoire ayant été détruit avec sa vénérable efigie (1), nous voudrions évoquer le souvenir de sa gloire dans sa postérité avec le portrait d'un de ses petits-fils qui portait le même nom.

Il faut bien reconnaître que les descendants de cet illustre personnage ne laissèrent point s'éclipser l'éclat du nom dont ils avaient hérité, ayant servi comme champions valeureux, son fils, nommé Alphonse, aux ordres du roi, dixième de ce nom, et son petit-fils Fernando, à ceux de D. Fernando IV et d'Alphonse XI. Son arrière petit-fils Raymond, dont il est ici question, servit avec non moins de gloire ce dernier monarque jusqu'à sa mort dans les guerres contre les sarrasins; mais ne voulant point aider de sa personne à la lutte fratricide entre D. Pedro et D. Henrique il se retira à Burgos où il fut fait Alcalde et revêtu de toute l'autorité et de toute la considération dont avaient joui ses illustres aïeux (2). L'effigie de D. Ramon, ainsi que celles des trois autres personnages qui l'accompagnent, se trouve peinte dans le livre des statuts parmi celles des premiers chevaliers de la confrérie de Saint-Jacques, qu'Alphonse XI fonda dans la cathédrale de Burgos dans le courant de 1558 (3). Bien que nous ne puissions pas considérer comme portraits véritables une grande partie des miniatures que contient ce volume précieux, quoiqu'elles aient été peintes du vivant des chevaliers, ce sont tout au moins des représentations, exactes dans l'ensemble, de leurs figures, de leurs costumes, et de leurs ornements. On les voit tous montés à cheval parceque les statuts leur imposaient l'obligation de maintenir cheval et armures et caparaçons, et ils devaient les mener par la ville pour entrer en lice, etc., dans la veillée et fête du Saint-Apôtre; ils exigeaient encore qu'ils les menassent équipés de même aux noces des confrères et dans leurs enterrements: ils devaient envelopper le corps dans le linceul, et conduire le cheval couvert de draperies de deuil.

Avec le cachet de l'austérité et l'aspect guerrier à la fois Raymond Bonifaz nous apparaît sous un costume bien modeste et bien simple pour un Alcalde de Burgos et un chevalier aussi marquant: ainsi le voulaient les ordonnances publiées par D. Alonso X qui allaient jusqu'à défendre de porter des chemises sur la peau. Le réformateur D. Alonso XI proscrivit encore dans son réglément pour les *vestiatres les ornements de semis de perles, d'oripeau, d'argentine sur les habits, les selles, les petites bannières, et l'usage des grelots excepté dans les sonneries et les caparaçons du cheval équipé pour entrer en lice, etc.* On ne doit donc pas s'étonner de l'extrême simpli-

(1) Todavía llegamos á ver algunos restos del sepulcro en la primitiva capilla mayor de San Francisco de Burgos, cuyo monumento costó el Almirante. El cronista Garibay en el VIII tomo de sus obras inéditas, dice que sobre el sepulcro «tiene su bulto alto de mármol fino, y en su circuito esculpidas las batallas de bulto, y un collar (acaso quiso decir cadena) sobre las armas y puesto en él el dedo pulgar de la mano derecha en significacion de la puente de Sevilla.» Aquella preciosa iglesia fué empezada á destruir por los franceses en el año 1808. Despues en nuestra malhadada guerra civil, la Junta de armamento y defensa acabó de demolerla pulverizando mil preciosos restos de escultura que en ella y en el contiguo monasterio de la Trinidad existian.

(2) Garibay, tomo VIII de sus obras inéditas.

(3) Este libro precioso se conserva en la capilla de Santiago de la espresada iglesia metropolitana, porque en ella se fundó la cofradia del Santo Apóstol. Contiene 95 hojas de vitela, la mayor parte de ellas enriquecidas con miniaturas.

(1) Nous sommes parvenus à découvrir quelques vestiges du tombeau, dans l'ancienne chapelle principale de Saint-François à Burgos, que l'amiral avait fait construire. Le chroniqueur Garibay, au tome VIII de ses œuvres inédites dit que sur le tombeau «il a sa statue en rond de bosse en marbre fin et sur le pourtour sont sculptées les batailles en haut-relief et un collier (peut-être a-t-il voulu dire une chaîne) sur les armes et au pouce de la main droite pour signifier la rupture du pont de Séville. Les françois, en 1808, commencèrent la destruction de cette église, et plus tard, en 1827, le conseil espagnol de défense en achova la démolition en faisant disparaître mille restes précieux de sculpture qui s'y trouvaient ainsi que dans le monastère contigu de la Trinité.

(2) Garibay, VIII^e volume de ses œuvres inédites.

(3) Ce livre précieux se conserve dans la chapelle de Saint-Jacques de l'église métropolitaine, où il existe une confrérie du Saint-Apôtre. Il contient 95 feuillets en veau dont la plupart sont enrichis de miniatures.

zote ó túnica de cabalgar, de paño morete y ceñida, como dice la crónica general, con cinturón, correa con feviella que liga los lados del que la ciñe. Sobre esta trae el manto anaranjado (pañó de arange) como lo ordena D. Alonso X en su ley de partida, mandando que cuando cabalgasen por la villa traigan todavía mantos. Esta prenda, así en la figura de Bonifaz, como en la contigua de Miguel Gonzalez de Gorjas, va afianzada solamente sobre el hombro izquierdo. Las calzas de ambos son de escarlata bermeja, color reservado á los nobles. En la relacion que hace Argote de Molina de la última batalla que en este mismo reinado de D. Alfonso XI se dió entre los bandos de Lope G. de Salazar y los Velascos, en que estos quedaron derrotados, dicese que allí fueron muertos muchos de calzas bermejas, que era hábito, refiere el autor, usado por los nobles en aquella época. La misma distincion gozaban entonces con respecto á la cabellera y largas barbas con que están pintados dichos personajes, lo cual en aquellos siglos era prohibido á los moros y estado llano. Nótese tambien la sencillez de las sillas corsera ó gallega.

D. Ramon Bonifaz lleva colgado del hombro, pendiente de roja correa, el escudo con las armas de su linaje compuestas de losanges de gules en campo de oro y por orla palomas en campo de azul, armas que se ven asimismo recamadas ó cosidas en la gualdrapa ó paramentos del caballo adornados con cascabeles de plata. Empuña con la diestra la corta lanza (bohordo) con banderola; esta servia no solamente de divisa al caballero para distinguir la mesnada, sino para asombrar en la pelea al caballo del contrario. Nada podriamos añadir á la ilustracion de la figura de Gonzalo de Gorjas mas que el hacer notar la riqueza de su gorra (capellete) por estar recamada con perlas.

Pasando ahora hasta los caballeros representados en aquel precioso códice, que florecieron en tiempo de los Reyes Católicos, nos ha parecido curioso el retrato de D. Alonso de Cartagena, Regidor de la ciudad de Burgos, aunque desgraciadamente de él podamos dar muy escasas noticias. No sería improbable que fuese nieto de Pedro ó de Alvaro Sancho, hijos de D. Pablo de Santa María, de quienes hablan las crónicas de D. Juan II, en cuya corte gozaban de gran favor y donde cultivaron con éxito la poesía. Sabido es que el expresado D. Pablo, padre de estos, habiendo quedado viudo y abjurado el judaísmo, se convirtió á la religion cristiana, y llegó á ser obispo de Burgos por sus vastos conocimientos y carácter enérgico; dignidad que alcanzó tambien otro de sus hijos el insigne D. Alonso de Santa María, que con tanta gloria del clero español gobernó la espresada Sede y brilló en el Concilio de Basilea por su gran virtud y saber (4).

El contraste que manifiesta D. Alonso en sus arreos suntuosos con la sencillez ó mas bien austeridad del traje de las anteriores figuras de Bonifaz y Gorjas, demuestra claramente los progresos que habia hecho el lujo, no obstante las ordenanzas prohibitorias, desde D. Juan I hasta los Reyes Católicos. Llama la atencion en D. Alonso de Cartagena, y en la figura que le acompaña de Sebastian de Buezo, la gala de los penachos con grandes plumas que adornan el sombrero blanco vellutado ó capetet del primero, las que trae el segundo en el yelmo, así como las testeras de sus caballos. De la estremidad posterior del sombrero y yelmo cuelgan al parecer aquellas largas y ondeantes cintas que tuvieron origen de los velos llamados huque en Flandes, de donde nos vino, y en lo antiguo adornaban el almete, los cuales acuchillados por la espada del enemigo, formaban los pintorescos lambrequines. Estas galas no estaban solo reservadas á los festejos y torneos, pues un pasaje de la crónica de D. Alvaro de Luna nos instruye de la riqueza y adornos con que se engalanaron muchos guerreros de la hueste del Condestable en la batalla de Olmedo, diciendo entre otras cosas que nin fallecieron allí gentes que sacaron plumas como álas que se tendian por las espaldas.

D. Alonso está armado de punta en blanco; entre las escarcelas del arnés de acero se vé un trozo de loriga dorada. Cubre la armadura del cuerpo el jaque ó sobrevesta (sobrevesta), y cuyas mangas abiertas hasta el codo y terminando en punta con picados ó recortados en forma de lambrequines, dejan ver los guardabrazos y manoplas. Los zapatos ó escarpes son rojos, y dorados sus acicates así como los estribos. Con ambas manos sostiene una hacha ó segur llamada facha en el ordenamiento de Segovia de 1590. De una correa azul pende el escudo mi-partido cuyo escudete es la flor de lis de plata sobre campo sinople.

Forma asimismo el principal adorno de los paramentos ó cubiertas del caballo, la espresada flor de lis sembrada en toda la superficie de dichas gualdrapas. La vaina de la espada es de «cuero bermejo.» Merece tambien notarse el arzon de la silla por lo elevado de sus dos piezas; acaso la delantera estaria hecha para sostener el hacha.

La figura del caballero Sebastian de Buezo difiere solamente en sus arreos y armaduras de la de D. Alonso, en el casco ó bacinete de fierro donde trae plumas por helmete, y en la marlota ó ropa corta, hasta la rodilla, que segun una pragmática de 1499, podian vestir los caballeros sobre las armas.

(4) El Cronicon de Valladolid habla de un Pedro de Cartagena; pero varias circunstancias que de él se registran, declaran no ser este del linaje del obispo de Burgos.

citó du costume du chevalier Bonifaz: il ne porte que la casaque, le quezote, ou tunique pour monter á cheval, de drap violet, serré á la taille, comme dit la chronique générale, avec un ceinturon, courroie avec la boucle qui lie les flanes de l'homme qui la ceint. Sur la tunique il porte le manteau orangé comme le prescrit D. Alonso X dans sa loi de parti, mandant que lorsqu'ils chevaucheraient dans la ville ils portassent encore des manteaux. Ce vêtement, sur Bonifaz comme sur le chevalier Michel Gonzalez de Gorgas qui le précède, n'est retenu que sur l'épaule gauche: les chausses de l'un et de l'autre sent d'écarlate vermeille, couleur réservée á la noblesse. Dans le récit que fait Argote de Molina de la dernière bataille qui se livra sous ce même règne d'Alonso XI entre les partisans de Lope Garcia de Salazar et les Velasco, et où ceux-ci furent défaits, il est dit que là furent tués beaucoup de gens portant chausses vermeilles; vêtement, dit cet auteur, que les nobles portaient á cette époque. Ils jouissaient encore de la même distinction ou prééminence en ce temps-lá par rapport á la chevelure et á la barbe longues avec lesquelles on voit peints les deux chevaliers, et qui dans ces siècles étaient défendues aux maures et aux gens du peuple. Il faut encore remarquer la simplicité des selles corsera ó gallega.

D. Ramon Bonifaz porte, suspendu á l'épaule avec une courroie rouge, l'écu aux armoiries de sa famille, composées de losanges de guules sur champ d'or, avec des palombes sur champ d'azur pour bordure; ces armoiries se retrouvent brodées ou cousues sur la chabraque ou caparaçons du cheval garnis de grelots d'argent. La main droite tient la lance surmontée d'une banderole qui servait non seulement á distinguer les différentes compagnies, mais aussi á effrayer dans le combat le cheval de l'adversaire. Nous ne pourrions rien ajouter á l'explication de la figure de Gonzalez de Gorgas, si ce n'est que le chapeau ou bonnet est brodé de perles.

Arrivons-en maintenant aux chevaliers représentés dans ce recueil précieux et qui fleurirent du temps des Rois Catholiques: le plus curieux nous a paru être celui de D. Alonso de Carthagène, Regidor de la ville de Burgos, quoique nous ne puissions malheureusement donner que très-peu de renseignements á son sujet. Il ne serait pas improbable qu'il fût petit-fils de Pierre ou d'Alvaro Sancho, fils de D. Pablo de Santa-Maria, dont parlent les chroniques de D. Juan II, prince á la cour duquel ils jouissaient d'une grande faveur, et où ils cultivèrent la poésie avec succès. On sait que D. Pablo, leur père, étant resté veuf et ayant abjuré le judaïsme, se convertit á la religion chrétienne, et fut fait évêque de Burgos pour la vaste étendue de ses connaissances et l'énergie de son caractère, dignité qu'obtint également un de ses fils, l'illustre D. Alonso de Santa-Maria qui occupa ce siège, pour la plus grande gloire du clergé espagnol et fit briller, dans le Concile de Basile, sa haute vertu et son savoir (4).

Le contraste qu'il montre avec la simplicité ou plutôt l'austérité du costume des précédents chevaliers, Bonifaz et Gorgas, fait voir clairement les progrès que le luxe avait faits, en dépit des ordonnances prohibitives, á partir du règne de Juan I, jusqu'à celui des Rois Catholiques. On remarque dans D. Alonso de Carthagène et dans son compagnon Sébastien de Buezo qui l'accompagne la magnificence des panaches á grandes plumes qui ornent le chapeau blanc, velouté, du premier, les plumes que le second porte sur son cimier et les têtes de leurs chevaux. L'extrémité de derrière du chapeau et du casque laisse pendre, á ce que l'on peut présumer, ces rubans longs et flottans qui durent leur origine aux voiles appelés huque dans les Flandres, d'où la mode en fut importée, et qui ornaient anciennement le cimier. Lacérés par l'épée de l'ennemi ils formèrent les lambrequines dont l'effet est si pittoresque. Ce luxe n'était réservé seulement pour les fêtes et les tournois, car un passage de la chronique de D. Alvaro de Luna nous renseigne sur la richesse et les ornements dont se parèrent une foule de guerriers de l'armée du Connetable á la bataille d'Olmedo, et entre autres raffinemens d'un luxe extraordinaire elle dit que lá ne manquèrent pas des gens qui y portaient des plumes comme des ailes qui s'étendaient sur les épaules.

D. Alonso est armé de pied en cap: entre les tassettes de l'armure d'acier on voit un morceau de cuirasse dorée. L'armure du corps est couverte du jaque ou sobreveste dont les manches ouvertes jusqu'au coude et terminant en pointes, avec des piqués ou découpures en forme de lambrequins, laissent voir les brassards et les gantelets. Les souliers ou escarpins sont rouges et les éperons sont dorés, ainsi que les étriers. Des deux mains il tient une hache appelée facha dans l'ordonnance de Ségovie de 1590. A une courroie bleue est suspendu l'écusson mi-parti: le petit écu á la fleur-de-lys d'argent sur champ de sinople.

La fleur-de-lys semée sur toute la surface forme encore le principal ornement des caparaçons ou draperies du cheval. Le fourreau de l'épée es en cuir vermeil: les arçons méritent aussi d'être remarqués pour la hauteur de leurs montants: celui de devant devait servir á soutenir la hache d'armes.

La figure du chevalier Sébastien de Buezo ne diffère, sous le rapport des ornements et de l'armure, de celle de D. Alonso que dans le casque ou bassinet de fer qui a des plumes pour cimier, et la marlotte ou vêtement court tombant jusqu'au genou que, d'après une pragmática de 1499, les chevaliers pouvaient porter sur leurs armes.

(4) La petite chronique de Valladolid parle d'un Pierre de Carthagène, mais plusieurs circonstances qu'elle en registre prouvent qu'il n'appartient pas á la famille de l'évêque de Burgos.



V. Colera, del.

Lit. de J. B. Sanz, Madrid.

F. Moya, imp.

CABALLERO DEL LINAGE DE LOS ANAYAS EN SALAMANCA.

CABALLERO DE LOS ANAYAS.

La capilla de San Bartolomé, llamada de los Anayas, sita en el claustro de la catedral de Salamanca, fué mandada edificar por D. Diego de Anaya, arzobispo de Sevilla, fundador del célebre colegio de San Bartolomé de aquella ciudad. El sepulcro y estatua yacente de aquel insigne prelado, admírase en el centro, y en los lienzos de sus paredes las efigies y tumbas de caballeros y damas de su elevada alcurnia, que hasta muy adelantado el siglo XVI quisieron cobijarse al amparo del ilustre y santo prelado, formando el todo un majestuoso panteón de familia. Ambición noble entre las mundanas ambiciones, hoy casi desconocida y desusada, ya que ni los primeros magnates de la nación, ni los opulentos capitalistas tienen hoy apenas monumentos fúnebres como los que en otro tiempo se erigían á hidalgos de modesta fortuna.

Entre las imponentes estatuas de los Anayas, Arias de Anaya y Maldonados, que hemos dibujado con particular esmero, nos pareció muy curiosa por lo singular de su traje y armadura la que publicamos. Tenemos pocos datos para designar exactamente si representa al padre del arzobispo, D. Pedro Alvarez de Anaya, ó á su hermano, ó á otro de sus próximos sucesores. Por las indicaciones que nos da el historiador del expresado colegio de San Bartolomé acerca de la situación de la sepultura de Alfonso Alvarez de Anaya, hermano del insigne arzobispo, y por los escudos de armas de la urna, podríamos inferir que pertenece al hermano, si no es á su hijo, llamado Gomez de Anaya, que fué Regidor de Salamanca y *caballero de grande suposicion*, como le llama el historiador de dicho colegio. Pero son mayores las probabilidades de que pertenezca al padre, cuya efigie se halla próxima á otro curioso sepulcro con la de Doña Beatriz de Guzman, esposa suya (1). De todos modos, sin atrevernos á asegurar cuya sea la efigie que publicamos, nos ha parecido digna de reproducirse por la novedad y lo curioso del traje y de algunas prendas de la armadura, que no poco difieren de las que en esta obra damos á luz. Llama desde luego la atención la gorra por su altura y cierta amplitud, que formando algunos pliegues, queda con mas garbo y es mas pintoresca que el gorro catalan con que representamos al ilustre Príncipe de Viana.

Lleva al lado izquierdo un borde de tela ó fieltro como si fuese un trozo del que sale de lo interior, y se remanga hácia arriba cayendo atrás lo restante. Los gambales y canilleras imitan el acero batido, así como los brazales, cuyas esquinelas ó codales son de forma muy curiosa y notable, especialmente por lo puntiagudo de estos. Sobre la armadura trae la cota formada no de menuda malla hecha con pequeñas anillas de hierro como generalmente se usaba, sino de pequeñas piezas circulares á manera de besantes ó monedas del tamaño de las nuestras de dos reales ó pesetas modernas. Defiende también el pecho una especie de corazina ó cuera que se fija sobre los hombros. Son dignos de notarse los arreos de la espada, que es de grande magnitud, así como el puño y pomo de ella. El hebillaje y guarniciones del tahalí se distin-

(1) El epitafio ó inscripción que es de las pocas ó casi única que hemos encontrado, dice solo: *Sepultura de Doña Beatriz de Guzman, mujer que fué de Alfonso Alvarez de Anaya*. Esta dama fué hija de D. Garci Fernandez de Villagarcía, que fué el LXVIII gran Maestro de Santiago, elegido en 1585, y de quien hace mención la crónica de D. Juan I. Su bulto sepulcral es igualmente curioso por lo singular del traje. Llamen la atención las tocas de esta dama. La interior es como almilonada cruzándose sus dos puntas á mitad del pecho: de este queda descubierta la parte próxima al escote del brial: una sobretoca graciosamente plegada y sujeta á las sienes con diadema de perlas, cae hasta los hombros por ambos lados. El brial ó vestido interior, es como todos los de su época, con pliegues simétricos y ordenados desde el tallo. Lleva Doña Beatriz otra ropa exterior (*andriana*) con cuerpo y mangas estrechas. Esta ropa queda abierta tanto hácia los pechos como en toda la falda, y solo se junta en la cintura por medio de un rico cintaron cuya extremidad pende hasta los pies y está guarnecido de rosetas imitando perlas y pedrería. La orla ó borde de esta ropa no tiene otro adorno que cuatro carreras de pespunte imitando el acolchado. Un ligero manto que se desprende de los hombros deja descubiertos los antebrazos, y solo una extremidad que cae hasta los pies aparece por el lado derecho, y está sostenida por la respectiva mano de la dama, que también tiene una especie de corona ó camaldula. Con la izquierda sostiene un devocionario abierto y levantado. Calza chapines; de estos y de otros trajes análogos al de esta dama, hemos hablado en la estampa XL, ilustrando la curiosa efigie de Doña Elvira de Acebedo.

La chapelle de Saint-Barthélemi, dite des Anayas, placée dans le cloître de la cathédrale de Salamanca, fut construite par ordre de D. Diego de Anaya, archevêque de Séville, fondateur du fameux collège de Saint-Barthélemi de cette ville. Le tombeau avec la statue couchée de l'illustre prélat se voit au centre: sur le pourtour des murs on voit les efigies et les tombeaux de plusieurs chevaliers et dames de son haut lignage, qui jusque fort avant dans le XVI^e siècle se firent gloire de reposer à l'ombre de ce grand et saint prélat: l'ensemble forme une sépulture de famille de l'aspect le plus grandiose. Noble ambition entre toutes les ambitions mondaines! à peine la connaît-on aujourd'hui, tant il est rare de la voir mettre en pratique! Combien peu y a-t-il de hauts personnages parmi les plus grands du pays, combien peu de capitalistes opulents qui aient de nos jours de ces monuments funèbres qu'on élevait autrefois à de simples gentilshommes de modeste fortune.

Au nombre des statues imposantes des Anaya, des Arias d'Anaya et des Maldonado, que nous avons dessinées avec un soin scrupuleux, celle que nous publions nous a frappés par ses détails curieux de costume et d'armure. Les renseignements que nous avons sont insuffisants pour constater d'une manière bien certaine si elle représente le père de l'archevêque D. Pedro Alvarez d'Anaya, ou bien son frère, ou quelqu'autre de ses successeurs immédiats. Les indications que nous donne l'historien du collège de Saint-Barthélemi relativement à l'emplacement de la sépulture d'Alfonso Alvarez d'Anaya, frère de l'illustre évêque, et les armoiries et le tombeau, sembleraient faire supposer qu'il se rapporte au frère, si non à son fils, appelé Gomez d'Anaya, qui fut régidor de Salamanca, et un *chevalier de grande distinction*, comme le qualifie cet historien. Cependant les probabilités sont plutôt pour qu'elle appartienne au père, dont l'effigie avec celle de Béatrice de Guzman, son épouse, se trouve tout près d'un autre tombeau fort curieux (1). Quoiqu'il en soit, et sans que nous nous hasardions à déterminer absolument de qui est l'effigie que nous publions, elle nous a paru mériter d'être reproduite par la nouveauté et la curiosité du costume et de quelques pièces de l'armure, qui diffèrent assez essentiellement de toutes celles que l'on a vues dans le courant de cet ouvrage. La chapeline tout d'abord frappe l'attention par son élévation et une certaine ampleur, formant des plis et lui donnant un air plus gracieux et plus pittoresque que le bonnet catalan avec lequel nous avons représenté le prince de Viana.

Le côté gauche est bordé d'étoffe ou de feutre, comme si c'était un morceau de la doublure qui sortit en se retroussant en haut et en laissant tomber le reste sur le derrière. Les jambarts et les cuissards imitent l'acier écroui, de même que les brassards dont les pièces des coudes sont d'une forme très-curieuse et remarquable, surtout par leurs pointes aiguës. Par dessus l'armure il porte la cotte non pas à mailles menues faite de petits annelets de fer, comme c'était l'usage général, mais formée de petites plaques rondes comme des besants ou monnaies de la grandeur de nos pièces de deux réaux ou de nos piécettes modernes. La poitrine a aussi pour armure une petite cuirasse ou corselet qui s'attache sur les épaules. On doit remarquer les ornemens qui surchargent l'épée, sa longueur démesurée, ainsi que la poignée et le pom-

(1) L'épithaphe ou inscription qui est du petit nombre ou à-peu-près la seule de celles que nous ayons trouvées, porte: *Sépulture de Donna Béatrice de Guzman, feu épouse d'Alfonso Alvarez d'Anaya*. Cette dame était fille de D. Garci Fernandez de Villagarcía, qui fut le LXVIII^e grand-maître de Saint-Jacques, élu en 1585, et dont il est fait mention dans la chronique de D. Juan I. Sa statue tombale est également curieuse par l'étrange du costume. La vue s'arrête sur les coiffes que porte cette dame. Celle de dessous tombe comme empesée: les deux pointes viennent se croiser à mi-poitrine, laissant à découvert la partie du sein près de l'échancrure de la tunique. Une surcoiffe à plis gracieux et assujettie sur les tempes par un diadème de perles descend des deux côtés jusque sur les épaules. La tunique ou vêtement de dessous est comme toutes celles de cette époque à plis symétriques arrêtés à la hauteur de la taille. Donna Béatrice porte un autre vêtement étroit de corps et de manches, ouvert sur la poitrine et dans toute la longueur de la jupe: il n'est serré qu'à la taille au moyen d'une riche ceinture dont le bout descend jusqu'aux pieds, et est tout garni de petites rosaces figurant des perles et des pierreries. La bordure de ce vêtement n'a pour tout ornement que quatre rangées d'arrière-points imitant la piquère. Un manteau léger qui se détache des épaules laisse à découvert les avant-bras et ne permet de voir dans le bas à droite qu'un des pans qui arrive jusqu'aux pieds: elle le relève de la main droite, dans laquelle se trouve aussi une couronne ou chapelot. De la gauche elle tient en l'air un livre de prières. Elle chausse des mules (chapines): de cette chaussure, de même que d'autres costumes analogues à celui que porte cette dame, nous avons parlé dans l'estampe XL, en décrivant l'effigie curieuse de Donna Elvira d'Acebedo.

guen por sus floreados recortes. Todos estos accesorios están trabajados con cierto gusto y diligencia. Es curioso también el manto ó capa corta, terciada hácia el hombro derecho, cuyos pliegues caen con no poca gracia y soltura, y es casi ejemplo único de estos mantos, no siendo de órdenes militares, que en estatuas de esta época hemos registrado. Solo peca la estatua en el modelado de las manos y cabeza, la cual es de mezquinas formas; los ojos aparecen muy menudos, los labios harto afilados, y la barba carece de espaciosidad, lo que desdice no poco de la cabeza de un guerrero (1).

meau. Les boucles et les garnitures du baudrier se distinguent par leurs rognements fleurés. Tous ces accessoires sont travaillés avec un certain goût et assez de soin. Le manteau court, rejeté sur l'épaule droite, mérite encore de fixer l'attention: les plis en tombent avec beaucoup de grâce et d'aisance: de plus c'est peut-être le seul exemple de ces manteaux, n'appartenant pas aux ordres militaires, que nous ayons trouvé dans des statues de cette époque. Le seul défaut de celle-ci est dans le modelé des mains et de la tête: les formes en sont mesquines, les yeux fort petits, les lèvres trop minces, le menton manque de cette ampleur qui doit caractériser une tête de guerrier (1).

(1) Desgraciadamente esta capilla la vimos convertida en un depósito ó almacén de muebles y maderaje de la iglesia, privando de este modo á los estudiosos de las curiosidades que encierra. ¿Por qué los descendientes de estas ilustres familias permiten esta especie de profanación?

(1) Nous avons eu le regret de voir cette chapelle convertie en un garde-meuble ou magasin de décharge de l'église, privant ainsi les personnes studieuses de la vue des curiosités qu'elle renferme. Comment les descendants de ces illustres familles permettent-elles cette espèce de profanation?



Vicente Gótzars del.

Lit. de J. Druán, Madrid.

Kröner, Leipzig del.

DON JUAN III REY DE ARAGON.

DON JUAN II DE ARAGON.

Ocupaba D. Juan el trono de Navarra como partícipe de los derechos de su esposa Doña Blanca, cuando la muerte sin sucesión de su hermano D. Alonso V de Aragon, en 1458, puso también esta corona sobre sus sienes. Su hijo el príncipe D. Carlos de Viana, heredero de los derechos de su madre, solicitó se le entregase el cetro de Navarra. No dió oídos D. Juan á sus pretensiones y el mal aconsejado príncipe sublevó los pueblos de Cataluña, la cual declarándose independiente, se arrojó primero en brazos del rey de Castilla, despues en los del Condestable de Portugal, D. Pedro, y por último brindó con el principado á Renato de Anjou; tentativas inútiles que no le acarrearón mas que pérdidas y humillaciones. El desgraciado D. Carlos, victima de su obstinacion y encarcelado por orden de su padre, murió, segun unos de sentimiento, segun otros envenenado como su hermana Doña Blanca, aunque sería sobrada ligereza dar crédito á esta opinion. Atribúyese también tan atroz designio á Doña Juana Enriquez, segunda esposa de D. Juan; mas la historia no puede admitir como hechos lo que únicamente se funda en sospechas y conjeturas. Despues empuñó el monarca Aragonés una nueva guerra con Francia por recobrar los condados de Cerdeña y el Rosellon, guerra en que obtuvo señalados triunfos, hasta que al cabo lleno de achaques y laureles, y estremadamente pobre, como asegura Mariana, murió en Barcelona el 19 de enero de 1479 á los 82 años de edad, dejando por sucesor á su hijo D. Fernando II de Aragon y V de Castilla.

«No cedió este gran rey, dice un apreciable escritor, en su valor, prudencia y fortaleza á ninguno de sus gloriosos y heroicos predecesores, y si las acciones de estos fueron mas brillantes por el magnifico esplendor de sus conquistas, las de D. Juan II fueron mas difíciles por el firme teson de sus defensas, pues siendo indisputable la máxima admitida de todos los maestros del arte de la guerra, de que la defensiva requiere mas pericia que la ofensiva, resulta de ella un superior esmalte de grandeza á la memoria de nuestro D. Juan II, al verle defender con heroica constancia á Navarra y Cataluña contra fuerzas tan incomparablemente superiores. Si atendemos á esta máxima fortaleza combatida en vano de los furiosos huracanes de tan continuas y obstinadas guerras civiles, no encontraremos renombre que explique con mas propiedad esta sublime virtud de nuestro rey, que el ya repetido en este discurso de su vida, y explicado mucho antes por la sana critica del mas juicioso de nuestros historiadores que le apellidó el Hércules de Aragon (1).»

Gonzalo Illescas, en su *Historia pontifical*, dice que «este rey era de mediana estatura y muy bien hecho, hermoso de rostro, aunque como un poco, á cuya causa hablaba gangoso y por las narices algun tanto. Era blanquísimo sobremanera, como vemos que lo son todos nuestros reyes sus descendientes, tenia las mas hermosas manos que se podia pensar, el cabello era rojo y caído, los ojos negros y hermosos. Jamás se vestía sino de seda y brocado y con cadena de oro y perlas al cuello.»

El retrato que ilustramos, es copia del que posee el Sr. Duque de Villahermosa, cuya exactitud ó autenticidad está comprobada con otros retratos y estatuas que existen en Zaragoza y Barcelona, y principalmente con los restos del notabilísimo busto sepulcral que copiamos en Poblet, mandado labrar por su hijo el rey Católico al escultor Egidio Morlan, y con el de la capilla de San Bernardo de la Seo de Zaragoza, por su nieto D. Hernando de Aragon. Aparece el rey vestido en casi todo conforme al traje que en sus *Ordinaciones* prescribió D. Pedro IV para la consagracion y coronacion de sus sucesores. Trae el gran manto con mangas largas, llamado en un principio *manto Frederical* (2) y despues creemos que tomó el nombre de Gramalla, (Gramaya en Aragon),

D. Juan ocupait le trône de Navarre comme co-participant aux droits de la reine Blanche, sa femme, lorsque la mort sans enfants de son frere D. Alonso V d'Aragon, en 1458, mit aussi cette couronne sur sa tête. Son fils, le prince D. Carlos de Viana, héritier des droits de sa mère, réclama pour lui le sceptre de la Navarre. D. Juan repoussa ses prétentions, et le prince, cédant à de mauvais conseils, souleva la population de la Catalogne qui se déclara indépendante et se jeta d'abord dans les bras du roi de Castille, ensuite dans ceux du Connétable de Portugal, D. Pedro, et enfin offrit la principauté à René d'Anjou; tentatives stériles qui ne lui attirèrent que des pertes et des humiliations. Victime de son opiniâtreté, et enfermé dans une prison par ordre de son père, D. Carlos mourut de chagrin, suivant les uns, et suivant d'autres empoisonné ainsi que Blanche, sa sœur; version que l'on ne peut accepter à la légère. On attribua encore cet horrible dessein à Donna Juana Enriquez, deuxième femme de D. Juan; mais l'histoire ne peut pas admettre comme des faits ce qui ne se fonde que sur des soupçons et des conjectures. Le monarque aragonnais s'engagea ensuite dans une nouvelle guerre avec la France pour recouvrer les comtés de Sardaigne et du Roussillon, guerre dans laquelle il remporta des triumphes éclatans, jusqu'à ce qu'enfin, chargé d'infirmités et de lauriers, et réduit à la plus extrême pauvreté, comme l'assure Mariana, il mourut à Barcelone le 19 janvier 1479 à l'âge de 82 ans, en laissant pour son successeur son fils D. Fernando II d'Aragon et V de Castille.

«Ce grand roi, dit un écrivain recommandable, ne le céda en valeur, en prudence et en fermeté à aucun de ses glorieux et héroïques prédécesseurs, et si les actions de ces derniers furent plus brillantes par l'éclat de leurs conquêtes, celles de D. Juan II eurent plus de mérite par la résistance opiniâtre qu'il opposa dans la défense: car si c'est une maxime incontestable, celle qui est admise par tous les maîtres dans l'art de la guerre, que la défensive exige plus d'habileté que l'offensive, il en résulte que la mémoire de D. Juan II a droit à un plus haut renom pour avoir su défendre avec une constance inébranlable et contre des forces incomparablement supérieures la Navarre et la Catalogne. Si nous considérons ce courage à toute épreuve que combattirent en vain les ouragans déchainés et opiniâtres de tant de guerres civiles, nous ne trouverons pas de titre qui explique avec plus de propriété cette qualité portée jusqu'au sublime par notre roi que celui que nous avons mis en avant dans cette notice sur sa vie et qui lui a été appliqué longs-temps auparavant par la sage critique du plus judicieux de nos historiens, le surnom d'Hercule d'Aragon (1).»

Gonzalo Illescas dans son histoire pontificale dit que «ce roi était de taille moyenne et très-bien fait, beau de visage, bien qu'un peu camus, ce qui le rendait un peu nasillard. Il était très-blanc de peau comme nous voyons que le sont tous les rois qui descendent de lui. Il avait les plus belles mains que l'on puisse imaginer; les cheveux roux et tombants, les yeux noirs et beaux. Il ne s'habillait jamais qu'avec de la soie et du brocard, et portait une chaîne d'or et des perles au col.»

Le ci-joint portrait est une copie de celui que possède le duc de Villahermosa, et l'exactitude ou authenticité en est confirmée par d'autres portraits et des statues qui existent à Saragosse et à Barcelonne et principalement par les restes de la belle statue tombale que nous copiamos à Poblet et qu'exécuta par ordre de son fils, le roi Catholique, le sculpteur Egidio Morlan, ainsi que celle que l'on voit dans la chapelle de la Seo de Saragosse, fondée par son petit-fils D. Hernando d'Aragon. Le roi y est vêtu presque en tout point conformément aux prescriptions des ordonnances que publia D. Pedro IV pour la consécration et le couronnement de ses successeurs. D. Juan porte le grand manteau à manches longues, connu d'abord sous le nom de *manteau à la Frédéric* (2)

(1) Compendio histórico de los Reyes de Aragon por D. A. Sas. Madrid 1797.

(2) Así llama Gerónimo Blancas á este manto, en sus *Coronaciones y Juras de los reyes de Aragon*, con referencia del mismo nombre que le dá Carbonell hablando de la coronacion de Don Martín, por haberlo encontrado el historiador Catalan en un antiguo documento. Cree aquel célebre cronista que el manto federical pudo recibir el nombre del de los Fadriques de Sicilia. Posible es que estos lo hubieran tomado de los Federicos III y IV de Alemania, que se enlazaron con princesas de la Real casa de Aragon. No sería tampoco inverosímil que la especie de muceta ó epomide de armiños con que está representado D. Juan II, así en este retrato

(1) Résumé historique des Rois d'Aragon, par D. A. Sas. Madrid, 1797.

(2) C'est le nom que Blancas donne á ce manteau dans son livre des *Couronnements et prestations de serments des rois d'Aragon* par rapport au même nom que Carbonell lui donne, en parlant du couronnement de D. Martín, l'historien catalan l'ayant trouvé dans un document ancien. Le chroniqueur aragonnais croit que le manteau à la Frédéric a pu emprunter son nom aux Fadriques de Sicile. Il est possible que ceux-ci l'aient pris des Frédéric III et IV d'Allemagne qui s'unirent par alliances avec des princesses de la maison royale d'Aragon. Il ne serait pas invraisemblable non plus que l'espèce d'annusse ou épomide d'hermines avec laquelle

cuyo nombre y traje parece se reservó especialmente desde el siglo XVII para los Jurados y otros oficios de aquel reino. La Gramaya es de terciopelo carmesi (*vellut vermello* como manda el espresado monarca). Debajo de esta ropa se vé cierto sayo de tela de oro, que apenas llega á mitad de la pierna, que llamaban cota. Mandaba D. Pedro «que esta non sea muyto larga ni tan corta que á deshonestidad sia reputada.» Finalmente, se descubre debajo de todo la tunicela ó ropa interior de tela verde (1). Sobre un birrete de terciopelo rojo lleva en la cabeza la corona cuyos altos florones son casi idénticos en su número y riqueza á los que traía D. Alfonso IV en su coronacion.

Describe esta preciosa joya Ramon Muntaner, testigo de vista de aquella solemnidad (2). No es menos magnífico el collar que ostenta D. Juan, enriquecido de zafiros y rubíes en los centros de los que forman orla muy graciosa gran número de perlas. La muceta ó eponide de armiños como la lleva el monarca, no nos parece prenda indumentaria de grande antigüedad en España.

Por la efigie en medio relieve que ya citamos existente en la capilla de San Bernardo, fundada por el nieto del rey Católico D. Fernando de Aragon, parece que D. Juan II tenía por empresa un libro abierto con el mote *In libro tuo omnes scribentur*. La misma se pintó tambien en el retrato de este monarca copiado del cuadro que publicamos entre las efigies de los demás reyes que adornaban la suntuosa sala de la diputacion de aquel reino. Sin duda D. Juan quiso imitar en cierto sentido la empresa de su hermano Alfonso V, de que hablamos al ilustrar el retrato del gran monarca, aunque este por lo general pintaba el libro vuelto sobre un casco ó celada, pero sin mote alguno. Paulo Jovio procuró dar la explicacion de esta falta de mote con mas ingeniosas que fundadas razones.

como en el bajo relieve de la Seo de Zaragoza tuviera el mismo origen, pues es sabido que los Emperadores de Alemania tomaron de los de Constantinopla con esta muceta ó *Lorum* no pocas prendas indumentarias para sus coronaciones y otras solemnidades. En dos monumentos sepulcrales de la Catedral de Maguncia, uno de Pedro de Aspelt (1520), y el del Arzobispo Siegfried III, están esculpidos el emperador Enrique VII y Luis de Baviera en el primero, ambos emperadores coronados por dicho prelado; y Enrique Raspe, Landgrave de Thuringa y Guillermo conde de Holanda en el segundo. Estos personajes están representados con la eponide ó muceta mas no en relieve sino pintada sobre el mármol.

Pero sin hacer tan lejanas escursiones para investigar el origen de esta prenda de que tanto han abusado los que forjaron retratos de antiguos reyes, pudiera fundadamente encontrarse su principio en el capiendo ó pieza grande de tela ó de malla que abrigaba ó defendía la cabeza y los hombros como las capuchas de algunas órdenes religiosas. Véase las estampas XXIV y XXXIII de esta obra. Podríamos citar algunas estatuas de reyes del siglo XIV, pero solo mencionamos en favor de la brevedad una representacion de D. Jaime II de Mallorca pintado en la sétima parte de sus *Constituciones palatinas*, publicadas por los Bollandistas conforme al precioso Códice que hemos consultado y existe en la rica Biblioteca de los duques de Borgoña en Bruselas. En dicha efigie está caída la capucha ó capiendo de tela, prolongándose esta prenda por los hombros y el pecho si bien queda mas corta que en los ya mencionados monumentos.

(1) Todas estas prendas se mencionan tambien en la coronacion del rey D. Martín, el cual fué poniéndoselas despues de quitarse las vestiduras con que se coronó.

(2) Esta corona, segun Muntaner, era riquísima, toda de oro, llena de piedras preciosas, rubíes y balages, zafiros, turquesas y esmeraldas; y delante tenía un carbunclo de grande estima: toda ella dice, sería de un palmo en alto, y que tenía 16 florecillas mureznas, que habia en ella algunas perlas muy gruesas casi como huevos de paloma: casi toda ella se estimaba en 50,000 escudos. (Blancas, *Coronaciones y Juras*, pág. 58.) Este escritor nos trasmite una relacion de la que D. Fernando el Honesto mandó labrar en Barcelona para su coronacion. Habia, dice, en ella diez y seis marcos de tres onzas de oro con sus piedras preciosas, e habia en ella un rubí e ciento diez balages grandes e medianos, e sesenta y seis cafes (zafiros) todas aguas e grande valia e habia en ella cuatrocientos noventa y siete granos de aljofar claros e blancos e gruesos como avellanas mondadas e dellas un poco menores, juntábase la dicha corona en veinte y ocho pedazos, los catorce juntaban la guirnalda á la redonda de la cabeza e los otros catorce eran las torres e chapiteles de la corona. *Coronaciones*, páginas 108 y 109.

et qui prit plus tard à notre avis celui de garnache (*Gramaya* en Aragon), nom et vêtement qui furent réservés, à ce qu'il paraît, surtout depuis le XVII^e siècle pour les Jurats et autres fonctionnaires de ce royaume. La *Gramaya* était en velours cramoisi (*vellut vermello*, comme l'ordonna le monarque): sous ce vêtement on voit une espèce de tunique en tissu d'or qui descend à peine à mi-jambes; on lui donnait le nom de cotte; D. Pedro mandait, «que celle-ci ne soit ni trop longue ni si courte qu'elle puisse être réputée deshonnête» enfin l'on aperçoit en dessous du tout la tunique ou vêtement intérieur d'un tissu vert (1). La tête est couverte de la barrette en velours rouge sur laquelle est posée la couronne dont les hauts fleurons sont très-conformes dans leur nombre et leur richesse à ceux du diadème qui servit pour le couronnement de D. Alphonse IV.

Ramon Muntaner, témoin oculaire de cette cérémonie, décrit cette pièce précieuse (2). Le collier qui pare D. Juan n'est pas moins magnifique; il est enrichi de saphirs et de rubis dans les centres de la chaîne qui sont encadrés dans de jolies bordures de perles. L'aumusse ou éponis d'hermines que nous voyons sur le monarque ne nous paraît pas un détail réglementaire d'une bien-haute antiquité en Espagne.

L'effigie, en demi-relief que nous avons déjà citée comme existant dans la chapelle de Saint-Bernard, fondée par le petit-fils du roi Catholique D. Fernando d'Aragon, fait voir que D. Juan avait pour devise un livre ouvert avec la légende: *In libro tuo omnes scribentur*. La même légende se voyait peinte également sur le portrait de ce monarque, copié du tableau que nous avons publié parmi les effigies des autres rois qui ornaient le somptueux salon de la députation de ce royaume. D. Juan aura voulu sans doute imiter jusqu'à un certain point la devise de son frère Alphonse V, dont nous avons parlé en décrivant le portrait de ce monarque; celui-ci cependant peignait généralement le livre renversé sur un casque ou heaume, mais sans devise. Paul Jove s'est efforcé d'expliquer cette absence de légende par des raisons plus ingénieuses que solides.

D. Juan II est représenté tant dans ce portrait que dans le bas-relief de la Seo de Saragosse eût la même origine. Car on sait que les empereurs d'Allemagne empruntèrent à ceux de Constantinople avec l'aumusse ou *Lorum*, un assez grand nombre d'autres détails du costume pour leurs couronnements et d'autres solemnités. Sur deux monuments funéraires de la cathédrale de Mayence, l'un de Pierre d'Aspelt (1520) et l'autre de l'archevêque Siegfried III on voit sculptés: sur le premier l'empereur Henri VIII et Louis de Bavière, tous les deux couronnés par ce prélat, et sur le second Henri Raspe, landgrave de Thuringe, et Guillaume, comte de Hollande. Tous ces personnages sont représentés avec l'éponis ou l'aumusse, bien que dans quelques-unes elle soit peinte sur le marbre.

Mais sans aller rechercher aussi loin l'explication de l'origine de cette pièce, comme l'ont fait ceux qui peignent de caprice les portraits des anciens rois, on pourrait la retrouver dans le chaperon ou grand morceau d'étoffe ou de maille qui abritait ou protégeait la tête et les épaules comme les capuchons de quelques ordres religieux. (Voir les estampes XXIV et XXXIII de cet ouvrage.) Nous pourrions citer plusieurs statues de rois du XIV^e siècle, mais pour être brefs, nous ne mentionnerons que l'effigie de D. Jayme II de Majorque peinte dans la VII^e partie de ses *Constituciones palatinas*, publiées par les Bollandistes dans le beau recueil que nous avons consulté et qui existe dans la riche bibliothèque des ducs de Bourgogne à Bruxelles. Dans ce portrait le capuchon est baissé, et en forme de bavotet recouvrant les épaules et la poitrine. Cependant elles sont moins longues que dans les deux monuments dont il vient d'être question.

(1) Toutes ces pièces du costume sont mentionnées aussi dans le couronnement de D. Martin qui se les mit successivement en se dépouillant de ses robes de couronnement.

(2) Muntaner dit, que cette couronne était d'une grande richesse, toute d'or, pleine de pierres précieuses, de rubis et de balais, de saphirs, de turquoises, et d'émeraudes; et qu'elle avait par devant une escarboucle de grand prix: le tout, dit-il, pouvait avoir un empan de haut, et elle contenait seize petits fleurons, en tourelles de diverses pierres, avec plusieurs perles fort grosses, presque comme des œufs de pigeon, le tout ensemble était évalué 50,000 écus. (Blancas, *Coronaciones y Juras*, page 58.) Cet auteur nous a laissé un compte-rendu de celle que D. Fernando-le-chaste fit faire à Barcelone pour son couronnement. Elle avait, dit-il, seize lignes de trois onces d'or avec leurs pierres précieuses, et elle avait un rubí et cent-dix balais grands et moyens, et soixante-six saphirs de la plus belle eau et de grande valeur et elle avait quatre-cent-quatre-vingt-dix-sept grains de semence de perles claires et blancs et gros comme des noisettes mondées et quelques-uns un peu plus petits: cette couronne se composait de vingt-huit morceaux, dont quatorze formaient le cercle autour de la tête et les quatorze autres étaient les tours ou chapiteaux de la couronne. Blancas, *Coronaciones*, pages 108 et 109.



MINIATURA REPRESENTANDO A D. CARLOS, PRÍNCIPE DE VIANA.



FAC-SIMILE DE UNA ESTAMPA. IMAGEN DEL EXPRESADO PRÍNCIPE.

DON CÁRLOS DE ARAGON, PRÍNCIPE DE VIANA.

Las mas relevantes cualidades son á veces impotentes contra los rigores de la fortuna. Así lo acreditan los tristes anales del desdichado Príncipe de Viana. Favorecido por la naturaleza con aventajadas dotes del espíritu y del corazón, con tanto esmero cultivadas en la corte de Navarra, no por eso alcanzó á conjurar las desventuras de su contraria suerte; ni el saber, ni la virtud, ni los denodados esfuerzos de sus fieles beamonteses fueron parte á sustraerle del odio y de la injusticia, origen fecundo de sinsabores que amargaron su existencia en casi todos los días de su vida.

Nació D. Carlos en 1421, siendo sus padres D. Juan, Príncipe de Aragon y despues Rey, con el nombre de D. Juan II, y Doña Blanca, Reina de Navarra. Heredero de este reino por muerte de su madre, acaecida en 1441, fué despojado por su propio padre, dando desde entonces principio sus desventuras.

Resentido el Príncipe de la conducta con él observada, tomó las armas en defensa de sus legítimos derechos; pero vencido y prisionero, no recobró su libertad sino prometiendo no usar el título de Rey de Navarra hasta despues de los días de su padre. Encendida sin embargo la guerra en 1453, fué nuevamente vencido, teniendo que refugiarse en Nápoles, donde su tío, Alfonso el Magnánimo, Rey de Aragon, le dispensó la mas cordial acogida, aunque reprendiéndole el haber hecho armas contra D. Juan. Deseando reconciliarse con este, despues del fallecimiento de su tío, obtuvo permiso para volver á España y en Igualada hizo la mas respetuosa sumision, cediendo á la vez cuanto habia conservado en Navarra. Pero el partido que iba ganando desde que llegó á la Península y los agasajos que le dispensaban los catalanes, juntamente con las negociaciones entabladas para contraer matrimonio con Isabel de Castilla, alarmaron al padre que le hizo preso en Lérida, instigado acaso por su segunda esposa Doña Juana, que ambicionaba la expresada alianza para su propio hijo y era sin duda causa de otros actos odiosos del Rey.

Divulgada la noticia de la prision, produjo un efecto sumamente desagradable. Subleváronse algunas provincias y sobre todo Cataluña, y el Rey se vió precisado á reconocer á su hijo por heredero y á consentir en su matrimonio con Isabel. Su cruel madrastra no podia sin embargo consentirlo y es fama que lo estorbó con un crimen: el desgraciado Príncipe murió emponzoñado en 1461.

Como los perseguidos, sobre todo cuando están adornados de nobles cualidades, excitan y se concilian universales simpatías, casi todos los escritores han pintado al Príncipe de Viana como modelo de perfeccion y como victima inocente en todos los periodos de su vida. De algunos documentos del célebre archivo de la corona de Aragon, aparece sin embargo justificada la severidad de D. Juan II en varias ocasiones, como ya hemos dicho al hablar de este Monarca, y que la mayor parte de los actos de rigor y la innoble persecucion de que fué objeto el Príncipe, tenían su origen en la ambicion y los celos de la Reina que todo lo queria, distinciones, medros y grandezas para su propio hijo.

La etopeya y circunstancias del Príncipe las describe el historiador Gonzalo Garcia de Santa María, escritor de su tiempo, en la *Vida del Rey Don Juan II*, su padre; diciendo: «que fué de mas que mediana estatura, de rostro poco abultado, de semblante modesto y grave, de una distinguida generosidad, magnificencia y munificencia, que se deleitaba mucho con la música, cuyo arte conocia bien, y con el trato de los hombres sábios, que era erudito en filosofía moral, especialmente en teología y otras letras, y que tuvo ingenio para la pintura y otros artes (1).»

La estampa que damos es la reproduccion de una curiosa miniatura de un códice de la Biblioteca nacional de Madrid, escrito en 1480 (2), que contiene tambien una carta ó reclamacion á D. Juan II en favor del Príncipe D. Fernando de Bolea y Galoz, Mayordomo y Consejero del Príncipe, según se intitula. Pocos años hace no se conocia retrato alguno auténtico de D. Carlos,

Les plus belles qualités souvent ne servent pas à préserver des rigueurs de la fortune: témoin la triste destinée de l'infortuné Prince de Viana. Doué par la nature de tous les avantages de l'esprit et du cœur, rehaussés par la culture la plus soignée à la cour de Navarre, il ne put néanmoins réussir à conjurer les coups du sort ennemi: ni le savoir, ni la vertu, ni les efforts généreux de ses fidèles beamontais, ne purent le soustraire aux effets de la haine et de l'injustice, source féconde des dégoûts qui empoisonnèrent presque tous les jours de son existence.

Fils de D. Juan, Prince d'Aragon, et de Blanche, Reine de Navarre, D. Carlos naquit en 1421. La mort de sa mère, arrivée en 1441, le faisait héritier de ce dernier royaume. Mais il s'en vit dépouiller par son père: et dès lors commença pour lui la longue carrière de ses infortunes.

Cédant au ressentiment de la conduite suivie à son égard, il prit les armes pour défendre la légitimité de ses droits: mais vaincu et fait prisonnier, il ne recouvra la liberté qu'en s'obligeant à ne prendre le titre de roi de Navarre qu'à la mort de son père. Cependant la guerre s'étant rallumée en 1453 il fut de nouveau vaincu et réduit à se réfugier à Naples où son oncle Alphonse-le-Magnanime, Roi d'Aragon, lui fit l'accueil le plus affectueux, tout en le blâmant d'avoir porté les armes contre D. Juan. Désirant se réconcilier avec celui-ci, après la mort de son oncle, il obtint la permission de rentrer en Espagne, et à Igualada il fit la soumission la plus respectueuse, et céda tout-à-la fois ce qu'il conservait encore dans la Navarre. Mais le parti qui depuis son arrivée grossissait autour de lui et les prévenances dont il était l'objet de la part des catalanes, puis les négociations entamées pour son union avec Isabelle de Castille, portèrent ombrage à son père qui le fit arrêter à Lérida, cédant peut-être aux instigations de la Princesse Jeanne, sa seconde femme, qui aspirait à cette alliance pour son propre fils et qui fut sans aucun doute la cause d'autres actes, entachés d'un caractère odieux.

La nouvelle de l'arrestation du Prince en se répandant produisit l'effet le plus fâcheux. Plusieurs provinces se soulevèrent et parmi elles et des premières la Catalogne: et le Roi se vit forcé de reconnaître son fils pour son héritier et de consentir à son mariage avec la Princesse Isabelle. Sa cruelle marâtre ne put cependant s'y résigner, et l'histoire l'accuse d'avoir brisé ce projet par un crime: le malheureux prince mourut empoisonné en 1461.

Comme il arrive toujours que les victimes de persécutions, surtout si de nobles qualités les recommandent, inspirent des sympathies universelles, presque tous les écrivains ont représenté le prince de Viana comme un modèle de perfection et une victime innocente à toutes les époques de sa vie. Néanmoins des documents que nous fournisent les célèbres archives de la couronne d'Aragon justifiaient la sévérité de D. Juan II à son égard en plusieurs circonstances, ainsi que nous l'avons fait observer en parlant précédemment de ce monarque, et font voir que la plupart des actes de rigueur et l'odieuse persécution dont le Prince fut l'objet, provenaient de l'ambition et de la jalousie de la Reine qui voulait tout, distinctions, avantages matériels, grandeurs, tout pour son propre fils.

L'éthopée du Prince est décrite dans tous ses détails par l'historien Gonzalo Garcia de Sainte-Marie, écrivain du temps, dans la *Vie du Roi D. Juan II*, père de ce Prince, et il y dit: «qu'il était d'une taille au dessus de la moyenne, avait le visage peu volumineux, l'expression de la physionomie modeste et grave, beaucoup de générosité, de magnificence et de munificence, qu'il aimait fort la musique, dont il connaissait bien le mécanisme, et recherchait le commerce des savants, qu'il était versé dans la philosophie morale, plus particulièrement dans la théologie, et d'autres branches des belles-lettres, et qu'il eut du goût pour la peinture et d'autres arts (1).»

L'estampe que nous donnons est la reproduction d'une miniatura curieuse qui se trouve dans un recueil de la Bibliothèque nationale de Madrid (2); ce manuscrit est de 1480 et contient aussi une lettre ou réclamation adressée au Roi D. Juan en faveur du Prince D. Fernando par Bolea y Galoz, Majordome et Conseiller du Prince, comme il s'intitule. Il n'y a pas bien des années encore,

(1) El Canónigo Latasa, en su *Biblioteca aragonesa*, trae las obras que escribió.

(2) Colocado el códice bajo la cubierta y tejuelo de otro libro, no era fácil fijarse en él, de modo que pasaba desapercibido para todos. Solo por las indicaciones del autor de la Biblioteca aragonesa se insistió en buscarlo y debemos su hallazgo á las esquisitas diligencias y fina amistad del distinguido literato D. Cayetano Rosell.

(1) Le chanoine Latasa, dans sa *Bibliothèque aragonaise* porte les ouvrages qu'il écrivit.

(2) Placé sous la couverture et portant au dos l'inscription d'un autre livre, ce n'était pas chose facile que de mettre la main dessus, et le recueil passait inaperçu de tous. Ce ne fut que sur les indications de l'auteur de la Bibliothèque aragonaise qu'on mit une nouvelle insistence à le rechercher. On en doit la découverte aux soins diligents et à la bonne amitié de D. Cayetano Rosell, littérateur distingué.

de modo que fueron en vano las diligencias practicadas por el ilustre Quintana para encontrarlo cuando publicó la excelente vida de este Príncipe.

El semblante triste y macilento de la miniatura retrata á lo vivo el estado del alma del infortunado D. Carlos. El cabello es castaño claro, lleva gorro de un carmesí descolorido y pálido, y por el cuello del jubon, de color rojo, asoma un poco la camisa. La hopa ú hopalanda es negra y forma pliegues simétricos por todo el cuerpo y la falda hasta los pies. La vuelta ó forro de las mangas y la orla inferior del vestido son de color de rosa seca, lo mismo que el cinturón, que está contorneado de oro y tiene en el extremo una esmeralda. Varias sortijas adornan sus dedos, según la moda de la época y, lo que es mas notable y curioso, lleva un collar de oro sembrado de rubíes y esmeraldas, del que pende el grifo de oro, insignia de la célebre orden de este título y de que hemos hablado en el fol. XLIII. Apoya la mano izquierda en una espada de extraordinarias dimensiones, rodeada de un filacterio en que se lee *Justitia Dei*, y con la derecha sostiene otro filacterio en que están escritas las palabras de la Epístola de Santiago *Patientia opus perfectum habet* y al fin la de *Karolus*. En la estremidad se levanta una rama de árbol parecida á la del castaño (1) con la leyenda *Bonne-foy*. Este era el mote que al parecer adoptó constantemente el Príncipe y por eso sin duda rodea asimismo su escudo de armas en una moneda que tenemos á la vista.

Tanto el mote como el galgo en que apoya la figura, son una protesta de la lealtad y nobles sentimientos del desgraciado Príncipe.

A la copia de la miniatura añadimos la reproducción en la mitad de su tamaño, de una estampa curiosa en extremo como documento histórico y mas aun como calcográfico. Esta debió abrirse en hierro ú otro metal pocos meses despues del fallecimiento del Príncipe, ocurrido como se dijo en 1461, por la devoción ó fanatismo con que, los catalanes especialmente, atribuyeron á Don Carlos la virtud de curar los lamparones y otros achaques.

Poseemos un excelente dibujo antiguo en folio mayor, en el cual el Príncipe, con la aureola de beatitud y, del propio modo que en la estampa, sin espada ni los arreos del traje, aparece tambien curando de lamparones á una jovencita que se halla de pié. D. Carlos está en el fondo de una arcada ó nicho de orden dórico con el blason de su linaje en un lado, y en otro el de Cataluña. Todo indica que este dibujo se hizo para construir algun pequeño retablo donde darle culto, por la gran fé que, como hemos dicho, se tenia en sus milagros (2).

(1) Las hojas de castaño eran la divisa del Rey de Navarra Carlos III, su abuelo.

(2) El historiador de la casa de Silva escribe, que D. Alonso II Conde de Cifuentes, ordena en su testamento entre otras cosas: «Enviar á Santa Maria de Monserrat y á la sepultura del Príncipe D. Carlos, sendas imágenes de cera, é si el dicho príncipe fuere canonizado de le facer un altar con su figura en la iglesia de Cifuentes.»—(Casa de Silva, pág. 647, tomo I.)

J. de Amiax, beneficiado de la villa de Viana, en el *Bouquet* de Nuestra Señora de Codes, impreso en 1608, dice que la Diputación de Barcelona tiene un libro donde se asientan varios sucesos..... y en él estan muchos milagros de los que hizo el cuerpo del santo Príncipe hasta que lo llevaron á Poblet..... y que tiene este santo Príncipe antifona, versículo y oración propia.

on ne connaissait pas un seul portrait authentique du Prince de Viana; ce fut donc en vain que le célèbre Quintana fit faire des recherches pour en découvrir un, à l'époque où il publiait son excellent travail sur la vie de ce Prince.

Le visage triste et amaigri de la miniature peint au vif l'état moral du malheureux D. Carlos. Les cheveux sont châtain-clair; il porte un bonnet d'un cramoisi pâle et décoloré, et autour du col du pourpoint, de couleur rouge, passe un peu la chemise. La houppelande est noire et forme des plis symétriques sur tout le corps et le long de la jupe jusqu'aux pieds; le revers ou la doublure des manches et la bordure au bas du vêtement sont couleur de rose sèche de même que le ceinturon qui est contourné d'or et porte au bout une émeraude. Des anneaux ornent les doigts, suivant la mode de l'époque, et détail fort remarquable et fort curieux, il porte un collier d'or semé de rubis et d'émeraudes auquel est suspendu le griffon d'or, insigne de l'ordre célèbre de ce nom, dont nous avons parlé dans le feuille XLIII. Il a la main gauche appuyée sur une épée d'une longueur démesurée qu'entoure un phylactère sur lequel on lit *Justitia Dei*, et la droite tient un autre ruban sur lequel sont écrites les paroles de l'épître de Saint-Jacques: *Patientia opus perfectum habet*, et à la fin le mot *Karolus*. Tout au fond se dresse une branche d'arbre qui ressemble assez à du châtaignier (1), avec la légende *Bonne-foy*. C'était la devise que le Prince adopta constamment suivant les apparences, et c'est pour cela sans doute qu'elle entoure de même l'écusson de ses armes sur une monnaie que nous avons sous les yeux.

La légende ainsi que le lévrier sur lequel la figure pose, sont une protestation de la loyauté et de la noblesse de sentiments du malheureux Prince.

A la copie de la miniature nous ajoutons la reproduction, moitié grandeur, de l'original d'une estampe, extrêmement curieuse comme document historique et plus encore comme document chalcographique. Elle dut être gravée sur fer ou quelqu'autre métal peu de mois après la mort du Prince, sous l'influence d'un sentiment de piété ou de fanatisme qui surtout en Catalogne, attribuait à D. Carlos la vertu de guérir les écrouelles et d'autres maladies.

Nous possédons un excellent dessin ancien grand in-folio, dans lequel le prince avec l'aureole et comme dans l'estampe, sans épée et sans les ornements du costume, guérit aussi des écrouelles à une jeune fille que l'on voit debout. D. Carlos est dans le fond d'une arcade ou niche d'ordre dorique avec les armoiries de sa famille d'un côté et celles de Catalogne de l'autre. Tout indique que ce dessin se fit pour la construction de quelque petit rétable où l'on devait l'honorer par raison de la grande foi que l'on avait comme nous venons de dire, dans ses miracles (2).

(1) La feuille du châtaignier était l'emblème du roi de Navarre Charles III son aïeul.

(2) L'historiographe de la maison de Silva, dit que D. Alonso II Comte de Cifuentes, mande dans son testament, entre autres choses, «que l'on remette á Sainte-Marie de Monserrat et á la sépulture du Prince D. Carlos diverses images en cire, et dans le cas où le dit Prince fût canonisé, qu'il lui soit élevé un autel avec sa figure dans l'église de Cifuentes.»—(Maison de Silva, page 647, tome I.)

J. de Amiax, bénéficiaire de la ville de Viane, dans le *Bouquet* à Notre Dame de Codes, imprimé en 1608, dit que la députation de Barcelonne possède un livre dans lequel sont conservés précieusement plusieurs faits..... et là sont consignés beaucoup de miracles de ceux que fit le corps du saint Prince, jusqu'à ce qu'on le transportât á Poblet..... il ajoute que ce Prince a son antifone, son verset et son oraison particulière.



Valentin Cardenera. dibujo.

Imp. Lemercier, Paris.

Fichet y Huguery. grabat.

DON JUAN III DE CASTILLA

Estatua del tamaño natural sobre su sepulcro, en la Capilla de Miraflores

D. JUAN II DE CASTILLA.

Los reyes D. Enrique III y Doña Catalina de Alencastre hubieron un hijo en la ciudad de Toro, el día 6 de marzo de 1405, el cual, por la muerte de su padre, acacida á fines del siguiente año, entró en posesion del trono de Castilla. Quedaron encargados de su tutela la reina madre y el infante D. Fernando, conocido por el renombre de Antequera, que heredó despues la corona de Aragon; pero la pronta muerte de este fué una pérdida irreparable para los intereses del jóven monarca, que creció entre las ambiciones de una turbulenta minoría. Su madre falleció tambien el año 1418, y hubo de encargarse D. Juan del gobierno del reino bajo la direccion del famoso D. Alvaro de Luna. Su reinado fué una larga série de disgustos ocasionados por la enemistad con que los grandes y cortesanos miraban al favorito; disgustos que no bastaron á atenuar del todo, ni las victorias conseguidas contra los moros de Granada, ni los certámenes literarios y ruidosas justas de su corte. Íntegro, bondadoso y aun valiente, hubiera sido uno de los soberanos mas dignos de alabanza, á no haberse dejado avasallar tan esclusivamente por sus palaciegos. Murió un año despues que don Alvaro, en el de 1454, como si no hubiera podido sobrevivir á la pérdida de tan querido amigo.

A la exacta delineacion de la estatua que ofrecemos, nos parece oportuno añadir los rasgos con que tan al vivo le retrata su contemporáneo Fernan Perez de Guzman, certificándonos asi de la verdad con que el primoroso cincel de Gil de Silóe nos dejó la semblanza del rey D. Juan. «Fué, dice, este ilustrísimo rey de grande y hermoso cuerpo, blanco y colorado mesuradamente, de presencia muy real: tenia los cabellos de color de avellana mucho madura: la nariz un poco alta: los ojos entre verde y azules, inclinaba un poco la cabeza, tenia piernas y pies y manos muy gentiles: era hombre muy trayente, muy franco y muy gracioso, muy devoto y muy esforzado. Dábase mucho á leer libros de filósofos y poetas: era buen eclesiástico, asaz docto en la lengua latina: mucho hourador de las personas de ciencia: tenia muchas gracias naturales, era gran músico, etc.»

Al contemplar la augusta magnificencia con que el monarca castellano yace en aquel esquisito y suntuoso mausoleo de Miraflores, los ricos vestidos y preséas de que está adornado, se vienen involuntariamente á nuestra memoria aquellas patéticas y sentidas coplas de Jorge Manrique:

«¿Qué se hizo el rey D. Juan?
«¿Los infantes de Aragon
«¿Qué se hicieron?
«¿Qué fué de tanto galan?
«¿Qué fué de tanta invencion
«¿Como trugeron?»

Efectivamente, tan singulares galas y tan refinado lujo ofrece la estatua del monarca en el manto, ropón y demás arreos cuajados de tantas joyas, que pudiera atribuirse al capricho del escultor esta inusitada riqueza, si no fuera conocido el excesivo lujo que se desplegó en aquella corte, teatro, ora de justas poéticas, ora de bulliciosos placeres y festines. En el ordenamiento de Palenzuela, hecho para poner coto á aquellos excesos, se mencionan los paños de seda, de oro, con forraduras de marfil, con guarniciones de oro, de aljofar y otras joyas de gran valor, y nótese que esta prohibicion no se dirigia á las personas de la clase mas elevada.

En la mano derecha del espresado busto, hoy mutilada, tenia el cetro real; con la izquierda recoge el manto, que cae en ricos y variados pliegues. Son dignos de notarse los chapines con que está calzado el rey, moda que apenas habíamos visto mas que en las damas, que en España los usaron hasta mediados del siglo XVII; pero un pasaje de la obra inédita intitulada *El triunfo de las Damas*, en que el famoso D. Enrique de Villena reprende á los galanes de su tiempo, nos hace ver que fué bastante general entre estos tan ridicula costumbre (1). Obsérvese, por último, el magnífico collar de la estatua, que se compone de una série de círculos ligados entre sí, en cuyos centros y en varios discos menores

Le roi Henri III et son épouse Catherine de Lancastre, eurent un fils, qui naquit dans la ville de Toro, le 6 mars 1405, et qui, à la fin de l'année suivante devint, par la mort de son père, souverain de la Castille. Sa tutèle fut confiée à la reine mère et à l'infant D. Ferdinand, dit d'Antéquera, qui fut appelé plus tard au trône d'Aragon, mais qui mourut aussi prématurément; perte irréparable pour le jeune monarque, qui dès lors grandit au milieu des ambitions d'une turbulente minorité. Sa mère étant morte à son tour en 1418, D. Juan commença à gouverner, sous la direction du fameux D. Alvaro de Luna. Son règne ne fut qu'une longue suite de chagrins, occasionnés par la haine des grands et des courtisans pour le favori, chagrins que ne purent entièrement adoucir ni les victoires remportées sur les maures de Grenade, ni les luttres littéraires et les bruyants tournois de la cour. Juste, bon et même vaillant, il eût été un des souverains les plus dignes d'éloge, s'il ne se fut laissé dominer si complètement par un de ses sujets. Il mourut en 1454, un an après D. Alvaro de Luna, comme s'il n'eût pu survivre à la perte d'un ami aussi cher.

Au dessin exact de la belle statue que nous publions, nous croyons devoir ajouter les couleurs si naïves que nous fournit un chroniqueur de l'époque. «Ce très illustre monarque avait le corps grand et beau, le teint blanc et modérément coloré, le port vraiment royal, les cheveux châtons, le nez un peu saillant, les yeux bleus avec une teinte de vert, la tête un peu penchée, les jambes, les pieds et les mains d'une rare perfection. C'était un homme plein d'amabilité, de franchise et de grâce; au demeurant, très-dévoit et fort courageux. Il lisait assidûment les livres des philosophes et les poètes, était bon clerc et assez habile dans la langue latine, honorait grandement les personnes de science, avait beaucoup de talents naturels, était grand musicien, etc.

L'imagination frappée par l'air de grandeur et de magnificence qui respire autour du somptueux mausolee de Miraflores, où repose le monarque castillan au milieu des merveilles de l'art, vêtu du plus riche costume, chargé des ornemens les plus précieux, le spectateur pensif murmure involontairement les paroles de cette strophe touchante où George Manrique dit:

«Le roi D. Juan de Castillo,
«Les infans de sa famille
«Où sont-ils?
«Où sont ces beaux équipages
«Ces chevaliers et ces pages
«Si gentils?»

En verité le manteau, le surtout, le vêtement interieur et tous leurs accessoires sont parsemés de tant de joyaux, qu'on serait tenté de ne voir dans cette richesse inusitée qu'un caprice du sculpteur, si l'on ne savait quel luxe extraordinaire fut déployé dans cette cour, théâtre, tantôt de joütes poétiques, tantôt de plaisirs bruyants et de splendides festins. Dans l'ordonnance de Palenzuela, qui eut pour but de mettre des bornes à ces excès, il est question d'étoffes de soie et de draps d'or, avec des fourrures de marfil et des garnitures d'or, de perles et d'autres joyaux de grand prix, et les défenses que contient cette ordonnance, ne s'adressaient point aux personnes de haute condition.

La main droite, aujourd'hui mutilée, de la statue que nous décrivons, tenait le sceptre royal; la gauche relève le manteau, qui forme une draperie riche et variée, les patins qui forment la chaussure du monarque sont d'autant plus dignes d'attention, que nous n'avions presque jamais vu cette mode que chez les dames, qui, en Espagne, la suivirent jusque vers le milieu du XVII^e siècle. Toute fois un passage de l'ouvrage inédit qui a pour titre *Le triumphe des Dames*, et dans lequel le fameux D. Henri de Villena réprimande les petits maîtres de son temps, nous montre que ce ridicule usage fut assez général parmi eux (1). Il nous reste à faire remarquer le collier de la statue, lequel se

(1) «E cuántos son aquellos que venden sus haciendas por traer ropas brocadas ó felteria, unos de cuerpos non largos, con altos patines, etc.» *Triunfo de las Damas*.

(1) «Et combien n'en voit-on pas qui vendent leurs terres pour porter du brocard ou d'autres vanités! Les uns, de taille peu élevée, eul de hauts patins.» etc. *Triunfo des Dames*.

alternan los castillos y leones. Sobre cada uno de los discos hay un ristre de lanza, divisa muy usada en las efigies y sellos de este monarca, y falta por desgracia el medallón pendiente del centro, que acaso nos hubiera revelado si este collar era el de la orden de la *Escama*, fundada por el mismo rey, según afirman algunos escritores de las órdenes caballerescas. Sin embargo, nada nos dicen sobre esto los cronistas de aquel reinado, ni sobre la espresada divisa ó emblema, P. Lopez de Ayala, después de hablar en la crónica de D. Juan I, de la «divisa del collar de la orden de la *Paloma blanca*» dice «que hizo otra divisa que trahian escuderos con el mote *La razon* para los que querian probar los cuerpos justando ó en otra manera, y por quanto á pocos dias finó el rey no se trageron aquellas devisas» (cap. 17, año XII). Sin esta circunstancia pudiera sospecharse que el ostentoso collar de la estatua tuviese alguna relacion con la última divisa, ya que el ristre susodicho se repite en toda su circunferencia, y que D. Juan II quisiese honrar, trayéndole, una fundación de su abuelo. Dejamos á personas mas doctas la solución de este enigma, habiendo sido hasta ahora infructuosas nuestras largas investigaciones (1).

En medio de la capilla mayor de la Cartuja de Miraflores, junto á Burgos, admírase esta bella estatua al lado de la de su esposa Doña Isabel de Portugal, sobre una suntuosísima cama y mausoleo, de cuyos primores y magnificencia nos ocuparemos en la noticia siguiente.

(1) Los expresados ristres que también engalanan todo el vestido de la figura del Don Juan II, en el bajo relieve colorido del altar mayor de dicha iglesia, así como las gualdrapas de su caballo en los sellos, etc., se ven también junto al escudo del justicia mayor de la casa del rey, D. L. de Stúñiga en el Pualar de Segovia, y en una espada que en Sevilla tenían los duques de Alcalá, en la cual cada ristre formaba un brazo de la cruz.

compose d'une série de cercles liés entr'eux. Dans le centre de chacun de ces cercles et dans des disques plus petits on voit des châteaux et des lions. Sur ces disques se trouve une espèce d'arrêt de lance, emblème qui se reproduit fort souvent dans les portraits et sur les sceaux du monarque; malheureusement il n'y a plus le médaillon que ce collier contenait et qui nous eût peut-être indiqué si ce collier était celui de l'ordre de l'*Ecaille* que, d'après quelques historiens des ordres de chevalerie, ce prince aurait fondé: peut-être aussi D. Juan a-t-il voulu consacrer par là une institution de son aïeul bien que les chroniqueurs de ce royaume ne nous apprennent rien à ce sujet, non plus que sur la devise ou emblème de l'arrêt de lance. P. Lopez de Ayala dans la chronique de D. Juan I, après avoir parlé de la devise du collier de la *Colombe blanche*, dit qu'il composa une autre devise, à l'usage des écuyers et qui avait pour légende *La Raison*. «Cette devise était destinée à ceux qui voulaient essayer leurs forces dans des joutes ou tous autres exercices, mais la mort du roi, arrivant à peu de jours de là fit que ces devises ne furent point apportées» (chap. 17, an XII). Sans cette dernière circonstance, on pourrait supposer que le riche collier de la statue a quelque rapport avec cette dernière devise, l'arrêt dont il a été question se voyant dans toute sa circunférence, et que Juan II aurait voulu en se parant de cette devise honorer une fondation de son illustre aïeul. Nous abandonnons aux connaisseurs la solution de cette énigme, toutes nos recherches à ce sujet ayant été infructueuses (1).

C'est au centre du maître-autel de la Chartreuse de Miraflores, près de Burgos, qu'est placée cette belle statue qui appelle l'admiration générale. A côté est celle de son épouse, Doña Isabel de Portugal, couchée sur un lit d'une richesse merveilleuse. Nous nous occuperons, dans la notice suivante, des détails d'art et de magnificence qu'offre ce mausolée.

(1) Les arrêts-de-lance, en question qui parent la robe de la figure du bas-relief colorié sur le maître-autel de cette église, ainsi que les housses du cheval sur les sceaux etc. se retrouvent encore près de l'écusson du haut justicier de Castille D. L. de Stúñiga et sur une épée que possédaient à Séville les ducs d'Alcalá un arrêt-de-lance formait de chaque côté les bras de la croix de la poignée.



Valerian Cardenera dibujo

DOÑA ISABEL DE PORTUGAL

Pichos y Regamay litografía

Esposa de Don Juan II y madre de la Reina católica estatua del tamaño natural sobre su sepulcro en la cartuja de Miraflores

DOÑA ISABEL DE PORTUGAL,

ESPOSA DE D. JUAN II DE CASTILLA.

Viudo D. Juan II de Doña María de Aragón, pasó á segundas nupcias con Doña Isabel de Portugal, que el infante D. Juan hubo de la hija del duque de Braganza, Doña Isabel de Barcelós. Concertó este enlace, celebrado en Madrigal en 1447, D. Alvaro de Luna, sin consultar la voluntad del rey, y muy lejos de preveer que traía á la corte y entronizaba uno de los mas poderosos elementos de su ruina. El rey, de carácter débil é irresoluto, á pesar de su inclinacion á la hija del rey de Francia, Carlos VII, Radegunda (ó Fridegunda), cuya belleza habia llegado á sus oídos, se prendó bien pronto de la hermosura y discrecion de su esposa, á quien no tardó en confiar sus disgustos y su naciente aversion hácia el Condestable, lo cual, unido á la envidia de los enemigos de este, le acarrearón su trágica caída. Fruto del matrimonio con la de Portugal fueron la infanta Doña Isabel, que mas adelante ocupó el trono castellano con tan alta gloria y esplendor, y el infante D. Alonso, triste juguete de la ambicion y de la fortuna, que finó sus días en Cardeñosa, en la temprana edad de quince años. Poco despues del nacimiento de este príncipe falleció el rey, y retirándose la afligida viuda á su villa de Arévalo, se entregó á tan profundo dolor y abatimiento que no bastaron á consolarla ni las respetuosas atenciones y obsequios de su entenado Enrique IV, ni la proclamacion de su hijo D. Alonso como rey, ni el ver ensalzada al solio de San Fernando á su hija, la cual la visitaba frecuentemente, y aun la servia con cariñosa veneracion. Por fin, el sentimiento de la pérdida de su esposo llegó á hacer tan hondas heridas en el alma de la ilustre viuda, que, como su nieta Doña Juana la Loca, cayó en una enagenacion mental que duró casi los cuarenta y dos años de su larga y triste viudez, terminando su existencia en la espresada villa de Arévalo, el 15 de agosto de 1496.

La estatua de esta princesa, de que damos un traslado, se halla junto á la de su marido, sobre su mausoléo de la Cartuja de Miraflores, si bien no tendida de espaldas como la de este, sino algo recostada sobre el brazo izquierdo, vuelta hácia el crucero de la iglesia, para que el espectador pueda mejor contemplarla, ó para espresar el pudor y compostura que en ella resplandecieron durante todo el curso de su vida. Ostenta atavios de igual riqueza y elegancia que su real consorte. Ciñe su cabeza, tocada con sutil y gracioso velo, una corona como la del rey, con altos florones formados de aljófar, perlas y pedrería, así como el magnífico collar labrado con muy donosa traza y artificio, el cual cae sobre la delgada camiseta que vela recatadamente todo el pecho. Además de su ropa larga hasta los pies, trae una sobretúnica ó dalmática mas corta, que tal vez pudiéramos llamarla cota ó cotardia, como prenda que debió formar parte de la vestidura real ó de aparato (1) y era equivalente, aunque con alguna variedad en el corte, á la que usaban en aquel siglo las princesas de Francia y las de Navarra, y al *guarda-corps* de las reinas de Aragón. Dos aberturas del régio manto dan salida á las pomposas mangas del vestido talar, quedando abiertas por debajo, aunque á trechos prendidas con tres lazos, cuyos cabos ó *puntas* forman una piña de menudo aljófar; de cada una de estas aberturas ó cuchilladas cuelga en graciosos y undulantes pliegues la camisa simulada ó verdadera, imitando el fino cendal, gala llevada al esceso en aquel reinado entre las damas y que volvió á poner en uso paulatinamente las espaciosas *mangas perdidas*, que en España se trajeron desde Doña Isabel la Católica hasta Doña Isabel, tercera esposa de Felipe II. En el magnífico manto de la reina parece que Gil de Silóe echó el resto, ya en la elegante disposicion de los pliegues, ya en los primorosos adornos y trepados, y en otras sutilezas de su cincel; además de las anchas fimbrias llenas de perlas y pedrería, aparece todo él, cuajado de esquisitos recamos formando cuadrilóbeos unidos entre sí y contornados de aljófar con ricos joyeles en los centros, así como en el espacio que dejan los cuadrilóbeos ó rosetones. Sostiene la noble princesa

(1) Véase á Ducange en la última acepcion de esta palabra *cota supertúnica*, *cotardiam*, etc., y Villani en el lib. III, cap. 19, la llama *cotardita*, y debe ser equivalente al *guarda-corps*, que segun la Ordenacion de D. Pedro IV hecha para las reinas de Aragón, debía vestir la esposa de Fernando I cuando se coronó en Zaragoza.—Blancas coronaciones y Juras, pág. 183.

Veuf de Doña María d'Aragon, D. Juan II épousa en secondes noccs Doña Isabelle de Portugal, fille de l'infant D. Juan et de Doña Isabelle de Barcelós, fille du duc de Braganze. L'auteur de ce mariage, célébré à Madrigal en 1447, fut D. Alvaro de Luna qui s'abstint de consulter le roi à ce sujet, et devait être très-loin de prévoir alors qu'il mettait l'influence et l'autorité suprêmes aux mains de la personne qui devoit servir le plus puissamment à le perdre. D'un caractère faible et irrésolu, le roi, malgré son inclination pour la fille du roi de France Charles VII, Radegonde ou Frédégonde, dont la réputation de beauté avait frappé son imagination, s'éprit bientôt des charmes et du mérite de la nouvelle reine à qu'il ne tarda pas à confier ses mécontentemens et son aversion naissante pour le Connétable, ce qui joint à l'envie de ses ennemis amena la fin tragique de ce dernier. De ce mariage naquirent l'infante Doña Isabelle, qui occupa plus tard le trône de Castille, et fut la grande Isabelle-la-Catholique, et l'infant D. Alonso, triste jouet de l'ambition et de la fortune, qui finit ses jours à Cardeñosa, à l'âge prématuré de quinze ans. La naissance de ce prince fut suivie à peu de temps de la de la mort du roi dont la veuve se retira à sa terre d'Arévalo. Là elle se laissa aller à une si grande douleur et tomba dans un tel état d'abattement que rien ne put l'arracher à ses sombres pensées ni les soins et les prévenances respectueuses dont l'entourait son beau-fils Henri IV, ni la proclamation de son fils comme roi, ni la joie de voir monter sur le trône de Saint-Ferdinand sa fille Isabelle qui la visitait assidûment dans sa retraite et lui prodiguait les témoignages d'une tendresse pleine de vénération. Enfin les regrets que lui causait la perte de son époux firent de si grands ravages dans l'âme de l'illustre veuve, qu'ils amenèrent, ainsi qu'il arriva plus tard à sa petite fille, Jeanne-la-Folle, un dérangement des facultés intellectuelles, qui dura presque sans interruption tout le temps de son long et triste veuvage de quarante-deux ans. Elle mourut dans sa terre d'Arévalo, le 15 août 1496.

La statue de cette princesse, dont nous donnons la copie, se trouve près de celle de son époux sur le même mausolée élevé à la memoire de ce dernier dans la Chartreuse de Miraflores: Mais au lieu d'être couchée sur le dos comme celle du roi, elle s'appuie sur le bras gauche, le visage tourné vers la nef, soit pour la mettre mieux en vue du spectateur, soit pour exprimer la pudeur et la modestie, qui furent les traits distinctifs de toute sa vie. Le costume et la parure sont d'une richesse et d'une élégance égales à celles de son royal époux: la tête porte une petite toque ou coiffe recouverte d'un voile léger et gracieux, et une riche couronne, comme celle du roi, avec de hauts fleurons formés de petits perles et de pierreries, ainsi que le magnifique collier ciselé du travail le plus fin qui tombe sur la guimpe légère servant à couvrir modestement le sein. Sur la robe longue qui descend jusqu'aux pieds elle porte un justaucorps, tunique courte, vêtement auquel on pourrait peut-être donner le nom de cotte ou *cotardia* comme ayant dû faire partie du costume royal ou de cour (1), et qui ressemblait, bien que d'une coupe un peu différente, à celui que portaient dans ce siècle les princesses de France et de Navarre, ou bien encore au *guarda-corps* des reines d'Aragon. Deux ouvertures pratiquées dans le manteau royal donnent passage aux manches bouffantes de la robe longue, et restent à jour par-dessous, bien que retenues de distance en distance par trois nœuds ou caques dont les bouts forment un épi de petits perles: de chacune de ces ouvertures ou taillades sort en plis gracieux et ondulés la chemise fausse ou vraie, imitant la toile fine, mode que les grandes dames de ce règne se plurent à exagérer et qui ramena peu-à-peu l'usage des *manches perdidas* dont la mode se conserva en Espagne depuis Isabelle la Catholique jusqu'à Doña Isabelle, troisième femme de Philippe II. Dans le magnifique manteau que porte la Reine, la disposition élégante des plis, le mérite des ornemens et des garnitures et d'autres détails d'un fini remarquable révèlent la touche de Gil de Silóe qui y mit la dernière main. En outre des larges bordures, toutes garnies de perles et de pierreries, l'on y admire les broderies exquises en

(1) Voyez Ducange à l'article *cotte*, *tunique*, *par-dessus*, *cotardie*.—Villani, livre III, chap. 19, l'appelle *cotardita*. Ce devait être le même que le *guarda-corps* que l'Ordonnance de D. Pedro faite pour les reines d'Aragon, prescrivit à la femme de Ferdinand I de porter, à l'occasion de son couronnement à Saragosse.—Blancas coronaciones y Juras, pág. 183.

con sus dos manos, cubiertas con guantes y adornadas con sortijas, un devocionario abierto y puesto sobre una tela de brocado; costumbre observada todavía por los orientales, que envuelven sus libros sagrados con telas ricas y perfumadas. Obsérvese por último los chapines, menos altos que los de su esposo, moda que no dudamos fué introducida por los árabes, y que duró entre nosotros hasta mediados del siglo XVII.

Estos preciosos bultos están separados entre sí por unos pináculos de gusto ogival, apoyados en el plano del magnífico mausoleo, que con el grandioso y esquisito dosel ó marquesina puesta mas arriba de la cabeza, y las molduras que sostienen los pies, forma una rica decoración alrededor de cada una de las effigies reales. Estos pueden llamarse los últimos ejemplos de la costumbre de circundar las estatuas yacentes con decoraciones arquitectónicas mas ó menos ricas, usada desde el siglo XII, y de la que ya dimos curiosas muestras.

Pues que nos hemos ocupado en las estatuas del rey D. Juan y de su esposa, creemos indispensable describir con brevedad y en estilo llano é inteligible el célebre mausoleo de Miraflores, donde descansan con tan grande magnificencia; ya que los que en igual tarea nos han precedido lo hicieron muy somera y confusamente. Esta curiosa máquina, construida toda de finísimo alabastro, y colocada en medio de la espesada iglesia de Miraflores, tiene sesenta pies castellanos de circunferencia y unos siete de alto. La planta se parece á una estrella formada por dos cuadrados sobrepuestos, cuyas diagonales forman iguales ángulos entre sí; el zócalo sobre que se levanta es octagonal, en cuyas esquinas sobresale una punta mas aguda y sirve de apoyo á un grupo de dos niños que con un leon mas adentro sostienen el escudo de las armas reales. Desde cada ángulo entrante ó rincón de la estrella parte un elevado estribo ó botarel de dos cuerpos con sus ventanas gemelas de arco agudo en el cuerpo inferior y lindas estatuetas en sus vanos. Cada uno de los diez y seis intrados ó huecos que resultan de los radios de la estrella y botareles lo ocupa un nicho con la estatua de un Apóstol sentado ó de una de las virtudes cardinales. Estos nichos ó espacios están profusamente enriquecidos, ya con los arcos trebolados del fondo ogival, ya con el afligranado basamento que recibe la estatua, ya con las lindísimas umbelas ó doseles que las cobijan con tan numerosos y sutiles calados que parecen un continuado y fino encaje, y como si tal gala y riqueza no bastara, corre además sobre la línea de dichas umbelas otra zona de preciosas marquesinas ó doseles con sus areadas, conopios y angrelados delicadísimos sobrepuestas á las ya descritas, y aparecen como ostentosos caireles pendientes de la cornisa ó borde superior del plano donde posan las estatuas de los reyes, aunque estas se hallan un poco elevadas sobre la especie de estrado ó decoración ya descrita que las rodea. Este suelo superior dibuja una planta análoga á la del basamento, empero no con agudas puntas sino con segmentos cóncavos de círculo, en cuyos ángulos fenecen los mencionados botareles con sus pináculos ó crestadas torrecillas. Pegadas á estas levántase por detrás, en algunas, un trozo de columna, sobre cuyo capitel posa una estatueta, á escepcion de los cuatro ángulos cardinales de este plano, donde están colocadas otras mayores representando á los Evangelistas. No bastaba á la imaginación fecunda de Siloe ó á la espléndida piedad de la Reina Católica tan ingeniosa riqueza de escultura y tan exuberante ornamentación, pues en muchas de las esquinas del coronamiento donde no hay escudos de armas, se destaca horizontalmente un lindísimo angelito con alas en varias y graciosas posturas y ademanes, colocado á la manera de las gargolas ó canales de los edificios góticos. Todavía sobre aquel plano ó suelo superior corre una estrecha faja á manera de antepecho ó pasamano traflorado con graciosos adornos que se armonizan en sus líneas y dimension con los que decoran el zócalo sobre que se levanta esta maravilla del arte y de la paciencia. En los espacios que dejan en este basamento octagonal las puntas de la estrella del mausoleo, reposan leones en variadas y estrañas actitudes. Sobre uno está montado un niño, parodia ó reminiscencia de los bajo-relieves romanos simbolizando la fuerza del amor; otro leon fantástico, por el contrario, parece va á devorar un tierno infante, y estos estraños caprichos de la decoración ogival abundan en toda la obra en varias dimensiones, ora en estatuas pareadas en pie ó sentadas, ora en reducidos grupos de niños y otras galanterías; y en tanto número, que llegaban á ciento las figuras de todos tamaños que se veían en su circunferencia, sin enumerar las figuritas de fieras, monstruos, aves, reptiles y otros vichos interpolados entre aquellas lindas hojarascas y trepados esculpido todo en alabastro, cual si fueran modeladas en la blanda cera (1).

(1) Las estatuetas ascendían á este número antes de la invasión francesa en el año 1808; hoy faltan bastantes: y otras fueron mutiladas por la vandálica curiosidad de algunos en las épocas de la exaustación.

relief dont tout le tissu est parsemé et qui forment des quadrilobees, se rattachant les uns aux autres et entourés d'un semi de perles et rehaussés de riches bijoux dans les centres ainsi que dans les espaces que laissent les quadrilobees ou rosaces. L'illustre princesse soutient de ses deux mains, gantées et garnies de bagues précieuses, un livre de dévotion ouvert et enveloppé d'un tissu de brocard, suivant la coutume en usage encore aujourd'hui parmi les orientaux qui renferment leurs livres sacrés dans de riches étoffes parfumées. Il faut remarquer enfin les sandales ou chapins, à talons moins hauts que ceux de son époux, mode introduite suivant toute probabilité par les arabes et qui dura parmi nous jusque vers le milieu du XVII^e siècle.

Ces deux morceaux de sculpture, d'un travail remarquable, sont séparés par une ligne de petites arrêtes et pinacles posées à plat sur la pierre du monument; un dais ou marquise s'élève au-dessus de la tête de chaque statue, et par son aspect grandiose et le mérite des détails forme, avec les moulures sur lesquelles reposent les pieds, un encadrement de la plus grande richesse. On peut dire que ce sont les derniers vestiges de l'usage d'encadrer les statues couchées dans des ornemens architectoniques, usage qui date du XII^e siècle, et dont nous avons déjà donné des échantillons fort curieux.

Nous étant occupés des statues du roi D. Juan et de sa femme, nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser de décrire brièvement et dans un style simple et à la portée de tout le monde, le célèbre mausolée de Miraflores sur lequel elles reposent en si grand pompe. Nous croyons ce travail d'autant plus utile que les descriptions qui en ont été faites jusqu'à ce jour sont incomplètes et confuses. Cette curieuse fabrique toute du plus fin albâtre et placée au centre du maître-autel de l'église de Miraflores a soixante-dix pieds (mesure de Castille) de circonférence et environ sept pieds de haut. Le plain-pied a la figure d'une étoile formée de deux carrés superposés dont les diagonales partent à angles égaux: le socle est un octogone dont chaque coin présente un pointe saillante et aiguë qui sert d'appui à un groupe de deux enfans: Les deux enfans accompagnés d'un lion placé plus dans l'enfoncement supportent l'écusson aux armes royales. De chaque angle rentrant ou pointe de l'étoile part un étrier ou arc-boutant élevé à deux façades avec ses fenêtres jumelles formant un arc aigu à la partie inférieure, et ornées de jolies statuettes dans les vides. Les seize espaces ouverts entre les rayons de l'étoile et les arcs-boutans sont occupés par des niches dans lesquelles ont voit la statue d'un apôtre ou celle d'une des vertus cardinales et sur lesquelles toutes les merveilles de l'art semblent avoir été prodiguées au gré de l'imagination la plus capricieuse: ici ce sont des arcs à feuilles de trèfle se détachant des ogives du fond; là des ombelles ou dais d'une délicatesse exquise servant à les couvrir et dont les jours admirablement ouvragés les font ressembler à un tissu de la plus fine dentelle: pour surcroît de richesse, sur toute la ligne de ces ombelles court superposée à celles que nous avons déjà décrites une rangée de merveilleuses marquises avec leurs arceaux polilobés, leurs tympans et pignons d'une délicatesse d'exécution extrême, et ressemblant à une magnifique frange tombant de la corniche ou bord supérieur de la table de pierre sur laquelle sont posées les statues du Roi et de la Reine, quoique celles-ci se trouvent légèrement exhausées sur l'espace d'estrade dont nous avons parlé, que forme l'ouvrage d'ornementation qui les entoure. Ce sol supérieur dessine un plan semblable à celui du soubassement sans les pointes aiguës qui y sont remplacées par des sections de cercle aux angles desquels viennent se terminer les arcs-boutans avec leurs pinacles ou tourelles à crétes. Adossé à quelques unes de ces tourelles se trouve un tronçon de colonne dont le chapiteau supporte une statuette, excepte aux quatre angles cardinaux de ce plan où sont placées d'autres statues plus grandes représentant les Evangelistes. Ce n'est pas tout: comme si l'imagination féconde de Siloe ou la piété splendide de la Reine catholique ne se trouvait pas encore satisfaite de tant de richesse dépensée dans les caprices des sculptures et de tant de luxe d'ornementation, de plusieurs des encoignures du couronnement, où il n'y a point d'écussons avec des armes, se détache horizontalement un petit ange ailé, ravissant de formes, offrant les poses et exprimant les gestes les plus variés et les plus gracieux et placé à la manière des gargouilles ou conduits des eaux dans les édifices gothiques. Il faut encore ajouter que sur ce plan ou sol supérieur court une bande étroite en forme de rampe ou balustrade avec des ornemens les plus coquets découpés à jour dont les motifs et les dimensions s'harmonisent avec ceux qui parent le socle sur lequel s'élève cette merveille de l'art et de la patience. Dans les espaces laissés dans le soubassement octogone par les pointes de l'étoile du mausolée, reposent des lions dans des attitudes étranques et variées: sur l'un on voit monté un enfant, parodie ou réminiscence des bas reliefs romains symbolisant la force de l'amour; un autre lion fantastique paraît au contraire prêt à dévorer un tout jeune enfant, et ces caprices étranques de l'ornementation ogivale se reproduisent dans tout l'ouvrage et dans des dimensions diverses, présentant à la vue tantôt des statuettes appareillées debout ou assises, tantôt de petits groupes d'enfans et d'autres sujets pleins de grâce et de délicatesse et en si grand nombre que l'on comptait jusqu'à cent figures autour de la circonférence, sans comprendre dans ce chiffre les figurines représentant des bêtes sauvages, des monstres, des oiseaux, des reptiles, et d'autres animaux pittoresquement mêlés au léger feuillage et aux autres

Para terminar añadiremos solo lo que de muchos es sabido, que Gil de Siloe, vecino de Burgos (1), trazó y ejecutó la mayor parte de obra tan singular por encargo de la Reina Católica, la cual, llevada de filial y cariñosa veneración, quiso erigir á sus padres esta espléndida y última morada; costeó igualmente casi toda la fábrica de la iglesia y demás edificios del monasterio, constituyéndolo así en especial panteón de sus padres y hermanos. Dícese que tan celosa se mostró de que ningún otro coadyuvase á su belleza y engrandecimiento, que en uno de los frecuentes viajes que hacía al monasterio á visitar los restos mortales de sus padres, habiendo observado el escudo de armas de Martín de Soria en una vidriera de Flandes, llena de enojo pidió, en latín, una espada á uno de su comitiva: *Afferte mihi gladium* (2), y en el acto rompió el escudo diciendo á la Comunidad «que allí no debía haber otras armas que las de su padre, y que á ella sola acudirían en cuantas necesidades se les ocurriesen;» arranque de filial y amoroso celo, que si exagerado merece disculpa por la época, escusalo su gran modestia llevada al punto de no permitir que se grabase su nombre en inscripciones y epígrafes que trasmitiesen á la posteridad la real munificencia desplegada en aquel monasterio, y en el sosten de sus venerables cenobitas.

enjolivemens, le tout sculpté dans l'albâtre, comme si l'artiste n'avait eu que de la cire molle sous les doigts pour y modeler tous ces caprices de sa riche fantaisie (1).

Gil de Siloe, de la ville de Burgos (2) traça le plan et exécuta la plus grande partie du travail de ce monument remarquable par ordre de la Reine Catholique dont la piété filiale, pleine de tendresse et de vénération pour les auteurs de ses jours voulut élever à leur mémoire cette dernière et splendide demeure; elle fit également les frais de presque tout l'édifice de l'Eglise et des autres bâtimens du monastère qui devint ainsi un temple particulier destiné à conserver les cendres de son père, de sa mère et de son frère. On dit qu'elle se montra si jalouse du privilège qu'elle voulait se réserver d'être seule à doter l'édifice de toute sa grandeur et de ses embellissemens, que, dans une de ses fréquentes visites au monastère et au tombeau de sa famille, ayant remarqué un écusson aux armes de Martín de Soria peint sur des vitraux de Flandres, elle ne put maîtriser sa colère et, demandant en latin l'épée d'un des officiers de sa suite: *Afferte mihi gladium* dit elle (3), et elle brisa l'écusson, en disant à la communauté qu'il ne devoit y avoir là d'autres armes que celles de son père, et que l'on s'adressât à elle seule pour tous les besoins du couvent: accès d'emportement ou d'entraînement de piété filiale, exagéré peut-être, mais que les préjugés de l'époque excusent, et que justifie son excessive modestie qui ne lui permit pas de laisser graver son nom dans des inscriptions et des épigraphes pour transmettre à la postérité le souvenir de la royale munificence qu'elle déploya dans la fondation du monastère et dans la dotation de la communauté chargée de veiller à la conservation de cette glorieuse basilique et du dépôt précieux qu'elle lui confiait.

(1) Empezó esta obra Gil de Siloe en 1486; duró su construcción solo cuatro años y cinco meses, y costó con el alabastro y mármol 600.930 mrs. Fueron á ella trasladados los restos del rey D. Juan, desde Valladolid, el año 1455; los de su hermano el de 1492; los de su madre no se llevaron hasta el de 1505.

(2) Gil Gonzalez Dávila, teatro de la Santa Iglesia de Burgos, y memorias Ms. de aquella Cartuja.

(1) Elles atteignaient ce chiffre avant l'invasion française de 1808; il en manque un assez grand nombre aujourd'hui; d'autres ont été mutilées par le vandalisme des curieux aux époques révolutionnaires où les congregations religieuses furent dissoutes.

(2) Gil de Siloe commença en 1486 ce travail qui fut achevé dans le court espace de quatre ans et cinq mois, et dont le coût, le prix de l'albâtre et du marbre compris, ne s'éleva qu'à 600,930 mrs. Les restes mortels du roi D. Juan furent transférés de Valladolid à ce monument dans le courant de l'année 1455, ceux du jeune prince, frère d'Isabelle, en 1492; ceux de la reine n'y furent déposés que vers la fin de 1505.

(3) Gil Gonzalez Dávila, théâtre de la Sainte Eglise de Burgos, et memoires Ms. sur cette Chartreuse.



Valencia, Calerón, 1827

En la J. de San Mateo

P. Casado, Impresor

EL PRINCIPE D.^o ALONSO DE CASTILLA.
HIJO DE D. JUAN II.

EL INFANTE D. ALFONSO DE CASTILLA.

Dos años después de dar á luz Doña Isabel de Portugal, esposa de Don Juan II, á la infanta Doña Isabel, que mereció en el trono el renombre de *Católica*, tuvo á D. Alfonso en Tordesillas, el 15 de noviembre 1455, infante conocido solo por sus desgracias.

Reemplazó á D. Alvaro de Luna en la administración del Maestrazgo de Santiago, que mas adelante fué á parar á manos de D. Beltran de la Cueva, gran valido de Enrique IV, y de mala suerte, como su vida debia ser corta, empezaron pronto sus desgracias.

Desde la edad de once años, en efecto, sirvió de bandera á la turbulenta aristocracia de Castilla, que bajo pretexto de remediar los males del reino, se revelaron contra el monarca repartiéndose las villas y lugares. El marqués de Villena y demás grandes, que celosos de la privanza de D. Beltran se congregaron para derribarle, pusieron los ojos en el inexperto príncipe, proclamándole rey después de despojar á su hermano en eligie de las insignias reales en un cadalso el año 1465, con desusada afrenta de la majestad. Mas fracasaron los proyectos de los revoltosos con la inesperada muerte del príncipe en Cardenosa, cerca de Avila, el 5 de julio de 1468, á la edad de quince años, en ocasion de dirigirse con los suyos á sitiar á Toledo que acababa de volver á la obediencia del rey.

La peste, que por entonces hacia grandes estragos en aquellas comarcas, fué causa de la muerte del noble infante, segun opinion general, pero la agitación de su inquieta existencia en tan tierna edad, era bastante para abreviar el curso de su vida.

Fuó depositado su cuerpo en el convento de San Francisco, de la villa de Arévalo, de donde, una vez terminada la Cartuja de Miraflores, su excelsa hermana Doña Isabel le mandó trasladar al sepulcro que le hizo construir allí por Gil de Siloe, con casi igual primor y grandeza que el erigido á sus ilustres padres, descrito en la anterior página, y que es el mas espléndido ornamento de aquel insigne monasterio. Ocupa el centro de la capilla mayor el de los reyes, y apoyado á un lienzo de pared el del príncipe se levanta con todas las galas y delicadezas de ornamentacion que solian emplearse en aquel periodo, el último del arte ogival, no tan recomendable como los dos anteriores por el gusto y la pureza en la invencion; mas como si presintiera su cercano fin, á imitacion del cisne en su último canto, desplegó singular magnificencia prodigando adornos que fascinan y atraen la admiracion de todos.

Labrado en fino alabastro á manera de retablo, el monumento sepulcral de D. Alfonso ostenta en los tres cuerpos de que se compone primorosísimos adornos y calados traflorados con mágico é infatigable cincel, ya en el arco escarzano que decora el nicho, ya en el agudó de talon que se le sobrepone, elevándose atrevido con muy bella cresteria, y cuyo remate sirve de gracioso pie á un lindo grupo de figuras, ya en las riquisimas pilastras ó pies derechos que desde el suelo flanquean el monumento, subdivididas en tres cuerpos con graciosas estatuetas cobijadas bajo umbelas ó marquesinas, ya finalmente en el basamento dividido en tres paneles y enriquecido con figuras de guerreros colaterales al escudo de Castilla y Leon sostenido por dos tenantes. En medio del monumento y dentro de un ostentoso nicho ó camarín cuajado de labores cual si fueran ricos guadameciles, está el noble infante de rodillas ante un reclinatorio. Del borde del arco se desprende, cual graciosas ramas undulantes de un árbol, una ancha franja traflorada como si fuera rico encaje con primorosos caireles ó laccinias que parecen agitadas por los geniecillos allí esculpidos y proyectando misteriosa sombra sobre el mismo nicho y parte de la estatua.

Viste D. Alfonso sobre el sayo un ropon ó tabardo con anchas mangas acuchilladas en toda su circunferencia y abiertas desde el hombro, dejando ver las del jubon adornadas con pedreria. El tabardo, de un riqueza poco inferior á las vestiduras de sus ilustres padres, imita recuadros cruzados con bordadas flores de oro sobre fondo cuajado de aljofar, como varios antiguos mantos de imágenes de algunos santuarios célebres. Todos sus bordes están igualmente sembrados de perlas, así como la almohada ó cojin en que descansan las rodillas. Adorna el pecho con ancho collar, de cuyo centro pende otra

Deux ans après avoir mis au jour l'infante Donna Isabelle qui mérita sur le trône le surnom de la *Catholique*, Donna Isabelle de Portugal, femme de Don Juan II, eut à Tordesillas le 15 novembre 1455 l'infant D. Alfonso, connu seulement par ses malheurs.

Il succéda à D. Alvaro de Luna dans l'administration de la grande-maitrise de Saint-Jacques, qui échut plus tard à D. Beltran de la Cueva, favori de Henri IV, et la fatalité voulut, comme sa vie devait être si courte, qu'il débutât de bonne heure dans la carrière de ses infortunes.

Depuis l'âge de onze ans, en effet, il servit de bannière à l'aristocratie turbulente de la Castille qui, sous le prétexte de porter remède aux maux du royaume, se déclara en rébellion contre le monarque, en se répartissant les villes et les villages. Le marquis de Villena et les autres grands seigneurs qui, jaloux de la haute faveur dont jouissait D. Beltran, se réunirent pour le renverser, abusèrent de l'inexpérience du jeune prince pour le proclamer roi, après avoir par un outrage inoui à la majesté souveraine, dépouillé en effigie son frère des insignes de la royauté sur un échafaud dressé en 1465. Mais les projets des rebelles furent détruits par la mort inattendue du prince à Cardenosa, près d'Avila, le 5 juillet 1468, à l'âge de 15 ans, comme il marchait avec ses partisans contre Tolède qui venait de rentrer sous l'obéissance du roi.

La peste qui faisait alors de grands ravages dans ces contrées fut cause de la mort du prince, suivant l'opinion générale: mais les agitations d'une existence inquiète dans un âge aussi tendre suffisaient pour abrégier la durée de ses jours.

Son corps fut déposé dans le couvent de Saint-François de la ville d'Arévalo, d'où, lorsque la chartreuse de Miraflores fut terminée, son illustre sœur Donna Isabelle le fit transporter dans le tombeau qu'elle lui fit construire là par Gil de Siloe, dans des conditions de perfection et de magnificence à-peu-près égales à celles qui furent déployées dans le mausolée érigé par ses ordres à la glorieuse mémoire de son père et de sa mère: c'est le monument que nous avons décrit dans l'esquisse précédente et le plus splendide ornement que renferme ce monastère remarquable. Celui du roi et de la reine occupe le milieu de la grande chapelle; celui du prince appuyé contre une paroi du mur, se dresse dans toute la pompe et la recherche délicate des détails d'ornementation que l'on avait coutume d'employer dans cette période, la dernière de l'art ogival, moins recommandable que les deux précédentes par le bon goût et la pureté de l'invention; il pressentait pour ainsi dire sa fin prochaine, et comme le cygne dans son dernier chant, déploya alors une singulière magnificence en prodiguant dans la partie ornementale cette richesse étincelante, qui fascine et appelle l'admiration de tous.

Sculpté dans l'albâtre le plus fin en manière de rétable, le monument sépulcral du prince montre dans les trois corps dont il se compose des ornements de la plus grande délicatesse et des ciselures travaillées à jour avec toute la magie du ciseau le plus infatigable: l'œil se perd à les décrire tant sur l'arc surbaissé qui décore la niche que dans l'arc aigu à talon qui le surmonte en s'élevant avec hardiesse chargé de gracieux crochets du plus beau travail, et dont le couronnement sert de base gracieuse à un joli groupe de figures; plus loin sur les riches pilastres ou pieds-droits, qui, à partir du sol, flanquent le monument subdivisés en trois corps avec de charmantes statuette abritées sous de petits dais, et enfin sur l'embasement divisé en trois panneaux et enrichi de figures de guerriers placées aux deux côtés de l'écusson de Castille et de Léon qui ont deux figures pour supportes. Au centre du monument et à l'intérieur d'une niche fastueuse, toute chargée d'ornements comme ceux du plus riche cuir doré, on voit le noble infant agenouillé devant un prie-Dieu. Au bord de l'arc se détache, à l'instar de rameaux gracieux et ondoyants, une large frange ouvragée à jour comme une riche dentelle avec de charmantes garnitures que soulèvent de petits génies et qui projette une ombre mystérieuse au dedans de la niche et sur une partie de la statue.

D. Alfonso porte par dessus la casaque une robe de cérémonie à manches larges tailladées sur toute leur circonférence et ouvertes à partir de l'épaule, en laissant voir celles du pourpoint qui sont ornées de pierreries. Ce vêtement d'une richesse à-peu-près égale à celles des robes dont sont parés ses illustres parens imite des panneaux croisés avec des fleurs d'or brodées sur fond chargé d'un semis de perles, comme un assez grand nombre d'anciens manteaux que l'on voit sur des images dans quelques sanctuaires célebres. La bordure est également semée de perles, ainsi que l'oreiller ou coussin sur lequel il

larga cadena acompañada de dos figuras de ángeles que descienden al mismo nivel, sosteniendo con sus manos el medallón final, que indica ser una cabeza grabada en piedra preciosa á guisa de camafeo. La banda que desde el hombro cruza el pecho, sostiene en la espalda una gorra de pieles adornada con un gran joyel de perlas y pedrería. Todos los arcos y ropajes son de fino alabastro, labrados con singular primor y diligencia.

El protijo y perfecto modelado de la cabeza revela el empeño en reproducir fielmente la fisonomía del infante, que ofrece notable semejanza en lo saliente de la nariz con la de su padre D. Juan II. Los trajes y arcos presentan también tal sello de verdad, que diríase quedaron petrificados allí los usados por el noble mancebo. En todo este bello sepulcro se manifiesta la decidida intención de la reina y la cariñosa solicitud de la hermana, de erigir al propio tiempo que el precioso monumento que eterniza la memoria de los padres con esplendentes y majestuosos recuerdos, el del hermano, de triste suerte, y cuyo fallecimiento la dejó mas espedito el camino para ocupar el glorioso trono de San Fernando.

est agenouillé. La poitrine est ornée d'un large collier au centre duquel est suspendue une autre grande chaîne accompagnée de deux figures d'anges qui descendent au même niveau et retiennent le médaillon du bas sur lequel on voit une tête gravée sur pierre fine en façon de camée. Le ruban qui passe de l'épaule sur la poitrine retient dans le dos un bonnet de peaux orné d'un gros bijou fait de perles et de pierreries. Tous les détails de la parure et les draperies sont du plus fin albâtre et sculptés avec une délicatesse et un soin exquis.

Le modelé minucieux et parfait de la tête révèle la conscience avec laquelle l'artiste s'est attaché à reproduire fidèlement la physionomie de l'enfant qui offre une ressemblance remarquable dans les lignes de son nez saillant avec celle de son père D. Juan II. Le costume et les ornemens présentent aussi un tel cachet de vérité que l'on dirait y voir pétrifiés ceux que portait le noble adolescent. Partout on voit ressortir l'intention arrêtée et la tendre sollicitude qui animèrent la grande Isabelle, comme reine et comme sœur, à ériger en même temps que le monument somptueux destiné à perpétuer la mémoire de son père et de sa mère, un témoignage éclatant et de souvenir à un frère voué à un sort malheureux, et dont la mort lui avait laissé libre le chemin au trône de Saint-Ferdinand.



Valencia, Carlini del.

La de S. Gerardo, O. Cruz y Medel.

Enl. de S. Gerardo.

EL CONDESTABLE DON ALVARO DE LUNA,
Estatua Sepulcral en la Catedral de Toledo.

EL CONDESTABLE DON ALVARO DE LUNA.

Este célebre personaje parece que fué elegido por la fortuna para servir de ejemplo á los que confian demasiado en sus favores. De paje del Rey de Castilla D. Juan II, se elevó gradualmente á los puestos mas encumbrados y á favorito de aquel monarca, ó por mejor decir, á dueño de su voluntad y de su corona; lo cual exasperó de tal manera á los poderosos de la corte, que le declararon la guerra abiertamente. Ciertamente es, que D. Alvaro no se mostró menos inflexible, procurando imponer respeto á los osados, y tener á raya á los ambiciosos; pero en honor de la verdad, debe decirse que no procedió tan arrebatada ni inhumanamente como ellos. Hasta la reina Doña Isabel de Portugal, segunda esposa de D. Juan, que le debia la preferencia de su casamiento, se unió con los disidentes y juró la pérdida del favorito; y este, que aunque desterrado una y otra vez de la corte, logró al cabo restablecer su ascendiente sobre el ánimo del monarca, menospreciando imprudentemente á sus enemigos, no supo evitar la catástrofe con que le amenazaban, muriendo en Valladolid, degollado en público cadalso el 22 de junio de 1455, segun las conjeturas mas probables, á la edad de 65 años. Ni la nobleza de su linaje, pues descendia de los Lunas de Aragon, ni su ilustracion, entereza, magnificencia y otras cualidades que tan superior le hacian á los que envidiaban su engrandecimiento, ni sus dignidades de Condestable de Castilla y maestre de Santiago, ni el cúmulo, en fin, de títulos y riquezas que habia juntado, fueron bastantes á conservarle en la gracia del monarca, acabando sus dias como el reo mas miserable, pues enterraron su cuerpo de limosna y se contempló su desgracia con mas horror que conmiseracion por parte de sus contemporáneos.

Fernan Perez de Guzman en sus semblanzas retrata así al célebre privado: «Fué este Maestre é Condestable, de cuerpo muy pequeño é de flaco rostro, miembros bien proporcionados, calvo, los ojos pequeños é muy agudos, la boca honda é malos dientes, de gran corazon, osado y mucho esforzado, astuto, sospechoso, dado mucho á placeres: fué gran caballero de toda silla, bracero, buen justador, trovaba é danzaba bien.» Con este retrato está bastante conforme el que hace Salazar de Mendoza, diciendo que era el Condestable de mediana estatura, muy derecho, blanco, gracioso de talle en toda su edad, delgado en buena forma, las piernas bien hechas, grandes, las arcas segun la manera del cuerpo, el cuello alto y derecho, los ojos alegres, el mirar reposado. Traia alegre el rostro en todo tiempo y alto, la boca grande, bien seguida la nariz, las ventanas grandes y la frente ancha, y fué calvo muy temprano, reia y holgaba en las cosas de risa, dudaba un poco en la habla y era de muy agudo ingenio, etc.»

La estatua sepulcral del Condestable que reproducimos, ocupa con la de su esposa Doña Juana Pimentel, el centro de la suntuosa capilla de Santiago fundada por él mismo en la Catedral de Toledo. Está tendido sobre una magnífica y elevada urna ó sepulcro de mármol y alabastro, simulando quedar sostenida por cuatro leones, y levantada sobre dos gradas. Sus frontis estan exornados con bajos relieves, con escudos y figuras de mujeres sentadas bajo lindisimas marquesinas, representando algunas virtudes, las cuales, especialmente la Liberalidad, son notables por su gracia, elegancia y garbosos ropajes. El Gran maestre aparece armado de punta en blanco; encima del peto viste una sobrecota orlada de perlas y pedrería que termina en forma de escarcelas, dejando ver debajo de ella una espesa jacerina ó malla; trae el manto capitular de su orden, cuya vuelta derecha está echada sobre el hombro. Sospechamos que esta disposicion característica igualmente en las estatuas de los caballeros que acompañan al Condestable y hemos observado en otros bultos de Santiaguistas labrados en el siglo XV, sea una ordenacion ó por lo menos una costumbre casi formulada para los de aquella milicia en la espresada época, como si estos campeones de la Cruz debieran hallarse siempre prontos y desembarazados para manejar las armas en defensa de su Dios y de su patria. Parecenos análoga esta costumbre á la que en opinion de muchos y de la nuestra (como probaremos en otro lugar) los caballeros que pelearon en Tierra Santa se representaban en sus tumbas con una pierna cruzada sobre otra.

Volviendo á la estatua del Condestable, debemos hacer notar las variaciones que ha sufrido este hábito ó manto capitular de Santiago y especial-

Ce personnage étonnant que la fortune semble avoir choisi pour servir d'exemple á ceux qui se fient trop á ses faveurs, de page du roi de Castille, D. Juan II, s'éleva par degrés aux postes les plus importants, et devint le favori du monarque ou pour mieux dire en arriva á disposer en maître de sa volonté et de sa couronne; ce qui exaspera á tel point les hauts seigneurs de la Cour qu'ils lui déclarèrent ouvertement la guerre. Il est vrai que D. Alvaro ne se montra pas moins inflexible et sut imposer le respect á leur audace et reprimer leur ambition: la vérité d'ailleurs nous oblige á dire que sa conduite ne fut ni aussi emportée ni aussi inhumaine que celle de ses adversaires. La reine Isabelle de Portugal elle-même, deuxième femme de D. Juan, qui lui devait son union avec le roi, se joignit á ses ennemis et jura la perte du favori; celui-ci qui exilé plusieurs fois, était toujours parvenu á reconquérir son ascendant sur l'esprit du monarque, méprisant imprudemment ses ennemis, ne sut point éviter la catastrophe dont ils le menaçaient, et il mourut á Valladolid décapité sur un échafaud public, le 22 juin 1455, suivant les conjectures les plus probables, á l'âge de 65 ans. Ni la noblesse de son lignage, car il descendait des Luna d'Aragon, ni son illustration, ni sa grandeur personnelle, ni son élévation et ses autres qualités qui le rendaient si supérieur á ceux qui lui enviaient son élévation, ni ses dignités de Connétable de Castille et de grand-maître de Saint-Jacques, ni les titres sans nombre et les richesses qu'il avait réunis, ne furent suffisants pour lui conserver la faveur du monarque, et il finit ses jours de la mort du dernier des coupables; car son corps fut enterré aux frais de la charité publique, et son triste sort inspira plus d'horreur que de pitié á une partie de ses contemporains.

Fernand Perez de Guzman, dans ses ressemblances fait le portrait suivant de D. Alvaro: «Ce grand-maître et Connétable était de taille très-petite, maigre de visage, les membres bien proportionnés, chauve, les yeux petits et très-perçants, la bouche grande avec de mauvaises dents, d'un grand cœur, hardi et fort vaillant, rusé, soupçonneux, fort adonné aux plaisirs: il était bon cavalier, solide en selle, fort de bras, bon joueur, habile trouvère et chanteur.» Ce portrait est assez conforme á celui qu'en fait Salazar de Mendoza qui dit que: le Connétable était de grandeur moyenne, très-droit, blanc, gracieux de taille pendant toute sa vie, mince dans de bonnes proportions; les jambes bien faites, grandes, les hanches en rapport avec le corps, le cou haut et droit, les yeux souriants, le regard paisible..... il avait le visage réjoui en tout temps et haut, la bouche grande, la ligne du nez bien dessinée, les narines grandes et le front ouvert; et il fut chauve de bonne heure, il riait et se divertissait des choses plaisantes, hésitait un peu dans le parler et avait l'esprit très-pénétrant, etc.....»

La statue funéraire du Connétable, que nous reproduisons, occupe avec celle de sa femme Donna Juana Pimentel, le centre de la somptueuse chapelle de Saint-Jacques, fondée par lui dans la Cathédrale de Tolède. Il est couché sur une haute et magnifique urne ou sépulcre de marbre et d'albâtre reposant en apparence sur quatre lions, le tout exhaussé sur deux marches. Les panneaux du monument sont ornés de bas-reliefs chargés d'écussons et de figures de femmes assises sous de charmantes ombelles ou dais et représentant les vertus dont quelques-unes, et notamment la Libéralité, sont remarquables par leur pose, la grâce des formes et l'élégance des draperies. On voit le grand-maître armé de pied-en-cap; sur le plastron ou cuirasse il porte une surcotte brodée de perles et de pierreries et se terminant en forme de tassettes, laissant paraître en dessous une cotte de maille épaisse; il a le manteau capitulaire de son ordre, avec le revers de droite jeté sur l'épaule. Il est présumable que cette disposition, caractéristique également des chevaliers qui accompagnent le Connétable et que nous avons observée dans d'autres statues de chevaliers de Saint-Jacques, exécutées pendant le XV^e siècle, était d'ordonnance ou tout au moins de pratique recommandée aux membres de ce corps, á cette époque, comme pour indiquer que ces champions de la foi devaient se trouver toujours prêts et disposés á manier les armes pour la défense de leur Dieu et de leur patrie. Cette coutume parait étre analogue á celle qui, d'après l'opinion de bien des gens et d'après la nôtre (ainsi que nous le démontrerons dans un autre endroit) faisait représenter sur leurs tombeaux les chevaliers qui avaient combattu dans la Terre Sainte, une jambe croisée sur l'autre.

Revenant á la statue du Connétable, nous devons faire remarquer les changements qu'a souffert cet habit ou manteau capitulaire de Saint-Jacques, et

mente su divisa ó espada, comparando ambas prendas con las de la estatua del gran maestro D. Lorenzo Suarez de Figueroa (1).

Dan elegante complemento y majestad á este noble sepulcro la estatua de un paje llorando y recostado sobre el casco ó celada de su amo, y principalmente las mencionadas estatuas de cuatro caballeros de la misma orden, cada uno en un ángulo de la urna. Armados todos de punta en blanco con la corazina, malla y graciosas escarceas y terciado el manto capitular sobre el hombro izquierdo, simulan sostener arrodillados el túmulo ó cama de su Gran Maestro. De esta suerte su noble hija Doña Maria de Luna parece quiso vindicar con reparacion tan espléndida el lúgubre y afrentoso enterramiento que se dió en Valladolid al truncado cuerpo de su ilustre padre (2).

«Tiemblan aun las rodillas é inclínase la frente, dice un distinguido escritor de nuestros tiempos, ante aquel hombre que tanto amor y encono escitar supo, que llenó de sí un dilatado reino y un tercio de siglo, rey de hecho y tremenda responsabilidad, que expió sobre un cadalso las propias y ajenas faltas. Los ojos buscan al través del mármol, en el seno de la tumba, aquel puñado de polvo que tan ruidosos destinos y tan altas lecciones encierra, aquella cabeza tan erguida, separada del tronco por el hacha del verdugo y colgada á una escarpia, aquel cuerpo enterrado de limosna que el rumor popular supone hay dentro con régia pompa sentado, sosteniendo en una bandera de plata la cabeza; y al comparar las ignominias del suplicio con la suntuosa majestad del sepulcro, obsérvase que las oscilaciones de la fortuna se prolongaron mas allá de la existencia hasta que la justa posteridad logró fijarle en el rango que merecía (5).»

No debemos pasar en silencio aunque pocos lo ignoren el que antes de erigirse el sepulcro ya descrito, el Condestable, todavía en el auge de su fortuna, mandó construir otro acaso mas rico y ostentoso, en la suntuosa capilla de Santiago, que fundara para panteon suyo y de algunos de su linaje que yacen en ella en muy nobles sepulcros (4). Este monumento, segun varios autores, era de bronce dorado, con gran riqueza de escultura; la estatua de D. Alvaro aparecia sentada ó yacente en el plano mas alto y con tal mecanismo construida, que moviendo un resorte se levantaba y arrodillaba al principiar la misa el sacerdote en dicha capilla, volviendo á tenderse ó sentarse despues de celebrada. Este fantasmagórico enterramiento fué destruido segun algunos autores en el tumulto que hubo en Toledo contra el favorito del rey el año 1449: segun otros, por los soldados del infante D. Enrique de Aragon en una de las dos entradas que hizo en Toledo hostilizando á D. Juan II y en odio á su privado. Algunos versos del contemporáneo y famoso Juan de Mena en su *Laberinto*, dan fuerza á esta última opinion, no menos que á la magnificencia del sepulcro. Dicen así:

«Que á un Condestable armado, que sobre
Un gran balto de oro le vimos sentado,
Con manos sañosas vimos derribado
Y todo deshecho fué tornado en cobre.»

A pesar del sentido de este último verso que no debe tomarse á la letra, nos persuadimos que no fué completamente destruido, y que D. Alvaro lo hizo restaurar, pues un escritor autorizado, el maestro Eugenio Robles, asegura que mucho tiempo despues Doña Isabel la Católica lo mandó remover del sitio que ocupaba para evitar las irreverencias y aun supersticiones á que daba pábulo al vulgo ignorante el ver levantarse la estatua del Condestable con las demás que habia en los extremos del fúnebre monumento.

(1) Estampa XXXVII.

(2) Tanto este rico sepulcro como el inmediato de igual traza donde yacó Doña Juana Pimentel, segunda esposa del Condestable, fué mandado labrar el año 1489 por su hija Doña Maria de Luna, que entre varios diseños que se la presentaron, escogió los de Pablo Ortiz. Ambos sepulcros manifiestan el acierto que tuvo la ilustre dama en escoger artista, el cual dejó insigne muestra de los progresos que la escultura hacia en España. Tal correccion de formas, verdad y expresion supo dar el escultor á todas las figuras del monumento, y á la dramática efigie del Condestable.

(3) D. Manuel Cuadrado.

(4) Tales son el padre de D. Alvaro, un hijo de este, su tío paterno D. Pedro de Luna y su hermano uterino D. Juan de Zereuela, Arzobispo de Toledo. La estatua de este prelado es notable por su mérito, y digna del primer escultor de aquel gran siglo.

surtout la croix ou l'épée, en comparant ces deux objets avec ceux de la statue du grand-maitre D. Lorenzo Suarez de Figueroa (1).

Ce beau sépulcre a pour complément à sa majestueuse décoration, une statuette de page pleurant et incliné sur le casque ou heaume de son maitre, et surtout les statues des quatre chevaliers du même ordre, chacun à un angle de l'urne. Armés tous de pied-en-cap avec la petite cuirasse, la maille et les fassettes, ils ont l'épée au côté, et le manteau capitulaire rejeté sur l'épaule gauche, et paraissent soutenir agenouillés le catafalque de leur grand-maitre. C'est ainsi que sa noble fille Donna Maria de Luna voulut venger la mémoire de son illustre père et lui offrir une splendide réparation pour le sombre et honteux enterrement que son corps mutilé avait reçu à Valladolid (2).

«Les genoux tremblent encore et le front s'incline, dit un écrivain distingué de nous jours, devant cet homme qui sut inspirer tant d'amour et de haine, que rempli de son nom tout un vaste royaume et tout le tiers d'un siècle, roi de fait, responsabilité terrible qui lui fit expier sur un échafaud ses fautes et celles d'autres qui ne lui étaient point personnelles. Les yeux cherchent sous le marbre, au sein de la tombe, cette poignée de poussière qui renferme une destinée si éclatante et de si hautes leçons, cette tête si orgueilleuse séparée du trone par la hache du bourreau et suspendue à un crochet, ce corps enterré aux frais de la charité publique que la rumeur populaire suppose là dedans vêtu avec une pompe royale, assis et tenant sa tête dans un plateau d'argent: et en comparant l'ignominie du supplice avec la magnificence imposante de son mausolée on se prend à admirer les vicissitudes de la fortune qui se prolongèrent au de là des limites de son existence jusqu'à ce que la postérité équitable lui assigna le rang qu'il méritait (5).»

Nous ne devons point passer sous silence, bien que ce soit un fait généralement su, que fort long-temps avant que ce monument ne lui fût érigé, le Connétable, alors à l'apogée de sa fortune, s'en était fait construire un autre plus riche et plus fastueux peut-être dans la chapelle somptueuse de Saint-Jacques, qu'il avait fondée pour sa sépulture et celle de quelques membres de sa famille qui y occupent de fort belles tombes (4). Ce monument, au dire de quelques auteurs, était en bronze doré, avec une grande richesse de sculptures; et la statue de D. Alvaro assise ou couchée sur le plan le plus élevé renfermait un mécanisme qui faisait qu'en pressant un ressort elle se dressait et s'agenouillait au moment où le prêtre commençait à dire la messe dans cette chapelle, et lorsqu'elle était terminée, reprenait son attitude couchée ou assise. Quelques auteurs disent que cette tombe fantasmagorique fut détruite dans l'émeute qui eut lieu à Tolède contre le favori du roi en 1449, d'autres veulent qu'elle l'ait été par les soldats de l'infant D. Enrique qui avait pris les armes contre D. Juan II en haine du Connétable. Quelques vers d'un poète contemporain, le fameux Juan de Mena dans son *Labyrinthe*, semblent confirmer cette dernière opinion et la magnificence du tombeau: il dit:

Un Connétable armé que sur
Un grand monument d'or nous vimes assis
Par des mains furieuses nous le vimes renversé
Et tout défait changé en cuivre.

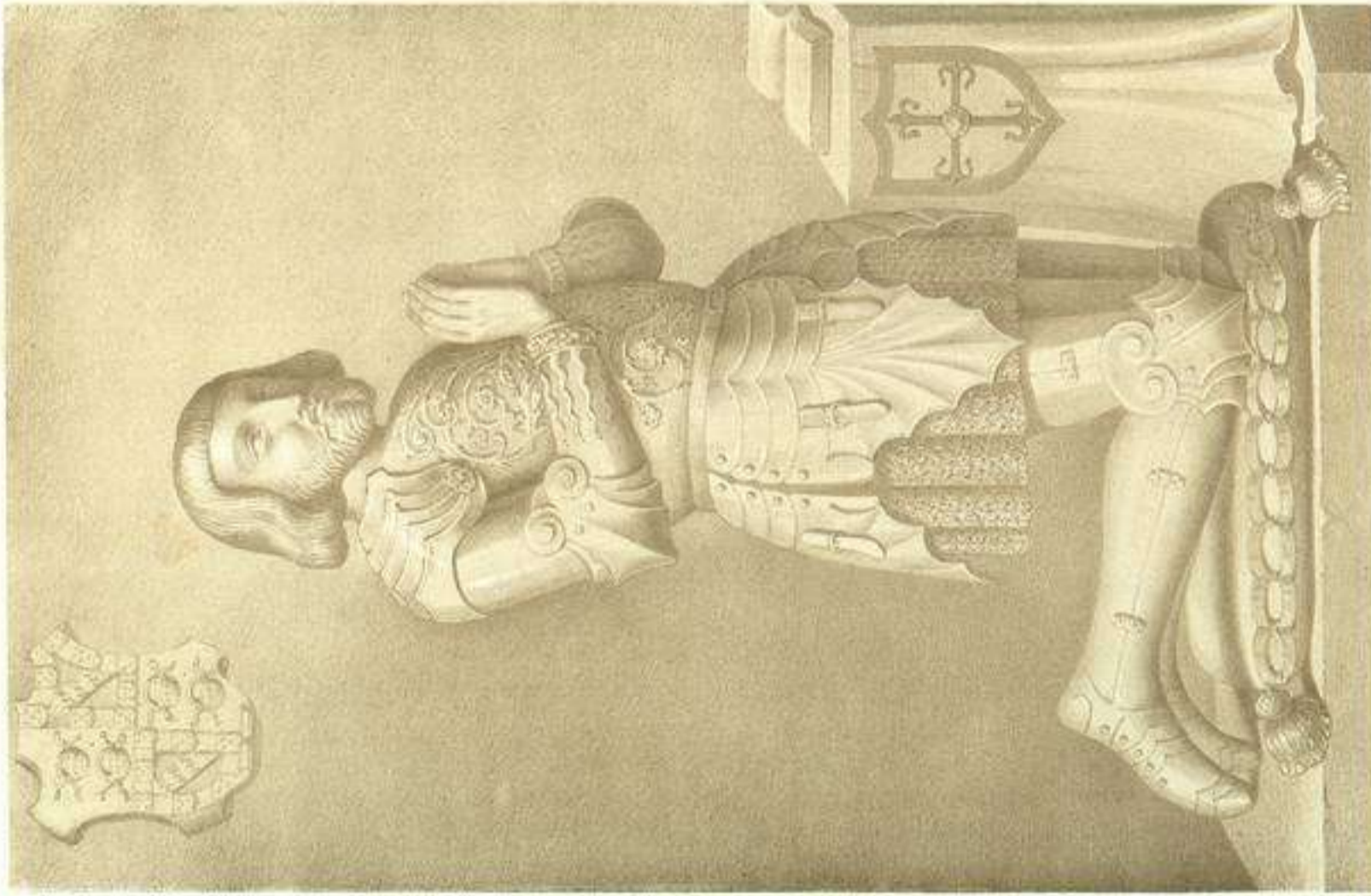
Malgré le sens positif de ce dernier vers, qui ne doit pas être pris au pied de la lettre, nous sommes convaincus que ce tombeau ne fut pas détruite aussi complètement, et que D. Alvaro le fit restaurer: en effet un écrivain digne de foi, maitre Eugène Robles, assure que bien long-temps après Isabelle-la-Catholique le fit enlever de l'emplacement qu'il occupait pour éviter l'irrévérence et même la superstition qu'inspirait au vulgaire ignorant le spectacle de la statue du Connétable se dressant debout avec les autres qu'il y avait aux extrémités du monument funèbre.

(1) Voir planche XXXVII.

(2) Ce riche tombeau de même que celui de Donna Juana Pimentel, sa seconde femme, placé tout auprès et d'une égale magnificence, fut exécuté par ordre de sa fille, Donna Maria de Luna, qui entre plusieurs dessins qui lui furent présentés choisit celui de Pablo Ortiz. Les deux tombeaux révèlent la sagesse du choix de cette illustre dame en donnant la préférence à un artiste qui a laissé un témoignage éclatant des progrès que la sculpture faisait alors en Espagne, dans la correction des formes, la vérité et l'expression que le sculpteur a su donner à toutes les figures de ce monument, et à la personnification dramatique du Connétable.

(3) D. Manuel Cuadrado.

(4) Parmi ceux-ci sont le père de D. Alvaro, un fils de ce dernier, son oncle paternel D. Pedro de Luna, et son frère utérin D. Juan de Zereuela, archevêque de Tolède. La statue de ce prelat est remarquable par son mérito et digne du premier sculpteur de ce grand siècle.



Tabern. Gudevis 497

D. JUAN PACHECO MARQUES DE VILLENA.



Tab. de la historia 170 Casa de Madrid.

D. MARIA PONCE DE CABRERA, SU PRIMERA ESPOSA.

DON JUAN FERNANDEZ PACHECO,

MARQUES DE VILLENA Y DUQUE DE ESCALONA,

Y

DOÑA MARIA ENRIQUEZ PORTOCARRERO, SU ESPOSA.

D. Alonso Tellez Giron, que por su matrimonio con Doña María Pacheco se tituló señor de Belmonte, tuvo por hijo primogénito á D. Juan Fernandez Pacheco, doncel que fué de D. Enrique IV, siendo este príncipe, y gran privado suyo antes y despues de heredar el cetro.

El cariño del monarca y sus propios méritos le granjearon los títulos de duque de Escalona y marqués de Villena, y por último la dignidad de maestro de Santiago, tan codiciada como peligrosa en aquellos tiempos, pues habiéndola poseído D. Alvaro de Luna, el infante D. Enrique y D. Beltran de la Cueva, parecia llevar en sí el mas singular favor y el mayor desaire de la fortuna.

Verdad es que con su conducta política dió mas de una prueba de inconsecuencia; pero en época de tantas vicisitudes y trastornos, los hombres de convicciones mas profundas tenian que obrar al tenor de las circunstancias y de los encontrados intereses que entonces se ventilaban. Por algun tiempo estuvo unido al condestable D. Alvaro de Luna, para reprimir la insolente ambicion de los nobles coligados contra la dignidad del monarca y la paz del reino, cabiéndole no pequeña parte en el triunfo que se alcanzó sobre los rebeldes junto á los muros de Olmedo; pero enemistado despues con el favorito de D. Juan II, no solo se empeñó en rivalizar con él, sino que fué quien aconsejó al príncipe D. Enrique que huyera de la corte, volviendo con este motivo á atizar el fuego de la discordia.

El trágico fin de D. Alvaro y la muerte del rey D. Juan debieron dejar satisfecha la ambicion de Pacheco, si hubiera nuevamente aspirado á conservar el crédito de su privanza; mas como en esta le hacia tambien sombra el arzobispo de Toledo y sobre todo el célebre D. Beltran de la Cueva, no consiguió mas que cambiar de competidores. Esto le apartó de la adhesión y celo con que habia servido siempre á D. Enrique, y en las intrigas promovidas para dar la sucesión de la corona unas veces á Doña Juana, otras á D. Alonso, y otras, por fin, á la infanta Doña Isabel, se decidió por esta, tratando de casarla con el Rey de Portugal ó el duque de Berry, y haciendo que fuese jurada sucesora de D. Enrique. Sin embargo, poco despues abrazó el partido de la infeliz Doña Juana, apellidada la *Beltraneja*, cuyo padrino habia sido en la pila bautismal, y acabó sus agitados dias á la edad de cincuenta años en 1.^o de octubre de 1474, dos meses antes del fallecimiento de D. Enrique.

Hé aqui como le retrata Pulgar en sus *Claros varones*:

«D. Juan Pacheco, marqués de Villena é maestro de Santiago, fué hombre de mediana estatura, el cuerpo delgado é bien compuesto, las facciones fermosas é buena gracia en el gesto..... Seyendo mozo vino á vivir con el rey D. Enrique cuando era príncipe, é alcanzó tanta gracia que fué mas acepto á él que ninguno de los que en aquel tiempo estaban á su servicio..... así mas adelante le encargó la gobernacion de los grandes negocios que le ocurrian..... En la edad de mozo tovo seso é autoridad de viejo..... El rey D. Juan á súplica del príncipe le dió el título de marqués de Villena..... Tenia la agudeza tan viva que á pocas razones conocia las condiciones ó fines de los hombres..... Tenia tan grand sufrimiento que ni palabra áspera que le digesen le movia, ni novedad de negocio que le digeran le alteraba..... Sóbrio é templado en el comer y beber..... Fué hombre liberal, tratable é de dulce conversacion é tanto humano que nunca fué en muerte de ninguno, ni lá consintió, ni era varon de venganza: sintiendo que su estada cerca de la persona del rey D. Enrique no le era segura, apartóse de su servicio y fué el principal de los caballeros y perlados que pasaron al servicio de D. Alonso su hermano, y en aquellas discordias fué cuando fué elegido maestro de Santiago, aunque despues volvió al rey D. Enrique, quien le perdonó é hizo grandes mercedes.»

Entre los halagos con que la fortuna quiso acariciar á Pacheco, deben contarse los dos matrimonios que sucesivamente contrajo. El primero con Doña María Portocarrero, señora de gran calidad, y que le trajo el gran estado

D. Alonso Tellez Giron qui, par son mariage avec Donna Maria Pacheco, prit le titre de seigneur de Belmonte, eut pour fils aîné D. Juan Fernandez Pacheco, fut page de Henri IV, lorsque celui-ci n'était encore que prince, et devint son grand favori avant et après son avènement à la couronne.

Son propre mérite, non moins que l'affection du monarque, lui valut le titre de duc d'Escalona et de marquis de Villena, et enfin la dignité de grand-maitre de Saint-Jacques, aussi ambitionnée que dangereuse dans ce temps-là: car après avoir été possédée successivement par D. Alvaro de Luna, l'infant D. Enrique et D. Beltran de la Cueva, elle semblait frappée du sceau de la plus haute faveur de la fortune et de sa disgrâce la plus insigne.

Il faut bien reconnaître que dans sa conduite politique, il fit plus d'une fois preuve d'inconsequence; mais à une époque si fertile en péripéties et en troubles de tout genre, les hommes des convictions les plus profondes subissaient la loi des circonstances et des intérêts opposés qui étaient en jeu. Pendant quelque temps il s'unit au connétable D. Alvaro de Luna, pour réprimer l'ambition insolente des nobles ligués contre l'autorité du monarque et la paix du royaume, et il eut une bonne part dans le succès remporté sur les rebelles près des murs d'Olmedo; mais devenu plus tard l'ennemi du favori de D. Juan II, non seulement il entra en rivalité ouverte avec lui mais bientôt il conseilla au prince D. Enrique de fuir de la capitale, et par suite á ranimer le feu mal éteint de la discorde.

La fin tragique de D. Alvaro et la mort du roi D. Juan auraient dû satisfaire l'ambition de Pacheco, s'il avait aspiré à conserver son crédit à la cour: mais comme l'archevêque de Tolède et surtout le célèbre Bertrand de la Cueva, lui faisaient ombre, il ne réussit qu'à changer de rivaux. C'est ce qui le fit renoncer à son attachement pour D. Enrique et à sa cause qu'il avait jusquelà défendue avec zèle, et le jeta dans les intrigues mises en jeu pour donner la succession à la couronne tantôt à Donna Juana, tantôt à D. Alonso, et puis à l'infante Donna Isabelle pour laquelle il finit par se décider, en cherchant à la marier au roi de Portugal ou au duc de Berry, et en faisant prêter serment de fidélité entre ses mains comme héritière de la couronne de D. Enrique. Cependant à peu de temps de là il embrassa le parti de l'infortunée Donna Juana, dite la *Beltraneja*, dont il avait été le parrain sur les fonts baptismaux, et finit une vie aussi agitée, à l'âge de cinquante ans, le 1.^{er} octobre 1474, deux mois avant la mort de D. Enrique.

Voici le portrait que Pulgar, dans ses *Hommes illustres*, fait du grand-maitre D. Juan Pacheco:

«D. Juan Pacheco, marquis de Villena et grand-maitre de Saint-Jacques, était un homme de taille moyenne, mince de corps et bien fait, il avait le visage bean et bon air..... étant adolescent il vint vivre avec le roi D. Enrique quand celui-ci n'était encore que prince, et il sut si bien se concilier sa faveur que nul ne lui était plus agréable de tous ceux qui étaient en ce temps-là à son service..... aussi lui confia-t-il plus tard la conduite des grandes affaires qui se présentaient..... Dans l'âge de l'adolescence il avait la réflexion et l'autorité d'un vieillard... Le roi D. Juan, sur les instances du prince, lui donna le titre de marquis de Villena..... Il possédait une pénétration si vive qu'il lui suffisait de quelques mots d'explications pour connaître les circonstances et les intentions des hommes. Il avait un tel empire sur lui-même qu'aucune parole dure qu'on lui dit ne l'émouvait, et aucune nouvelle sérieuse qu'on lui conta n'altérait sa physionomie..... sobre et modéré dans le boire et le manger..... Libéral, affable et doux dans la conversation, et si humain que jamais il ne fut ni auteur ni complice de la mort de personne, et il n'était point homme aimant la vengeance: sentant que sa position auprès du roi D. Enrique n'était point sûre pour lui, il abandonna de son service et fut le premier des chevaliers et des prélats qui passèrent au service de D. Alonso, son frère, et ce fut dans le cours de ces discordes qu'il fut élu grand-maitre de Saint-Jacques; cependant il rentra plus tard en grâce auprès du roi D. Enrique qui lui pardonna et accorda de grandes faveurs.»

Au nombre des bienfaits que la fortune se plut à départir au grand-maitre D. Juan Pacheco, il faut compter les deux mariages qu'il contracta successivement. Le premier fut avec Donna Maria Portocarrero, dame de haute qua-

de Moguer y Villanueva de Barcarota. El segundo fué en 1471 con Doña María Velasco, hija de D. Pedro Hernandez de Velasco, segundo conde de Haro, y primer condestable de Castilla, de los de la casa de Velasco, á quien el rey Enrique habia dado ese título por mediacion y súplica de D. Juan Pacheco, nuevo duque de Escalona, su yerno.

Por esta causa heredaron dichos estados los duques de Frias, y como tales fueron patronos de la suntuosa capilla mayor del monasterio del Parral de Segovia, fundado por Enrique IV siendo príncipe todavía, á nombre de D. Juan Pacheco por no dar celos con tanta magnificencia al rey D. Juan su padre. Aun cuando el P. Sigüenza dice que el marqués pidió dicha capilla para su enterramiento, ó mas bien quiso tomársela en vez de pedirla, consta por documentos auténticos que el célebre privado costeó gran parte de ella.

En este solemne recinto se conservan dos magníficos mausoleos de alabastro decorados con esquisitas esculturas, y con las estatuas de los ilustres esposos como las reproducimos en la adjunta estampa. La de D. Juan representa bien las facciones *fermosas é buena gracia del gesto*, como le pinta Pulgar, si bien la nariz aunque de bella proporción, es algo chata. Está de rodillas armado de punta en blanco. Son notables el peto y piezas del antebrazo cinceladas con bellísimos adornos, y los quijotes ó escarcelas de varias puntas, cuyo uso duró hasta la venida de Carlos V á España, y por debajo de todas estas prendas se descubre la cota de malla. En el reclinatorio se ostenta la insignia de la orden de Santiago en la forma que los maestros la usaban en sus pendones, es decir, florenzada, con cuatro brazos iguales, orla roja al rededor con una concha en el centro, y diferente por tanto de la cruz que en forma de espada han usado y usan todavía los caballeros de esta orden.

Su esposa Doña María de Portocarrero trae una cofia y sobre ella una toca que desciende hasta el pecho, donde queda abrochada con tres rosetas de perlas. El vestido, de notable sencillez, está ajustado al talle con una cintura de la que penden hasta los pies dos cintas ó correas que fenecen en una gran borla. Así como un paje acompaña la estatua de su esposo, á esta dama asiste una doncella, esculpida en menor tamaño del natural y vestida con la misma sencillez de su ama, con igual correa y cinturón, salvo algunos graciosos acuchillados en las mangas. Rotas desgraciadamente las dos manos de la damisela, no adivinamos la actitud de la derecha; la izquierda sostenia el cordón de que pende el sombrero de su ilustre dueña, de forma circular, de ancha ala y copa muy baja, circundada por un cordón de oro, ajustado al parecer por dos joyeles, uno enfrente de otro formando una punta de bellota. De igual forma aunque mas rico es el adorno que tiene en el plano superior de la copa.

Imposible nos ha sido averiguar el autor de estas curiosas esculturas y de los magníficos enterramientos donde existen; mas no faltarian razones para atribuirlos á Sebastian de Almonacid, que trabajaba en este monasterio por los años 1494 al 99. Obras son de tal mérito, que sin duda le acreditaron para que se le encargasen las que hizo en las catedrales de Toledo y Sevilla desde el año de 1500 hasta el 1510 (1), si bien la del marqués recuerda mucho el estilo mas elegante y grandioso de la estatua de D. Juan I de Castilla, que existe en la catedral de Toledo esculpida por Jorge de Contreras (2).

Además de estos insignes sepulcros, existia uno muy notable de la condesa de Medellin, cuyo rico y elegante nicho ojival se abrió para dar entrada á la sacristía de aquella iglesia. Varias laudes sepulcrales de bronce, que estaban en el pavimento de la capilla mayor con las efigies de personajes de la familia de los Pachecos grabadas, han desaparecido con gran perjuicio de la historia y de las artes, por haberse vendido y fundido con hartá mengua nuestra, como bienes nacionales despues de la exclaustracion de los regulares en 1855.

(1) El magnífico retablo de alabastro es algo anterior y parece lo ejecutaron J. Rodriguez, entallador, Blas Hernandez, entallador, y Gerónimo Pellicer.

(2) Abandonados á su ruina estos magníficos mausoleos, la Sra. duquesa de Uceda y su hijo, como duque de Escalona y marqués de Villena, inmediatamente que tomaron posesion de sus estados determinaron coadyuvar á la Comisión de monumentos para la reparacion y conservacion de aquellos. Esperamos que tendrá imitadores este noble rasgo de tan ilustre dama.

lité. Le second eut lieu avec Donna Maria Velasco, fille de D. Pedro Hernandez de Velasco, deuxième comte de Haro, et premier connétable de Castille, de ceux de la maison de Velasco, á qui le roi D. Enrique avait donné ce titre sur l'intercession et les instances de D. Juan Pacheco, nouveau duc d'Escalona, gendre de D. Pedro Hernandez.

C'est par suite de cela que les ducs de Frias héritèrent de ces domaines et qu'ils devinrent en cette qualité, patrons de la grande chapelle du monastère du Parral, à Ségovie, fondée par Henri IV, lorsqu'il n'était encore que prince, au nom de D. Juan Pacheco, pour ne point donner ombrage par tant de magnificence au roi D. Juan, son père. Bien que le père Sigüenza dise que le marquis demanda cette chapelle pour sa sépulture, ou plutôt qu'il voulut la prendre au lieu de la demander, des documents authentiques constatent que le célèbre favori fit une grande partie des frais de la construction.

Dans la chapelle du monastère du Parral à Ségovie, on conserve les deux magnifiques mausolées d'albâtre, ornés de belles sculptures, sur lesquels se trouvent les statues des illustres époux, telles qu'on les voit dans l'estampe ci-jointe. Celle de D. Juan reproduit bien les beaux traits et le bon air du visage, comme le décrit Pulgar, bien que le nez, d'ailleurs dans de bonnes proportions, y soit un peu écourté. D. Juan est agenouillé, armé de pied en cap; la cuirasse et les pièces de l'avant-bras sont ciselées avec des ornemens d'un goût exquis, et les cuissarts ou tassettes à plusieurs pointes, ainsi qu'on les porta jusqu'à la venue de Charles-quin en Espagne. Par dessous tous ces détails du costume on découvre la cotte de maille. Sur le prie-dieu on voit la croix de Saint-Jacques avec la forme qu'elle avait sur les bannières des grands-maitres, c'est-à-dire florencée, et à quatre bras égaux, avec une bordure rouge à l'entour et une coquille au milieu, différente par conséquent de la croix en forme d'épée qu'ont portée et que portent encore aujourd'hui les chevaliers de l'ordre.

Sa femme Donna Maria Portocarrero a une coiffe et par dessus une toque qui descend jusque sur les seins où elle est arrêtée par trois rosettes de perles. La robe, d'une simplicité remarquable, est serrée autour de la taille avec une ceinture dont les bouts, tombants en forme de cordelière, arrivent jusqu'aux pieds et se terminent par un grosse houppé. De même que la statue de son époux est accompagnée d'un page, celle de cette dame a près d'elle une suivante, sculptée plus petite que nature, vêtue avec la même simplicité que sa maîtresse, avec une cordelière et un ceinturon tout semblables, sauf quelques taillades assez gracieuses sur les manches. Par malheur les deux mains ayant été brisées, nous avons de la peine à comprendre la pose de la droite; la gauche tenait le cordon auquel était attaché le chapeau de son illustre maîtresse; il est rond de forme, à grandes ailes et à coupe basse entourée d'un cordon d'or serré en apparence par deux petits bijoux placés vis-à-vis l'un de l'autre et formant une pointe en forme de gland: celui qui surmonte le fonds a la même figure, mais est plus riche.

Il nous a été impossible de découvrir l'auteur de ces sculptures curieuses et des magnifiques tombeaux parmi lesquels ils se trouvent. Mais il existe de bonnes raisons pour croire qu'ils doivent être attribués à Sébastien d'Almonacid qui exécutait dans ce couvent, dans le courant de 1494 à 1499, des travaux d'un tel mérite qu'ils le firent charger de ceux qui furent exécutés dans les cathédrales de Tolède et de Séville depuis l'année 1500 jusqu'à 1510 (1). Cependant la statue du marquis rappelle plutôt le style plus élégant et plus grandiose de celle de D. Juan I de Castille, qui existe dans la cathédrale de Tolède et qui est de George de Contreras (2).

Outre ces monuments il en existait un autre fort remarquable de la comtesse de Medellin, dont la riche et élégante arcade ogivale fut percée pour livrer entrée dans la sacristie. Plusieurs dalles funéraires en bronze, qui faisaient partie du pavé de la grande chapelle et sur quelques unes desquelles on voyait des effigies de membres de la famille de Pacheco, ont disparu au grand préjudice de l'histoire et des arts, ayant été vendues et fondues, à notre grande honte comme biens nationaux, peu après la fermeture des couvents des réguliers en 1855.

(1) Le beau rétable en albâtre est d'une date un peu antérieure et paraît avoir été exécuté par J. Rodriguez et Blas Hernandez, ces deux sculpteurs d'images, et Jérôme Pellicer.

(2) Ces magnifiques mausolées étaient abandonnés dans leur état de ruine lorsque madame la duchesse d'Uceda et son fils, en prenant possession de leurs domaines, le dernier comme duc d'Escalona et marquis de Villena, se décidèrent tout d'abord à coopérer avec la Commission des monuments, à leur réparation et à leur conservation. Espérons que ce noble trait de cette illustre dame aura des imitateurs.



Walter Godeffroy del.

Imp. Lefevre Frères de Yver, Paris.

Fecit. H. W. Christy del.

D. RODRIGO ZAPATA — D. LOPE ZAPATA — D. PEDRO ZAPATA CAMARERO DE D. JUAN III.

LOS CABALLEROS ZAPATAS, SEÑORES DE BARAJAS.

Una preciosa pintura votiva, nos ha transmitido los retratos de varios caballeros y señoras de este esclarecido linaje, y que por lo curiosos é importantes deben formar parte de la *Iconografía*. Proceden los Zapatas de una antigua y esclarecida familia de Aragón, donde fueron ricos-hombres, cuyos hijos, muy nobles y esclarecidos caballeros, dieron gran lustre á su patria. Uno de ellos, llamado D. Pedro Sanchez de Calatayud, por ser natural de aquella ciudad, figura ya en la conquista de Valencia por D. Jaime I, distinguiéndose notablemente. Desde aquella época quedó dividida en dos ramas tan ilustre prosapia, una en Calatayud y otra en Valencia. Los descendientes de esta última, nobles, esforzados y amantes de su patria, como todos los de su linaje, por sus altos hechos y servicios, fueron sucesivamente señores de Provençio, del Real, de Pedralva y Monserrat, obteniendo mas adelante de D. Felipe II ó III el título de condes del Real (1).

El primero de los Zapatas establecido en Castilla fué D. Pedro, que vino segun algunos, como embajador, y segun la opinion mas fundada, acompañando á la infanta Doña Leonor, hija de Pedro IV de Aragón, cuando celebró en Soria los desposorios con D. Juan I de Castilla, siendo príncipe, en 1375. Quedando al servicio de este monarca, quien le heredó en Madrid, fué procurador de corte en esta villa el año 1421 y despues corregidor de Avila. Por su matrimonio con Doña Mencia de Ayala, agregó á su casa, donde se ha conservado siempre, el señorío y estados de Barajas. Desposado en segundas nupcias con Doña Constanza de Aponte, tuvo dos hijos; D. Ruy Sanchez Zapata y D. Pedro. La pintura á que nos referimos contiene el retrato de este D. Pedro, y los de sus sobrinos, con sus respectivas esposas. Están representados de rodillas, de cuerpo entero y en actitud de orar ante una imágen de la Santísima Virgen con su divino hijo en los brazos, sentada sobre un magnífico trono, segun la piadosa costumbre de aquellos siglos.

D. Pedro, que fué Comendador de Medina de las Torres, Trece de la órden de Santiago y camarero de D. Juan II, y que no teniendo sucesion fundó el monasterio de la Madre de Dios en Rejas, trasladado despues á Madrid, bajo la advocacion de Nuestra Señora de Constantinopla, aparece el primero en el grupo de los caballeros. Es un retrato de rodillas, de cuerpo entero, armado de punta en blanco, con arnés dorado. Las faldas y escarcelas son como las ya descritas en las dos anteriores estampas, lo mismo que la pieza piramidal postiza que lleva delante del peto con la espada roja de la órden de Santiago, en ella esmaltada.

Sigue inmediatamente despues de la figura de D. Pedro la de su sobrino D. Lope Zapata, que heredó los estados con las rentas sobrantes, despues de la fundacion del monasterio, que fué comendador de la Hinojosa y estuvo casado con Doña Teresa de Figueroa Ponce de Leon. Lleva una graciosa armadura plateada con la expresada insignia de Santiago en la pieza piramidal del peto. Es notable la sobre-cota de terciopelo color de sangre, terminada por la parte anterior y posterior en semicírculo prolongado, orlada con chapa de oro y abundantes perlas y pedrería, y que hace las veces de falda y escarcela, por el estilo de las de D. Alvaro de Luna, con la diferencia de estar colocada en sentido inverso, de modo que las curvas corresponden á los lados. Todo el fondo está enriquecido de clavos de oro agrupados de tres en tres.

A D. Lope sigue su hijo D. Rodrigo, caballero tambien de Santiago, aunque no ostenta su gloriosa insignia, porque sin duda tomaria el hábito despues de ejecutada la pintura. Viste armadura tambien plateada y de forma casi igual á la de su tío. Casó en Guadix con Doña Beatriz de Barradas.

Dos de las tres figuras que completan el grupo, y que como las ya descritas, ofrecen notable indicio de verdaderos retratos, deben representar á sucesores de D. Rodrigo, muertos jóvenes antes de terminarse este cuadro. Están vestidos de negro y llevan una cruz roja en la mano, lo cual sirve de fundamento á nuestra conjetura. La otra figura ó la sexta, segun la inscripcion

Un charmant tableau votif nous a transmis les portraits de plusieurs chevaliers et dames de cet illustre lignage, dignes au double point de vue de la curiosité et de l'importance historiques de faire partie de l'*Iconographie*. Les Zapata descendent d'une famille ancienne et distinguée d'Aragon dont les ancêtres avaient été d'abord des *riches hommes*, et dont les fils de très-nobles et preux chevaliers, avaient donné beaucoup d'éclat à leur pays. L'un d'eux D. Pedro Sanchez, dit de Calatayud, parcequ'il était né dans cette ville, figure déjà à la conquête de Valence par D. Jaime I, où il se distingua en première ligne. A partir de cette époque cette illustre maison se divisa en deux branches: celle de Calatayud et celle de Valence. Les descendants de la deuxième, nobles, vaillants et dévoués à leur patrie comme tous ceux de leur race, obtinrent successivement par leurs exploits et leurs services les seigneuries de Provençio, del Real, de Pedralva et de Monserrat, et plus tard de Philippe II ou de Philippe III le titre de Comtes del Real (1).

Le premier des Zapata qui s'établit en Castille fut D. Pedro qui vint, suivant les uns, comme ambassadeur, et d'après l'opinion la plus fondée, accompagnant l'infante Léonore, fille de Pierre IV d'Aragon, lors de la célébration de ses fiançailles avec D. Juan I de Castille, qui n'était encore que prince, en 1375. Demeurant au service de ce monarque qui hérita de lui, à Madrid, il fut député aux Cortès tenues dans cette ville, l'an 1421, et puis Corregidor d'Avila. Par son mariage avec Donna Mencia d'Ayala, il réunit à sa maison, qui les a toujours conservés depuis, la seigneurie et les domaines de Barajas. Uni en secondes nocces à Donna Catherine d'Aponte il eut d'elle deux fils: D. Ruy Sanchez Zapata et D. Pedro. Le tableau, dont il est ici question, contient le portrait de ce D. Pedro, avec ceux de ses neveux et de leurs femmes. Ils sont représentés à genoux, de corps entier, et dans l'attitude de la prière devant une image de la très-Sainte-Vierge assise, avec son divin enfant dans les bras, sur un trône magnifique, suivant la pieuse coutume de l'époque.

Le premier qui se présente à la vue dans le groupe des chevaliers est D. Pedro, commandeur de Medina de las Torres, un des treize de l'ordre de Saint-Jacques, et chambellan de Juan II, et fondateur, n'ayant pas de successeur direct, du monastère de la mère de Dieu à Rexas, qui fut transporté plus tard à Madrid, sous l'invocation de Notre Dame de Constantinople. C'est un portrait agenouillé, armé de pied en cap, avec l'armure dorée. Les basques et les tassettes sont comme celles que nous avons déjà décrites dans les estampes précédentes de même que la pièce pyramidale postiche qu'il porte sur le devant du plastron avec l'épée rouge de l'ordre de Saint-Jacques peinte dessus.

Immédiatement après la figure de D. Pedro vient celle de son neveu D. Lope Zapata qui hérita de ses domaines avec le surplus des revenus restant après la fondation du monastère; il fut commandeur de la Hinojosa et marié avec Thérèse de Figueroa Ponce de Leon. Il porte une jolie armure argentée avec le même insigne de Saint-Jacques sur la pièce pyramidale du plastron. La surcotte de velours couleur de sang, mérite de fixer l'attention: terminée sur la partie antérieure et la postérieure en demi-cercle prolongé, bordée d'une plaque d'or et de perles et de pierres en abondance, elle tient lieu de *cotte* et de tassettes dans le genre de celles de D. Alvaro de Luna, avec cette différence qu'elle est posée en sens inverse de façon que les courbes se trouvent sur les côtés. Tout le fond en est enrichi de clous d'or par groupes de trois.

La figure suivante est celle du fils de Lope, D. Rodrigo, chevalier aussi de Saint-Jacques, bien qu'il ne se montre point paré de son glorieux insigne, n'ayant pris l'habit probablement que plus tard lorsque le tableau était déjà fait: il avait épousé à Guadix Béatrix de Barradas. Son armure est également argentée, et à-peu-près semblable de forme à celle de son oncle.

Deux des trois figures qui complètent le groupe, et qui, comme celles que nous venons de décrire, offrent toutes les traces d'être des portraits véritables, doivent représenter des successeurs de D. Rodrigo morts jeunes et avant que le tableau ne fût achevé. Ils sont vêtus de noir et portent une croix rouge à la main, ce qui sert de point de départ à notre conjecture. L'autre figure, soit

(1) Han conservado este título y estados correspondientes los señores duques de Villahermosa. Hoy pertenece, así como la curiosa serie de retratos de los antiguos caballeros Zapatas, condes del Real, al Sr. D. José Azlor y Aragón, hermano del actual duque de Villahermosa, D. Marcelino.

(1) Les dues de Villahermosa ont conservé ce titre avec les biens qui y sont attachés. Il appartient aujourd'hui de même que la série curieuse de portraits des anciens chevaliers Zapatas, comtes del Real, à D. José Azlor y Aragón, frère du duc actuel de Villahermosa, D. Marcelino.

que reproducimos, debió ser pintada mucho mas adelante, en el último tercio del siglo XVI. Representa á un D. Lope nieto acaso de D. Rodrigo, armado de ricos arneses guarnecidos de listones grabados y dorados, segun la moda elegante de su tiempo, con cinco banderas y un estandarte que parece sostener con la mano derecha, trofeos que ofrece á la Santísima Virgen poniéndolos á sus pies, por una victoria alcanzada en Flandes contra los herejes y rebeldes (1).

Los seis caballeros están á la derecha de la Virgen y á la izquierda en graciosa y simétrica correspondencia, de rodillas tambien, los retratos de las respectivas esposas con trajes y tocados muy extraños y originales. Por fortuna cada una de ellas tiene á los pies su nombre y el escudo de armas de su familia, y no deja dudar acerca de las personas retratadas.

Esta preciosa tabla tiene unos 90 centímetros de alto por 140 de ancho. Por su dibujo algun tanto seco, por su ejecucion esmerada y por su colorido brillante, que recuerda la escena de Brujas, puede atribuirse á alguno de los discípulos de J. Hemling. A juzgar por el paisaje y fábricas del fondo, debió pintarse en Flandes por disposicion acaso de D. Juan Zapata, hermano tercero de D. Pedro, casado con Doña María de la Torre, dama de la princesa Doña Juana (la Loca,) ó de alguno de los Zapatas, que estuvieron allí á fines del siglo XV ó principios del siguiente, como un hijo de D. Lope, que fué maestro de la caballería en tiempo de Carlos V.

En la estampa que publicamos reproducimos solo los tres primeros personajes del grupo, porque esto basta á nuestro intento (2).

(1) La inscripcion que en el cuadro explica esta victoria, dice asi: «A gloria de Dios Todopoderoso. Estando la mayor parte de los estados de Flandes levantados contra el Rey por los rebeldes y herejes de illos (sic), Mons de Henau cercada, vino Mr. Genlis de Francia con cinco mil infantes y mil caballos por socorrerla, y los nuestros le salieron al camino por estorbarles el socorro y escaramuzaron con ellos, y recibiendo gran carga de los enemigos cerró D. Lope Zapata con cuarenta caballos, y fué Dios servido que los rompiese y deshiciese, siendo muertos y presos todos. Salió con siete arcabuzos herido él y su caballo, ganóles cinco banderas y un estandarte. 17 de Julio de 1577.»

Debemos confesar, que habiendo registrado los mejores historiadores del reinado de Felipe II, no hemos encontrado relacion ninguna de esta victoria. Haro en su Nobiliario, habla de un D. Francisco Zapata, quinto Señor de Barajas, elogiándole como caballero de mucha prudencia y valor, que floreció por la época del D. Lope, es decir, desde 1572 al 1585, y á quien Felipe II hizo primer conde de Barajas, gobernador de Córdoba y sucesivamente capitán general y asistente de Sevilla, y por fin presidente del consejo de órdenes. ¿Sería porque los historiadores tuvieron escasa noticia del cerco de Mons de Henau, y Haro equivocara el nombre de Lope con el de Francisco, é ignorara tambien la expresada hazaña? Parecenos en verdad poco creible con tan escaso número de combatientes esta victoria.

(2) Creemos que este cuadro fué legado al expresado monasterio de Nuestra Señora de Constantinopla, al verificarse su traslacion á Madrid. Demolido en estos años últimos, hacia el 1846 á 48, vimos esta pintura sucesivamente en poder de dos aficionados, y por fin, en manos del distinguido é infatigable anticuario baron de Minutoli, quien tuvo la generosidad de enviarnos para sacar copia de los retratos. Hoy debe hallarse en Berlin la expresada pintura.

la sexta, dut, à en juger par l'inscription que nous reproduisons, être peinte beaucoup plus tard, dans le dernier tiers du XVI^e siècle. Elle représente un Don Lope, petit-fils peut-être de D. Rodrigo, couvert d'une riche armure garnie de larges bandes ciselées et dorées d'après la mode élégante de son temps, avec cinq bannières et un étendard, qu'il paraît soutenir de la main droite: ce sont des trophées qu'il dépose en offrande aux pieds de la Sainte-Vierge pour une victoire remportée en 1577 dans les Flandres contre les hérétiques et les rebelles (1).

Les six chevaliers sont rangés à droite de la Vierge, et à gauche et leur faisant vis-à-vis sur une ligne gracieuse et symétrique sont leurs femmes, agenouillées aussi, avec des costumes et des coiffures fort étranges et d'une grande originalité. Heureusement que chacune d'elles a à ses pieds son nom et ses armoiries de famille, de sorte qu'il ne peut y avoir de doute au sujet des personnages dont on voit les portraits.

C'est un panneau fort curieux d'environ 90 centimètres de haut sur 140 de large. Le dessin un peu sec, le fini du travail et le brillant du coloris, qui rappellent l'école de Bruges, permettent de l'attribuer à quelqu'un des élèves de J. Hemling. A en juger par le paysage et les fabriques dans le fond, il dut être peint dans les Flandres par ordre de D. Juan Zapata, troisième frère de D. Pedro, marié à Donna Maria de la Torre, dame d'honneur de la princesse Jeanne (*la Folle*), ou de quelque autre membre de la famille qui sera allé dans les Flandres vers la fin du XV^e siècle ou au commencement du siècle suivant, comme un fils de D. Lope qui fut grand-maitre de la cavalerie, du temps de Charles V.

Dans l'estampe que nous publions, nous ne reproduisons que les trois premiers personnages du groupe, cela suffisant à notre dessein (2).

(1) L'inscription qui, dans le tableau, explique cette victoire, porte: «À la gloire de Dieu tout-puissant: La plupart des états de Flandre ayant été soulevés contre le roi par les rebelles et les hérétiques, de illos (sic) Mons de Henau, étant assiégée, Monsieur de Genlis vint de France avec cinq mille fantassins et mille cavaliers pour la secourir, et les nôtres allèrent à leur rencontre pour empêcher leur secours d'arriver, et escaramouchèrent avec eux, et recevant une grande charge des ennemis, D. Lope Zapata fut enveloppé par quarante hommes de cavalerie, et Dieu voulut qu'il les rompit et défit, en les tuant tous ou en les faisant prisonniers. Il se tira de là avec sept coups d'arquebuse, à sa gloire, lui et son cheval, il leur enleva cinq bannières et un étendard. 17 juillet 1577.»

Nous devons avouer qu'après avoir consulté les meilleurs historiens du règne de Philippe II, nous n'avons trouvé aucune mention de cette victoire. Haro, dans son Nobiliaire, parle d'un François Zapata, cinquième seigneur de Barajas, dont il fait l'éloge, en disant que c'était un chevalier de beaucoup de prudence et de valeur qui fleurit vers le temps de D. Lope, c'est-à-dire, de 1572 à 1585, et que Philippe II fit premier comte de Barajas, gouverneur de Cordoue et successivement capitaine-général et *asistente* (corrégidor) de Séville, et enfin, président du Conseil des ordres. Sera-ce que les historiens n'eurent que peu connaissance du siège de Mons de Henau, et que Haro confondant le nom de Lope avec celui de François, ignorait également cette victoire? Cette victoire avec si peu de combattants ne laisse pas que de nous paraître assez problématique.

(2) Nous croyons que ce tableau fut légué au dit monastère de Notre-Dame de Constantinople, lors de sa translation à Madrid. Le couvent ayant été démoli dans le courant de 1846 à 1848, nous avons vu cette peinture successivement entre les mains de deux amateurs, et enfin, en possession d'un antiquaire aussi distingué qu'infatigable, le baron de Minutoli, qui eut la générosité de nous l'envoyer pour prendre copie des portraits. Elle doit se trouver aujourd'hui à Berlin.



DON INIGO LOPEZ DE MENDOZA PRIMER CONDE DE TENDILLA.



DOÑA ELVIRA DE QUIÑONES CONDESA DE TENDILLA.

Vicente Sedes del Rio

Lit. J. Duro, Madrid.

Carlos Bayona del

DON IÑIGO LOPEZ DE MENDOZA, PRIMER CONDE DE TENDILLA.

Digno hijo del célebre Marqués de Santillana y de la Marquesa Doña Catalina de Figueroa, se aplicó desde su mocedad al estudio de las letras, y principalmente al ejercicio de las armas, en las que dió insignes pruebas de soldado intrépido y capitán valeroso, así como en todo el curso de su vida, de varón sábio y prudente. Nació en Guadalajara, según Ibañez de Segovia, el año 1415 y acompañó á su padre en todas sus jornadas. Las primeras muestras de valor del ilustre conde se vieron en la toma de la villa de Güelma, para cuya expedición le había nombrado su padre su teniente de capitán general y llevó á su cargo toda la gente con que se puso el cerco. El moro Abenfarraz, hijo de Aben-Jusef, capitán valiente y aguerrido que el rey de Granada envió á socorrer dicha villa, fué muerto y derrotado á una legua de ella por el Marqués de Santillana, quien en tan gloriosa acción también hubiera perecido á no haber tenido á mano un caballo que oportunamente y con el mayor riesgo le presentó su hijo. Por tal servicio mereció este la donación que entonces le hizo su padre del estado de Tendilla, que poco después, en 1467, fué erigido en condado por el rey Enrique IV, agradecido á la lealtad de D. Iñigo á quien debió el verse libre de una conspiración fraguada contra su persona. Además este monarca le honró en otras muchas ocasiones y sobre todo nombrándole embajador en Roma, donde acababa de ser elegido para la cátedra de San Pedro, Eneas Silvio que tomó el nombre de Pio II, y en cuya corte el ilustre Conde demostró gran prudencia, cordura y discreción en la defensa de la autoridad de su príncipe y en la acertada gestión de los más difíciles negocios (1). De regreso á su patria durante el reinado de Doña Isabel la Católica, fué nombrado capitán general de la costa y reino de Granada distinguiéndose luego en el socorro de Alhama y defensa de aquella tierra y litoral, en tanto grado que, según dice un historiador, nunca se creían seguros los moros donde el conde de Tendilla militaba con su ejército. Falleció este ilustre capitán en 17 de febrero de 1479. Doña Elvira de Quiñones, hija de D. Diego de Quiñones señor de Luna, fué su esposa, de quien hubo larga sucesión y cuya estatua aparece en la adjunta estampa.

El autor del *Resúmen genealógico de la casa de Mondejar*, recapitula las dignidades y honores del conde en estos términos: «Fué, dice, D. Iñigo el primer conde de Tendilla, señor de Hita y de Buitrago y otros muchos lugares por merced de D. Juan II, caballero de la orden de Santiago, Comendador de Socuellamos, Trece de dicha orden, del consejo de Enrique IV, dos veces embajador en Roma..... Fué asimismo capitán general contra los moros de Granada tres veces, como también contra Aragón y Navarra, Asistente de Sevilla y Adelantado mayor de Andalucía, en cuyos cargos y otros que obtuvo se portó con el valor, celo é integridad correspondiente á su glorioso linaje, mereciendo confianza y grandes honores de los reyes de su tiempo (2).»

Las estatuas de ambos esposos están recostadas sobre su urna sepulcral con un devocionario en la mano. Las cabezas presentan un gran sello de verdaderos retratos. D. Iñigo trae un birrete en la cabeza y está armado de punta en blanco: defiende el cuerpo la coracina puesta sobre una malla corta que solo aparece por el hombro; en el codo se vé un codal con orlas de clavos dorados; un grandioso ropón guarnecido de armiños cubre casi toda la figura, y sobre ella está la espada que es de notable longitud; finalmente á los pies se halla el casco sobre el que apoya el brazo un paje con cota de armas y con expresión de profundo sentimiento por la muerte de su amo.

Doña Elvira aparece modestamente ataviada con una toca en la cabeza y

Digne fils du fameux marquis de Santillane et de la marquise Donna Catalina de Figueroa, il s'adonna dès son adolescence à l'étude des belles-lettres, et plus particulièrement au maniement des armes, et soldat intrépide et capitaine valeureux il se signala d'une manière éclatante par son courage non moins que par son savoir et sa prudence. Né à Guadalaxara, suivant Ibañez de Ségovie, en l'an 1415, il accompagna son père dans toutes ses expéditions de guerre. Ce fut à la prise de la ville de Güelma qu'il fit ses premières preuves: nommé par son père son lieutenant-général, il prit sous ses ordres tous les gens de guerre qui allèrent mettre le siège devant cette place. Le maure Abenfarraz, fils d'Aben-Jusef, vaillant et hardi capitaine que le roi de Grenade envoya au secours de cette ville, fut défait et tué à une lieue de là par le marquis de Santillane qui, dans cette action glorieuse, eut péri sans le secours opportun que lui apporta son fils en lui fournissant un cheval, au plus grand risque pour lui-même. Ce service lui valut de la part de son père la donation du domaine de Tendilla, qui, à peu de temps de là, en 1467, fut érigé en comté par le roi Henri IV, en reconnaissance de la loyauté de D. Iñigo, qui l'avait délivré d'une conspiration tramée contre sa personne. Le même monarque l'honora de sa faveur dans un grand nombre d'autres occasions, et plus spécialement en le nommant son ambassadeur à Rome, où Eneas Silvius venait d'être élu au siège de Saint-Pierre, sous le nom de Pie II, et où l'illustre comte se distingua par sa haute prudence, sa sagesse et sa discrétion dans la défense de l'autorité de son prince et dans la conduite des affaires les plus difficiles (1). De retour dans sa patrie, et sous le règne d'Isabelle-la-catholique, il fut nommé capitaine-général de la côte et du royaume de Grenade; dans ce poste il se fit un tel nom de valeur par la manière dont il secourut d'abord cette place et ensuite par la défense de cette contrée et du littoral, que, au dire d'un historien du temps, les maures ne se croyaient nulle part en sûreté où guerroyait le comte de Tendilla avec son armée. Cet illustre capitaine mourut le 17 février 1479. Donna Elvira de Quiñones, fille de D. Diego de Quiñones, seigneur de Luna, fut sa femme et lui donna une nombreuse descendance: on voit sa statue dans l'estampe ci-jointe.

L'auteur du *Résumé historique de la maison de Mondejar*, énumère les dignités et les honneurs dont fut comblé le comte de Tendilla, dans les termes suivants: «D. Iñigo, dit-il, fut premier comte de Tendilla, seigneur de Hita et de Buitrago, et de beaucoup d'autres lieux, Commandant de Socuellamos, de l'ordre de Saint-Jacques, Treize (ou député de cet ordre au Chapitre général), du conseil d'Henri IV, deux fois ambassadeur à Rome... il fut en outre capitaine-général contre les maures de Grenade trois fois, et aussi contre l'Aragon et la Navarre, Asistente (premier magistrat) de Séville et gouverneur-général d'Andalousie, et dans ces charges et beaucoup d'autres qu'il obtint, il se comporta avec la valeur, le zèle et l'intégrité qu'exigeaient la noblesse de sa famille, et mérita la confiance des rois de son temps qui lui conférèrent de grands honneurs (2).»

Les statues tombales des époux sont couchées, tenant un livre de prières à la main. Les têtes présentent un grand cachet de vérité comme portraits: D. Iñigo porte une barrette, et est armé de pied-en-cap; le buste est couvert de la petite cuirasse mise sur une cotte de maille courte qui ne paraît qu'à l'épaule; le coude est garni de sa pièce d'armure, à une rangée de clous dorés; une grande robe à fourrure d'hermine couvre presque toute la figure, et par-dessus est l'épée, qui est d'une longueur remarquable; enfin aux pieds se trouve le casque sur lequel on voit un page accoudé avec la cotte d'armes et une expression de regret profond pour la mort de son maître.

Donna Elvira se montre modestement parée d'une toque sur la tête et vé-

(1) Algunos historiadores hablan de otra embajada que se le confirió cerca del papa Nicolás V, y refieren que ejecutó la memorable acción de quitar el asiento en la capilla Pontificia al embajador del rey de Francia para poner el del embajador de España, con cuyo motivo se despachó Bula en 1459, á favor de los reyes Católicos; mas esta fecha no alcanza al espresado Papa, sino á Pio II que falleció en 1464.

(2) *Resúmen genealógico de la casa de Mondejar*, por D. Félix Bozmediano. MS. existente en el archivo de dicha casa, que nos ha sido comunicado por los Señores Marqueses de Villavieja.

(1) Quelques historiens parlent d'une autre ambassade qui lui aurait été conférée auprès du Pape Nicolas V et rapportent qu'il s'y distingua par le fait mémorable qu'il fit enlever le siège de l'ambassadeur du roi de France dans la chapelle pontificale pour y mettre à sa place celui de l'ambassadeur d'Espagne, ce qui motiva la bulle de 1459 en faveur des Rois Catholiques; mais cette date n'embrasse pas le règne de ce Pape; elle appartient à celui de Pie II qui mourut en 1464.

(2) *Résumé genealógico de la maison de Mondejar*, par D. Felix Bozmediano. MS. appartenant aux archives de cette famille, que le marquis de Villavieja a bien voulu nous permettre de consulter.

vistiendo un brial sencillo sobre el que cae desde el cuello una larga cadena ó collar. El gran ropon tiene aberturas laterales por las que cuelgan las mangas bobas, que parecen ser de fino cendal como todas las que se usaron desde mediados del siglo XV. Una monja, menor del tamaño natural, así como el paje anteriormente descrito, está sentada á sus pies con un libro en la mano diciendo preces por la noble condesa.

Esta costumbre de colocar á los pies de las estatuas de dama ó caballero las de sus respectivos paje ó doncella, que se hizo muy general en los monumentos fúnebres del siglo XV, reemplazó á la que en los dos siglos anteriores estaba en práctica de poner ángeles, aunque estos se colocaban regularmente junto á la cabeza de la estatua sepulcral. (Véase la efigie de D. Felipe Boil, estampa XXIII.)

Las espresadas esculturas, cuyo autor no nos ha sido dable averiguar, se recomiendan por sus buenas proporciones, y si no brillan los ropajes por la elección y gusto del plegado, que conserva cierta gótica rigidez, en cambio imitan el natural con grande acierto y están ejecutadas con bello artificio.

Cada una de ellas ocupaba el centro de un magnífico mausoleo arrimado á las paredes colaterales de la capilla mayor del monasterio de Santa Ana del pueblo de Tendilla, para cuya fundacion habia el conde contribuido con sumas considerables. Los espresados monumentos cuya altura es de 52 pies, labrados en finísimo alabastro, deberian principiarse poco despues ó acaso antes del fallecimiento de ambos consortes, segun el gusto de su complicada traza y esquisita ejecución. En ellos se apuraron toda la delicadeza del cincel y aquella exuberante ornamentacion del último periodo de la arquitectura ojival en cuyas galas y primores nos ocupamos describiendo los magníficos mausoleos de D. Juan II, su esposa y el principe D. Alfonso (textos 48, 49 y 50), y en otros muy notables sepulcros con que la aristocracia española y los particulares acomodados enriquecieron á porfia nuestras catedrales y monasterios. Descansan las mencionadas estatuas dentro de un espacioso nicho con arcada casi ojival, en cuyo centro y entre muy graciosas labores campea el escudo del gran lineage de los Mendoza. Por ambos lados guarnecen este nicho decorando la fachada los acostumbrados pilares de facas curvilíneas donde se admiran en lo alto lindas estatuetas, y terminan en afiligranadas agujas ó pirámides. Sobre el grande arco del nicho, levántanse con suma galanura otros dos, uno inscrito en otro muy agudo (gablete) que remata en una cruz. Todos los espacios que dejan estos arcos todavía subdivididos con otros segmentos están decorados con lindas figuras de ángeles y heraldos que sostienen escudos del espresado lineage, y otros objetos análogos.

Larga y enfadosa seria la descripción mas detallada de las bellezas que encierran estos sepulcros bien próximos á su total ruina. Afortunadamente, el del conde y la estatua de su esposa, se salvaron de la general devastacion por haber sido trasladados desde el espresado y ruinoso monasterio de Tendilla, á una Iglesia de Guadalajara, por los años 1845 al 1846, gracias al celo de la comision de monumentos de la misma ciudad, y de la enérgica cooperacion de la comision central. ¡Ojalá hubiera cabido igual suerte á otras numerosísimas y preciadas joyas de nuestras artes y gloria de España, perdidas ya para siempre, de algunas de las cuales solo se conserva memoria en la Iconografía española.

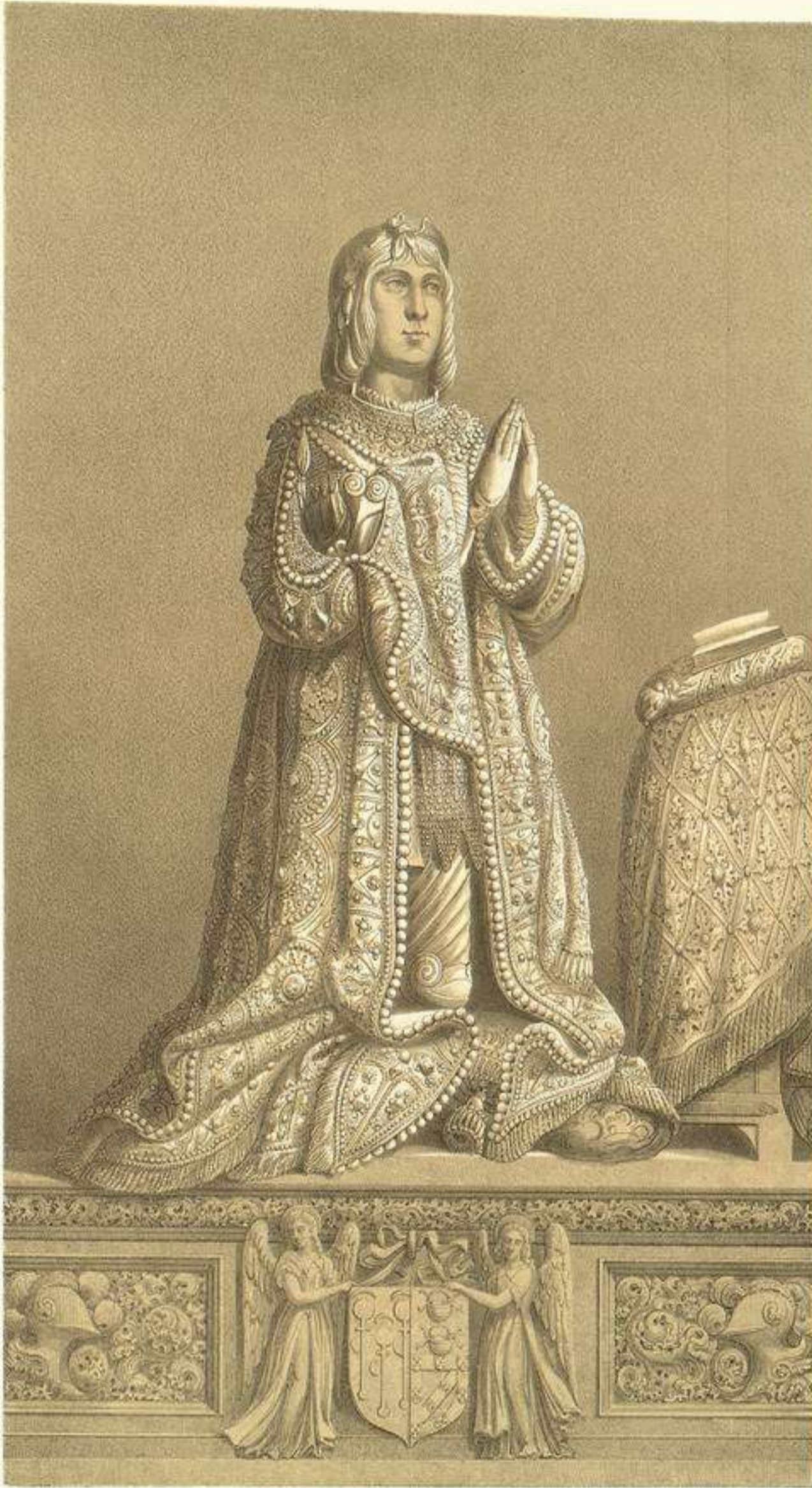
tue d'une jupe fort simple sur laquelle tombe à partir du col une longue chaîne ou collier. La robe de cérémonie a des ouvertures laissant flotter les manches folles, qui paraissent être de crêpe fin comme toutes celles qui se portèrent depuis le milieu du XV^e siècle. Une religieuse, plus petite que nature, comme le page dont nous avons parlé ci-dessus, est assise à ses pieds disant des prières, dans un livre, pour la noble comtesse.

Cet usage de placer aux pieds des statues des dames ou des chevaliers celles de leurs pages ou de leurs suivantes, qui devint très-général sur les monuments funèbres du XV^e siècle, remplaça la coutume qui existait dans les deux siècles précédents d'y mettre des anges, à la différence près que ceux-ci se mettaient généralement auprès de la tête de la statue sépulcrale. (Voir la statue de D. Felipe Boil, estampe XXIII.)

Ces deux morceaux de sculpture, dont il nous a été impossible de découvrir l'auteur, se recommandent par leurs bonnes proportions, et si les draperies ne brillent pas par le choix et le bon goût des plis, qui conservent encore une certaine raideur gothique, en revanche elles imitent le naturel avec beaucoup d'exactitude et sont exécutées dans la plus grande perfection.

Chacune de ces statues occupait le milieu d'un magnifique mausolée placé près des parois collatérales de la grande chapelle du monastère de Sainte-Anne, dans le village de Tendilla, à la fondation duquel le comte avait contribué pour une somme considérable. Ces monuments, qui ont 52 pieds de haut et sont faits du plus fin albâtre, durent être commencés peu après ou peut-être avant le décès des deux époux, à en juger par le goût qui a présidé à leur dessin compliqué et à leur travail d'une exquise exécution. Dans ces deux monuments le sculpteur a épuisé toute la délicatesse de ciseau et tout le luxe d'ornementation qui marqua la dernière période de l'architecture ogivale, dont nous avons fait ressortir la richesse et le mérite en décrivant les magnifiques mausolées de D. Juan II, de sa femme et du prince D. Alfonso (textes 48, 49 et 50), ainsi que dans d'autres tombeaux fort remarquables dont l'aristocratie espagnole et les particuliers aisés embellissaient à l'envi nos cathédrales et nos monastères. Les statues en question reposent sous un vaste enfoncement à arc presque ogival, au centre duquel et au milieu de ciselures fort gracieuses se détache l'écusson de la grande famille des Mendoza. Aux deux côtés de l'arc se dressent les piliers d'usage, à faces curvilignes, sur le haut desquels on admire de jolies statuettes et qui se terminent par des aiguilles ou pyramides travaillées avec une grande délicatesse. La façade de l'enfoncement a pour décoration au dessus de l'arc principal deux autres arcs l'un inscrit dans l'autre, le second fort aigu et terminé par une croix. Tous les espaces que laissent ces arcs, subdivisés encore par d'autres segments, sont ornés de jolies figures d'anges et de hérauts qui supportent des écussons aux armes de cette famille et d'autres objets analogues.

Ce serait une tâche longue et ennuyeuse que d'entrer dans une description plus détaillée des beautés que renferment ces monuments, menacés d'une complète destruction. Le bonheur a voulu que celui du comte et la statue de sa femme échappassent à la dévastation générale, ayant été transportés du monastère en ruines de Tendilla à une église de Guadalaxara dans le courant de 1845 à 1846, grâce au zèle de la commission des monuments historiques de cette ville et à l'énergique coopération de la commission centrale. Pourquoi faut-il qu'un sort semblable n'ait pas été réservé à une foule d'autres monuments, joyaux précieux de l'art et glorieux pour l'Espagne, aujourd'hui perdus pour toujours; hélas! et dont quelques-uns ne laisseront de mémoire que dans les pages de l'Iconographie espagnole.



Valentín Galdames dibujó

Isidoro Lamote de Lainez

Fabre y Rogener grabó

DON JUAN DE PADILLA.

Estatua del Mausoleo que existe en el ex Monasterio de Freix del Val.

DON JUAN DE PADILLA.

Fué D. Juan de Padilla hijo de D. Pedro Lopez, que habia heredado de los condes de Santa Gadea la dignidad de Adelantado mayor de Castilla, y de Doña Isabel Pacheco, de la preclara estirpe de los marqueses de Villena. Apenas contaba veinte años, cuando abandonó la casa paterna para ir á la guerra de Granada, deseoso de conquistar la gloria con que los monarcas Fernando é Isabel brindaban á la juventud aragonesa y castellana en aquella memorable conquista. No pudo sin embargo, el animoso jóven dar grandes muestras de valor en la brillante carrera á que parecia destinado, pues un lunes de Mayo de 1491, ciertos peones enemigos, ocultos detrás de unos valladares, le asestaron una flecha, que atravesándole la garganta, le ocasionó la muerte aquel mismo dia. La excelsa Isabel mandó llevar el cuerpo al monasterio de Frex del Val, fundado cerca de Burgos por los bisabuelos del malogrado guerrero, D. Gomez Manrique y Doña Sancha de Rojas, cuyas estatuas quedan reproducidas en la estampa XLIII (1).

En el magnífico mausoleo que se le erigió en aquel monasterio, sobresale la efígie del jóven representado en la estampa que ilustramos, estatua notable por su noble sencillez, su natural y correcto modelado, y por los primores en los detalles y adornos de los vestidos. El semblante aristocrático del galán mancebo en sus rasgados ojos, en lo espacioso de la nariz y en lo venusto de su boca, presenta rasgos tan característicos, que bien pudiera tomarse sin esfuerzo como verdadero retrato. Diríase que el cariño de su madre y de la excelsa Isabel, la cual, segun tradicion en aquel monasterio, cooperó á erigir el monumento sepulcral, quisieron perpetuar su semblanza, con ilusiones de que la vida no hubiera aun abandonado aquel gallardo cuerpo, pues la cara sonrosada por medio de algun líquido carmin que el artista infiltró en el cándido mármol, tiene el aspecto de la de un ser viviente. Su rica cabellera esculpida con esquisita fluidez, guarnece el gracioso aunque prolongado óvalo de la cabeza, cubierta de una gorra con aletas recogidas por dos lazos de puntas. Defiende el busto un tachonado coselete sobre la sutil loriga de malla que permite ver los muslos y brazos con sólida armadura labrada en estrias espirales. Sobre el pecho cae un collar imitando cadenas de oro y ligadas entre sí en forma de corazones, de los que penden bellotas de pedrería y perlas.

Empero donde el artista hizo al parecer un esfuerzo de ingenio, apurando toda la gala y riqueza y cuantos primores y galanterías pudo labrar con su delicadísimo cincel, es en el ropon que viste el noble mancebo. Al describir las estatuas de D. Juan II de Castilla y de su segunda esposa, ya hicimos notar el excesivo refinamiento de lujo á que se entregó la corte de este monarca, y la de su hijo D. Enrique; lujo que apenas pudieron reprimir con sus pragmáticas y con su noble ejemplo los Reyes Católicos. Sin embargo, bien se comprende que en esta escultura, el estatuario exageró la riqueza del vestido para suplir en cierta manera el brillante aspecto de los ricos brocados de oro con orlas de aljófar, tan usados en aquel siglo XV, relevando sobre el mármol sus labores y tejidos con la profusa imitación de pedrería, y con tantas perlas y de tan desmesurado tamaño, que jamás pudieran traer los mas poderosos monarcas del Oriente. Dos anchurosas mangas bobas ó flotantes, sujetas á los hombros por algunos lazos de puntas, se desprenden del ropon; la del lado derecho está recogida por debajo del codo, y su estremidad harto espaciosa, cae por delante del brazo. Estas mangas aparecen en la escultura forradas de una ligera malla. La altura á que está colocado tan precioso bulto, hace que presente al ojo del espectador un escorzo algo violento, principalmente respecto al brazo derecho, y de que se oculte casi del todo el codo ó pieza que defiende el codo.

(1) Salazar de Mendoza debió equivocarse en designar á Doña Isabel Pacheco como madre de D. Juan de Padilla, diciendo que de ella no dejó sucesion. Hemos creído, para hacer esta corta biografía, copiar los registros y memorias del archivo del espresado monasterio de Frex del Val que nos permitió ver su último Prior D. Fr. Julian de Soto, los cuales comprueban nuestro aserto. Tambien concuerdan nuestras noticias con la que escribe Lopez de Haro en su nobiliario, aunque se limita á contar á Padilla entre los hijos de D. Pedro. Por las espresadas memorias de aquel monasterio, aparece igualmente que el mausoleo de D. Juan fué construido á expensas de su madre y de la Reina Isabel, como yo hemos dicho, demostrando así el cariño que le tenía esta augusta Princesa, y el premio que dispensaba á los que la servian.

D. Juan de Padilla, était fils de D. Pedro Lopez, qui avait reçu en héritage des comtes de Santa Gadea la dignité de gouverneur militaire et civil de Castille (Adelantado), et de Donna Isabelle Pacheco, de l'illustre famille des marquis de Villena. Il avait à peine vingt ans quand il quitta la maison paternelle pour aller à la guerre de Grenade, avide d'y conquérir sa part de la gloire à laquelle le roi Ferdinand et la reine Isabelle conviaient dans cette mémorable entreprise, la jeunesse de l'Aragon et de la Castille. Sa destinée cependant ne lui permit pas de donner bien long-temps des preuves de sa bouillante valeur dans cette glorieuse campagne: car un lundi du mois de mai 1491, quelques tirailleurs ennemis, cachés derrière des retranchements, lui décochèrent une flèche qui lui traversa la gorge et amena sa mort dans le courant du même jour. La grande Isabelle ordonna que le corps fut porté au monastère de Frex del Val, fondé près de Burgos, par les bisaieuls du malheureux jeune guerrier, D. Gomez Manrique et Donna Sancha de Rojas, dont la planche XLIII reproduit les statues (1).

Dans le magnifique mausolée qui lui a été élevé dans ce monastère, on voit ressortir l'effigie du jeune guerrier représenté par la planche que nous publions; elle se distingue par sa noble simplicité, le naturel de la pose et la correction du modelé de même que par l'exquise élégance des détails et des ornemens du costume. Le visage aristocratique du bel adolescent, avec ses grands yeux bien fendus, les narines dilatées et les contours gracieux de la bouche offre des traits tellement caractéristiques que l'on n'aurait pas beaucoup de mal à le prendre pour un portrait. On dirait que l'amour maternel et la tendre sollicitude de la grande Isabelle qui, d'après une tradition de ce monastère, coopéra à faire élever le monument funéraire, voulurent perpétuer sa ressemblance en se flattant de l'illusion que la vie n'avait pas abandonné ce corps aux formes si pleines de noblesse; car la figure rosée au moyen d'une liqueur rouge que l'artiste infiltra dans le marbre blanc, lui donne l'apparence de la vie. Sa riche chevelure, sculptée avec une admirable fluidité, encadre l'ovale gracieux bien qu'un peu allongé de la tête, que couvre un bonnet à ailes retroussées et retenues par deux nœuds à pointes de métal. Le buste est protégé par un corselet, à clous dorés, recouvrant la fine cotte de mailles qui laisse voir les muscles et les bras garnis d'une armure solide à cannelures spirales. Sur la poitrine tombe un collier imitant des chaînettes d'or, entrelacées en forme de cœurs, auxquelles sont suspendus des glands de pierreries et de perles.

Mais où l'intelligence de l'artiste se révèle avec le plus d'éclat c'est dans la sculpture de la robe de cérémonie que porte le noble adolescent, travail où il a prodigué à foison toutes les merveilles et toute la richesse avec toute l'élégance et la recherche de détails auxquelles pouvait se prêter le ciseau le plus délicat. En décrivant les statues de D. Juan II de Castille et de sa seconde femme, nous avons déjà fait remarquer l'excessif raffinement du luxe auquel se livra la cour de ce monarque et celui de son fils D. Enrique, luxe que les Rois catholiques eurent tant de peine à réprimer avec leurs pragmáticas et le noble exemple qu'ils furent les premiers à donner. Cependant on comprend facilement que dans cette sculpture le statuaire a exagéré la richesse du costume pour remplacer l'apparence brillante des étoffes somptueuses de brocart d'or, à bordures de petites perles, dont l'usage était si répandu au XV^e siècle, en reproduisant sur le marbre le travail ouvragé et le tissu, dans la profusion des pierreries qui y figurent imitées et ce nombre infini de perles d'une grosseur telle que les plus puissants princes d'Orient n'ont jamais dû en porter de semblables. Deux manches folles ou flottantes, fort amples et assujetties sur les épaules par quelques nœuds à pointes, se détachent de la robe; celle de gauche est ramassée au-dessous du coude, et le bout, beaucoup trop large, tombe sur le devant du bras. Ces manches paraissent dans la sculpture être revêtues d'une doublure en mailles légères. La hauteur à laquelle est placée cette belle statue fait qu'elle présente à l'œil du spectateur un raccourci un peu dur, surtout par rapport au bras droit, et ne permet point d'apercevoir l'armure du coude.

(1) Salazar de Mendoza a dû se tromper en designant Donna Isabelle Pacheco comme femme de D. Juan de Padilla et en disant d'elle qu'elle ne laissa point d'enfants. Nous avons cru devoir copier les détails de cette courte biographie dans les registres et les mémoires conservés parmi les archives du dit monastère de Frex del Val que son dernier prieur, Fr. D. Julian de Soto, nous permit de consulter, et qui justifient notre assertion. Nos renseignements sont du reste d'accord avec ce que dit Lopez de Haro dans son nobiliaire, bien qu'il se borne à compter Padilla dans le nombre des enfants de D. Pedro. Les mémoires du monastère confirment en outre ce que nous avons dit, que le mausolée de D. Juan fut construit aux frais de sa mère et de la Reine Isabelle, en témoignage de l'attachement que lui portait cette auguste princesse et de la générosité qu'elle mettait à récompenser ceux qui se dévouaient à son service.

Ataviado con tan ricas preseas, doradas en gran parte, el guerrero, en actitud de orar, está hincado de rodillas en un almohadon ante un reclinatorio, juntas las manos con guantes largos y en ellas varias sortijas, segun la moda tan general en aquel siglo.

El mausoleo en que se admira esta graciosa estatua y cuya magnificencia apenas se desplegaría hoy para un Monarca, ocupa el centro de un grande arco inmediato á la bóveda de la capilla mayor. Hállase enriquecido con todas las galas y primores del arte ojival, ya por las altas pirámides con estatuetas y pináculos que lo flanquean, ya por los arcos, remates y gabletes llenos de frondarios y bella crestería, ya en fin, por los encajes y calados que lo revisten en sus huecos, labrados todos con el mas esquisito gusto.

Todo el fondo del arco y sus intrados está revestido de preciosísimas arca-das ojivales formando tres zonas, de las que la de enmedio estaba coronada por una serie de afiligranadas marquesinas ó conopios de que solo hoy han quedado algunas cobijando un recuadro, donde en bajo relieve está representada la Virgen María con su hijo difunto en los brazos.

Apoyan la estatua y reclinatorio mencionados, en el plano del basamento situado á bastante altura, y no menos enriquecido que lo ya descrito con escudos y blasones sostenidos por ángeles, y con dos pajes guardando las armas del difunto.

Todo este monumento por fin, ofrece un aspecto tan rico como imponente, y el dar de él mas pormenores haría prolija y enfadosa esta noticia.

Aunque se ignora el nombre del autor de la obra, casi tenemos completa evidencia que la estatua, por lo menos, es debida á Gil de Siloé, que por entonces labraba los suntuosos mausoleos de la Cartuja de Miraflores, junto á Burgos, que ya describimos, y que el resto del monumento pudo ejecutarse bajo su direccion. A primera vista revela dicha efigie grande afinidad con las de D. Juan II, de su esposa y de su hijo D. Alonso, en la encantadora sencillez del conjunto, en la correccion y verdad del modelado, y en los primorosos y exuberantes adornos de sus ropajes y preseas.

¡Vana prevision humana! ¡Vana tambien la de aquellas ilustres matronas que costearon tan noble monumento con la idea de perpetuar por muchos siglos la memoria del jóven Padilla! La bóveda altísima que cobijaba tan preciosa joya, no conserva hoy día, á manera de colosal esqueleto, otra cosa que sus descarnadas aristas, amenazando siempre al raro viajero que penetra por aquel santo recinto, sin permitirle contemplar en calma las últimas moradas de los Padillas y Manriques, de aquellos Adelantados de Castilla, cuyas proezas y opulencia resonaron un tiempo por todo el ámbito de la monarquía.

Splendidamente paré de tant de riches détails d'un travail exquis, dorés la plupart, le guerrier est agenouillé sur un coussin devant un prie-Dieu: les mains, jointes dans l'attitude de la prière, portent des gants longs aux doigts surchargés de bagues, suivant la mode si générale dans ce siècle.

Le mausolée où l'on admire cette magnifique statue, d'un luxe tel que c'est à-peine si on le déploierait aujourd'hui sur la tombe d'un monarque, occupe le centre d'un grand arceau, près de la voûte du maître-autel. Les sveltes pyramides qui le flanquent avec leurs statuètes et leurs pinacles, les arcs, et les gables à feuillages et à crochets richement ouvragés, et enfin la perfection et le goût exquis des sculptures à dentelles et du travail à jour qui garnissent les vides en font un petit chef-d'œuvre d'art ogival.

Tout le fond de l'arceau avec les intrados est garni d'arcades ogivales fort gracieuses qui forment trois zones, dont celle du milieu était couronnée par une rangée de petites marquises ou dais percés très finement à jour: il n'en reste plus aujourd'hui que quelques-uns qui abritent un panneau où l'on voit représentée en bas-relief la Vierge Marie avec son fils mort dans ses bras.

Sur le plan du soubassement, situé à une assez grande élévation, et enrichi également, comme celui que nous avons déjà décrit, d'écussons et de blasons, reposent la statue et le prie-Dieu en question, soutenus par des anges: deux pages gardent les armes du trépassé.

Enfin tout le monument offre un aspect aussi riche qu'imposant, et nous nous dispensons d'entrer dans de plus longs détails à son sujet pour ne pas rendre cette notice trop prolixe et fatiguer nos lecteurs.

Bien que l'on ignore le nom de l'auteur de ce travail, des données à-peu-près certaines nous permettent d'attribuer la statue, tout au moins, à Gil de Siloé, qui s'occupait à cette époque, de sculpter les somptueux mausolées de la chartreuse de Miraflores, près de Burgos, déjà décrite dans notre ouvrage, et justifient la supposition que le reste du monument a pu être exécuté sous sa direction. A première vue la statue révèle en effet une grande analogie avec celles de D. Juan II, de sa femme et de son fils D. Alonso, dans la ravissante simplicité de l'ensemble, la correction et la vérité naïve du modelé, ainsi que dans la délicatesse et la profusion des bijoux et des ornemens qui rehaussent toutes les parties du costume.

¡Vanité des prévisions humaines! ¡Elle était vaine aussi celle de ces illustres dames qui présidèrent à l'érection de ce beau monument, dans l'idée de perpétuer pendant les siècles la mémoire du jeune Padilla! La voûte haute qui abritait un joyau aussi précieux, semblable aujourd'hui à un squelette colossal, ne conserve plus que ses arêtes décharnées, menaçant à tout moment les rares voyageurs qui pénètrent dans cette enceinte sacrée, sans leur permettre de contempler avec calme les dernières demeures des Padilla et des Manrique, ces Adelantados de Castille dont les échos de la renommée répètent en d'autres temps sur tous les points de la monarchie et les prouesses et l'opulente splendeur.



Vd. 7.º Cartagen. 807

Est. de J. D. de M. de M.

R. Casado. 1877

DON ALONSO DE CARTAJENA,
OBISPO DE BURGOS.

D. ALFONSO DE CARTAGENA, OBISPO DE BURGOS.

Gloriase la iglesia española de contar entre sus mas ilustres prelados á D. Alfonso de Cartagena, aunque judío de origen. Era hijo de D. Pablo, obispo de Burgos, y nació en la misma ciudad en 1381, donde su padre estuvo casado antes de recibir las órdenes sagradas. Imitador de este en su conversión al cristianismo, lo fué asimismo en el amor á la sabiduría y la vocación al sacerdocio. Crióse en la iglesia desde los primeros años de su vida dedicado al estudio, especialmente de los libros sagrados, de la historia y la jurisprudencia; y fué tan eminente en derecho civil y canónico, que apenas habia cumplido veinte años de edad, cuando ya se le consultaba, considerándose de gran autoridad su dictámen en asuntos áridos.

Recomendado á la Santa Sede por orden del Rey, se le confirió una canongía en Burgos, y sucesivamente los deanatos de Segovia y Santiago. Desempeñando esta última dignidad le mandó el Rey D. Juan II á Lisboa con una misión de grande importancia, y despues al Concilio de Basilea como consultor del conde de Cifuentes. Demostró en el Concilio cuán fundada era la opinión de sus elevadas prendas, procurando cortar el cisma promovido por algunos cardenales, asegurando al Rey de Castilla la preferencia que le disputaba el de Inglaterra, en la cámara pontificia, y logrando la declaración de que las islas Canarias pertenecian á la corona de Castilla y no á la de Portugal.

Desde Basilea pasó á Praga como embajador al lado de Alberto, emperador de Alemania. Sostenia entonces el imperio una guerra sangrienta con el Rey de Polonia, sin que bastase mediación alguna para terminarla; pero dióse tan buena traza D. Alfonso, que aseguró una paz sólida inspirando y concluyendo el matrimonio del Rey con una hija del Emperador. De regreso á Basilea y disuelto el Concilio, acompañó al Papa Eugenio IV hasta Roma. Por aquel tiempo, lleno de virtudes, y agobiado por la edad, renunció D. Pablo el obispado de Burgos, y aprovechando esta ocasion, fué nombrado para sucederle D. Alfonso, á quien tenia en tanto el Pontífice, que no se hallaba sin él, habiéndosele oido decir en cierta ocasion: «Por cierto que si el Obispo D. Alfonso de Burgos en nuestra córte viene, con gran vergüenza nos asentaremos en la silla de S. Pedro (1).»

Volvia á Burgos á encargarse del obispado, cuando al llegar á la diócesis recibió noticia de la muerte de su padre, y una carta que le dejaba escrita llena de importantes documentos que habian de servirle de norma en su vida pública y privada, ejemplo de virtud y doctrina. Era en efecto, rígido observador de sus deberes, se desprendia de sus bienes con la mayor generosidad, y en todo era humilde de corazón y de espíritu. Aficionado al estudio y á tratar de asuntos científicos, le gustaba la conversacion con los sábios, y escribió algunas obras como las Homilias sobre los Evangelios, la Genealogía de los Reyes de España, y la traducción de los doce libros de Séneca. En fin, reunió tales prendas, que en la iglesia de Burgos adquirió el renombre de *Obispo de buena memoria*.

Como obispo sucedió á su padre en los honores de Canciller mayor del Reino y Consejero privado, y con este carácter intervino en la causa de Don Alvaro de Luna, sin dejarse corromper ni por la envidia ni por la lisonja. Nombrado embajador extraordinario de Portugal para transigir algunas diferencias, con la fuerza de sus razones ajustó la paz entre los dos reinos.

Terminado este honroso encargo se desembarazó de todos los empleos políticos para consagrarse á reformar la disciplina de su iglesia, y á concluir algunas obras y fundaciones; con su acendrada piedad y celo por el culto, dió grande impulso á las artes. Las famosas agujas y chapiteles de la catedral de Burgos que mandó construir, le han valido eterno renombre. Contribuyó con gran suma de dinero para edificar el monasterio de San Pablo de Burgos, y reedificó otras iglesias y monasterios de la diócesis, redimió muchos cautivos, dió preciosos ornamentos y riquísimos vasos á su iglesia, y fundó en ella la capilla de la Visitacion, servida por seis capellanes y un canónigo.

A la edad de 60 años, deseoso de purificar su alma, salió de Burgos en

Au nombre de ses plus illustres prélats l'église espagnole se glorifie de compter D. Alfonso de Carthagène, bien qu'il fût juif d'origine. Il était fils de D. Pablo, évêque de Burgos, et naquit en 1381 dans cette même ville, où son père était marié avant de recevoir les ordres sacrés. S'étant converti comme lui au christianisme, comme lui il se distingua par son amour pour la sagesse et sa vocation pour le sacerdoce. Elevé dans le sein de l'église dès les premières années de sa vie, il se livra à l'étude principalement des livres saints, de l'histoire et de la jurisprudence, et devint tellement éminent dans le droit civil et le droit canonique qu'à peine arrivé à l'âge de vingt ans accomplis, on le consultait déjà, et son avis avait un grand poids dans les matières les plus épineuses.

Recommandé au Saint-Siège par ordre du roi, il obtint un canonicat à Burgos, et successivement les décanats de Ségovie et de Saint-Jacques. Il remplissait cette dernière dignité lorsque le roi D. Juan II l'envoya à Lisbonne chargé d'une mission d'une haute importance, et plus tard au Concile de Basile, en qualité de consultant du comte de Cifuentes. Il montra dans ce Concile combien était fondée l'opinion que l'on avait de son rare mérite, en réussissant à couper court au schisme qu'avaient soulevé quelques cardinaux, en assurant au roi de Castille la prééminence que lui disputait le roi d'Angleterre, dans la chambre pontificale, et en faisant déclarer que les îles Canaries appartenaient à la couronne de Castille et non pas à celle de Portugal.

De Basile il passa à Prague comme ambassadeur auprès d'Albert, empereur d'Allemagne. C'était l'époque où l'empire soutenait une guerre sanglante contre le roi de Pologne, sans qu'aucune médiation réussit à y mettre un terme. Mais D. Alfonso sut faire si bien valoir ses bons offices, qu'il assura une paix solide, en inspirant l'idée de faire épouser au roi une fille de l'empereur et en concluant le mariage. De retour à Basile, et le Concile s'étant dissous, il accompagna le pape Eugène IV jusqu'à Rome. En ce temps-là, chargé d'ans et de vertus, D. Pablo renonça à l'évêché de Burgos, et le souverain Pontife, profitant de la circonstance, nomma pour lui succéder D. Alfonso, qu'il avait en si grande estime, qu'il ne pouvait se passer de lui et qu'on lui entendit dire en certaine occasion: «Certes si l'évêque D. Alfonso de Burgos vient à notre cour, c'est avec grande honte que nous nous asseierons dans la chaire de Saint-Pierre (1).»

Il revenait à Burgos prendre possession de l'évêché, lorsqu'en entrant dans le diocèse il reçut la nouvelle de la mort de son père, et une lettre de lui, pleine de documents importants, pour lui servir de règle dans sa vie privée et publique et de modèle de vertu et de doctrine. Il était en effet observateur rigide de ses devoirs, se détachait de ses biens avec la plus grande générosité et était en tout humble de cœur et d'esprit. Passionné pour l'étude et la discussion des questions scientifiques, il aimait la conversation des savants, et écrivit quelques homilies sur les évangiles, la généalogie des rois d'Espagne, et la traduction des douze livres de Sénèque. Enfin il réunit en lui de telles qualités qu'il mérita le surnom de *l'évêque d'heureuse mémoire*.

Comme évêque il succéda à son père dans ses honneurs de grand-chancelier du royaume et de conseiller privé, et intervint en cette qualité dans le procès de D. Alvaro de Luna, sans se laisser mouvoir par les efforts ni de l'envie ni de l'adulation. Nommé ambassadeur extraordinaire en Portugal pour régler quelques différends, il sut par la force du raisonnement amener la paix entre les deux royaumes.

Après s'être acquitté de cette tâche honorable, il se démit de toutes ses charges politiques pour se consacrer à réformer la discipline de son église et terminer quelques travaux et fondations pieuses; cédant aux inspirations de sa foi exemplaire et de son zèle pour le culte, il donna une grande impulsion aux arts. Les fameuses aiguilles et les pignons par lesquels il termina la façade de la cathédrale de Burgos lui assurent un nom éternel. Il contribua pour une grande somme d'argent à la construction du monastère de Saint-Paul à Burgos, et réédifia d'autres églises et couvents dans son diocèse, racheta beaucoup de captifs, fit don à son église d'ornemens précieux et de vases de la plus grande richesse, et y fonda la chapelle de la Visitacion, desservie par six chapelains et un chanoine.

A l'âge de 60 ans, voulant purifier son âme, il sortit de Burgos dans le

(1) Crónica de D. Juan II, cap. 245.

(1) Chronique du Roy D. Jean II, chap. 245.

mayo de 1456, cubierto de cilicio á visitar el sepulcro del apóstol Santiago. Cumplido el voto, regresaba á su obispado, cuando le acometió una enfermedad aguda en Villasandino, perteneciente á su diócesis, y allí murió en 22 de julio del mismo año. Su cuerpo reposa en la espresada capilla de la Visitacion (1) en un bello y aislado sepulcro.

La estatua que publicamos, segun algunas memorias de aquella santa iglesia, fué labrada en vida del prelado, y corroboran estos datos el estar representado en su edad varonil, y los caracteres de individualismo que ofrece su rostro respirando noble dignidad *de cara y persona muy reverenda*, representando cumplidamente *al hombre de buen cuerpo é bien compuesto en la proporcion de sus miembros*, como Pulgar le pinta en sus Claros varones. La exactitud del dibujo nos dispensa de pormenores enfadosos. La estatua es de las mas perfectas que en su época se labraron, pues reúne al correcto é ingenuo modelado de la cara, á la bella proporcion de todo su cuerpo y al garbo con que están dispuestos los ropajes, aquella prolijidad y primorosa ejecucion de adornos en que tanto sobresalieron los cinceles de los siglos XV y XVI. Sin que nos conste el nombre del artista, á pesar de las diligencias que practicamos, pudiera muy bien atribuirse al famoso Gil de Siloe, autor de los célebres sepulcros de Miraflores de que ya hicimos larga mencion.

Nada puede imaginarse en obras de escultura mas rico y primoroso que el Pontifical de este prelado. La mitra cuajada de perlas y pedrería, representa en el centro bajo dos arcadas ojivales la Anunciacion, misterio esculpido tambien, pero en alto relieve (aunque lastimosamente mutilado) en la parte superior de la cruz ó remate del báculo, el cual ofrece primores de adorno y angelitos tales, que apenas en oro se labrarian con mas delicadeza. No es menos notable la riquísima casulla de igual forma que la antigua *planeta* en la que el cincel hizo prodigioso alarde de vencer toda clase de dificultades y, como si labrara en blanda cera, representó arcadas góticas con afiligranadas marquesinas, cobijando cada una las efigies de los Santos Pedro y Pablo, como firmes columnas de la Iglesia. La orla que circunda este majestuoso ornamento tiene un trepado profundo en que una cinta llena de joyas rodea en espiral un gracioso vástago.

El manipulo cubierto en parte por el *sudarium* está guarnecido de perlas y pedrería, así como la *estola* y el *colobio* que asoma por debajo de la casulla. Luce en cada guante un joyel muy prominente y en sus dedos varias sortijas, ademas del anillo que puede ser el pastoral. Estas alhajas fueron muy usadas en aquel siglo, aun entre los mas austeros prelados, como lo demuestran muchos inventarios de obispos insignes, si es que en la persona de D. Alfonso no eran memorias de tantos Reyes y Principes con quienes desempeñó honoríficas misiones y embajadas.

(1) Esta capilla es patronato de los Sres. Duques de Gor, que la conservan con religioso celo y veneracion.

courant de mai 1456, couvert du cilice pour aller visiter le sépulcre de l'apôtre Saint-Jacques. Son vœu accompli, il revenait dans son évêché lorsqu'il fut attaqué d'une maladie aigüe à Villasandino, bourg de son diocèse, et il y mourut le 22 juillet de la même année. Son corps repose dans la chapelle de la Visitation (1), dont nous venons de parler, dans un beau sépulcre isolé.

Cette statue que nous publions, fut, d'après certains mémoires de cette sainte église, sculptée du vivant du prélat, et les renseignements qu'on y trouve se voient corroborés par le fait qu'il est représenté dans toute la force de l'âge et par le cachet d'individualité qu'offre son visage où respire une noble dignité, *l'air vénérable de la figure et de la personne* représentant parfaitement *l'homme beau de corps et bien proportionné de membres*, comme le peint Pulgar dans ses hommes illustres. L'exactitude du dessin nous dispense de plus amples détails qui seraient oiseux. Son exécution la met au nombre des plus parfaites qui furent sculptées à cette époque; car à la correction et au naïf modelé de la tête, à la beauté des proportions de tout le corps, et à l'ampleur avec laquelle les plis sont disposés, elle réunit cette richesse et cette délicatesse dans le travail des ornemens où excellèrent à un si haut degré les ciseaux du XV^e et du XVI^e siècle. Sans que nous puissions constater le nom de l'auteur, malgré les recherches que nous avons faites, nous serions assez disposés à l'attribuer au fameux Gil de Siloe, auteur des célèbres tombeaux de Miraflores, dont nous avons déjà fait longuement mention.

En matière de travail de sculpture, il serait difficile de s'imaginer rien de plus riche et de plus fini que les habits pontificaux de ce prélat. La mitre chargée de perles et de pierreries représente au centre, sous deux arcades ogivales, l'Annonciation, mystère qui est également sculpté en haut relief (malheureusement mutilé) sur le dessus de la croix, ou extrémité supérieure de la crosse, qui offre des ornemens et des petits anges d'un fini tel, que c'est à peine si l'on pourrait les sculpter en or avec plus de délicatesse. On observe une légèreté d'exécution non moins merveilleuse dans la riche chasuble dont la forme est la même que celle de l'ancienne *planeta*: le ciseau s'y est complu à vaincre toute espèce de difficultés: et comme s'il travaillait dans de la cire molle, il y a représenté des arcades gothiques avec des dais exquisement fouillés, sous l'un desquels est placée l'effigie de Saint-Pierre, et sous l'autre celle de Saint-Paul, ces deux solides colonnes de l'église. La bordure qui entoure cette ornementation pompeuse a une profonde fouillure dans laquelle un ruban couvert de pierreries tourne en spirale autour d'un gracieux rejeton.

Le manipule recouvert en partie par le *sudarium* est garni de perles et de pierreries, de même que l'étole et la colobe qui passe par dessous la chasuble. Sur chaque gant brille un gros joyau, et aux doigts sont plusieurs bagues, outre l'anneau qui est peut-être l'anneau pastoral. Ces bijoux se portèrent beaucoup dans ce siècle, même entre les prélats les plus austères, ainsi que le prouvent les inventaires d'une foule d'évêques fameux: cependant celles que l'on voit à D. Alfonso pourraient bien être des souvenirs des rois et des princes auprès desquels il remplit tant de missions honorifiques et d'ambassades.

(1) Cette chapelle est sous le patronage des ducs de Gor, qui veillent à sa conservation avec beaucoup de zèle et de vénération religieuse.



Valencia Cardenas Moya

Don Antonio Pico

Enche Dues Magid

DON FRANCISCO DE SANTISTEBAN Y DOÑA ISABEL DE RIBAJOYERA

Statuas que existian en el derriuido Convento de S. Francisco en Valladolid

D. CRISTOBAL DE SANTISTEBAN

Y

DOÑA ISABEL DE RIVADENEYRA.

Justa recompensa nos parece la de muchos hombres que sin haber brillado en el teatro del mundo por heroicos hechos ni por sus influencias políticas, han conseguido prolongar algunos siglos su memoria, merced al ilustrado celo con que protegieron las ciencias y las artes, y legando de unas y otras á la posteridad notables monumentos. Uno de los que alcanzaron aquel galardón, es D. Cristóbal de Santistéban, hijo de D. Francisco, enlazado con la gran casa de los Manueles, y de Doña María de Tobar, de los señores de Astudillo y Berlanga y otros lugares, el cual, por casamiento de otra Doña María de Tobar, deuda de su esposa, con D. Iñigo de Velasco, Condestable de Castilla, añadieron nuevo lustre á sus blasones, ya unidos antes con los del Almirante D. Alonso Enriquez.

Don Cristóbal nació por los años 1440 y debió servir á los Reyes Católicos, y mas tarde al Emperador Carlos V, en calidad de caballero suyo. Fué regidor de Valladolid y comendador de Biedma en la orden de Santiago. Formando parte de aquella generacion de ilustres varones, á quienes parecia indigna de su alto linaje la ignorancia de las letras y aun indispensable su cultivo, dejó escrito un tratado sobre la sucesion de los reinos de Jerusalem, Nápoles, Sicilia y las provincias de Pulla y Calabria, que se imprimió en Zaragoza el año 1505. Nicolás Antonio, al propio tiempo que cita al Comendador como autor de esta obra, le atribuye el curioso libro intitulado *Mar de historias*, impreso en gótico el año 1512. Hoy se tiene por averiguado ser su autor Albar Perez de Guzman. En las chocarrerías bufonadas que D. Francesillo de Zúñiga, truhan del Emperador, escribió con el nombre de *Crónica de Carlos V*, dice de D. Cristóbal «que cuando el César mandó llamar procuradores á Cortes (1518), vino á Valladolid el Comendador Santistéban, parlador in magnam quantitatem.» Sin duda la entereza con que frecuentemente hablaria D. Cristóbal, como procurador á Cortes y regidor de la ciudad, contrarestando con algunos las exigencias del César ó de sus flamencos, motivaria esta crítica del bufon favorito.

Mas amplias noticias desearíamos de D. Cristóbal; pero aun son mas escasas las que de Doña Isabel de Rivadeneira pudimos recoger. Por las relaciones de algunos genealogistas, parece que este linaje era muy ilustre en Castilla la Vieja. Valera, en su *Crónica abreviada*, habla del Mariscal D. Fernando de Rivadeneira en algunos pasajes de su obra: primeramente mostrándose este caballero muy ofendido del razonamiento del autor al rey D. Juan II, y mas adelante, en el año 1455, hace de él mención con motivo de la entrega que hizo á aquel monarca del Castillo de Maqueda luego que supo la ejecución de D. Alvaro de Luna. No sería suposición gratuita el que Doña Isabel fuese hija del espesado Mariscal, cuyos sucesores, segun algunos nobiliarios, fueron marqueses de la Vega de Boecillo. El epitafio de esta ilustre señora no expresa la época de su defunción. El Sr. Floranes segun lo dejó copiado, la califica de *Dama de la Reina Católica*. Nosotros al dibujar, veinte y cuatro años ha, los bultos sepulcrales, copiamos con el mayor cuidado el epitafio de ambos consortes que dice así:

AQUI YACEN SEPULTADOS EL MUY NOBLE CAVALLERO CRISTOVAL DE SAN TISTEBAN COMENDADOR DE VIEDMA DE LA HORDEN DEL SEÑOR SAN TIAGO VECINO E REGIDOR DE LA VILLA DE VALLADOLID, HJO DE LOS SEÑORES FRANCISCO DE SANTISTEBAN ET D. MARIA DE TOVAR SU MUGER EL QUAL FALLECIO ANNO DE MD.XX. E LA MUY NOBLE SEÑORA D.ª ISA BEL DE RIVADENEYRA SU MUGER . . . UTRIZ DE LA MUY CATÓLICA REYNA DOÑA ISABEL DE GLORIOSA MEMORIA.

Desde la última letra de la palabra *muger*, se ve picado ó desgastado en dicho renglon el espacio que debía contener una sílaba al menos, y termina con la palabra *utriz*.

Claro es que la calificación de *tutriz* debe rechazarse para admitir la de *nutriz* muy usada por Ayora y otros escritores de aquella época; mas para ser *nutriz* de la Reina Católica debería suponerse que dicha dama debió morir en edad muy decrepita, puesto que su esposo aunque quedara viudo muchos años, no falleció, segun el epitafio, hasta el año 1520 (1). Solo pues, pudiera referirse esta calificación á aquella dama, con respecto á la hija primogénita de los

C'est une juste récompense, à notre avis, que le privilège que se sont acquis un grand nombre d'hommes qui, sans avoir brillé dans le monde ou par des traits d'héroïsme ou par leur influence politique, sont parvenus à prolonger leur mémoire pendant des siècles, grâce au patronage éclairé qu'ils accordèrent aux sciences et aux arts, dont ils léguèrent des monuments remarquables à la postérité. Un de ceux qui ont mérité cet honneur est D. Cristobal de Santisteban, fils de D. Francisco, allié à la grande maison des Manueles, et de Donna Maria de Tobar, de la famille des seigneurs d'Astudillo et Berlanga et autres lieux, qui par le mariage d'une autre Donna Maria de Tobar, parente de sa femme, avec D. Iñigo de Velasco, connétable de Castille, ajouta un nouvel éclat à son blason uni déjà à celui du grand amiral D. Alonso Enriquez.

D. Cristobal naquit dans le courant de l'année 1440: il dut servir les Rois Catholiques et plus tard l'Empereur Charles V en qualité d'écuier. Il fut Regidor de Valladolid et Commandeur de Biedma dans l'ordre de Saint-Jacques. Appartenant à cette brillante génération où l'ignorance des lettres était réputée indigne d'une naissance illustre et leur culture un de ses apanages, il laissa manuscrit un traité de la succession des royaumes de Jerusalem, de Naples, de Sicile et d'autres provinces de la Pouille et de la Calabre, qui fut imprimé à Saragosse en 1505. Nicolas Antonio, en citant le Commandeur comme auteur de cet ouvrage, lui attribue le livre curieux ayant pour titre: *Mar de historias*, imprimé en caractères gothiques en l'année 1512. Il est constaté aujourd'hui que l'auteur de cet ouvrage est Albar Perez de Guzman. Dans les drôleries et bouffonneries que D. Francesillo de Zúñiga, bouffon de l'Empereur, écrivit sous le titre de *Chronique de Charles V*, il dit de D. Cristobal que «quand le César fit convoquer les Cortes (1518), le Commandeur Santisteban vint à Valladolid: c'était un beau parleur in magnam quantitatem.» Sans aucun doute la fermeté avec laquelle D. Cristobal devait souvent parler comme procureur aux Cortes et Régidor de la ville en s'opposant parfois à des exigences du César ou de ses flamands, dut motiver cette critique du bouffon favori.

Nous regrettons de n'avoir pas de plus amples renseignements sur D. Cristobal, et cependant ceux que nous avons pu réunir sur Donna Isabelle sont encore moins circonstanciés. Les relations de quelques genealogistes font mention de ce lignage comme étant fort illustre dans la vieille Castille. Valera, dans sa chronique abrégée, parle du Maréchal D. Fernando de Rivadeneira dans plusieurs passages de son ouvrage: d'abord dans celui où ce chevalier se montre hautement offensé du discours que l'auteur avait adressé au roi D. Juan II, et plus tard, en l'an 1455, à l'occasion de la remise qu'il fit à ce monarque du château de Maqueda, aussitôt qu'il sut l'exécution de D. Alvaro de Luna. Ce ne serait pas une conjecture trop aventurée que de supposer que Donna Isabelle était fille du Maréchal dont les descendants, d'après quelques nobiliaries, furent marquis de la Vega de Boecillo. L'épithaphe de cette illustre dame ne marque point la date de sa mort. Mr. Floranes, dans la copie qu'il nous en a laissée, la qualifie de *dame d'honneur de la Reine Catholique*. Il y a vingt-quatre ans lorsque nous dessinions ces mausolées, nous copiâmes avec une grande fidélité l'épithaphe des deux époux, conçue comme suit:

CL-GISENT ENSEVELIS TRÉS-NOBLE CHEVALIER CRISTOVAL DE SAN TISTEBAN, COMMANDEUR DE VIEDMA DE L'ORDRE DE SAINT JACQUES, HABITANT ET REGIDOR DE LA VILLE DE VALLADOLID, FILS DE SIEUR FRANÇOIS DE SANTISTEBAN ET DE DAME MARIA DE TOVAR SA FEMME, LEQUEL MOÛRUT EN L'AN MD.XX. ET TRÉS-NOBLE DAME DONNA ISA BELLE DE RIVADENEYRA SA FEMME UTRIZ DE LA TRÉS-CATHOLIQUE REINE DONNA ISABELLE DE GLORIEUSE MÉMOIRE.

A partir de la dernière lettre du mot *femme* on voit gratté ou usé par le temps l'espace que devait occuper dans cette ligne une syllabe tout au moins, finissant par le mot *utriz*.

Il est clair que la qualification de *tutrice* doit être repoussée, et que l'on doit admettre celle de *nutrice*, nourrice, employée fort souvent par Ayora et d'autres écrivains de cette époque: mais pour avoir été nourrice de la Reine Catholique, il faudrait supposer que cette dame mourut dans un âge décrépit, puisque la mort de son époux, en admettant même un long veuvage, n'eut lieu, suivant l'épithaphe, que dans le courant de 1520 (1). Or cette qua-

(1) En el manuscrito de Floranes, que con suma cortesía nos ha comunicado el Sr. D. José

(1) Dans le manuscrit de Floranes que Mr. J. Salvá a bien voulu nous communiquer, on

Reyes Católicos, Doña Isabel, que casó en Portugal; mas el dictado que añade de *gloriosa memoria*, hace improbable esta suposición. Dejamos á personas de mayor ciencia y sagacidad que la nuestra la solución de este enigma.

Por lo que respecta al buen gusto y piadosa esplendidez de ambos consortes, eran buena prueba la magnificencia y decoro con que realizaron la capilla de la Cruz, propia de su linaje, en el convento de S. Francisco de Valladolid, rico depósito de interesantes memorias sepulcrales y de preciosidades artísticas, demolidas vandálicamente en nuestros tiempos. El principal ornamento de esta capilla era el retablo que costearon los expresados señores, así como entre los bellos sepulcros de los Santisteban sobresalía en aquel santo recinto el del Comendador D. Cristóbal y de su esposa Doña Isabel de Rivadeneira.

En el centro de un magnífico arco de rica y elegante ornamentación y sobre la cubierta de su tumba, se veían las estatuas de ambos fundadores labradas en fino alabastro, con suma prolijidad y primor en los detalles de sus trajes y arreos, que recuerdan grandemente el delicado cincel de los reales sepulcros de Miraflores. El traje que visten, usado en la edad mas floreciente de los Reyes Católicos, nos persuade que se labraron algunos años antes de la defunción del Comendador, acaso cuando falleció su esposa, siendo verosímil que en vida de ambos se hayan construido, según los multiplicados ejemplos que de esta costumbre hubo entre las mas ilustres familias de Castilla. La estatua de D. Cristóbal es acaso el tipo mas exacto y puntual del traje de aquellos valientes adalides que acompañaban á los Reyes Católicos en sus gloriosas conquistas, por lo que es doble mas sensible su destrucción. Cubre la cabeza la gorra ó birrete tan usada por el Rey D. Fernando y sus contemporáneos; las aletas de esta gorra llamadas *papahigos*, servían para abrigar el cuello y orejas cuando se bajaban, si bien por lo regular quedaban levantadas y sujetas por cordones, como se vé en la efígie del Comendador. A estas gorras adornaba una joya ó medalla con la empresa ó divisa del caballero que la traía. Sobre su armadura de metal batido viste el sayo que desde la cintura se ensancha notablemente por medio de girones ó nesgas, cayendo sus pliegues con grande uniformidad. Este sayo solía ser mas largo; regularmente llegaba hasta la rodilla, y no desapareció del todo su uso en España hasta mediados del reinado de Carlos V. Las mangas están ricamente adornadas con pedrería en sus bordes, como tambien los del sayo. Así en estas como en el cuerpo aparecen adornos de cuchilladas. Ostenta en el pecho la cruz de la orden de Santiago, y su divisa ó concha junto al escote, y una rica cadena de graciosa traza y artificio. Sostiene la espada con sus dos manos; la daga ó misericordia pende del lado izquierdo contra la costumbre, que generalmente se traía en el lado opuesto.

Mas pomposo y singular es el traje de Doña Isabel de Rivadeneira. Abriga su cabeza una toca cerrada, cuya extremidad inferior queda prendida, como se vé algunas veces en las efígies de la Reina Católica, bajo el escote del tabardo. Este se abre desde la cintura en cuatro hojas ó caídas flotantes, quedando algo mas cerrada la abertura que dejan las otras dos hojas al juntarse debajo de las espaldas. Ya hicimos notar este extraño corte en la estatua de Doña Juana Manuel, esposa de Enrique II, y en otras damas de los dos reinados siguientes (1), cuyas cuatro hojas ó caídas constituían al principio una ropa que servía de capotillo, llamado por algunos *andriana* ó *pellote*, con cuello muy alto. Suprimido este cuello con el tiempo, y cerrándose dicho capotillo por delante solo hasta la cintura y escotado con modestia, quedó formado el tabardo exactamente como lo trae la esposa de D. Cristóbal. Así este como la capa se vé en dicha dama profusamente adornado en toda su circunferencia con una guarnición de perlas y pedrería. Desde la cintura descubrese el brial que cae hasta los pies con elegantes pliegues. Pende desde la cintura un riquísimo cordon que parece entretejido con dorados hilos y aljofar. Muy donosa es la traza del collar simulando cordones de oro cincelado con perlas colgantes. Ya hablamos de los chapines que las damas españolas usaron por espacio de casi tres siglos, describiendo la magnífica estatua de la esposa de D. Juan II. Los que trae Doña Isabel no tienen la exagerada altura de los de esta Reina; acaso ya empezaría á minorarse con el noble ejemplo de su escelsa hija (2).

Salvó, se vé que este escritor se atuvo á la copia de algun amanuense, pues acerca de la fecha del fallecimiento de D. Cristóbal, dice en una nota: «Veáse mejor; que no puede ser sino años despues.»

(1) Estampas XXXI, XXXVIII y XLIII.

(2) Estas bellisimas estatuas con todas las que de este género encerraba en sus claustros el monasterio de San Francisco, fueron bárbaramente destruidas al demoler el edificio. Tal ha sido el abandono inculcable de las autoridades.

lificación ne pourrait s'appliquer à cette dame que par rapport à la fille ainée des Rois Catholiques, Donna Isabelle qui se maria en Portugal; encore l'épithète de *glorieuse mémoire* qui l'accompagne, rend-elle cette supposition invraisemblable. Nous abandonnons la solution de cette énigme à d'autres plus instruits et à des esprits plus habiles.

En ce qui regarde le bon goût et la pieuse munificence des deux époux, on en voit une preuve éclatante dans la splendeur et la convenance avec lesquelles ils embellirent la chapelle de la Croix, appartenant à leur famille, dans le cloître du couvent de Saint-François, à Valladolid, riche dépôt de monuments funéraires et d'œuvres d'art précieuses qui ont malheureusement disparu de nos jours sous le marteau des démolisseurs. Le principal ornement de cette chapelle était le rétable qui fut construit aux frais des deux époux, de même qu'entre les tombeaux somptueux des Santisteban placés dans cette enceinte sacrée, ressortaient ceux du Commandeur D. Cristobal et de sa femme Donna Isabelle de Rivadeneira.

Au milieu d'une arcade d'une ornamentation aussi riche qu'élégante et sur le couvercle du tombeau, on voyait les statues des deux fondateurs, sculptées en albâtre fin avec une grande profusion et une perfection exquise de main-d'œuvre dans les détails des costumes et des accessoires, qui rappellent beaucoup le travail délicat des tombes royales de Miraflores. Le costume qu'ils portent, en usage aux jours les plus florissants du règne des Rois Catholiques, ne nous permet point de douter qu'elles furent exécutées quelques années avant la mort du Commandeur, peut-être à l'époque de celle de sa femme; il serait même assez vraisemblable qu'elles furent construites du vivant de ces deux personnages, suivant la coutume dont il ya de nombreux exemples, qui existait dans les familles les plus illustres de la Castille. La statue de D. Cristobal offre le type le plus exact et le plus complet peut-être du costume de ces vaillans chefs qui accompagnaient les Rois Catholiques dans leurs glorieuses conquêtes, ce qui rend sa destruction d'autant plus regrettable. La tête est couverte du bonnet ou birrete, adopté généralement par le Roi Ferdinand et ses contemporains, et dont les ailes appelées *papahigos* servaient à cacher le col et les oreilles, lorsqu'on les baissait, bien qu'elles restassent ordinairement relevées et assujeties par des cordons, comme on le voit dans l'effigie du Commandeur. On rehaussait ces bonnets d'un joyau ou d'une médaille avec la devise particulière de chaque chevalier. Par dessus son armure en fer battu il porte la casaque qui à partir de la ceinture, s'élargit considérablement au moyen de les ajotés ou de chanteaux, et dont les plis tombent avec une grande uniformité. Cette casaque était ordinairement plus longue, et arrivait en général jusqu'au genou: la mode n'en disparut entièrement que vers le milieu du règne de Charles V. Les manches de même que la casaque sont chargées de pierreries sur les bords; et elles portent, ainsi que le corps du vêtement, des taillades pour ornements. Sur la poitrine brillent la croix de Saint-Jacques, ordre dont il était, avec sa devise ou la coquille, près de l'échancrure, et une chaîne fort riche d'un dessin et d'un travail gracieux. Il tient l'épée des deux mains, sa dague ou misericorde est suspendue au côté gauche, contrairement à la coutume qui était de la porter à droite.

Le costume de Donna Isabelle de Rivadeneira, offre plus de magnificence et de singularité: la tête est couverte d'une toque fermée dont l'extrémité inférieure est retenue, comme on le voit dans quelques effígies de la Reine Catholique, sous l'échancrure de la casaque; celle-ci s'ouvre, à partir de la ceinture, à quatre pans ou chutes flottantes, avec l'ouverture un peu plus étroite, dans les deux autres pans, au point de jonction en bas des épaules. Nous avons déjà appelé l'attention sur cette coupe étrange dans la statue de Donna Juana Manuel, femme de Henri II et celles d'autres dames, dans les deux siècles suivants (1); ces quatre pans ou chutes formaient originiairement un vêtement que servait de mantelet, appelé par quelques-uns *andrienne* ou *pellote* à col très-haut. Le col fut abandonné avec le temps, puis on ferma le petit manteau par devant seulement jusqu'à la taille et on l'échancra avec modestie, et l'on eut alors la casaque exactement telle que la porte la femme de D. Cristobal. Ce vêtement ainsi que le manteau est ici garni dans toute sa circonférence d'une grande profusion de perles et de pierreries. A partir de la ceinture, on découvre la jupe qui descend jusqu'aux pieds en plis élégants. A la ceinture est suspendu un riche cordon qui paraît tissé de fils d'or et de pierreries. Le dessin du collier est d'un travail fort gracieux, imitant des cordons d'or ciselé avec des perles tombantes. Nous avons déjà parlé des souliers *patins* que les dames espagnoles portèrent pendant l'espace de trois siècles, lorsque nous avons décrit la magnifique statue de D. Juan II. Ceux que l'on voit à Donna Isabelle n'ont point la hauteur exagérée de ceux de cette Reine: sans doute que le noble exemple de son illustre fille commençait à corriger les écarts de la mode (2).

voit qu'il s'en tint au texte d'une copie: car il dit en note au sujet de la mort de D. Cristobal «à revoir: car elle ne put avoir lieu que bien des années plus tard.»

(1) Estampes XXXI, XXXVIII et XLIII.

(2) Ces belles statues et toutes celles que renfermait dans ses cloîtres le monastère de Saint-François, ont été barbalement détruites lors de la démolition de cet édifice; par suite de l'incurie reprehensible des autorités.



Véase Gardner's Eliza.

Imp. Lemerle Paris.

En la obra Chronol.

DON FERNANDO EL CATOLICO

Seudo del Cuadro coetaneo que se conserva en el Museo Nacional.

DON FERNANDO EL CATÓLICO.

Un reinado de más de cuarenta años de guerras, de conquistas, de negociaciones diplomáticas y de importantes actos de gobierno, ilustra el nombre del hijo de D. Juan II de Aragón, más conocido en su tiempo y en la historia como esposo de la reina de Castilla Doña Isabel la Católica, cuyo matrimonio solicitaron diversos príncipes. Su entereza y los hábiles recursos de su política aseguraron en manos de Doña Isabel el cetro de Enrique IV, que tan tenazmente le disputaban Doña Juana y los magnates que seguían su parcialidad. Como rey propietario de Aragón, hizo florecer el orden y la prosperidad en todos sus Estados; y atento siempre al engrandecimiento de los dominios españoles, llevó sus armas al Rosellon, á Italia, á Granada, último asilo del poder mahometano en la Península, á las playas del Africa; y en todas partes vió secundados sus esfuerzos por la victoria. Logro asimismo de su fortuna, fué el maravilloso descubrimiento del Nuevo Mundo.

Muerta en 1504 Doña Isabel, de quien tuvo al príncipe D. Juan, que se desgració prematuramente, á Doña Juana, sucesora suya y madre de Carlos V, á Doña Isabel y Doña María, reinas de Portugal, y á Doña Catalina, muger de Enrique VIII de Inglaterra, contrajo segundas nupcias con Germana de Foix, de la casa Real de Francia. Este enlace fué al parecer el principio de sus adversidades, pues mal mirado en Castilla le obligó á trasladarse á sus dominios de Nápoles, hasta que, huérfana de gobierno la Nación por el trastorno mental de Doña Juana, y nuevamente llamado por los señores más poderosos de España, vino á morir en el pueblo de Madrigalejo en 15 de enero de 1516, á la edad de sesenta y cuatro años. De su segunda esposa tuvo también un hijo que falleció niño. Sus restos, juntamente con los de los demás individuos de su familia, yacen en la Real Capilla adyacente de la Santa Iglesia de Granada en un suntuoso mausoleo.

«Era este rey de mediana estatura, tenía todas las partes de su persona bien proporcionadas y sacadas: el color blanco, con muy gracioso lustre; el gesto alegre y resplandeciente, los cabellos llanos, el color de ellos casi castaño claro: frente serena pero calva hasta media cabeza, las cejas de la misma color de los cabellos apartadas una y otra (entre sí), los ojos claros y casi risueños, la nariz pequeña bien sacada y conforme á las otras facciones del gesto, las mejillas de color de rosa coloradas, la boca pequeña y agraciada, los labios colorados, los dientes blancos, ralos y pequeños, la barba venerable y de mucha autoridad, la cerviz ni gruesa ni delgada, ni breve (1).»

Este retrato trazado por un escritor contemporáneo al Rey Católico, abona la autenticidad del que reproducimos. El cronista, con el ingenio lenguaje de su tiempo, y el pintor con la sencillez y pureza de líneas que revelan la exactitud; ambos describen acordes un mismo semblante, presentándonos al rey Fernando cual galán y apuesto caballero. Las físicas perfecciones del monarca que en este cuadro observamos tan en armonía con la realidad, son otra comprobación de nuestro aserto, pues en el siglo XV, en que apenas empezaban á conocerse en Castilla las grandes máximas de las lumbreras del arte italiano, nuestros artistas, por la rigidez ó sequedad de las líneas y contornos y el empeño de marcar en sus retratos hasta las más insignificantes particularidades, antes que favorecer á los modelos los desgraciaban. Sin reunir las relevantes bellezas de las obras de aquellos maestros, y sin la estricta observancia de los cánones de la pintura que se advierte en ellas, la tabla de donde copiamos las efigies del monarca y su excelso consorte ofrece detalles de grande interés y no pocos de aquellos primores que á veces produce el arte desembarazado todavía de las abstracciones de lo bello y de otras complicadas teorías de los dos siglos posteriores: no de otro modo que las antiguas crónicas, aunque en rudo lenguaje, revelan particularidades que hacen conocer al hombre hasta en sus más íntimas ideas y sentimientos, particularidades que desdeña casi siempre la dignidad de la historia.

(1) Sumario de la clarísima vida y heroicos hechos de D. Fernando y Doña Isabel, sacada de las cosas memorables de España por Madineo Siculo. Edición gótica.

Un règne de plus de quarante ans rempli par les guerres, les conquêtes, les négociations diplomatiques, et les mesures d'état les plus importantes, a illustré le nom du fils de D. Juan II d'Aragon, plus connu de son temps et dans l'histoire, comme l'époux de la reine de Castille Isabelle-la-Catholique, dont plusieurs princes avaient recherché l'alliance. Sa fermeté et les ressources habiles de sa politique assurèrent sur la tête d'Isabelle la couronne d'Henri IV que lui disputaient avec tant d'opiniâtreté Doña Juana et les grands qui s'étaient rangés sous sa bannière. Comme roi d'Aragon, du chef de sa succession, il fit fleurir l'ordre et la prospérité dans ses états; et toujours soigneux d'étendre la domination espagnole, il porta ses armes dans le Roussillon, en Italie, á Granada, dernier refuge de la puissance musulmane dans la Péninsule, sur les plages de l'Afrique, et partout la victoire couronna ses brillantes entreprises. Enfin la fortune, sa constante alliée, lui donna la merveilleuse découverte du Nouveau-Monde.

Après la mort en 1504, d'Isabelle dont il avait eu le prince D. Juan, qui succomba à la fleur de l'âge, Doña Juana, qui lui succéda et fut mère de Charles-Quint, Doña Isabel et Doña Maria, reines toutes deux de Portugal, et Doña Catalina, femme d'Henri VIII d'Angleterre, il épousa en secondes nocces Germaine de Foix, de la famille royale de France. De ce mariage paraît dater le cours de ses malheurs: mal vu dans la Castille, il fut obligé de se transférer dans ses états de Naples, jusqu'à l'époque où le pays, privé de gouvernement par suite du dérangement des facultés intellectuelles de Doña Juana, le rappella par la voix des seigneurs les plus puissants de l'Espagne: il mourut dans le village de Madrigalejo, le 15 janvier 1615, à l'âge de soixante-quatorze ans. De sa seconde femme il eut un autre fils qui mourut enfant. Ses restes, réunis à ceux des autres membres de sa famille, furent déposés dans la Chapelle Royale, placée à côté de la Sainte Église de Grenade, où ils reposent dans un magnifique mausolée.

«Ce prince était de taille moyenne; il avait toutes les parties de sa personne bien proportionnées et dégagées: la peau blanche, et du luisant le plus agréable, la physionomie vive et enjouée, les cheveux plats, et de couleur presque châtain-clair: le front serain mais chauve jusqu'à mi-tête, les sourcils de la même couleur que les cheveux et séparés; les yeux clairs et presque sourians; le nez petit, bien pris et en rapport avec les autres traits du visage, les joues d'un rose incarnat, la bouche petite et gracieuse, les dents blanches, peu serrées et petites, le menton imposant et fortement accentué, le crâne ni gros ni mince, ni court (1).»

Ce portrait tracé par un écrivain contemporain du Roi Catholique justifie l'authenticité de celui que nous reproduisons. Le chroniqueur, dans le langage naïf de son temps, et le peintre avec la franchise et la pureté de lignes qui révèlent l'exactitude, tous deux s'accordent pour nous offrir une même ressemblance, en nous représentant le Roi Catholique comme un gentil-homme accompli. Les traits physiques du monarque, tels que nous les offre ce tableau, en parfaite harmonie avec la réalité, nous fournissent une preuve de plus de ce que nous avançons: en effet dans le XV^e siècle, où l'on commençait à peine à connaître dans la Castille les grandes maximes des lumières de l'art en Italie, nos artistes, par la raideur des lignes et des contours et leur attention minutieuse aux détails les plus insignifiants du visage, en peignant les portraits modèles nuisaient à leurs bien loin de les flatter. Sans réunir les grandes beautés des ouvrages sortis de la main de ces maîtres, et sans observer très strictement, comme on s'en aperçoit, les règles invariables de la peinture, le tableau d'où nous tirons les efigies du monarque et de la grande reine, sa compagne, offre des détails d'un haut intérêt et quelques unes des beautés que produit parfois l'art encore dégagé des idées abstraites *du beau*, et des autres théories compliquées qui dominèrent pendant les deux siècles suivants: c'est ainsi que les anciennes chroniques révèlent des particularités qui font connaître l'homme jusque dans ses idées et ses sentiments les plus intimes, particularités que dédaigne la gravité de l'histoire.

(1) Sommaire de la très-illustre vie et des glorieux faits de D. Fernando et de Doña Isabel, tiré des choses mémorables d'Espagne par Marine Siculo. Edition gothique.

La Madre del Salvador con su divino Hijo en el regazo ocupa el centro del cuadro, sentada en trono gótico de linda crestería. La expresión de su rostro como en casi todas las Santas Vírgenes de la época, es candorosa, infantil y de encantadora sencillez. Como Reina del Cielo, viste túnica de brocado de oro. El anchuroso y purpúreo manto parece que se ha desprendido de la cabeza sin que su borde llegue todavía á descansar en los hombros, según la costumbre que acababa de introducirse, cayendo en desuso el suspenderlo desde la frente como en los dos siglos anteriores, y descende sobre la rodilla derecha en abundantes y ricos pliegues que fenecen en el pavimento con aquellas garvosas ondulaciones en sus doradas fimbrias, que tanto admiramos en los grandes pintores del renacimiento. En primer término se ve á la derecha de la Santa Virgen el Rey Católico junto á un reclinatorio con el príncipe D. Juan, y detrás Santo Tomás de Aquino, como titular del monasterio de Avila, para donde se pintó el cuadro; al opuesto lado la reina Doña Isabel con su hija primogénita, y en segundo término Santo Domingo con San Pedro mártir de Verona.

El rey Fernando, cuya leve sonrisa y juvenil semblante no anuncian todavía la simulación, tan reñida casi siempre con la juventud, lleva rica corona sobre un birrete de terciopelo carmesí; y descubre bajo el manto rozagante cuya estremidad derecha levanta sobre el hombro, el magnífico sayo (manteo) forrado de martas zibelines y abierto por ambos costados. En las fimbrias de las aberturas se lee en caracteres de oro relevados, el siguiente versículo del himno que la Iglesia canta en la solemnidad del Corpus Christi: *Ad firmandum cor sincerum, etc.* ¿No parece una protesta contra la doblez de carácter que le atribuyen sus emulos? Las anchas mangas de este sayo, rasgadas por arriba, cuelgan pintorescamente dejando ver la túnica de terciopelo carmesí, y aun otra ropa interior de color morado. Sobre el pecho pende de un cordón una cruzcilla pontifical de oro, de seis brazos, guarnecida de perlas.

Todo en esta interesante tabla induce á creer que los retratos de ambos monarcas y de sus primeros hijos se pintaron en presencia de los mismos. Las cabezas de los reyes consortes se distinguen de las demás por tal carácter, individualidad y vida, por tal firmeza y decisión de dibujo, empaste y esmaltado de los colores, que casi no dejan sobre eso duda alguna. Además si se tiene en cuenta que el cuadro existió hasta pocos años há en el real monasterio de Santo Tomás de Avila, decorando en otro tiempo el oratorio de los reyes fundadores en el *Cuarto Real* de dicho convento; que al principiar aquella grande obra hácia el año 1484, el rey tendría unos treinta y dos años, su esposa treinta y cuatro, así como Doña Isabel su primogénita contaría catorce, y unos siete el príncipe Don Juan, edades todas que combinan perfectamente con las que estos personajes manifiestan en la espresada pintura (1); considerando por último, que en esta tabla no se halla representada Doña Juana, acaso por ser de muy tierna edad cuando se pintó, que no podría figurar sola ni tan al vivo como sus hermanos aparecen, se verá con cuánto fundamento reputamos estos retratos como de los más curiosos y auténticos que hasta el día se conocen.

Muchos son los que de estos monarcas se pintaron desde principios de su reinado hasta el siglo XVII, debiendo notarse que cuanto más se aproximan á esta época, más van perdiendo el carácter de los primitivos y genuinos tipos, del propio modo que una tradición histórica va alterándose con el trascurso del tiempo hasta perderse ó quedar desfigurado el hecho. En efecto, en casi todos los retratos y estatuas de los Reyes Católicos ejecutados en tiempo de Felipe IV y de su hijo, se advierten alteraciones notables en el semblante. Los pintores del siglo XVII, alucinados por la moda de su tiempo, pintaron con bigotes y barba aunque poco pronunciados, al Rey Católico; persuadidos que sin esto quedaba desairado su modelo, por comprender mal en los primitivos tipos aquel color azulado ó gris que deja la tonsura de la barba en las personas de cutis blanco, particularidad que vemos en los primitivos retratos del Rey Católico y en la tabla que reproducimos. Tiene esta unos cinco pies y medio en cuadro.

¿Quién pintó esta curiosa é interesante tabla? Nadie lo sabe. Hé aquí la respuesta que suele darse á quien pregunta por los autores de numerosas y excelentes obras que embellecen nuestros templos. La modestia, inseparable siempre del verdadero mérito, ha privado á nuestros artísticos anales de muy gloriosos nombres. ¿Con qué abnegación aquellos concienzudos maestros anteriores al siglo XVI se abstenerían de firmar sus más importantes producciones! Por otra parte, la incuria ó negligencia, cual madrastra envidiosa, tendió en nuestro país tan denso velo sobre los autores de insignes obras, que en vano serán todas las investigaciones si un raro acaso no nos las descubre. Para suplir, pues, en parte

(1) Ariz, *Historia de Avila*. Hernando del Castillo y otros cronistas de la orden de Santo Domingo.

La Mère du Sauveur avec son divin Fils sur les genoux occupe le centre du tableau: elle est assise sur un trône gothique du travail le plus délicat. L'expression de la physionomie, comme celle de presque toutes les Saintes Vierges de l'époque, est pleine de candeur, de douceur enfantine et d'une naïveté enchanteresse. Comme Reine des Cieux, elle porte une tunique de brocard d'or. L'ample manteau de pourpre a l'apparence de s'être détaché de la tête, sans que le bord en soit encore arrêté sur les épaules, car l'usage de le laisser tomber du front, comme dans les deux siècles précédents venait de disparaître: il descend le long du corps, couvre le genou de plis riches et abondans, et termine en traînant sur le sol où ses franges dorées forment ces gracieuses ondulations que nous admirons dans les tableaux des grands peintres de la renaissance. Sur le premier plan et à la droite de la Vierge on voit le Roi Catholique auprès d'un prie-Dieu avec le prince D. Juan, et derrière lui Saint-Thomas d'Aquin, comme titulaire du couvent d'Avila, auquel le tableau était destiné. Du côté opposé est la reine Isabelle avec sa fille aînée, et sur le second plan Saint-Dominique avec Saint-Pierre martyr de Vérone.

Le roi Ferdinand dont les traits jeunes et effleurés d'un léger sourire n'annoncent point encore la dissimulation, inconnue presque toujours à la jeunesse, porte une riche couronne sur un chapeau de velours cramoisi, et découvre, sous le manteau long retenu à droite sur l'épaule, la magnifique robe (manteo) doublée de martres zibelines et ouverte sur les deux côtés. Sur les franges des ouvertures on lit en lettres d'or saillantes le verset suivant de l'hymne que l'Église chante dans la solennité de la fête-Dieu: *Ad firmandum cor sincerum, etc.* Ne serait-ce point une protestation contre le caractère de duplicité que lui a attribué la jalousie de ses rivaux? Les manches larges de la casaque fendues par en haut tombent pittoresquement et laissent voir la tunique de velours cramoisi, et même un autre vêtement de dessous de couleur foncée. Sur la poitrine pend, attachée à un cordón, une petite croix à six bras, garnie de perles.

Tout, dans cette toile intéressante, justifie la supposition que les portraits du roi et de la reine, et ceux des aînés de leurs enfans furent peints d'après nature. Les têtes des deux époux royaux se distinguent par un tel cachet d'individualité et de vie, par une telle fermeté et netteté dans le dessin ainsi que dans l'empâtement et l'émail des couleurs que le moindre doute à cet égard n'est guère permis. En outre si l'on fait attention que ce tableau existait encore, il y a peu d'années, dans le monastère de Saint-Thomas d'Avila, où il ornait jadis l'oratoire du roi et de la reine, ses fondateurs, dans l'appartement royal du couvent; qu'à l'époque où commencèrent les travaux de cette bâtisse importante, vers l'année 1484, le roi devait avoir environ trente-deux ans, la reine trente-quatre, Doña Isabel, leur fille aînée, quatorze, et le prince D. Juan, sept, âges tous parfaitement en rapport avec ceux que représentent ces personnages dans le tableau dont il est ici question (1); si l'on considère enfin que l'on ne voit pas figurer sur cette toile Doña Juana, peut-être parce qu'elle était dans un âge encore trop tendre pour pouvoir y tenir sa place seule et avec une ressemblance aussi marquée que celle de son frère et de sa sœur; on se convaincra que ce n'est pas sans de grandes apparences de raison que nous regardons ces portraits comme des plus curieux et des plus authentiques que l'on connaisse jusqu'à ce jour.

Il existe un très-grand nombre de portraits du roi et de la reine, qui datent du commencement de leur règne jusqu'à la fin du XVII^e siècle: et l'on remarquera qu'au fur et à mesure qu'ils se rapprochent de cette dernière époque, ils perdent insensiblement le cachet des types primitifs et exacts, ainsi qu'il arrive des traditions historiques qui s'altèrent avec le cours du temps, et finissent par se perdre, ou ne laissent plus après elles que des faits complètement défigurés. En effet dans la plupart des portraits et des statues du Roi et de la Reine Catholiques, faits du temps de Philippe IV et de son fils, on observe des altérations frappantes dans les traits du visage. Les peintres du XVII^e siècle, égarés par la mode de leur temps, peignirent avec des moustaches et de la barbe, bien que peu prononcés, le Roi Catholique, persuadés que l'original avait souffert sous ce rapport, parce qu'ils comprenaient mal dans les modèles primitifs la couleur bleuâtre ou grise que la coupe de la barbe laisse sur les peaux blanches, particularité que l'on observe dans les premiers portraits du Roi Catholique, et dans le tableau que nous reproduisons. Ce tableau a environ cinq pieds et demi en carré.

Quel est le nom du peintre à qui l'on doit ce tableau remarquable sous tant de rapports? personne ne le sait. C'est là la réponse ordinaire à toutes les demandes lorsque l'on s'enquière des auteurs d'un grand nombre de chef-d'œuvres de l'art qui décorent nos églises. La modestie, compagne presque toujours inséparable du vrai mérite, a privé nos annales artistiques d'une foule de noms bien dignes de passer avec gloire à la postérité. Avec quelle abnégation ces maîtres consciencieux, antérieurs au XVI^e siècle, s'abstenaient de signer leurs productions les plus importantes! Mais l'incurie et la négligence, jalouses marâtres, ont étendu un voile si épais sur les noms des auteurs de tant de travaux

(1) Ariz, *Histoire d'Avila*. Hernando del Castillo et autres chroniqueurs de l'ordre de Saint-Dominique.

la oscuridad en que estamos acerca del autor del cuadro descrito, espondremos nuestra opinión sobre alguno de los presuntos autores.

Por aquella época, es decir, en los primeros años del reinado de Fernando é Isabel, recorrían las poblaciones de Castilla desde Salamanca á Burgos dos pintores de notable mérito: uno era Fernando Gallegos, á quien algunos llaman el *A. Durero* castellano; el otro Pedro Berruguete. Del primero queda magnífica muestra de su talento en la catedral de Zamora y algunas tablas en la de Salamanca. El abate Ponz enumerando muchas pinturas antiguas de las espesadas poblaciones y su comarca, encuentra grande analogía entre estas obras de Gallegos con las tablas que existían en Santo Tomás de Avila, compañeras de la que publicamos. Al segundo pintor, Pedro Berruguete, se le encuentra ejecutando la mayor parte de los cuadros del retablo mayor de la catedral de esta misma ciudad, precisamente por los años en que se dió principio al espesado convento de Santo Tomás. Es, pues, muy probable que al autor de una obra tan importante y principal se le encargaran los del convento, especialmente los que debían servir para el Cuarto Real. Berruguete fué pintor de Felipe el Hermoso, segun Cean Bermudez; lo cual daría mayor peso á nuestra conjetura de haber sido el autor de esta tabla, que la pintaría acaso á la edad de unos 25 á 30 años, ya que segun aquel diligente biógrafo tuvo un hijo hácia el 1480, que fué el célebre Alonso Berruguete, tan estimado de Carlos V y uno de los primeros que de Roma y de Florencia importaron aquel grandioso estilo en la escultura, no menos que en la pintura y la arquitectónica decorativa, de que dejó tan brillantes ejemplos en Valladolid, Salamanca, Zaragoza y otras varias poblaciones.

admirables que toutes les recherches pour les découvrir resteront infructueuses, à moins qu'un hazard bien rare ne vienne les révéler. Dans le désir de soulever en partie l'obscurité où l'on est relativement à l'auteur du tableau que nous avons décrit, nous allons exposer notre opinion sur les probabilités qui existent en faveur de certains noms auxquels il a été attribué.

Dans ce temps là, c'est-à-dire, dans les premières années du règne de Fernando et d'Isabel, deux peintres d'un mérite reconnu parcouraient les villes de la Castille depuis Salamanque jusqu'à Burgos: on suppose que l'un d'eux était Fernando Gallegos qui a été surnommé l'*Albert Durero* espagnol; l'autre était Pedro Berruguete. Le premier a laissé de magnifiques échantillons de son talent dans la cathédrale de Zamora et dans plusieurs tableaux de l'église de Salamanque. L'abbé Ponz dans l'énumération qu'il fait d'un grand nombre de peintures anciennes appartenant à ces villes et à leurs provinces trouve une grande analogie entre les œuvres de Gallegos et les tableaux qui accompagnaient celui dont nous donnons ici la copie et qui existaient dans l'église de Saint-Thomas d'Avila. Quant au second peintre, Pedro Berruguete, on le voit exécuter la plus grande partie des tableaux du rétable du maître autel de la cathédrale, dans la même ville, précisément à l'époque ou commencèrent les travaux du couvent de Saint-Thomas. Il est donc naturel de supposer que l'auteur d'un travail aussi important et hors ligne dût être également le même qui fut chargé des travaux du couvent, et de ceux-là surtout qui regardaient l'embellissement des appartemens royaux. Berruguete fut peintre de Philippe-le-Beau, s'il faut en croire Cean Bermudez, ce qui donnerait une plus grande valeur à notre conjecture qui le suppose auteur de ce tableau: ce serait donc à l'âge de 25 à 30 ans qu'il l'aurait exécuté, puisqu'au dire de son zélé biographe il eut vers l'an 1480 un fils qui fut le célebre Alonso Berruguete, artiste fort estimé de Charles-quin, et l'un des premiers qui importèrent de Rome et de Florence ce style grandiose dans la sculpture non moins que dans la peinture et dans l'ornementation monumentale, dont il a fait de si brillantes applications à Valladolid, Salamanque, Saragosse et dans diverses autres villes.



Alonso Fernández de Albornoz

Imp. Lemeroy y Pons

Escudo Prop. de Albornoz

DOÑA ISABEL LA CATÓLICA

Copiado de una Tabla que existe en el Museo Nacional

ISABEL LA CATOLICA.

Esta princesa, gloria del trono de Castilla, hija de D. Juan II y de su esposa, Doña Isabel de Portugal, nació en la villa de Madrigal en 22 de abril de 1451. Educada en la corte, al lado del rey su hermano, se captó desde luego el afecto y admiración de gran parte de la nobleza, de manera, que rechazada por el voto general de la opinión pública la legitimidad de la princesa Doña Juana, hija de Enrique IV, y muerto á la edad de quince años el infante D. Alonso, otro hermano de Doña Isabel, fué esta reconocida y aclamada por heredera de las coronas de Castilla y de Leon, sin mas resistencia que la de algunos señores, en los célebres Toros de Guisando, el año 1468. Destinada á ser esposa del príncipe D. Carlos de Viana, del rey de Portugal D. Alfonso ó del audaz D. Pedro Giron, maestre de Calatrava, tuvo la buena elección de preferir al infante y poco despues rey de Aragon, D. Fernando V, con quien se enlazó secretamente en 1469. Este feliz matrimonio, que unió tambien los reinos de Aragon y de Castilla, dió principio al inmenso acrecentamiento de la monarquía española. El reinado de los *Reyes Católicos*, que con este nombre se distingue á D. Fernando y Doña Isabel, forma, en efecto, una de las épocas mas gloriosas que consigna la historia en sus anales; y á Isabel sin duda se debió principalmente tan maravilloso engrandecimiento. En lo interior, puso orden en la administración, reprimió la tiranía de los grandes, la corrupción del clero secular y regular, y los desórdenes del pueblo; fomentó las artes, regeneró la industria, protegió los diferentes ramos del saber humano, y por último conquistó á los moros lo que les quedaba de su imperio en la Península, con la célebre toma de Granada. En lo exterior sostuvo las inmortales guerras de Italia, glorioso teatro de los triunfos del *Gran Capitán*, y se asoció á Colon para la desdeñada empresa del descubrimiento del Nuevo Mundo.

Fué matrona virtuosísima, modesta, afable, ilustrada, benéfica, activa y justiciera. Tuvo un hijo y cuatro hijas: el primero, D. Juan, murió en edad temprana; las segundas se enlazaron con reyes, pero fueron desdichadas, sobre todo la mayor, conocida con el sobrenombre de *la Loca*, Doña Juana, que heredó el cetro de España y casó con el archiduque D. Felipe el Hermoso.

«Doña Isabel era bellísima y proporcionada en todas sus facciones; el rostro hermoso, el color blanco y rubio, los ojos entre verdes y azules, el mirar muy gracioso y honesto, la estatura mediana, el movimiento compuesto y magestuoso, las acciones de agrado, la voz suave, la lengua espedita, el ingenio agudo, la honestidad cual pocas, el corazón cual ninguna.»

A este retrato epilogado por el maestro Florez, de los que nos dejaron los cronistas contemporáneos de Doña Isabel, añadiremos el que hace el autor del *Carro de las Donas*.

«Esta *cristianísima reina*, dice, era de mediana estatura, bien compuesta en su persona y en la proporción de sus miembros, muy blanca y rubia; los ojos entre verdes y azules, el mirar muy gracioso y honesto, las facciones del rostro bien puestas, la cara toda muy hermosa y alegre, de una alegría honesta y muy mesurada, una gravedad encumbrada en la contención ó movimiento de su cuerpo.»

Entre los muchos retratos que la gratitud nacional ha consagrado á la escelsa Isabel, en nuestro concepto, ninguno como el que publicamos tiene una importancia tan grande por lo auténtico y por la singularidad que ofrece bajo todos aspectos. (1) Ya dijimos en la anterior noticia, que existió el original en el monasterio de Santo Tomás de Avila, fundado en cierto modo por los Reyes Católicos y donde algunos años despues depositaron la mas querida prenda de su union, el malogrado príncipe D. Juan, flor cortada, por desgracia de España, en la temprana edad de 20 años; así en la tabla de donde los copiamos se ve á aquellos príncipes con solo sus dos primeros hijos, todos de rodillas ante la madre del Salvador. Casi tenemos

Cette princesse, la gloire du trône de Castille, était fille de Jean II et de sa seconde femme, Isabelle de Portugal. Elle naquit dans la ville de Madrigal, le 22 avril 1451. Elevée à la cour, auprès du roi son frère, elle gagna tout d'abord l'amour et excita l'admiration de la plus grande partie de la noblesse; en conséquence, l'opinion publique s'étant prononcée unanimement contre la légitimité de la princesse Jeanne, fille d'Henri IV, et l'infant D. Alonso étant mort à l'âge de quinze ans, Isabelle, sœur de ces princes, fut reconnue et proclamée héritière des couronnes de Castille et de Léon, sans autre opposition que celle de quelques seigneurs, aux célèbres *Toros de Guisando*, en 1468. On lui avait destiné pour époux le prince D. Carlos de Viana, le roi de Portugal Alphonse V, et l'audacieux D. Pedro Giron, grand-maître de Calatrava; mais elle sut faire un choix bien préférable, et épousa secrètement, en 1469, l'infant d'Aragon, qui bientôt après devint roi sous le nom de Ferdinand V. Cet heureux hymen, en unissant les royaumes d'Aragon et de Castille, devait être le point de départ des immenses accroissements de la monarchie espagnole. Le règne des *Rois Catholiques*, c'est ainsi que l'on désigne Ferdinand et Isabelle, nous présente une des époques les plus glorieuses que l'histoire ait inscrites dans ses annales, et c'est sans contredit à Isabelle que l'on doit surtout cette merveilleuse grandeur. A l'intérieur, elle établit l'ordre dans l'administration, mit un frein à la tyrannie des grands, attaqua la corruption du clergé séculier et régulier, réprima les désordres du peuple, encouragea les arts, régénéra l'industrie, protégea toutes les branches du savoir humain, et enfin enleva aux maures ce qui leur restait de leur empire dans la Péninsule, par la célèbre conquête de Grenade. Au dehors, elle soutint les mémorables guerres d'Italie, où le *Grand Capitaine* obtint tant de triomphes, et elle s'associa à Colomb pour l'entreprise si dédaignée alors de la découverte du Nouveau Monde.

Cette princesse fut éminemment vertueuse, modeste, affable, éclairée, bien-faisante, active et pleine d'amour pour la justice. Elle eut un fils, D. Juan, qui mourut très-jeune, et quatre filles. Les trois dernières épousèrent des rois, mais elles furent malheureuses, surtout l'aînée, Jeanne, surnommée *la Folle*, qui hérita du sceptre de l'Espagne et épousa l'archiduc Philippe-le-Beau.

«La reine Isabelle était remarquable par la perfection et la juste proportion de toute sa personne; elle avait le visage beau, le teint blanc et plein d'éclat, les yeux bleus avec une nuance de vert, le regard gracieux et modeste, la taille moyenne, les mouvements réglés et majestueux, le geste agréable, la voix douce, la parole facile, l'esprit pénétrant, une honnêteté que l'on trouve chez un bien petit nombre, un cœur que l'on ne trouve chez personne.»

A ce portrait que H. Florez fait de la reine en résumant ceux que les chroniqueurs contemporains de cette princesse nous ont transmis, nous joindrons celui qu'en a tracé l'auteur du *Char des Dames*.

«Cette *très-chrétienne reine*, nous dit-il, était de taille moyenne, bien faite de sa personne, ayant les membres parfaitement proportionnés, très-blanche de peau et blonde; elle avait les yeux d'une nuance entre le bleu et le vert, le regard gracieux et modeste, les traits réguliers, le visage très-beau et animé d'un enjouement plein de retenue et d'honnêteté; son attitude était d'une gravité remarquable, ainsi que tous les mouvements de son corps.»

Parmi les nombreux portraits que la reconnaissance nationale a consacrés à la grande Isabelle, à notre avis, aucun ne peut être comparé à celui que nous publions à cause de son authenticité et des particularités tout exceptionnelles qui le distinguent (1). Nous avons dit dans la notice précédente, que ce portrait se trouvait dans le monastère de Saint Thomas d'Avila dont les Rois Catholiques furent, en certain sens, les fondateurs et dans lequel quelques années plus tard ils firent déposer le cadavre du prince D. Juan, gage le plus cher de leur union conjugale, fleur coupée, hélas, malheureusement pour l'Espagne, à l'âge prématuré de vingt ans! C'est pour cela que dans le tableau d'après lequel nous les

(1) Los retratos de que hoy se hace ostentación en algunos puntos de la Península, y los que hay en Granada pintados por Cano ó sus discípulos, están lejos de corresponder á su objeto. El brio de la ejecución y el agradable colorido que los distingue, no compensa en manera alguna, ni las alteraciones de los primitivos tipos, ni las inconvenientes licencias introducidas en los trajes y accesorios. El que existió en la Cartuja de Miraflores, hasta principios del siglo pasado, tiene grandes condiciones de autenticidad aunque representa á la reina en edad avanzada y con alguna incorrección de dibujo.

(1) Tous les portraits qui existent aujourd'hui à Grenade et dans d'autres localités, et dont on fait si grande parade datent du XVII^e siècle. La chaleur de l'exécution et la richesse de coloris dont Cano et ses disciples qui les ont peints dans cette province les ont revêtus sont bien loin de compenser d'une manière satisfaisante l'altération évidente des types originaux, où tout jusqu'aux costumes a subi des changements notables. Celui qui existait à la Chartreuse de Miraflores jusqu'au commencement du dernier siècle présente des garanties d'authenticité, mais il offre l'image de la reine dans un âge déjà assez avancé, et le dessin en est d'ailleurs malheureusement incorrect.



Alonso Sánchez del Río

Seg. Letraner. Pina

Franc. José Delgado

EL PRINCIPE DON JUAN DE ARAGON HIJO DE LOS REYES CATOLICOS

Retrato sacado de un cuadro de su tiempo

EL PRINCIPE D. JUAN,

HIJO DE LOS REYES CATÓLICOS.

El nacimiento de un varón en quien quedase vinculada la herencia de las coronas de D. Fernando y Doña Isabel, fué para España como el presagio de las glorias que habian de realizarse en aquel inclito reinado. Celebróse, pues, con grandes fiestas y aclamaciones en todas partes, pero principalmente en Sevilla, en cuyo alcázar dió á luz Doña Isabel al infante D. Juan, el 30 de junio de 1478. No mucho despues, y con ocasion de las Cortes de Castilla que se reunieron en Toledo, fué jurado por príncipe, y en las de Calatayud, Zaragoza y Barcelona por sucesor de los estados de Aragon. Mas como la insigne Reina Católica conoció que la grandeza de un monarca no tanto depende de los timbres de la cuna, como de las cualidades personales y del propio merecimiento, de tal manera se esmeró en su educacion, que esta hubiera bastado para probar su gran prudencia y sabiduría.

Púsole al lado diez de los mas distinguidos caballeros de su corte, cinco jóvenes y otros tantos de edad madura, que al paso que le serviesen de compañía, le adiestrasen en todas las artes y ejercicios propios de la nobleza de aquella época. Por maestro de primeras letras y humanidades, tuvo á Fray Diego de Deza, despues Arzobispo de Sevilla y electo para la silla primada de Toledo; por ayo, á D. Juan de Zapata, y mas adelante á D. Sancho de Castilla; y entre sus pages se contaron personas tan señaladas como Fernandez de Oviedo, Pedro Fajardo, marqués de los Velez, Pedro Fernandez de Córdoba, marqués de Priego, D. Pedro Giron, primogénito de la casa de Ureña, D. Fadrique Enriquez de Rivera, marqués de Tarifa y D. Garcia de Toledo, heredero de la casa de Alba.

Nombróle además un consejo de hombres experimentados que le instruyesen en la ciencia y negocios del gobierno; y deseando que fuese en todo un dechado perfecto de príncipes, llevó su cuidado hasta el punto de imponerle la obligacion de ser espléndido y liberal, mandando que distribuyese á menudo los ricos brocados y vestidos de su guardarropa entre las personas que le servian.

En 1490, á la edad de doce años, fué armado caballero en el campo de Granada, siendo sus padrinos los duques de Cádiz y Medinasiona.

Casó el 3 de abril de 1497, con Doña Margarita de Austria, hija del emperador Maximiliano, celebrándose las bodas en Burgos con extraordinario regocijo y magnificencia.

Pero todas aquellas venturas y esperanzas se disiparon como humo en un solo dia; pues hallándose el príncipe en Salamanca con su esposa, enfermó repentinamente, y sin que aprovecharan diligencia ni esfuerzo humano, murió el 4 de octubre del mismo año 97, y fué despues sepultado en el convento de Dominicos de Santo Tomás de Avila.

Ningun príncipe mereció jamás de sus vasallos tantas ni tan sinceras demostraciones de dolor. El llanto ocasionado por tan sensible pérdida fué general en toda España, vistiendo luto por largo tiempo hasta los vecinos de los pueblos mas oscuros y apartados de la corte: señal del amor que por sus virtudes, talentos y demás relevantes prendas, habia sabido inspirar en todos los corazones (1).

El retrato que ofrecemos, está sacado de la preciosa tabla ya mencionada, que representa además á los excelsos padres del príncipe y á su hija primogénita, la princesa Isabel. El príncipe D. Juan, de rodillas sobre un cojin, casi al lado de su padre, dirige sus miradas á la Santa Virgen con expresion devota y candorosa. Caee sobre sus hombros su rica cabellera de un color entre castaño y rubio (2). Lleva vestido talar de brocado de oro con flores verdes,

La naissance d'un enfant mâle qui réunit l'héritage des couronnes de Ferdinand et d'Isabelle fut pour l'Espagne comme le présage de la gloire qu'elle allait conquérir à tant de titres sous ce règne mémorable. Aussi cet événement fut-il célébré par de grandes fêtes et les acclamations du pays le saluèrent partout, mais nulle part plus qu'à Séville; car c'est là, dans son alcázar, que la reine mit au jour l'infant D. Juan le 30 juin 1478. Peu de temps après les Cortes de Castille réunies à Tolède le reconnurent pour prince et celles de Calatayud, de Saragosse, et de Barcelone, pour successeur aux états d'Aragon. Mais cette grande princesse savait que l'éclat d'une couronne ne dépend pas tant de l'aureole qui l'entoure au berceau que des qualités personnelles et du mérite qui appartient en propre au monarque, et elle prit soin que son éducation fut telle qu'elle eût suffi seule pour prouver sa haute prudence et sa sagesse.

Elle plaça à ses côtés dix des chevaliers les plus distingués de sa cour, cinq jeunes, et cinq d'un âge mûr, qui tout en lui servant de compagnie, le rendissent habile dans tous les arts et les exercices qui faisaient l'apanage de la noblesse à cette époque. Pour maître de grammaire et d'humanités il eut fray Diégo de Deza, plus tard archevêque de Séville et élu au siège primatial de Tolède; pour gouverneur, D. Juan de Zapata, et ensuite D. Sancho de Castille; et parmi ses pages on compte des personnes aussi notables que Fernandez d'Oviedo, Pedro Fajardo, marquis de los Velez, Pierre Fernandez de Cordoue, marquis de Priégo, D. Pedro Giron, fils aîné de la maison d'Ureña, D. Fadrique Enriquez de Rivera, marquis de Tarifa, et D. Garcia de Tolède, héritier de la maison d'Albe.

Elle lui nomma en outre un conseil d'hommes d'expérience pour l'instruire dans la science et les affaires du gouvernement, et désirant qu'il fût en tout le modèle parfait du prince, elle poussa le soin jusqu'à lui imposer l'obligation d'être libéral et magnifique, et de faire distribuer souvent entre les personnes de son service les riches brocarts et les vêtements de sa garde-robe.

En 1490, à l'âge de douze ans, il fut armé chevalier dans le camp devant Grenade, et eut pour parrains les ducs de Cadix et de Médinasiona.

Il épousa le 3 avril 1497, Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien, et les noces se célébrèrent à Burgos avec une pompe et des réjouissances extraordinaires.

Mais tant de bonheur et de belles espérances devait s'envoler en un jour et disparaître comme de la fumée: le prince se trouvant à Salamanque avec sa nouvelle épouse, tomba subitement malade, et aucuns soins, aucuns efforts humains ne purent le sauver: il mourut le 4 octobre de cette même année 97, et fut enterré plus tard dans le couvent de dominicains de Saint-Thomas d'Avila.

Jamais prince ne reçut de ses sujets un tribut de douleur plus universel et plus sincère. Les pleurs éclatèrent de toutes parts en Espagne sur une mort si déplorable, et l'on vit bien long-temps après les modestes habitants des plus humbles villages, et des plus éloignés de la cour, en porter encore le deuil: preuve de l'amour que par ses vertus, ses talents et ses autres belles qualités, il avait su inspirer dans tous les cœurs (1).

Le portrait que nous offrons ici est pris du curieux tableau sur bois dont nous avons fait mention déjà et qui représente en outre les glorieux parents du prince et leur fille aînée, la princesse Isabelle. Le prince D. Juan agenouillé sur un coussin tout à côté de son père, tient ses regards fixés sur la Sainte Vierge avec une expression pleine de dévotion et de candeur. Sa chevelure abondante d'une couleur châtain-clair (2) tombe sur ses épaules. Il porte une

(1) En esta ocasion fué cuando se introdujeron los lutos negros, pues antes eran de jerga blanca.

(2) El aventajado artista que restauró tan preciosa tabla tres años despues que la dibujamos, descubrió al limpiarla algunas cosas que estaban debajo de la pintura exterior y cubiertas con el repintado ó retoques, hechos, á nuestro entender, aunque mas tarde, por el mismo autor del cuadro. Al llegar el restaurador á la cabeza del príncipe D. Juan, vió traslucirse otra cabeza pintada debajo de la aparente. Rascada buena parte de esta, no sabemos si bien aconsejado, apareció la que hoy se vé en el cuadro, representando la fisonomía del príncipe mas mozo todavia, cubierta su cabeza con una donosa gorrita de terciopelo carmesí, tal como hoy se presenta, y su cabellera de color mas rubio del que antes tenía. Nos hemos persuadido de que llegado el príncipe á algunos años mas de edad, sus excelsos padres en-

(1) C'est à cette occasion que s'introduisit la mode du noir pour le deuil qui se portait auparavant en serge blanche.

(2) L'artiste intelligent qui restaura ce tableau précieux trois ans après le dessin que nous en avions fait découvert en le nettoyant, certains détails qui se trouvaient sous la peinture extérieure et étaient couverts par les retouches faites, d'après ce que nous croyons, par le peintre lui-même. En arrivant à la tête du prince D. Juan, l'auteur du travail de restauration vit paraître en dessous une autre tête. En grattant, je ne sais trop si je dois dire bien conseillé, une bonne partie de la première, il découvrit celle que l'on voit aujourd'hui dans le tableau et qui représente le prince encore plus jeune, la tête couverte d'un petit bonnet fort gracieux en velours cramoisi, tel comme il se présente aujourd'hui et les cheveux d'un blond moins foncé que celui qu'ils accusaient auparavant. Nous devons croire que le prince étant devenu

y por su escote guarnecido de martas asoma la camisa, que también se descubre junto á los puños. Viste un rico manto con grandes aberturas laterales por donde saca los brazos. Esta ropa que es verde y labrada con flores del mismo color, acaso realzadas de velludo, está guarnecida en su borde con una orla de perlas y pedrería; la orla interior está bordada de oro con mas sencillez.

contrarian irreverente la efigie de su hijo con la cabeza cubierta, y por esta causa mandarian repintarla casi de nuevo y borrando la espesada gorra sin destruirla. A pesar de eso hemos creído oportuno conservar nuestro primer dibujo, como mas característico y como memoria puesto que fué borrado por el restaurador.

robe longue de brocart d'or à fleurs vertes, et l'échancrure du col garnie de martre laisse voir la chemise que l'on aperçoit aussi aux poignets. Un riche manteau avec de grandes ouvertures sur les côtés pour laisser passer les bras, le recouvre à l'extérieur. Ce vêtement qui est vert et chargé de fleurs de la même couleur, rehaussées peut-être de petits velours, a pour garniture une bordure de perles et de pierreries; la bordure intérieure est brodée d'or avec plus de simplicité.

plus âgé de quelques années, les Rois Catholiques considèrent sans doute que l'effigie de leur fils la tête couverte offrait une attitude peu respectueuse, et que par suite ils la firent repeindre presque en entier, en effaçant le bonnet sans le détruire. Cependant nous avons cru opportun de conserver notre premier dessin, comme étant plus caractéristique et curieux comme souvenir, puis qu'il a été effacé par l'auteur de la restauration.



Vicente Cardenas. Abop.

Imp. Lotierres Paris.

Monte Ileano Gironella.

LA PRINCESA DOÑA ISABEL HIJA DE LOS REYES CATOLICOS

Sacada del cuadro coetáneo que se conserva en el Museo Nacional de Madrid

LA PRINCESA DOÑA ISABEL,

HIJA DE LOS REYES CATÓLICOS.

Fruto primero de la fecundidad de la Reina Católica, fué la Princesa Doña Isabel, su hija predilecta. Nació en la villa de Dueñas el 1.º de octubre de 1470, antes de reinar la madre. En la eventualidad de faltar á los Reyes Católicos sucesion masculina, la juraron Princesa de Asturias las Córtes que celebraron en Madrigal, despues de aclamados por Reyes en el año 1476. El Rey de Romanos Maximiliano la pidió por esposa, pero estando ya prometida á D. Alfonso, primogénito del Rey de Portugal D. Juan II, no pudieron condescender á su demanda. Los embajadores de D. Juan pasaron á Sevilla el año 1490 á tratar de los desposorios. Estos tuvieron lugar en abril, desplegándose extraordinaria pompa en las fiestas que con tan fausto motivo tuvieron lugar en aquella populosa poblacion. El Rey Católico mantuvo por sí una justa con mucho lucimiento en presencia de la Reina, sus hijos y damas y de todo lo mas florido de su corte. El cura de los Palacios, testigo ocular, ha dejado de estos regocijos una curiosa relacion; en ella concluye diciendo que «el triunfo, las galas, las fiestas, las músicas de tantas maneras, el recibimiento que hicieron de los embajadores de Portugal, la regla, el concierto, las galas de las damas, los jaezes e riquezas de los grandes e de los galanes de la corte, el concierto de cuando salian á ver las justas la Reyna e su hijo el Príncipe, e sus hijas e las damas e señoras que las acompañaban, que fué todo tan cumplido que decir no se puede: e la dama que menos servicio trahia (al regresar á su casa), trahia ocho ó nueve antorchas ante sí cabalgando con muy ricas mulas todos, e muy jaezadas de terciopelo e carmesí e brocados.»

Conducida la princesa á Portugal, se verificaron en Estremoz las bodas con el Príncipe, y en Évora se celebraron nuevas fiestas con grande suntuosidad y magnificencia. Empero poco duró este júbilo general, pues antes de ocho meses falleció el Príncipe en Santarem, de una caída de caballo. Tan grande fué el sentimiento que la ilustre viuda demostró con esta desgracia, que ademas de los consuelos que la prodigaron sus suegros en Portugal, los Reyes Católicos tuvieron que enviar al obispo de Córdoba D. Iñigo Manrique, y á D. Enrique Enriquez, mayordomo mayor del Monarca, con otras personas calificadas, de ambos sexos, para sacarla del abatimiento á que se habia entregado. Sensibilidad estremada que pudiera llamarse contagiosa en las dos primeras hijas de los Reyes Católicos, si hemos de creer á la patética pintura que el autor del *Carro de las Donas*, testigo casi ocular, hace de las demostraciones del mas profundo sentimiento que hizo Doña Isabel (1). Esta Princesa restituida á Castilla el año 1491, no tardó mucho en regresar á Portugal, pues habiendo fallecido el Rey D. Juan, y sucedido su primo hermano D. Manuel en 1495, trató este su casamiento con Doña Isabel, á quien correspondiera la rica herencia de los reinos de Aragon y de Castilla, si los Príncipes de Asturias falleciesen sin hijos.

Aunque á costa de mucho trabajo de parte de los Reyes Católicos para vencer la repugnancia de su hija á contraer segundo matrimonio, se realizó, por desgracia para España, aquel plan de razon de Estado, por la temprana y desgraciada muerte de nuestro Príncipe en el año 1497. Así, su hermana, ya Reina de Portugal, y su esposo, vinieron á Toledo en el año siguiente donde fueron jurados herederos del reino. Tampoco les fué dado el disfrutar mucho tiempo de este engrandecimiento, porque en agosto del mismo año 1498 murió de parto la Princesa-Reina. ¡Terrible contrapeso fué este en tantas prosperidades y triunfos de los Reyes Católicos, con el infausto y temprano fin de casi todos sus hijos! El mencionado adicionador del *Carro de las Donas*, describiendo las virtudes y excelencias de esta noble Princesa, dice «que fué dotada en los bienes de natura, de excelentísimo ingenio y gran saber... que cuando sus padres tenian algun consejo árduo, siempre su consejo y parecer

Le premier fruit de la fécondité de la Reine Catholique fut la princesse Isabelle, l'enfant de sa prédilection, née dans la ville de Dueñas, avant l'avènement de sa mère au trône, le 1.º octobre 1470. Proclamés en l'an 1476, le Roi et la Reine, dans l'éventualité où ils n'auraient pas de succession mâle, la firent reconnaître comme princesse des Asturies par les Cortès qu'ils réunirent à Madrigal. Le roi des Romains Maximilien la demanda en mariage, mais comme elle était déjà promise à Don Alfonso, fils-ainé du roi de Portugal, ils ne purent accueillir la proposition de ce monarque. En 1490, les ambassadeurs de Don Juan passèrent à Séville pour traiter des épousailles, qui eurent lieu au mois d'avril, et où l'on déploya une pompe extraordinaire dans les fêtes qui furent célébrés dans cette ville populeuse. Le Roi Catholique soutint une joute où il brilla beaucoup en présence de la Reine, de ses enfans et des dames, et de toute la fleur des personnages de la cour. Le curé des Palais, témoin oculaire, a laissé un récit fort curieux de ces rejoissances, qu'il termine en disant que: «le triomphe, le luxe, les fêtes, les musiques de tant d'espèces, la réception qu'ils firent aux ambassadeurs de Portugal, l'ordonnance, le concert, le luxe des dames, les harnais et les richesses des grands seigneurs et des gentilshommes de la cour: le concert au moment de la sortie, pour voir les joutes, de la Reine et de son fils le prince, et de ses filles et des dames de la noblesse et autres qui l'accompagnaient, tout cela présentait un ensemble si parfait qu'on ne peut le rendre; et la grande dame qui menait à sa suite le moins de gens de service, avait en revenant de nuit à son palais, huit ou neuf torches devant elle: tous montaient de magnifiques mules, avec de splendides harnais de velours, de cramoisi et de brocarts.»

La princesse ayant été conduite en Portugal, ses noces avec le prince eurent lieu à Estremoz et de nouvelles fêtes se célébrèrent à Évora avec beaucoup de pompe et de magnificence. Mais la joie et la satisfaction générales furent de courte durée: car huit mois étaient à peine passés que le prince mourut à Santarem d'une chute de cheval. La douleur à laquelle l'illustre veuve s'abandonna, à la suite de ce malheur, fut si violente qu'outre les consolations que lui prodiguèrent son beau-père et sa belle-mère en Portugal, les Rois Catholiques furent obligés de lui envoyer l'évêque de Cordoue, Don Iñigo Manrique, et Don Enrique Enriquez, grand-chambellan du roi, avec beaucoup d'autres personnes qualifiées, des deux sexes, pour la faire sortir de l'abattement et de la peine auxquels se livrait: sensibilité excessive, qu'on pourrait dire contagieuse chez les deux premières filles des Rois Catholiques, s'il faut en croire la description pathétique que l'auteur du *Char des Dames*, témoin presque oculaire, fait des démonstrations de la douleur la plus profonde, auxquelles se laissa aller la princesse Isabelle (1). Revenue en Castille dans l'année 1491, elle ne tarda pas long-temps à retourner en Portugal: car le roi Don Juan étant mort, et son cousin-germain Don Manuel lui ayant succédé en 1495, celui-ci rechercha la main de Donna Isabelle à qui revenait le riche héritage des royaumes d'Aragon et de Castille, si le prince et la princesse des Asturies mouraient sans enfans.

Les Rois Catholiques eurent beaucoup de peine à triompher de la répugnance qu'éprouvait leur fille à contracter un second mariage: cependant et malheureusement pour l'Espagne, ce plan, fondé sur la raison d'état, se réalisa par la mort funeste et prématurée de notre prince dans le courant de l'année 1497. Par suite de cet événement sa sœur, déjà reine de Portugal, et l'époux de cette princesse vinrent l'année d'ensuite à Tolède où on leur prêta serment de fidélité comme héritiers de la couronne. Mais il ne leur fut pas donné de jouir long-temps de leur agrandissement: au mois d'août de la même année 1498 la princesse-reine mourut en couches. ¡Quel terrible contrepoids à tant de triomphes et de succès offre dans la vie des Rois Catholiques, la mort malheureuse et prématurée de presque tous leurs enfans! Le même traducteur du *Char des Dames*, en décrivant les vertus et les mérites de cette noble princesse dit: «qu'elle reçut en partage entr'autres biens de la nature,

(1) Aunque el autor del *Libro de las Donas*, fué Fr. Francisco Ximenez, obispo de Elna, hácia la mitad del siglo XV, se refundió y tradujo despues del catalan al castellano, con el título de *Carro de las Donas*, por Fr. Alonso de Salvatierra, ministro provincial franciscano y predicador del Rey de Portugal D. Juan III, por los años 1527. Intercaló este religioso en dicha obra, que dedicó á la Reina Doña Catalina, varios capitulos donde habla detenidamente de las virtudes y prendas de las cuatro hijas de los Reyes Católicos, que todas fueran Reinas.

(1) Bien que l'auteur du *Libro de las Donas* fût Fr. Francisco Ximenez, évêque d'Elna, vers le milieu du XV^e siècle, cet ouvrage fut refondu et traduit du catalan en espagnol sous le titre de *Char des Dames*, par Fr. Alonso de Salvatierra, provincial de l'ordre de Saint-François et prédicateur du roi de Portugal D. Juan III, dans le courant de l'année 1527. Ce religieux y intercala, en le dédiant à la Reine Catherine, plusieurs chapitres où il s'étend longuement sur les vertus et les qualités des quatre filles des Rois Catholiques, qui toutes quatre furent reines.

«era muy estimado de todos cuantos allí estaban (1).» Mandó que la sepultasen en el monasterio de Santa Isabel de Toledo; cuyo sepulcro aun se vé en el coro de las religiosas.

Único traslado conocido de las facciones y figura de la Princesa Doña Isabel, es el que encontramos en la tabla mencionada del Museo Nacional, descrita ya en las anteriores páginas. Dijimos que esta Señora se vé representada junto á su excelsa madre y enfrente de su hermano el Príncipe D. Juan. No adivinamos el motivo de no hallarse en este cuadro la Princesa Doña Juana, que solo tenia un año menos que el Príncipe, á no ser que se les hubiera dado lugar en él por haber sido jurados ambos Príncipes de Asturias. Está retratada la ilustre primogénita de rodillas, con sus manos juntas orando ante la Santa Virgen. Su semblante tiene todo el carácter de verdadero retrato. Una rica joya brilla en su frente, y la trenza de su larga cabellera de un rubio subido, se vé recogida en una funda de seda blanca liada por cordoncillos azulados. Adorna su garganta un ancho y rico collar afiligado: trae un brial de brocado de oro y flores de seda verde, cuyas mangas solo visten la parte anterior de los brazos: en la parte inferior de estas se descubre la camisa simulada, con abundantes pliegues y recogida en cinco trechos por otros tantos cordones que se atan en la hoja-manga del brial. Sobre esta ropa viste la Princesa un tabardo rozagante, color carmesí encendido, abierto por detrás hasta cerca del talle, ceñido este con faja de seda blanca. Debe suponerse que la abertura anterior del tabardo es igual á la del retrato de su madre. Así ambas figuras explican mutuamente el corte de este ropaje; el de la madre dá cabal idea de su forma por delante y el de la hija la que tiene por detrás. Una orla de pedrería guarnece el modesto escote de la Princesa. Sus mangas abiertas y forradas, así como todo el vestido, con damasco blanco, son notables por su longitud y parecen hechas con dos bandas, que abriéndose junto al hombro caen, con pintoresco efecto, flotantes hasta los pies. Una banda de la manga derecha aparece tirada sobre el hombro correspondiente. Muy airosa y feliz es la disposición de estos ropajes, ya por la espaciosidad de aquellos en las partes iluminadas, ya por la caprichosa ondulacion y caídas de la manga y orlas de todo el curioso cuanto extraño traje de esta Princesa.

(1) *Cerro de las Donas, ibidem.....*

«un esprit supérieur et un grand savoir... que toutes les fois que les Rois tenaient un conseil où se traitaient des questions difficiles, son avis et son jugement étaient fort estimés de tous ceux qui y assistaient (1).» Elle voulut être enterrée dans le monastère de Sainte-Isabelle de Tolède; on y voit encore son tombeau dans le chœur où se réunissent les religieuses.

La seule reproduction connue des traits et de la personne de Donna Isabelle est celle que nous trouvons dans le tableau déjà mentionné du Musée National, et qui nous avons décrit précédemment dans la page LVIII de notre ouvrage. Nous avons dit que l'on voit la princesse représentée auprès de sa glorieuse mère et vis-à-vis de son frère, le prince Don Juan. Nous ne devinons pas pourquoi le portrait de la princesse Jeanne, qui n'avait qu'un an de moins que le prince, ne se trouve point dans ce tableau, à moins qu'on n'y ait fait figurer son frère et sa sœur seuls et ensemble tous deux comme prince et princesse des Asturies auxquels la nation avait prêté serment de fidélité en cette qualité. L'illustre fille-ainée de la Reine Isabelle y est représentée à genoux, les mains jointes dans l'attitude de la prière devant la Sainte-Vierge. Son visage offre un grand cachet de portrait véritable. Un riche joyau brille à son front, et sa longue chevelure d'un blond-rouge est ramassée dans un réseau de soie blanche lié avec de petits cordons: un large et riche collier orne son col. Elle porte une robe de brocart d'or et à fleurs en soie verte dont les manches ne couvrent que le haut des bras; le bas laisse à découvert la chemise où l'on a figuré des plis abondants, et qui est ramassée en cinq endroits par autant de cordons, qui s'attachent à la bande-manche de la robe ou jupe. Sur cet habillement la princesse porte un tabard ou surtoût, couleur de laque cramoisie, ouvert par derrière à-peu-près jusqu'à la taille qu'entoure une ceinture de soie blanche. On doit supposer que l'ouverture sur le devant du tabard est égale à celle que l'on voit dans le portrait de sa mère: ainsi les deux figures expliquent mutuellement la coupe de ce vêtement: celui de la mère donne une idée parfaite de la forme qu'il a par devant, et celui de la fille de celle qu'il a par derrière. Une garniture de pierreries borde, dans le portrait de la princesse, le haut du vêtement, décolleté avec modestie. Les manches ouvertes et doublées, ainsi que tout le reste, de damas blanc, sont remarquables par leur longueur, et paraissent faites de deux ailes ou bandes, qui, en s'ouvrant près de l'épaule, tombent avec un effet pittoresque et descendent flottantes jusqu'aux pieds. Une bande de la manche droite paraît jetée sur l'épaule du même côté. La disposition pittoresque de ces draperies est extrêmement heureuse, tant sous le rapport de leur ampleur dans les parties éclairées que par les ondulations capricieuses et la chute de la manche et les bordures de tout le costume aussi étrange que curieux que porte la princesse.

(1) *Chor des Dames, ibidem.....*



Vélez Carlosa delop.

Imp. Lemercier Paris.

Emil. Hae. Vogel.

EL PRINCIPE DON JUAN HIJO DE LOS REYES CATOLICOS.

Estatu sobre su Mausoleo en Santo Tomas de Asti.

EL PRÍNCIPE DON JUAN DE ARAGON,

HIJO DE LOS REYES CATÓLICOS.

En la anterior estampa, presentamos á este noble príncipe en la aurora de sus dias, tomando su retrato de una interesante pintura coetánea: otro precioso monumento, la estatua sepulcral que aun se admira en la iglesia de Santo Tomás de Avila, nos le representa ahora en el temprano y lastimoso ocaso de su vida. La efigie de este *angel*, como le llamaba su excelsa madre, labrada en cándido mármol, ofrece gran carácter de verdad, no solamente en su noble y dulce semblante de facciones correctísimas, sino tambien en toda su persona y en sus vestidos y arreos, copiados á nuestro parecer con escrupulosa fidelidad y notable primor, de los que usó el príncipe. Yace el malogrado infante armado de punta en blanco. Sobre su armadura trae un manto rozagante con dos cuchilladas ó aberturas laterales por donde saca los brazos defendidos con brazales llenos de esquisitos adornos. Recoge y sujeta con ellos por ambos lados el ropaje, el cual cubre con abundantes y graciosos pliegues gran parte de la armadura, dejando solo las piernas descubiertas. Adorna el pecho rico collar del que pende un joyel por medio de una sutil cadenilla. Sus manos caen juntas en piadosa actitud apoyadas en la cruz de la espada tendida sobre su cuerpo. Una corona con menudos florones, guarnecida de pedrería, ciñe sus sienes y ajusta su cabellera graciosamente ordenada. Está acostado el real mancebo en un colchon lleno de adornos, reclinando su cabeza sobre dos almohadones muy bien labrados, y en otro apoya sus pies, porque su temprana edad no le permitió aspirar con proezas á asentarlos sobre perros ni leones.

El autor de esta curiosa estatua, cuyo nombre se ignora, muéstrase afortunadamente en este caso, tímido todavía. Su cincel aun no se ha ensayado ni medido con el de las magistrales obras de Donatelo y otros artistas que empezaban á venir de las orillas del Tiber y del Arno. Pero en cambio brilla esta escultura por una sencillez, por un candor de estilo y solemne reposo que sobrecoje el ánimo de santo respeto. La misma euritmica actitud, la disposición del conjunto, y hasta la uniforme caída de los pliegues de su ropaje, le dan un aspecto noble é imponente. Ni falta corrección en el modelado de las manos y cabeza; y sus facciones revelan grande analogía con las de su excelsa madre, así en la forma de la nariz, como en lo espacioso de la parte inferior de las mejillas. Todo dá indicios de haberse esculpido la estatua por alguno de los artistas indígenas de los que en aquella época dejaron tan graciosas esculturas en las Castillas, aunque amaestrados en muy diversa escuela que la del que labró el magnífico sepulcro sobre que descansa la estatua del príncipe. Este simulacro, á nuestro parecer, debió emprenderse poco despues de su defunción, mientras en Italia se buscaba un escultor de alta nombradía que acallase en cierto modo con la magnificencia de un sepulcro, el justo dolor de los desolados padres y el de la Nación entera.

Este artista fué Domenico Alessandro Florentino, el cual nos legó un monumento tan insigne, que así por la elegancia de su traza, como por lo excelente del trabajo, mereció á su autor que los albaceas del Cardenal Cisneros le encargasen el que debía guardar los restos mortales de este insigne prelado; si bien por fallecimiento del estatuario florentino lo concluyó B. Ordoñez ayudado de Tomas Forné y otros.

Los que hubieren visto el monumento sepulcral de los Reyes Católicos en la Real capilla de Granada, podrán formar una idea cabal del sepulcro del príncipe su hijo; sepulcro que si cede algun tanto al de sus gloriosos padres en suntuosidad, acaso le es superior en la excelencia de la escultura, digna ciertamente de las bellas producciones del célebre Sansovino, con cuyo magistral cincel diríase quiso rivalizar en esta obra Domenico Alessandro.

El primer cuerpo de este túmulo tiene unos once pies de alto y es el mas ostentoso y principal por la gran riqueza de figuras y adornos que lo decoran. Inclínanse sus cuatro lados levemente hácia el centro, así como el cuerpo superior, viniendo á presentar de este modo una forma algun tanto piramidal de muy agradable efecto. Todos sus lados tienen un medallón en el centro, con trofeos y otros adornos del mas esquisito gusto; pero los dos mayores ofrecen al espectador un conjunto de esculturas y entalles de grandísima belleza. En el medallón del centro del tablero que mira al lado del Evangelio, está la Santa Virgen sentada, sosteniendo á su divino Hijo con el brazo izquierdo,

Dans la gravure précédente, nous avons montré ce noble prince à l'aurore de sa vie, en reproduisant ses traits d'après une intéressante peinture contemporaine. Ici, un autre monument de grande valeur, la statue funéraire que l'on admire encore aujourd'hui dans l'église de Saint-Thomas d'Avila, nous le représente vers le précoce et douloureux déclin de son existence. La statue de cet *ange*, comme l'appelait son auguste mère, est en marbre blanc: elle offre un puissant caractère de vérité, dans sa noble et douce physionomie, dont les traits sont d'une exquise pureté, et aussi dans tout son ensemble, son maintien, ses vêtements, et jusque dans les moindres détails du costume copié, à ce qu'il nous paraît, d'après celui du prince avec une fidélité scrupuleuse et un remarquable bonheur. Le malheureux enfant est couché, armé de pied en cap, et, sur son armure, il porte un manteau flottant avec deux taillades, sorte d'ouverture sur les côtés pour laisser passer les bras. Il a aussi des brassards d'une élégante ornementation, sur lesquels sont retroussés et assujettis deux pans du manteau, couvrant de ses plis ondoyants et magnifiques l'armure presque entière, et ne laissant à découvert que les jambes. La poitrine est parée d'un riche collier d'où pend un joyau retenu par une petite chaîne. Les mains retombent dans une attitude pieuse, s'appuyant sur la croix de l'épée qui est placée sur le corps. Une couronne à petits fleurons, garnie de pierres entoure la tête et la chevelure, arrangée avec beaucoup de grâce. Le royal adolescent repose sur un matelas richement ornementé; il penche la tête sur deux coussins et appuie ses pieds sur un autre, son extrême jeunesse ne lui ayant pas permis de se signaler par de hauts faits d'armes, et par suite de les appuyer sur des chiens ou des lions.

L'auteur inconnu de cette curieuse statue montre encore, heureusement dans ce cas-ci, de la timidité. Son ciseau, ne s'est pas jusqu'ici essayé ni mesuré avec les œuvres de maître de Donatello et d'autres artistes qui commençaient à arriver des bords du Tibre et de l'Arno. Mais en revanche cette sculpture se fait remarquer par une simplicité, un cachet de candeur et par une expression de solennité dans le repos qui surprend l'âme et la plonge dans une sainte extase. L'attitude et la disposition eurhythmiques de l'ensemble, la chute même uniforme des plis du vêtement lui donnent un aspect noble et imposant. Le modelé des mains et de la tête ne manque pas d'une certaine correction et les traits révèlent une analogie remarquable avec ceux de la grande princesse, sa mère, tant dans les lignes du nez que dans le développement de la partie inférieure des joues. Tout indique que la statue a dû être sculptée par un artiste du pays, du nombre de ceux qui, à cette époque, enrichirent les Castilles de travaux si gracieux, bien qu'appartenant à une école toute différente de celle de l'auteur du magnifique tombeau sur lequel la statue repose. Ce monument, à notre avis, dut être commencé peu de temps après sa mort, tandis que l'on cherchait en Italie un sculpteur de haute renommée qui vint, en reportant leur attention sur les merveilles de son tombeau, distraire la juste et profonde douleur où étaient plongés ses parents et la nation toute entière.

Ce fut le florentin Domenico Alessandro qui dota la Castille d'un monument tellement remarquable par l'élégance du plan et la beauté du travail, que les exécuteurs testamentaires du Cardinal Cisneros en choisirent l'auteur pour lui confier la construction du mausolée destiné à garder les cendres de l'illustre prélat. Mais le statuaire florentin étant mort, ce fut B. Ordoñez qui fut appelé à le terminer avec l'aide de Tomas Forné et d'autres.

Ceux qui ont pu voir le monument funèbre élevé aux Rois Catholiques dans la chapelle royale de Grenade, seront à même de se faire une idée exacte du tombeau du Prince, leur fils: un peu moins somptueux sans doute que celui des glorieux auteurs de ses jours, il lui est peut-être supérieur sous le rapport de la perfection de la sculpture, digne incontestablement des belles productions de Sansovino, dont Domenico Alessandro aurait pris à tâche, dirait-on, d'égaliser dans cet ouvrage le ciseau de maître.

Le premier corps du mausolée a environ 11 pieds de haut: c'est le plus éclatant et le principal par la richesse de figures et d'ornements qui le décorent. Ses quatre côtés inclinent légèrement vers le centre, de même que le corps supérieur, et présentent ainsi au sommet une disposition pyramidale, de l'effet le plus agréable: tous les quatre renferment au milieu un médaillon avec des trophées et d'autres ornements d'un goût exquis: les deux plus grands surtout offrent au spectateur un ensemble de sculptures et de détails ouvragés d'une grande beauté. Dans le médaillon, au centre de la table tournée du côté de l'Évangile, on voit la Sainte-Vierge assise, soutenant l'enfant Jésus du bras

y un libro en la mano derecha. Dentro de cuatro graciosas ornacinas, dos á cada lado de esta imagen, están en alto relieve esculpidas las Virtudes Cardinales, así como en el lado opuesto las Teologales, resaltando en todas ellas aquel sábio y elegante modelado que distingue á los estatuarios italianos del siglo de oro de las artes. Llenan los espacios que separan estos nichos entre sí, varios trofeos bélicos, enlazados con preciosísimas guirnalda de flores y frutas del mas delicado cincel. Para evitar la línea ó esquinas agudas y desagradables de los ángulos, se ven estos revestidos de un hipogrifo cuya doble cola fenecce en los garbosos y conocidos rosetones rodeados de vástagos, hojas de acanto y otros menudos follajes, que enroscándose donosamente á manera de volutas, llenan aquel espacio triangular entre las alas del hipogrifo.

Levántase sobre este cuerpo otro de menor altura con perfil de talon, guarnecido de cuatro grandes guirnalda de frutas y flores, decorando los espacios que dejan libres varios trofeos de guerra. En el centro de cada lado un grupo de dos graciosos niños sostienen el escudo de armas del Príncipe, sobre cuya corona aparece el águila simbólica de San Juan Evangelista, la cual tomaron por timbre los Reyes Católicos. Termina todo este cuerpo un gracioso cornisamento en direccion inversa para continuar la línea piramidal, sobre cuyo plano descansa la cama y estatua que reproduce la adjunta estampa. El borde del plano tenia adornos de palmetas á manera de antefixas ó balaustrés interrumpidas solamente en el centro de los dos lados mayores por un leon de excelente escultura, pero hoy día han desaparecido la mayor parte.

Dos hermosos genios ó ángeles figuran sostener un medallon que decora el centro del lado menor del primer cuerpo en frente del altar. En él se lee el siguiente epitafio:

D. O. M.

JOANES HISPANIARUM PRINCEPS,
VIRTUTUM OMNIUM BONARUM ARTIUM, CHRISTIANÆ RELIGIONIS VERUS CULTOR,
PATRIÆ PARENTUMQUE AMANTISSIMUS,
QUI PAUCIS ANNIS, MAGNA PRUDENTIA, PROBITATE, PIETATEQUE MULTA BONA CONFECIT,
CONDITUR HOC TUMULO,
QUEM FERDINANDUS CATHOLICUS REX INVICTUS, ECCLESIE DEFENSOR,
OPTIMUS, PIUS, PATER CONDERE IMPERAVIT,
GENITRIX VERO ELISABETH REGINA PUDICISSIMA,
ET OMNIUM VIRTUTUM ARMARIUM, TESTAMENTO FIERI JUSSIT.
VIXIT ANNIS XIX. OBIT MCCCCXIII.

Esta inscripcion manifiesta que los augustos padres del príncipe mandaron hacer el espresado monumento, pero que la Reina Católica quiso costearlo y así lo declara esta ilustre matrona en una cláusula de su testamento mandando «que se le haga al príncipe su hijo una sepultura de alabastro en el monasterio de Santo Tomás, cerca de la Ciudad de Avila.» El sepulcro, como es sabido, se hizo de excelente mármol de Carrara.

No omitiremos el siguiente pasaje que se lee en un manuscrito referente á la ciudad de Avila: «Se vé en este sepulcro la efigie del príncipe muy bien retratado que dió su esposa Margarita, y para mas adorno la Reina Católica mandó hacer la reja.» ¿Podrá interpretarse esta especie en el sentido de que la espresada viuda encargase labrar la efigie de su esposo antes que se hubieran perdido de la memoria sus nobles facciones y traeres? Ya dijimos que esta escultura es de mano diferente que la del mausoleo y que tiene grande aspecto de individualidad. Don Luis Pacheco, en sus apuntaciones de Avila, folio 20, escribe «que fué hecho este sepulcro en Italia de orden de la princesa Margarita viuda del príncipe.» De tan encontradas opiniones pudiera deducirse que la madre y esposa de D. Juan concurren á la construcción del monumento, la primera costeando el todo ó la mayor parte, y la segunda interviniendo en su construcción, acaso cuando residia en Italia desposada, en segundas nupcias, con Emanuel Filiberto, duque de Saboya; hallándose así en el caso de conocer el mérito del espresado escultor florentino, sin que fuera inverosímil el que tambien mandase hacer á sus expensas la efigie ya descrita. Ni dejó la ilustre hija de Maximiliano de pagar espléndido tributo á la memoria de su malogrado esposo. Por un documento que debe existir en el archivo del ex-convento de Santo Tomás, se vé que la noble viuda demorando por algun tiempo en el cuarto real de este monasterio, hace en varias veces merced de limosnas, joyas de oro, plata, perlas y piedras preciosas y dineros de juro, «para que los religiosos presentes y venideros rueguen por el alma de mi esposo y por la mia..... por la mucha devocion que he tomado en esta casa el tiempo que he estado.»

Este depósito sepulcral, se halla hoy día harto mutilado en algunas partes por el abandono en que se ha tenido. ¡Ojalá que mayores devastaciones no lleguen á destruir mas esta gloriosa memoria de tan noble príncipe, á la vez que insigne trofeo de las artes!

gauche et un livre dans la main droite. Quatre gracieuses niches, placées deux par deux de chaque côté de ce groupe, contiennent les vertus cardinales, en haut relief: au côté opposé sont les vertus théologiques. Dans toutes brillent cette pureté et cette élégance dans le modelé qui distinguent les statuaires italiens du siècle d'or des arts. Les espaces qui séparent entr'elles ces niches, sont remplis par des trophées guerriers enlacés de délicieuses guirlandes de fleurs et de fruits du travail le plus délicat. Pour couper la ligne et éviter l'effet choquant des angles à pointes aigües, on y a accolé un hippogriffe dont la double queue se termine, comme d'usage, en rosaces gracieuses, entourées de rejets, de feuilles d'acanthé, et d'autre léger feuillage qui, en s'enlaçant capricieusement en manière de volutes, garnissent l'espace triangulaire laissé entre les ailes de l'hippogriffe.

Ce corps est surmonté d'un autre d'une élévation moindre, avec le profil d'un talon portant quatre grandes guirlandes de fruits et de fleurs qui parent les espaces laissés à découvert par plusieurs trophées guerriers. Au centre, de chaque côté, un groupe de deux jolis enfants supporte l'écusson du prince dont la couronne est surchargée de l'aigle symbolique de Saint-Jean l'Évangéliste que les Rois Catholiques prirent comme timbre dans leurs armes. Une élégante corniche termine tout ce corps et va en sens inverse continuer la ligne pyramidale sur le sommet de laquelle reposent la couche et la statue que reproduit la gravure. Le bord de la table supérieure avait pour ornement des palmettes disposées en forme d'antifixes-galerie qu'interrompait, mais au centre seulement des deux côtés les plus grands, un lion d'un travail parfait: la majeure partie en a malheureusement disparu aujourd'hui.

Deux beaux génies ou anges paraissent soutenir le médaillon qui orne le centre d'une des deux faces les plus étroites du premier corps, celle qui est tournée vers l'autel. On y lit l'építaphe suivante:

D. O. M.

JOANNES HISPANIARUM PRINCEPS
VIRTUTUM OMNIUM BONARUM ARTIUM, CHRISTIANÆ RELIGIONIS VERUS CULTOR,
PATRIÆ PARENTUMQUE AMANTISSIMUS,
QUI PAUCIS ANNIS, MAGNA PRUDENTIA, PROBITATE, PIETATEQUE MULTA BONA CONFECIT,
CONDITUR HOC TUMULO,
QUEM FERDINANDUS CATHOLICUS REX INVICTUS, ECCLESIE DEFENSOR,
OPTIMUS, PIUS, PATER CONDERE IMPERAVIT,
GENITRIX VERO ELISABETH REGINA PUDICISSIMA,
ET OMNIUM VIRTUTUM ARMARIUM, TESTAMENTO FIERI JUSSIT.
VIXIT ANNIS XIX. OBIT MCCCCXIII.

Cette inscription montre que les augustes parents du prince ordonnèrent tous deux l'érection du monument, mais que la Reine Catholique voulut se charger de tous les frais: c'est ce que cette illustre princesse déclare dans une des clauses de son testament où elle ordonne que l'on fasse pour le prince, son fils, une tombe en albâtre dans le monastère de Saint-Thomas près de la ville d'Avila. Le tombeau, comme on le sait, fut exécuté en marbre de Carrare de la plus grande beauté.

Nous ne devons pas omettre ici le passage suivant que l'on trouve dans un vieux manuscrit sur la ville d'Avila: «On voit sur ce tombeau la statue du prince, d'une grande ressemblance: elle fut donnée par Marguerite, son épouse, et la Reine Catholique, pour plus d'ornement, fit faire la grille.» ¿Doit-on interpréter cette assertion dans le sens que la veuve du prince aurait fait sculpter l'effigie de son époux avant que l'on n'eût perdu la mémoire de ses nobles traits ainsi que de son costume et des ornements qui le rehaussaient? Nous avons déjà dit que cette sculpture est d'une main différente de celle qui exécuta le mausolee, et qu'elle offre un grand cachet d'individualité. D. Luis Pacheco dans ses notes sur Avila, fol. 20, dit «que ce tombeau fut fait en Italie par ordre de la princesse Marguerite, veuve du prince.» On pourrait conclure de tant d'opinions contraires que la mère et l'épouse de D. Juan concoururent à la construction du monument, la première en faisant tous les frais ou la plus grande partie des frais, et la seconde en prenant part peut-être à son érection, lorsqu'elle résidait en Italie, mariée en secondes nocces à Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et était ainsi à même de connaître le mérite du sculpteur florentin, dont il a été question; il ne serait pas invraisemblable non plus qu'elle ait pu commander pour son compte l'effigie que nous venons de décrire. L'illustre fille de Maximilien paya encore un magnifique tribut à la mémoire de son malheureux époux. On voit par un document qui doit exister dans les archives de l'ex-convent de Saint-Thomas que la noble veuve, pendant un séjour de quelque temps qu'elle fit dans ce monastère, où elle habitait les appartements royaux, distribua à diverses reprises des largesses en aumônes, joyaux d'or, d'argent, et perles et pierres précieuses et de grandes sommes en juro, «a fin que les religieux du temps et leurs successeurs prient pour l'âme de mon époux et pour la mienne..... pour la grande dévotion que j'ai prise dans cette maison le temps que j'y suis restée.»

Ce dépôt sepulcral se trouve aujourd'hui dans un assez triste état de délabrement par suite de l'abandon où on l'a laissé. Espérons que les ravages s'arrêteront là et que nous n'aurons point la douleur de les voir s'exercer davantage sur un monument qui a le double et glorieux mérite de rappeler la mémoire d'un prince illustre et d'être à la fois un admirable chef-d'œuvre de l'art.



Valencia Callezosa 1849

En. de J. J. Navarro Jara de S. M. C. Madrid

B. Blanco 117

DOÑA JUANA, ESPOSA DE FELIPE EL HERMOSO.

llamada la loca.

DOÑA JUANA DE ARAGON,

LLAMADA LA LOCA.

Un accidente lastimoso, que como dice el historiador Solís, «destempló la armonía de su entendimiento» frustró las esperanzas que cifraron los Reyes Católicos en su hija la princesa Doña Juana, nacida para heredera de sus vastos dominios el año 1479. Su fácil comprensión hizo que se aventajara aun á muchos hombres en estudios poco comunes á su sexo. A los diez y seis años casó con el archiduque de Austria Don Felipe, llamado *el Hermoso*, hijo del emperador Maximiliano I y de Doña Maria, señora de Borgoña y Flandes. En breve logró sucesión, pues el año 98 nació su primera hija Doña Leonor, que casó sucesivamente con los reyes de Portugal y Francia, Don Manuel y Francisco I, quedando viuda de entrambos, y en 1500 dió á luz en Gante al que, jóven aun, se distinguió con el célebre nombre de Carlos V.

Declarada sucesora en los reinos de Castilla y Aragon, vino con su esposo á España, donde en 1502 fueron jurados en Toledo por principes de Asturias. Entonces comenzó Doña Juana á dar señales de perturbacion mental, nacida, segun unos, de causas puramente físicas, y como afirman otros, del excesivo amor que profesaba á su marido. Ello es que muerta su madre Doña Isabel, vuelta á España en abril de 1506, hecha cargo del gobierno inmediatamente, y habiendo perdido de pronto á su esposo en Burgos por setiembre del mismo año, acabó de perder tambien por completo el uso de su razon, sin que en tantos años como vivió despues se repusiese de su desvario y alucinamiento, no cuidándose en nada de su persona, incapaz de atender al gobierno de sus estados, y clavados siempre los ojos en el féretro de Don Felipe, que hizo conducir á Tordesillas y poner á la vista del palacio donde habitaba. Tal fué la vida de esta desventurada señora, destinada al parecer á mejor suerte desde la cuna. Espiró el 11 de abril de 1555 á la edad de 76 años, habiendo llevado nombre de reina por espacio de cincuenta. Su cadáver fué conducido á Granada y sepultado junto al de su esposo y los de sus padres. Ademas de doña Leonora y de Carlos V tuvo otros cuatro hijos: Doña Isabel, que casó con el rey de Dinamarca, Cristiano II; Don Fernando, rey que llegó á ser de Hungría y Bohemia, por su enlace con la heredera de estos reinos; Doña Maria, esposa que fué de Luis, tambien rey de Bohemia y Hungría, y Doña Catalina, á quien tuvo ya viuda, que andando el tiempo, fué muger de Don Juan III de Portugal.

Contemporáneo es de la graciosa cuanto infortunada princesa, el retrato que exhibimos y fiel expresion de su mental dolencia y del estado de su alma. La cabeza baja, los párpados tumidos y enrojecidos por el llanto velando casi por completo las grandes pupilas de sus empañados ojos y la incierta y vaga mirada, pintan su espíritu agitado por los celos ó abatido por la pérdida del objeto amado.

¡Qué contraste entre la madre y la hija! ¡No parece sino que la Providencia hubiese querido contrapesar á la robustez y elevacion de ánimo y las dotes intelectuales de la una con la debilidad y decaimiento de la otra!

Doña Juana está ataviada con el traje de la lujosa córte de Borgoña. Sobre la toca inferior que es anaranjada con adornos de menudas flores, trae una gran cofia de terciopelo negro, tan estraña como exótica en España, denominada *cubrichel* de *couvre cher* ó *couvre cuer*, que es como se designaba en Francia donde se habia generalizado por los tiempos de Luis XI y Luis XII, y á la cual Olivier de la Marche, gentil-hombre de la córte de Borgoña, dá el nombre genérico de *coueffe*. (1) Por lo comun, como puede verse en los cuadros y tapices de la

Un evènement douloureux en dérangeant, comme le dit l'historien Solís, l'harmonie de ses facultés intellectuelles, frustra les espérances que les monarques Catholiques avaient fondées sur leur fille, la princesse Jeanne, née en 1479, et destinée à être l'héritière de leurs vastes états. Ses heureuses dispositions naturelles lui donnèrent une supériorité marquée, même sur bien des hommes, dans des études fermées d'ordinaire aux personnes de son sexe. A seize ans elle épousa l'archiduc d'Autriche Philippe, surnommé *le Beau*, fils de l'empereur Maximilien et de Marie, héritière de Bourgogne et de Flandres. Elle ne tarda pas à avoir des enfants: car en 1498 naquit sa première fille, Doña Leonor, qui mariée deux fois, d'abord avec le roi de Portugal D. Manuel et ensuite avec François I, roi de France, resta deux fois veuve: en 1500 Jeanne donna naissance, dans la ville de Gand, à un prince qui fut Charles V.

Déclarée héritière des royaumes de Castille et d'Aragon, elle vint avec son époux en Espagne, où on leur prêta, en 1502 dans la ville de Tolède, serment de fidélité comme prince et princesse des Asturies. C'est à cette époque que Jeanne commença à donner les premiers signes d'un égarement d'esprit qui provenait, au dire des uns, de causes purement physiques, et suivant d'autres, de la passion portée à l'extravagance qu'elle professait par son mari. Ce qu'il y a de certain c'est que de retour en Espagne au mois d'avril 1506, à la mort de sa mère Doña Isabel, et après avoir pris immédiatement en mains les rênes du gouvernement, la perte subite de son mari, arrivée dans le courant du mois de septembre de la même année, à Burgos, fut suivie de la perte complète de l'usage de sa raison, sans que jamais durant les longues années qui lui restèrent de vie, elle sortit de son égarement et de sa folie: oublieuse des soins de sa personne, incapable du gouvernement de ses états, on la vit les yeux toujours fixés sur le cercueil de Philippe, qu'elle fit conduire à Tordesillas et exposer en vue du palais qu'elle habitait. Telle fut l'existence de cette reine malheureuse à qui sa naissance paraissait promettre une toute autre destinée. Elle rendit le dernier soupir le 11 avril 1555 à l'âge de 76 ans après avoir porté le nom de reine pendant l'espace de cinquante ans. Outre Doña Leonor et Charles V, elle eut quatre autres enfants de son mariage: Doña Isabel, qui épousa le roi de Danemarque Christian II, D. Fernando, qui devint roi de Hongrie et de Bohême par son mariage avec l'héritière de ces deux couronnes, Doña Maria, femme de Louis, qui fut également roi de Bohême et de Hongrie, et Doña Catalina, née après la mort de son mari, et qui fut avec le temps, femme de Don Juan III de Portugal.

Le corps de Jeanne fut conduit à Grenade où il fut déposé à côté de celui de son époux et des restes mortels de Ferdinand et d'Isabelle.

Le portrait que nous donnons ici est contemporain de cette gracieuse autant qu'infortunée princesse et présente une expression fidèle de son infirmité mentale et de ses souffrances morales. La tête baissée, les paupières gonflées et rougies par les pleurs voilant presque complètement les grands prunelles de ses yeux baignés de larmes et le regard vague et incertain, peignent l'état de son esprit agité par la jalousie ou abattu par la perte de l'objet aimé.

Quel contraste entre la mère et la fille! On dirait que la Providence s'est plu à contrepeser la vigueur et la grandeur d'âme et les hautes facultés intellectuelles de l'une avec la faiblesse et la prostration de la autre!

Doña Juana est parée du riche costume de la cour fastueuse de Bourgogne. Sur la toque de dessous, qui est de couleur orange réhaussée de petites fleurs, elle porte une grande coiffe de velours noir, aussi singulière qu'étrangère à l'Espagne, appelée *cubrichel* du mot *couvre-cher* ou *couvre-cuer*, nom sous lequel on le désignait en France où la mode en était devenue générale sous les règnes de Louis XI et de Louis XII; Olivier de la Marche, gentilhomme de la cour de Bourgogne, lui donne le nom générique de *coueffe* (1). D'ordinaire, comme on peut le

(1) Este tocado, que reemplazó en Francia á otros tan estravagantes que puso en moda Isabel de Baviera y llamados *Henins* segun algunos autores franceses, lo inventó la reina Ana de Bretaña, esposa de Luis XII. El autor del breve tratado de trages en la obra «*Du moyen age*» dice que: «*sous Louis XII la regne Anne inventa une coiffure basse plus ou moins coiffure de veuve, qui consistait en une pièce d'étoffe velours ou autre, noir ou violet, encadrant la figure par dessus d'autres bandes blanches et retombant sur le dos et les épaules. Les manches des robes requrent aussi des espèces de bords ou retroussis.*»

En el retrato de la espresada reina Ana que se ve entre las miniaturas de su devocionario, está casi exactamente representada con el mismo traje y cubrichel y demás prendas del vestido de Doña Juana. El citado Olivier de la Marche despues de explicar en su curioso libro de «*Parlement des Dames*» la alegoría de la *coueffe*, con dibujo casi igual al de nuestro retrato de Doña Juana, habla de los *chaperons de velours (parés) d'affiquets d'or, de chaynes, de pailletes, etc.*, etc.

(1) Cette coiffure qui remplaça en France les coiffures extravagantes mises à la mode par Isabelle de Bavière et appelées *Henins*, d'après quelques auteurs français, devait son invention à Anne de Bretagne, femme de Louis XII. L'auteur du petit traité des costumes dans l'ouvrage «*Du moyen age*» dit que «*sous Louis XII la regne Anne inventa une coiffure basse, plus ou moins coiffure de veuve, qui consistait en une pièce d'étoffe velours ou autre, noir ou violet, encadrant la figure par dessus d'autres bandes blanches et retombant sur le dos et les épaules. Les manches des robes requrent aussi des espèces de bords ou retroussis.*»

Dans le portrait de la reine Anne que l'on voit dans son livre de dévotions elle est représentée presque exactement avec le même costume, le cubrichel, et les autres ornemens de la robe que porte Doña Juana. Olivier de la Marche, dont il vient d'être question, après avoir expliqué dans son livre curieux du «*Parlement des Dames*» l'algégorie de la *coueffe*, dans un dessin presque identique à celui de notre portrait de Doña Juana, parle des *chaperons de velours (parés) d'affiquets d'or, de chaynes, de pailletes, etc.*, etc.

escuela de Brujas, adornaba este cubrichel, entre las grandes señoras, extraordinaria profusion de perlas y pedrería; pero el de Doña Juana solo tiene recamados los bordes con graciosos arabescos de oro y seda de colores. Tan poco elegante tocado que eclipsaba la cabellera de las damas no se aclimató por fortuna en España por innecesario é incómodo bajo la suave temperatura de su cielo, así es que rara vez le encontramos en los retratos de aquella época.

Un pañuelo negro bordado de oro (1), cubre el pecho de la princesa, sobre el cual pende de un cordón, negro también, un gran rubí contornado de diamantes. El vestido color de carmin encendido con anchas y largas mangas ó *mangas bobas*, aunque de menor longitud que las que se trajeron desde el siguiente reinado de Carlos V, hasta la segunda muger de Felipe II, está ribeteado de ricas pieles en toda su circunferencia y guarnecido de rosetas de oro esmaltadas de blanco y verde con una piedra preciosa y un grupo de tres perlas alternativamente en su centro. Debajo de esta ropa se descubre otra rogiza galoneada de oro en los bordes y todo el traje está ceñido al talle por una cintura de oro, de la cual pende una de sus estremidades que solian llegar hasta los pies.

La curiosa tabla tipo de la estampa tiene todo el aspecto de verdadero retrato sacado del natural. La firmeza y esmero en la ejecución, lo acabado de los detalles, el brillante esmalte de los colores y la transparencia de las tintas, justifican la suposición de que sea obra de alguno de aquellos pintores de Brujas, que nos dejaron tantas y tan preciosas joyas del arte en el siglo XV. Las dimensiones de la tabla son las adoptadas generalmente en aquella época para los retratos que conservaban las familias. Apenas tiene pie y medio castellanos de longitud (tres decímetros) y á juzgar por su anchura, debía estar unida con goznes giratorios á otra que fuese el retrato del archiduque su marido, acaso la misma que posee un aficionado á bellas artes en esta corte.

Confirma en cierto modo la originalidad de la pintura, el inventario de objetos de arte y lencería de lujo que dejó la cuñada de nuestra princesa, Margarita de Austria, esposa del malogrado príncipe Don Juan, la cual tenia pensionado al célebre pintor Van Orley. En este curioso inventario escrito en la mayor parte por la misma princesa, enumerando muchas pinturas de devoción y retratos pequeños, designa algunos de estos ejecutados por los célebres *Hans Hemling*, *Maestro Rogier*, (*Van der Weyden?*) y *Maestro Miguel (Wohlgemuth?)*.

Citaremos tres artículos que hacen á nuestro objeto: «*Un petit double tableau en l'un des costez duquel est le feu roy dom Philippe et en l'autre Madame ayant un béguin en sa teste... Un autre petit tableau du roy dom Philippe de Castille, pourtant robe de drap d'or fourré de sables... Autre tableau de la royne donna Joanna mère du roy qui est aujourd'hui, etc.*» (2) Estos y otros muchos retratos del expresado inventario, son de dimensiones tanto ó mas reducidas que la del original, propiedad del autor de esta obra, el cual ha servido de tipo para la estampa que publicamos.

(1) Olivier de la Marche le llama *Gorgerette*. Era generalmente de tela muy fina y usado en España desde el tiempo de Enrique III.

(2) *Correspondance de l'Empereur Maximilien I et de Margherite d'Autriche sa fille...* forma parte de la Colección de documentos publicados por la *Société de la histoire de France*.

voir dans les tableaux et les tapisseries de l'école de Bruges, ce cubrichel était chargé chez les dames de la haute classe d'une profusion extraordinaire de perles et de pierreries, mais celui de Doña Juana a seulement les bords brochés de gracieuses arabesques d'or et de soie de couleurs. Une coiffure aussi peu élégante et qui cachait la chevelure des dames ne fit pas heureusement fortune en Espagne où la douceur du climat le rendait gênante plutôt que nécessaire: aussi la retrouvons-nous rarement dans les portraits de cette époque.

Une guimpe noire brodée d'or (1) recouvre la poitrine sur laquelle est suspendu à un cordon noir également un gros rubis entouré de diamans. La robe couleur carmin vif à manches longues et amples ou manches ouvertes, moins traînante que celles qui se portèrent à partir du règne suivant de Charles V jusqu'au temps de la seconde femme de Philippe II, est bordée de riches fourrures dans toute sa circonférence et garnie de petites roses d'or émaillées de blanc et de verd avec une pierre précieuse ou un groupe de trois perles alternant au centre. Ce vêtement en laisse voir un autre par-dessous, d'une couleur rougeâtre galonné d'or sur les bords; la robe est assujettie par une ceinture d'or qui laisse pendre un de ses bouts jusqu'aux pieds.

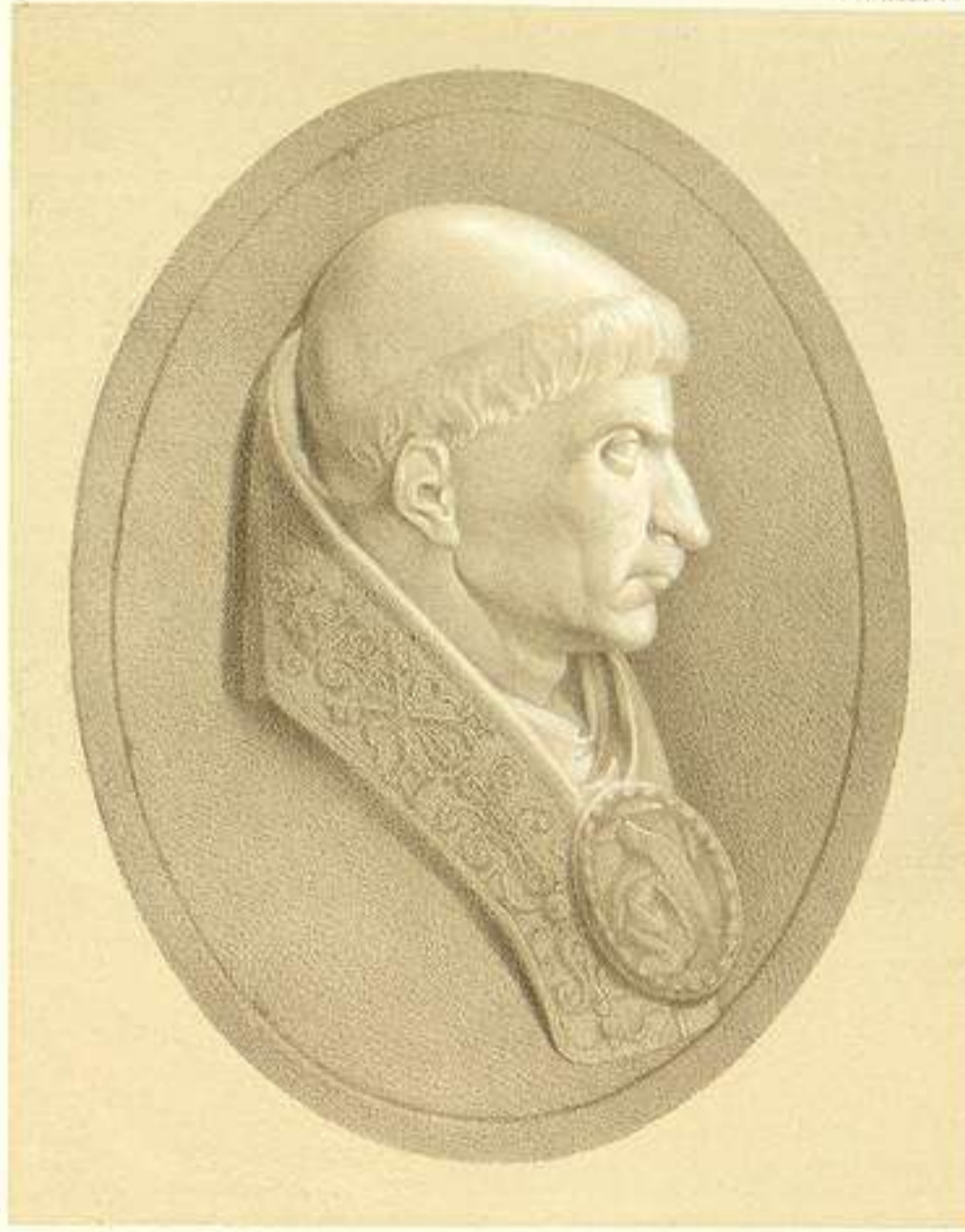
Le tableau curieux qui a servi de modèle pour la gravure offre toutes les apparences d'un portrait vrai fait d'après nature. La fermeté de la touche et la netteté de l'exécution, le fini des détails, l'émail brillant des couleurs et la transparence des teintes justifient la supposition que c'est l'œuvre de quelqu'un de ces peintres de Bruges qui nous ont laissé tant de travaux précieux, véritables bijoux de l'art au XV^e siècle. Les dimensions de ce tableau sont celles qui étaient généralement adoptées à cette époque pour les portraits que l'on conservait dans les familles. Il a à peine un pied et demi castillan de long (trois décimètres) et à en juger par sa largeur devait être joint par des gonds à un autre qui était sans doute le portrait de l'archiduc, son époux, le même peut-être que possède un amateur des beaux-arts à Madrid.

L'originalité de la peinture est confirmée jusqu'à un certain point par l'inventaire des objets d'art et du linge de luxe que laissa la belle-sœur de notre reine Margherite d'Autriche, femme du malheureux prince D. Juan, et dont le peintre Van Orley était pensionnaire. Dans ce curieux inventaire, écrit en grande partie de la main même de la princesse, et dans l'énumération d'une foule de peintures de dévotion et de portraits de petites dimensions, elle en désigne quelques-uns exécutés par les célèbres *Hans Hemling*, *Maitre Rogier (Van der Weyden?)* et *Maitre Michel (Wohlgemuth?)*.

Nous en citerons trois articles qui ont rapport à notre sujet: «*Un petit double tableau en l'un des costez duquel est le feu roy dom Philippe et en l'autre Madame ayant un béguin en sa teste... Un autre petit tableau du roy dom Philippe de Castille, pourtant robe de drap d'or fourré de sables... Autre tableau de la royne donna Joanna, mère du roy qui est aujourd'hui, etc.*» (2) Ceux-ci et beaucoup d'autres portraits de cet inventaire sont de dimensions tout aussi réduites ou davantage que celles de l'original qui est la propriété de l'auteur de cet ouvrage, et qui a servi de modèle pour la gravure que nous publions.

(1) Olivier de la Marche l'appelle *Gorgerette*. Elle était d'ordinaire de toile très-fine et était en usage en Espagne depuis le temps d'Henri III.

(2) *Correspondance de l'empereur Maximilien I et de Margherite d'Autriche, sa fille...* fait partie de la collection des *Documents publiés par la société de histoire de France*.



H. Casado delgado

Lab. de J. Duro, Madrid

V. de Cardenas del

DEL CARDENAL CISNEROS.

REPRESENTADO EN SU VIRILIDAD Y EN SUS ULTIMOS AÑOS, SACADO DE DOS MEDALLONES ORIGINALES HECHOS DEL NATURAL.

EL CARDENAL CISNEROS.

No se recordará jamás el memorable reinado de D. Fernando y Doña Isabel la Católica, sin rendir un justo tributo de admiración y respeto al insigne varón que tanto ha contribuido á engrandecerle con el ejemplo y el consejo, con la fortaleza de su elevado carácter, las inspiraciones del más noble y desinteresado patriotismo y la profunda política del hombre de estado superior á las circunstancias más difíciles, y nacido para dominarlas. Esta gloria estaba reservada al humilde franciscano Fr. Francisco Ximenez de Cisneros, que de la oscuridad del claustro, vino á regir los destinos de la monarquía española para llenarla de gloria y de merecimientos, y ofrecerla á la admiración del mundo tan grande por sus triunfos inmortales y su robusto poderío, como por sus colosales empresas y su civilización y cultura.

Cuando más embravecida estaba la anarquía en los dominios de Castilla, débil y combatido el trono, y temerosos y desasogados los pueblos, nació Ximenez de Cisneros el año de 1456, en Torrelaguna, humilde lugar de la provincia de Madrid, pero realzado ya su nombre con haber sido la cuna del célebre poeta Juan de Mena. Aunque de limpio linaje y de honradas costumbres sus padres eran pobres y desvalidos. Nada perdonaron, sin embargo, para cultivar el distinguido talento de su hijo, bien ajenos sin duda de los altos destinos que la Providencia le tenía reservados. Muy distante él mismo de esperarlos y midiendo su porvenir por la oscura condición de su familia, estudió derecho canónico en Salamanca, obligado para sostenerse á dar lecciones de repaso á los cursantes de la universidad sus compañeros. Pasando después á Roma en solicitud de alguna prebenda según la costumbre de aquellos tiempos, regresó á su país con un *mandato de providendo*, en virtud del cual tomó posesión de uno de los beneficios de Uzeda, poco distante del lugar donde había nacido. Esta manera de ingresar en el estado eclesiástico, aunque honrosa y legítima y entonces harto general, hasta tal punto escitó el encono del Arzobispo Carrillo, que sin otra causa conocida le encerró por espacio de seis años en los castillos de Uzeda y Santorcaz. Libre al fin de tan largo é inmerecido encierro se trasladó á Sigüenza donde hizo buenas relaciones, obteniendo el cargo de provisor del gran Cardenal D. Pedro Gonzalez de Mendoza. Así empezaba á sonreírle la fortuna; pero sin dejarse fascinar por sus halagos, y despreciando el porvenir, consultó solo su modestia para tomar el hábito de San Francisco en el convento recién fundado de San Juan de los Reyes de Toledo, donde fué el primer novicio que ingresó el año de 1484, á los 42 de su edad. Con el hábito cambió también el nombre bautismal de Gonzalo por el de Francisco, pasando después á la Salceda, donde atendidas sus virtudes y reconocido mérito fué elegido Guardián, por ventura á despecho de su humildad y naturales inclinaciones.

De esta oscuridad del claustro tan acomodada á su carácter, le hizo salir el Cardenal Mendoza que, conocedor de sus altas cualidades, le propuso á Isabel la Católica para confesor suyo en remplazo del P. Fr. Hernando de Talavera, que no pudo continuar en tan grave cargo. Cuando la augusta Princesa hubo de reconocer por experiencia propia el distinguido mérito de su director espiritual, le propuso, después de dos años de pruebas, en el de 1495, para Arzobispo de Toledo, por fallecimiento del Cardenal Mendoza. Era un día de viernes santo, y la Reina acabando de confesar con él, le entregó las bulas pontificias de su nuevo cargo sin enterarle de su contenido. Cuando Cisneros le hubo conocido, exclamó en los primeros momentos de su sorpresa y arrojando los breves sobre una mesa: *eso no habla conmigo*. Angustiado el corazón sale en seguida precipitadamente de la corte como si quisiera alejarse de su desgracia. A dos leguas de camino, le alcanzaron los caballeros enviados por la Reina en seguimiento suyo, y solo después de reiterados ruegos y vivas instancias y consideraciones, consiguieron regresar al Real Alcázar: la obediencia que debía á sus prelados allanó el resto venciendo su repugnancia y sus escrúpulos.

Desde entonces las notables circunstancias de su vida, son tan conocidas

L'histoire ne rappellera jamais le règne mémorable de Ferdinand et d'Isabelle-la-Catholique sans rendre un juste tribut d'admiration et de respect à l'homme éminent qui contribua d'une manière si puissante à sa grandeur par l'exemple et le conseil, par la fermeté et l'élevation de son caractère, par les inspirations du patriotisme le plus noble et le plus désintéressé, et par la profondeur de sa politique comme homme d'état, constamment supérieur aux circonstances les plus difficiles et se montrant né pour les dominer. Cette gloire était réservée à l'humble franciscain Fr. Ximenez de Cisneros qui sortit de l'obscurité du cloître pour régir les destinées de la monarchie espagnole, et la combler de gloire et de titres à l'admiration du monde tant par les triomphes immortels par lesquels elle s'illustra et les bases solides sur lesquelles elle assit sa puissance, que par ses entreprises colossales et l'état florissant de sa civilisation.

Aux jours où l'anarchie régnait sur toute la surface de la Castille, où le trône affaibli se voyait en butte à de graves attaques, où les troubles et les alarmes s'étendaient partout dans le peuple, l'an 1456, Ximenez Cisneros naquit à Torrelaguna, humble bourg de la province de Madrid, mais dont le nom avait acquis déjà une certaine célébrité, comme ayant été le berceau du poète Jean de Mena. Bien que d'une famille honorable et sans tache, ses parents étaient pauvres et dénués de ressources; cependant ils n'épargnèrent rien pour cultiver les heureuses dispositions de leur fils, bien ignorants sans doute des hautes destinées que lui réservait la providence. Il était bien loin de les prévoir lui-même, et mesurait les espérances de son avenir sur la condition obscure de sa famille, lorsqu'après avoir étudié le droit canon à Salamanca, où, pour suffire à son entretien, il donnait des leçons de répétition à ses condisciples de l'université, il passa à Rome pour solliciter une prébende, suivant la coutume d'alors, et revint dans sa patrie muni d'un *mandat de providendo*, en vertu duquel il prit possession d'un des bénéfices d'Uzeda, situé à peu de distance de l'endroit où il était né. Cette manière d'entrer dans l'état ecclésiastique, bien qu'honorable et légitime, et quoiqu'elle ne fût que trop générale en ce temps-là, excita à tel point le ressentiment de l'archevêque Carrillo que sans autre motif connu, il le tint enfermé pendant six ans dans les châteaux d'Uzeda et de Santorcaz. Libre enfin au bout d'une captivité aussi longue et aussi peu méritée, il se rendit à Sigüenza où il se créa de bons rapports et obtint la charge de vicaire diocésain du grand cardinal D. Pedro Gonzalez de Mendoza. La fortune commençait ainsi à lui sourire; mais sans se laisser fasciner par ses séductions, et dédaigneux de l'avenir, il ne prit conseil que de sa modestie pour revêtir l'habit de Saint-François dans le couvent nouvellement fondé de Saint-Jean-des-Rois à Tolède; il fut le premier novice qui y entra; c'était en l'année 1484: il avait alors 42 ans. Avec l'habit il changea aussi son nom de baptême de Gonzalo pour celui de François, passant ensuite à la Salceda où le bonheur voulut que ses vertus et son mérite bien reconnus le firent élire Gardien, malgré son humilité et ses inclinations naturelles.

Du fond de l'obscurité du cloître, si bien en harmonie avec son caractère, il sortit à la voix du Cardinal Mendoza qui, appréciant ses hautes qualités, le proposa à Isabelle-la-Catholique pour confesseur en remplacement du P. Fr. Hernando de Talavera qui ne pouvait plus continuer à occuper ce poste d'une grave responsabilité. Lorsque son expérience personnelle eût fait reconnaître à cette auguste princesse le mérite distingué de son directeur spirituel, elle le proposa, après deux années d'épreuves à l'archevêché de Tolède, vacant par suite de la mort du Cardinal Mendoza. C'était un jour de vendredi-saint et la Reine qui venait de se confesser lui remit, sans lui faire part du contenu, la bulle pontificale que l'instituait dans sa nouvelle dignité. Quand Cisneros en eut pris connaissance, il s'écria dans le premier moment de sa surprise et en jetant le bref sur une table: *ceci ne s'adresse pas à moi*. Le cœur oppressé, il sort ensuite précipitamment de la ville comme s'il eût voulu s'éloigner du théâtre de ses malheurs. Il avait fui deux lieues lorsque les cavaliers envoyés après lui par la Reine le rejoignirent, et ce ne fut qu'à la suite de prières réitérées, des instances les plus vives et des considérations les plus puissantes qu'ils réussirent à le faire rentrer à la cour: l'obéissance qu'il devait aux prélats ses supérieurs, aplaît le reste en triomphant de sa répugnance et de ses scrupules.

A partir de là les circonstances remarquables de sa vie sont aussi connues

y de todos apreciadas, como oscuras y dudosas las de sus primeros años.

Como piadoso prelado y amigo de las letras, exclusivamente consagrado á la religion y á la prosperidad pública, termina la reforma de los regulares en España; repara y engrandece la catedral de Toledo, y construye su claustro; funda la universidad de Alcalá; imprime á sus expensas la primera biblia poliglota que posee la Iglesia; favorece generosamente la tipografía, dando á luz varias obras de liturgia, agricultura, medicina y otras ciencias; restaura el culto muzárabe, y erige al efecto la capilla honrada todavía con su nombre en la iglesia primada de Toledo; instituye considerable número de casas religiosas y memorias pías; y finalmente, protege con un celo y discernimiento de que hay pocos ejemplos, las artes y las ciencias. Esto era poco á la expansión de su talento, á su incansable actividad y á su ilustrado patriotismo. Como hombre político y recto consejero de la Corona, olvidado de sí mismo para ocuparse solo en la prosperidad y grandeza del Estado, admiró á sus contemporáneos y deja á la posteridad altos ejemplos de abnegación sublime, del conocimiento profundo de los negocios y de los hombres, de la energía de alma para superar los obstáculos, del talento que crea y conserva en medio de las tempestades políticas, de los partidos contrapuestos y enconados, y de las vicisitudes y estragos de la guerra, ora en los campos de Granada, ora en las playas Africanas, ora en los estados de Italia.

Consultor privado de la reina Católica y fiel depositario de su íntima confianza, nada importa que no merezca la de su augusto esposo, y sea mas de una vez objeto de sus desvíos. Él le devolverá en cambio una adhesión sin límites, la lealtad que otros le niegan en su desgracia, sirviéndole de apoyo cuando le abandona toda la grandeza de Castilla.

¿Qué faltó á la gloria de Cisneros? Caudillo animoso bajo el humilde sayal de los hijos de San Francisco, no con los recursos del Estado sino con los suyos propios, enarbola el estandarte de la cruz en los muros de Orán, y mas laureles hubiera allegado á los cosechados en su conquista, si á su ardimiento y pericia correspondiera siempre la adhesión y lealtad de los que le siguieron á las playas africanas. En todas partes necesario, y el apoyo mas firme del trono, con aquella superioridad de alma que solo mide los riesgos por la gloria de vencerlos, refrena el orgullo turbulento de los nobles, domina los partidos, hace respetar las leyes, devuelve el orden y la paz á su patria, y para ponerla á cubierto de los ciegos intentos de la anarquía, crea las compañías de arcabuceros, primera fuerza permanente de España y el medio mas seguro de poner término á los alzamientos y conmociones de los perturbadores del orden público. Suyo es tambien el pensamiento de armar en defensa propia á las ciudades de Castilla, autorizando á sus moradores para ejercitarse en el manejo de las armas. Si Valladolid se opone á esta resolución aconsejada por una funesta experiencia, bien pronto la guerra de las comunidades de Castilla viene á demostrarle su error y la prevision de Cisneros.

Este varón insigne cuyos merecimientos le grangeaban el respeto y la admiración de los propios y extraños, precisamente por las virtudes que le engrandecían, debía excitar los celos y la envidia de los extranjeros, que extraños á la suerte de España y mas sedientos de sus riquezas que acuciosos de su medro, acompañaban á Carlos V, llamado al trono de Isabel la Católica. Sugerido por ellos, joven é inexperto todavía y poco conocedor del carácter y la situación de sus nuevos dominios, con frases cortesanías pero con mal disimulado desvío, pagó los eminentes servicios del Regente del reino evitando que se le acercase y pudiera al fin realizarse su entrevista. Conocido el intento y apenado por tan inesperada ingratitud, falleció Cisneros en Roa el 8 de noviembre de 1517, cuando su noble altivez le llevaba á la presencia del César, no para mendigar recompensas y honores que siempre había despreciado, sino para abogar por la causa de su patria, que fué constantemente la suya, y poner de manifiesto que sus altos merecimientos no se pagaban con injustos desdenes.

Al considerar las virtudes y las glorias de tan ilustre personaje, no puede extrañarse que sus retratos se encuentren generalizados en todas las provincias de España. Las catedrales, los colegios, las casas particulares, los conservan como un recuerdo de nuestras glorias y un ejemplo de virtud y patriotismo. Es esta una especie de apoteosis que la nacionalidad perpetúa de generación en generación, como si pretendiese personificar en Cisneros sus mas preciados títulos á la admiración y la gratitud de la posteridad. Si la pintura ha sido tan justamente pródiga para representar al esclarecido Prelado, la escultura se ha mostrado harto escasa, sin haberle labrado una estatua honorífica como requerían sus grandes merecimientos, y solo un busto labrado en Roma es lo que hoy día se conserva en alto relieve. Empero debe consolarnos de esta falta la estatua que le representa de pontifical en su magnífico sepulcro, por su mérito artístico uno de los ornamentos mas preciados de nuestro suelo. Diremos de paso, que para ejecutarla ha debido tenerse presente el medallón que ahora publicamos, si bien al reproducir el rostro venerable del Cardenal que en él se representa, ha cuidado el escultor de modificar algunos de sus rasgos, que debieron parecerle desabridos y enérgicos en demasía. Conocido es de todos los aficionados á las artes este precioso monumento, con la inestimable verja que le rodea, obra de Nicolás Vergara, para que ahora en su descripción nos deten-

et appréciées de tout le monde comme celles de ses premières années sont obscures et douteuses.

Prélat pieux et ami des lettres, consacré exclusivement à la religion et à la prospérité publique, il achève la réforme du clergé régulier en Espagne; répare et agrandit la cathédrale de Tolède, et fait construire le cloître; il fonde l'université d'Alcalá; imprime à ses frais la première bible polyglotte que possède l'église; favorise généreusement la typographie, en faisant publier divers ouvrages de liturgie, d'agriculture, de médecine et d'autres sciences; il rétablit le culte mozarabe, et érige à cet effet la chapelle qui porte encore aujourd'hui son nom dans l'église primatiale de Tolède; il institue un nombre considérable de maisons religieuses et de fondations pieuses, et enfin il protège avec un zèle et un discernement dont il y a peu d'exemples les arts et les lettres. C'était peu pour la fécondité de son talent, son activité infatigable, et son patriotisme éclairé. Comme homme politique et austère conseiller de la Couronne, il s'oublie lui-même pour ne s'occuper que de la prospérité et de l'agrandissement de l'état; il fait l'admiration de ses contemporains et laisse à la postérité de hauts exemples de sublime abnégation, de connaissance profonde des affaires et des hommes, de fermeté d'âme pour surmonter les obstacles, et du talent qui crée et conserve au milieu des tempêtes politiques, de l'opposition des partis et des vicissitudes et des fléaux de la guerre, tantôt dans les champs de Grenade, tantôt sur les plages africaines, ou bien sur le sol de l'Italie.

Conseiller privé de la Reine Catholique, et fidèle depositaire des secrets de sa confiance intime, peu lui importe qu'il ne mérite pas également celle de son auguste époux, et soit plus d'une fois l'objet de ses dédains. Il lui donnera en échange un dévouement sans bornes, la loyauté que d'autres lui refusent aux jours de ses malheurs, et lui servira d'appui lorsqu'il est abandonné par la noblesse de la Castille.

¿Qu'a-t-il manqué à la gloire de Cisneros? Vaillant capitaine sous l'humble robe des fils de Saint-François, il va planter, non pas avec les ressources de l'état, mais avec les siennes propres, l'étendard de la Croix sur les murs d'Oran où il aurait ajouté de nouveaux lauriers à ceux qu'il avait cueillis dans sa conquête, si son ardeur et sa sagesse avaient été secondées par le dévouement et la loyauté de ceux qui l'avaient suivi sur les plages de l'Afrique. Par tout nécessaire et le plus ferme appui du trône, avec cette supériorité d'âme qui ne mesure les périls qu'à la gloire de les vaincre, il réprime l'orgueil turbulent des nobles, domine les partis, fait respecter les lois, rend l'ordre et la paix à sa patrie, et pour la mettre à couvert des folles tentatives de l'anarchie il crée les compagnies d'arquebusiers, première force armée permanente établie en Espagne, et le moyen le plus efficace de la délivrer des commotions des perturbateurs de l'ordre public. C'est à lui qu'appartient encore l'idée de faire armer pour leur défense les villes de la Castille, en autorisant leurs habitants à s'exercer au maniement des armes. Si Valladolid s'oppose à cette résolution que conseillait une triste expérience, la guerre des Communes de la Castille ne tarda pas à lui démontrer son erreur et la prevision de Cisneros.

Cet homme éminent dont les glorieux services lui valaient l'estime et l'admiration de ses concitoyens et des étrangers, en raison même des qualités qui faisaient sa grandeur, devait exciter la défiance et l'envie des étrangers qui sans communauté directe de liens avec le sort de l'Espagne et plutôt affamés de ses richesses que jaloux de sa prospérité, accompagnaient Charles V, appelé au trône d'Isabelle-la-Catholique. Cédant à leurs suggestions et sans expérience encore, peu au fait d'ailleurs du caractère national et de la situation des choses dans ses nouveaux états, il n'eut que des paroles courtoises, déguisant mal le dédain, pour payer les services éminents du Régent du royaume, et évita qu'il ne s'approchât de sa personne et que leur entrevue n'eût enfin lieu. Ayant compris cette intention et affligé d'une ingratitude si inattendue, Cisneros mourut à Roa le 8 novembre 1517, lorsque sa noble fierté blessée l'amenait en présence du César, non pour mendier des récompenses et des honneurs, qu'il avait toute sa vie dédaignés, mais pour plaider la cause de sa patrie, cause que était constamment la sienne, et faire voir que des services aussi méritoires ne se payaient pas avec d'injustes dédains.

Si l'on considère les vertus et la gloire de cet illustre personnage, on ne s'étonnera pas de retrouver ses portraits partout reproduits dans toutes les provinces de l'Espagne. Les cathédrales, les collèges, les maisons particulières les conservent comme un souvenir de nos gloires et un exemple de vertu et de patriotisme. C'est en quelque sorte une apothéose que la nationalité perpétue de génération en génération comme si elle voulait personifier dans Cisneros ses titres les plus précieux à l'admiration et à la reconnaissance de la postérité. Si la peinture a été justement prodigue dans ses représentations de l'immortel prélat, il n'en est pas de même de la sculpture qui s'est montrée malheureusement bien chiche à cet égard, et ne lui a pas dressé une seule statue honorifique digne de ses hauts titres à la vénération de son pays: tout ce que l'on conserve aujourd'hui de lui, c'est un buste en rond de bosse exécuté à Rome. Si quelque chose cependant peut nous consoler de cet oubli, c'est la statue qui le représente sur son magnifique sépulcre, en habits pontificaux: c'est par son mérite artistique un des monuments les plus précieux que possède notre pays. Nous dirons en passant que l'on a dû se guider pour l'exécuter sur le médaillon que nous publions aujourd'hui, bien qu'en reproduisant les traits vénérables du Cardenal, tel qu'il y est représenté, le sculpteur a eu soin de modifier quelques détails du visage qui lui donnaient sans doute à

gamos. Dióle principio el célebre escultor Domenico Florentin, y le continuó hasta terminarle Bartolomé Ordoñez (1).

Si no el cincel, los pinceles á lo menos, reparando sus omisiones, reprodujeron en lienzos no pequeños á Cisneros, ora sentado en su silla claveteada y de todos conocida, contemplando la célebre biblia que tanto ha contribuido á realizarle, ora á caballo entre los sitiadores de Orán, con el valor del guerrero y la modestia del franciscano. Menos numerosos son los cuadros que le representan de medio cuerpo ó en busto como los dos que conserva la Catedral de Toledo, uno al fresco pintado por Juan de Borgoña, entre la serie de retratos de sus Arzobispos, y el de la sacristía de la capilla muzárabe, pintado en tela y de menor importancia; bien se puede asegurar que la mayor parte de los restantes son reproducciones del retrato que pintó Eugenio Caxés á principios del siglo XVII, conservado en la Universidad central y procedente así como todas las demas prendas y objetos que pertenecieron al Cardenal, del insigne Colegio y Universidad de Alcalá. Le representa este lienzo sentado ante una mesa donde se ven varios volúmenes de su biblia complutense. Viste la muceta cardenalicia sobre un sobrepelliz bajo el cual se descubren el sayal y el cordon franciscano, y una pequeña parte de la armadura de sus brazos. Apoya la mano derecha en el baston de general, forrado de terciopelo carmesí y tachonado de clavos dorados. Ocupa el fondo del cuadro un trozo de arquitectura con un cortinaje, mientras que la ventana ó puerta del aposento permite descubrir la ciudad de Orán asaltada por las tropas de Cisneros.

¿Mas dónde existe el tipo primitivo, el verdadero retrato de Cisneros sacado del natural? Casi tenemos completa evidencia (y en esto convienen todos los antiguos colegiales de Alcalá), de que no es otro que el bajo relieve ovalado y esculpido en mármol (alto 40 centímetros por 26 y medio de ancho), obra de Felipe Vigarni ó Borgoña, siempre conservado antes en la sala rectoral del colegio de Alcalá, y ejecutado sin duda en presencia del original. Presenta al Cardenal en su edad viril, así como en el medallón circular, que tambien publicamos, aparece ya en sus últimos años. Por ventura la modestia y austeridad claustral del franciscano, dificultarian el permiso y la ocasion de trasladar al lienzo la efigie de varon tan señalado, cuando tanto escaseaba esta señalada distincion; mas no le seria dado eludir que un buen escultor, confundido con los cortesanos y á la distancia conveniente, pudiese modelar un perfil sobre la planchita de cera que colocada diestramente en la palma de la mano izquierda, pudiese recibir del palillo de boj manejado con tacto y presteza, los lineamentos que representasen de lado el semblante del Cardenal. De esta traza ingeniosa se sirvió tambien otro escultor que se hallaba en Bolonia, para retratar en cera á Carlos V, no sin aplauso y contentamiento suyo y de su corte espléndida y magnífica.

Que el medallón ovalado, de cuyo exámen nos ocupamos, haya sido el tipo primordial de cuantos retratos de Cisneros hoy se conocen en España, pruébalo tambien la circunstancia de que todos ellos sin escepcion, hasta el mismo de la sala capitular ya mencionado, están pintados de perfil y mirando á la derecha: de manera que harto bien se descubre con cuanto acierto, aunque no siempre con grande exactitud, respetaron hasta los mas medianos pintores el original que copiaban; y esto precisamente cuando era bastante general la costumbre ya desde mediados del siglo XVI, de que el retrato de un personaje se presentase casi de frente ó de dos tercios.

Por lo demas pocos semblantes revelan mas vivamente la energia del alma, la fuerza de la concepcion, la firmeza del carácter. La linea vertical de la frente, el desarrollo del cráneo, la mirada penetrante, los ojos guarecidos bajo los músculos abultados de sus pobladas cejas, los pómulos enjutos y la mandíbula y labio superior que comprimen el inferior, todo revela aquí el despejado talento del Cardenal, la elevacion de su espíritu, su incontestable voluntad, su ánimo levantado, su resolucion en las grandes empresas.

En el medallón circular donde se representa ya casi octogenario, estos rasgos característicos aparecen alterados visiblemente por la mano destructora del tiempo. Adviértese ahora la contraccion de los músculos superciliares, y los del labio superior, y se adivina la violenta y continua represion de la voluntad. El ojo penetrante ha perdido su brio, y aparece como empañado y tierno; decaen todos los músculos que daban notable expresion á la fisonomía, y revelan el último descenso de la vida: triste transformacion del insigne hombre de estado que consagró á la religion y la patria su existencia entera (2).

sa manière de voir, une expression dure et par trop énergique. Le magnifique monument, avec la grille qui l'entoure, oeuvre de Nicolas Vergara, est trop connu de tous les amateurs des beaux-arts, pour que nous nous arrétions à en donner ici la description. On sait qu'il fut commencé par le célèbre sculpteur Domenico Florentin et continué et achevé par Barthelemi Ordoñez (1).

À défaut du ciseau, dont il répare l'oubli, le pinceau a reproduit sur des toiles d'assez grandes dimensions le Cardinal Cisneros, tantôt sur sa chaise à clous dorés, si connue de tous, et contemplant la fameuse bible qui a tant contribué à relever son nom, tantôt à cheval au milieu des assiégeants sous les murs d'Oran, et montrant la valeur du guerrier et la modestie du franciscain: les tableaux qui ne le représentent qu'en buste, comme ceux que l'on conserve dans la cathédrale de Tolède, sont en moins grand nombre. On peut affirmer qu'à l'exception de ces deux cadres dont l'un est une peinture à la fresque qui se trouve dans la salle capitulaire, dans la série de portraits des archevêques, et l'autre est une toile assez moderne de peu d'importance, tous les autres sont en majeure partie des copies du portrait peint par Eugène Caxés vers le commencement du XVII^e siècle et conservé à l'université centrale: il vient, ainsi que tous les objets précieux qui ont appartenu au Cardinal, du fameux collège et de l'université d'Alcalá. Cette toile le représente assis devant une table où l'on voit plusieurs volumes de la bible complutensis. Il est revêtu du camail de Cardinal sur un surplis, sous lequel on découvre la robe et le cordon de Saint-François, et une petite partie de l'armure des bras. La main droite s'appuie sur le bâton de général, garni de velours cramoisi et semé de clous d'or. Un morceau d'architecture et des draperies occupent le fond du tableau; par la fenêtre ou porte de l'appartement on découvre la ville d'Oran à laquelle les troupes de Cisneros donnent l'assaut.

Mais où se trouve le type primitif, le portrait véritable de Cisneros, fait d'après nature? nous avons la conviction à peu-près certaine (et elle se justifie par le témoignage unanime des anciens élèves d'Alcalá) qu'il existe dans le bas-relief oblong et sculpté en marbre (de 0,40 de haut sur 26 1/2 de large) oeuvre de Philippe Vigarni ou Borgoña, que l'on conservait toujours auparavant dans la salle rectorale du collège d'Alcalá, et qui dut être exécuté en présence de l'original. Il nous montre le Cardinal dans l'âge viril, tandis que le médaillon circulaire, que nous publions également, nous l'offre dans ses dernières années. Peut-être la modestie et l'austerité du moine franciscain, rendaient-elles difficiles la permission et l'occasion de transporter sur la toile l'effigie de ce personnage remarquable, dans un pays où cette marque de distinction était si rare. Mais elles ne pouvaient empêcher qu'un bon sculpteur, confondu dans la foule des courtisans et se situant à une distance convenable, ne modelât un profil sur le morceau de cire qui, placé adroitement dans la paume de la main gauche, prit sous l'ébauchoir en bois manié avec tact et prestesse, les traits représentant du profil le visage du Cardinal. C'est ce même stratagème qui servit à un autre sculpteur pour faire le portrait en cire de Charles V lors de son passage à Bologne, et qui lui valut les éloges et les marques de satisfaction de ce prince et de la brillante et magnifique cour qui l'accompagnait.

Une autre preuve que le médaillon ovale dont nous nous occupons a été le type primordial de tous les portraits de Cisneros que l'on connaît aujourd'hui en Espagne, c'est la circonstance que tous sans exception sont peints de profil et regardant à droite: de manière que l'on découvre à première vue le soin sage et scrupuleux que les peintres, même les plus médiocres, mirent à respecter l'original d'après lequel ils copiaient; et cela précisément lorsque c'était déjà la coutume depuis le milieu du XVI^e siècle de représenter les personnages dans leurs portraits de face ou aux deux tiers.

Du reste il existe peu de physionomies qui révèlent plus vivement la force d'âme, la puissance de conception et la fermeté de caractère. La ligne verticale du front, le développement du crâne, la profondeur pénétrante du regard, les yeux abrités sous les sourcils touffus, les pommettes sèches avec la mâchoire et la lèvre supérieures comprimant le bas, tout ici dénote la haute capacité du cardinal, l'élevation de son esprit, son inébranlable volonté, sa grandeur d'âme, sa décision dans les grandes entreprises.

Dans le médaillon circulaire où il est représenté presque octogenaire, ces traits caractéristiques se voient déjà visiblement altérés par la main destructive du temps. On y observe la contraction des muscles au-dessous des sourcils et ceux de la lèvre supérieure, et l'on devine les efforts violents et continus de compression de la volonté. L'œil pénétrant a perdu son éclat, et paraît comme terni et adouci; tous les muscles qui donnaient une expression si remarquable à la physionomie sont tombés et révèlent qu'il touche le dernier échelon descendant de la vie: douloureuse transformation de l'homme d'état éminent dont toute la vie avait été consacrée au service de la religion et de la patrie (2).

(1) En el monasterio de monjas de la Penitencia del Alcalá, fundacion de Cisneros, se conserva un medallón de mármol igual al de la Universidad, que tambien hemos tenido presente. El medallón circular apenas conocido y acaso único que exista, hállase escondido en la sacristía de una capilla de la Magistral de Alcalá. Está incrustado en una devota pintura en tabla.

(2) Dejó en su testamento que se le enterrase en la Capilla del Colegio Mayor de S. Ildefonso, Universidad de Alcalá, como se verificó. Trasadada la Universidad á Madrid y vendido el edificio por el Gobierno con muy mal consejo, hacia el año 1845, ha sido colocado su sepulcro en la Iglesia Magistral de aquella ciudad, restaurada por él en gran parte: debajo del sepulcro se colocaron sus restos mortales hallados afortunadamente, pues habian sido estraidos del sepulcro por la gran humedad de la capilla que los tenia casi consumidos. La Universidad

(1) Dans le couvent des religieuses de la Pénitence d'Alcalá, fondé par Cisneros, on conserve un médaillon pareil à celui de l'Université: nous l'avons eu également sous les yeux. Le médaillon circulaire à peine connu et peut-être le seul qui existe, se trouve pour ainsi dire caché dans la sacristie d'une chapelle de l'église Magistral d'Alcalá. Il est incrusté dans une peinture de dévotion sur bois.

(2) Il oronna par son testament qu'on l'enterrât dans la chapelle du grand Collège de Saint-Ildephonse de la Université d'Alcalá: c'est ce qui eut lieu. Lorsque l'Université fut transférée à Madrid et l'édifice malheureusement vendu par le gouvernement vers l'année 1845, son tombeau fut placé dans l'église Magistrale de cette ville, en grande partie restaurée par lui: sous le sépulcre on mit ses restes mortels qu'un heureux hasard fit retrouver: car ils en avaient été enlevés en raison de l'humidité de la chapelle qui les avait presque consumés. L'Univer-

En ambos medallones viste Cisneros la capa pontifical con el broche ó medallón, insignia propia del arzobispado de Toledo, que representa la descendencia de la Virgen María dando la casulla á San Eugenio.

Réstanos ahora hacer una ligera reseña de los retratos grabados mas importantes que se hicieron del personaje, á quien cupo muy poca fortuna en esta parte. Omitimos la numeracion por el orden de antigüedad con que se hicieron, para citar el de G. Fosman en folio menor, no solo por ser el mas conocido, sino porque reproduce en cierto modo el cuadro ya citado de E. Caxes, que como dijimos, representó al Cardenal sentado ante su biblia complutense y en el fondo el asalto de Orán. En otro del mismo tamaño aparece Cisneros en pié, vestido de muceta y sobrepelliz, con un crucifijo en la mano en el acto de catequizar á un grupo de moriscos que le escuchan de rodillas y en actitud respetuosa. Fué grabado por Franc. Nig y adorna la obra de Quintanilla, impresa en Palermo é intitulada *Arquetipo de virtudes*. Esta misma estampa sirvió también para las actas de la canonizacion del santo prelado.

Una estampa en madera, mas rara y curiosa, le representa en pié con el crucifijo en la mano izquierda, dando con la otra la bendicion; en el fondo la ciudad de Orán y una batalla capitaneada por Cisneros á caballo. En el epigrafe de todas estas se le dá el título de Venerable, de cuya calificacion carecen las otras tres que vamos á enumerar. La primera fué la que adorna la biografia latina del Cardenal escrita por Alvar Gomez, grabada en madera por el medallón pequeño, pero inexactamente, porque se le hizo mas jóven. De este retrato debió reproducirse el que Hr. Galle grabó con delicado buril, para la obra titulada *XII Cardinalium pietate, doctrina rebusque gestis maxime illustrum, imagines et elogia*.—Tiene el personaje un aspecto mucho mas jóven, nada espesa y por desgracia habiéndose dado á la nariz una forma excesivamente puntiaguda, altera todo el carácter del original. Sigue á este en antigüedad y á todos escede por la exactitud de la fisonomia y la delicadeza de buril, el que en 1604 grabó en Toledo el platero Pedro Angel en el centro de un óvalo circuido de lindas cartelas y vástagos delicados. Cisneros mira á la izquierda, y á escepcion de la capilla ó capucha franciscana que el grabador substituyó á la capa pluvial, puede asegurarse que la estampa es una puntual reproduccion del bajo relieve ovalado: así es que reputamos este retrato como el mas perfecto que conocemos. Por él debió copiarse otra estampa que acompaña la historia francesa de este Cardenal escrita por el ilustre Flechier: está con la capilla ó capillo franciscano. El grabador, de la escuela de Audran, queriendo tal vez embellecerlo, le despojó del carácter enérgico que tiene el prototipo. En el mismo defecto incurrió el de la coleccion de varones ilustres de la Calcografía Nacional de Madrid, cuyo grabado por desgracia ha servido de tipo á cuantos en estos años últimos han reproducido la efigie del inmortal prelado.

central conserva su breviario, el amito y alba, harto pobres, con que decía Misa; su estandarte con el capelo de Cardenal y guion arzobispal, tres banderas de los tercios de labradores de Alcalá, Toledo y Talavera que llevó á la conquista de Orán, algunos restos de armaduras y alabardas, un mosquete de mecha y una ballesta. Además una hermosa lámpara morisca, de bronce y alfilerada con hermosas labores. En este año se ha rescatado por la Universidad un baston de caña que se conservaba en el convento de San Diego de Alcalá, lleno todo de grabados sobre asuntos bíblicos.

Dans les deux médaillons, Cisneros porte le manteau pontifical avec la broche ou médaillon, insignes particuliers de la dignité archiepiscopale de Tolède, représentant la descente de la Vierge Marie qui donne la chasuble à Saint-Eugène.

Il nous reste maintenant à donner un léger aperçu des portraits gravés les plus importants qui ont été faits de ce personnage: la fortune lui a été peu favorable sous ce rapport. Nous omettons l'énumération par ordre chronologique pour citer la gravure de G. Fosman, petit in folio, non seulement parce que c'est la plus connue, mais aussi parce qu'elle reproduit jusqu'à un certain point le tableau, dont nous avons déjà parlé, d'E. Caxes, qui, ainsi que nous l'avons dit, représente le Cardinal assis devant sa bible complutensis et dans le fond l'assaut d'Oran. Une autre de la même grandeur nous montre Cisneros en pied portant le camail et le surplis, avec un crucifix à la main, catéchisant un groupe de maures qui l'écoutent à genoux et dans l'attitude du respect. Elle a été exécutée par François Nig et orne l'ouvrage de Quintanilla, imprimé à Palermo et ayant pour titre *Architype de vertus*. C'est la même estampe qui a servi dans les actes accompagnant la canonisation du saint prélat.

Il en existe une autre sur bois, plus rare et fort curieuse qui le représente en pied, avec le crucifix dans la main gauche et donnant de l'autre la bénédiction: dans le fond la ville d'Oran et une bataille dans laquelle Cisneros commande en personne et à cheval. L'épigraphe de toutes ces gravures lui donne le titre de vénérable, qualification que ne portent pas les trois autres que nous allons énumérer. La première est celle qui orne la biographie latine du Cardinal, écrite par Alvar Gomez: elle est gravée sur bois d'après le petit médaillon, mais avec peu d'exactitude; car il y est représenté plus jeune. Hr. Galle a fait une copie de ce portrait: le burin en est d'une grande délicatesse, et elle se trouve dans l'ouvrage qui a pour titre *XII Cardinalium pietate, doctrina rebusque gestis maxime illustrum, imagines et elogia*. Le personnage y a l'air beaucoup plus jeune; il est sans expression, et la forme pointue à l'excès que l'on y a donnée au nez a dénaturé complètement le caractère de l'original. Après celui-ci vient par rang d'ancienneté celui que grava en 1604 à Tolède l'orfèvre Pierre Ange; il occupe le centre d'un ovale entouré de charmans rouleaux et d'autres enjolivements d'un goût exquis; il est de beaucoup supérieur à tous les autres sous le rapport de l'exactitude de la physionomie et de la délicatesse du burin. Cisneros y a le regard tourné à gauche et à l'exception près du capuchon franciscain que le graveur y a substitué à la cape pluviale, on peut assurer que l'estampe est une copie fidèle du bas-relief oblong. Nous considérons donc ce portrait comme le plus parfait que nous connaissions. Il a dû servir de modèle à une autre estampe qui accompagne l'histoire de ce Cardinal écrite par Fléchier: il y porte le petit chapeau franciscain. Le graveur de l'école d'Audran voulant peut-être l'embellir, le dépouilla du cachet enérgique que donne le prototype. On retrouve le même défaut dans celui de la collection des hommes illustres de la Calcographie nationale de Madrid, dont le dessin a malheureusement servi de modèle à tous ceux qui ont reproduit, dans ces dernières années, l'effigie de l'immortel prélat.

sité centrale conserve son bréviaire, l'amict et l'aube, certes, bien pauvres, avec les quels il disait la messe, son étendard avec le chapeau de Cardinal et le guidon de l'archevêché, trois bannières appartenant aux bataillons armés des paysans d'Alcalá, de Tolède et de Talavera qu'il emmena à la conquête d'Oran; quelques débris d'armures et des hallebardes, un mosquet à meche et une baliste: en outre une belle lampe moresque de bronze, à filigrane et richement ciselée. L'Université a racheté dans le courant de cette année un bâton en junc que l'on gardait dans le couvent de y San-Diego d'Alcalá, et qui est tout chargé de gravures représentant des sujets bibliques.



Valentín Canavesas delgado

Int. de J. J. Martínez Arco de 5^{ta} M^{ta} 7, Madrid.

Leyraud del.

DON ÍÑIGO LOPEZ DE MENDOZA.

Segundo Conde de Tendilla.

DON ÍNIGO LOPEZ DE MENDOZA.

SEGUNDO CONDE DE TENDILLA.

Este esclarecido varón fué hijo del primer conde de Tendilla, llamado también Don Ínigo, y de Doña Elvira de Quiñones, de la gran casa de los señores de Luna. Si bien el título de Tendilla vá unido con los gloriosos recuerdos de la toma de Granada, ya antes lo había hecho famoso el ilustre conde. Desde muy jóven empezó este su brillante carrera, en el reinado de Enrique IV, cuyo monarca le nombró en tres ocasiones capitán general contra los moros de Granada, cargo que le dieron ocasión de distinguirse extraordinariamente por actos de singular valor y de pericia militar, ya en el socorro de Alhama, ya en el sitio de Loja, en el que, peligrosamente herido, salvó el ejército de una emboscada y sorpresa, donde pereció el maestro de Calatrava Don Rodrigo Giron.

Mas no eran solo rasgos de generoso ardimiento los que le hicieron brillar, así como á toda aquella noble cohorte de adalides castellanos que poco mas tarde supo hermanar los libros con la espada, la doctrina con el bético denuedo, el conde de Tendilla, que desde Italia nos trajo al sabio Pedro de Angleria, dió antes en aquellas hermosas regiones muy grandes muestras del saber, tino y prudencia con que manejó muy áridos negocios entre principes y monarcas compatriotas de Maquiavelo, considerados por los mas sagaces é ilustrados de Europa (1).

Enviado por los reyes Católicos por su embajador en Roma para conciliar grandes intereses entre la silla apostólica, el rey de Nápoles y otros potentados de Italia, desempeñó aquella importantísima misión con sumo tino y prudencia, ajustando las paces con tan general aplauso, que todos se manifestaron altamente satisfechos, haciéndole magníficos presentes en señal de reconocimiento. El papa Inocencio VIII le hizo el don de la Rosa de oro, joya que bendice en la cuarta dominica de Cuaresma, así como también del birrete y espada ó estoque bendecidos en la misa solemne de Navidad, gracia de pocos obtenida no siendo principes ó testas coronadas, concediéndole por último las tercias reales para él y sus descendientes. No fueron menos espléndidas las demostraciones de aprecio que recibió del rey de Nápoles y demás potentados italianos, que le hicieron regalos suntuosísimos (2).

Decidida la conquista de Granada y dispuesto no levantar el sitio hasta tomar la ciudad, los Reyes Católicos le nombraron teniente de capitán general, por asistir ellos mismos en persona al asedio, lo cual le ofreció ocasión de distinguirse con prodigiosas hazañas en varios encuentros con los moros. Obtenido el triunfo tan completo como sabido de todos, fué nombrado alcaide de la Alhambra, y en tal concepto recibió de Boabdil una sortija que se quitó este del dedo para entregársela, con una turquesa montada en oro, donde grabadas se leían en árabe estas palabras: «No hay Dios sino el verdadero Dios, y este es el sello de Aben-Abdilei.» Por fin al partir los Reyes Católicos de la ciudad le nombraron capitán general del reino de Granada y provincia de Andalucía, donde residió muchos años refrenando las frecuentes sublevaciones de los moros de las Alpujarras, y haciendo brillar en todas ocasiones su rara prudencia y singular destreza.

El emperador Carlos V le hizo primer marqués de Mondejar, concediéndole veinte y cinco alabarderos para su guardia, con otras muchas mercedes y distinciones, hasta que falleció en Granada el 16 de julio de 1515, á los 80 años, lleno de méritos, servicios y dignidades que un escritor recopila así:

«Fué gobernador de Alhama, cuyo empleo ejerció asimismo en Alcalá la Real, adelantado mayor de la frontera, ocho veces capitán general, embajador á Roma y á Granada, teniente general del Rey Católico en la guerra y conquista de aquel reino y ciudad, primer alcaide de su real Alhambra, de Bituatabin y Mauron, Daralvid y Puerta Elvira, virey y primer Veinte y cuatro de Grana-

Ce personnage illustre était fils du premier comte de Tendilla, qui s'appelait aussi D. Ínigo, et de Doña Elvira de Quiñones de la grande famille des seigneurs de Luna. Le titre de Tendilla rappelle les glorieux souvenirs de la prise de Grenade: mais son illustration date de plus haut très-jeune encore celui qui la portait débuta dans sa brillante carrière sous la règne d'Henri IV qui le nomma dans trois circonstances importantes capitaine-général contre les maures de Grenade, commandement qui lui fournit l'occasion de se distinguer avec le plus grand éclat par des actes d'une rare valeur et d'une habilité militaire fort remarquable, une fois entr'autres en volant au secours d'Alhama, et plus tard au siège de Loja où blessé dangereusement il put cependant sauver l'armée d'une embuscade et d'une surprise où périt le grand-maitre de Calatrava D. Rodrigo Giron.

Mais des traits d'un généreux courage ne fut pas son seul titre de gloire: à l'exemple de ces gentils-hommes castillans, fleur de chevalerie, qui devaient un peu plus tard allier si heureusement le goût des livres et des armes, et se montrer amis intelligens des lettres non moins que guerriers valeureux, le comte de Tendilla, qui avait ramené d'Italie le savant Pierre de Angleria avait donné auparavant dans ces contrées privilégiée des arts et des sciences des preuves signalées de savoir, de tact et de prudence dans la manière dont il avait conduit les affaires les plus délicates au milieu de princes et de rois, compatriotes de Machiavel, et qui passaient pour les maitres les plus subtils et les plus éclairés de l'Europe (1).

Envoyé en ambassade à Rome par les monarques Catholiques pour concilier de grands intérêts entre le siège apostolique, le roi de Naples et d'autres puissances italiennes, il remplit cette importante mission avec un tact et une prudence consommés, et amena une réconciliation qui fut si bien accueillie que tous se montrèrent hautement satisfaits et firent de magnifiques présents à l'ambassadeur en témoignage de leur reconnaissance. Le pape Innocent VIII lui fit don de la Rose d'or, joyau béni le quatrième dimanche de Carême, ainsi que du chapeau et de l'épée (ou estoque) bénits à la messe solennelle de Noël, faveur que bien peu de personnages, hormis les princes et les têtes couronnées, ont jamais obtenue, et en fin il lui accorda les *tercias reales* pour lui et pour ses descendans. Les marques d'estime qu'il reçut du roi de Naples et des autres princes italiens ne furent pas de moindre valeur: tous le comblèrent des plus riches présents (2).

Lorsque la conquête de Grenade fut décidée, et la résolution des monarques Catholiques définitivement arrêtée de ne lever le siège qu'après la prise de la ville, ils le nommèrent leur lieutenant-général, assistant eux-même aux travaux du siège, et dans ces fonctions il trouva l'occasion de se distinguer par des prouesses de valeur dans diverses rencontres avec les maures. A la suite du succès de la guerre qui fut complet, comme chacun sait, il fut nommé gouverneur de l'Alhambra, et en cette qualité reçut de Boabdil une bague, que ce prince sortit de son doigt pour la lui remettre, avec une turquoise montée sur or sur laquelle on lisait gravée en caractères arabes une inscription dont la traduction est: «Il n'y a de Dieu que le vrai Dieu, et ceci est le sceau d'Aben-Abdilei.» Enfin á leur départ les monarques Catholiques le nommèrent capitaine-général du royaume de Grenade et de la province d'Andalousie, où il résida un grand nombre d'années, réprimant les révoltes fréquentes des maures qui habitaient les Alpujarras, et en se signalant dans toutes les circonstances par sa rare prudence et sa grande habileté.

L'empereur Charles V le fit premier marquis de Mondejar en lui accordant vingt-cinq hallebardiers pour sa garde et en lui prodiguant une foule d'autres faveurs et de distinctions jusqu'à la mort qui arriva à Grenade le 16 juillet 1515, á l'âge de 80 ans, et le prit chargé de services et d'honneurs qu'un auteur résume comme suit:

«Il fut gouverneur d'Alhama, fonctions qu'il exerça également à Alcalá-la-Real, commandant supérieur de la frontière, huit fois capitaine-général, ambassadeur à Rome et à Grenade, lieutenant-général du Roi Catholique dans la guerre et conquête de ce royaume et de la ville, premier alcaide de son Alhambra royale de Bituatabin et de Mauron, Daralvid et Puerta Elvira, vice-

(1) «Hispanos quos noverim doctissimos recenseo.... Novimus præterea primum Romæ catholicorum principum oratorem et deinde in Hispania Ignicum Mendozium Tendiliarum comitem virum sapientem et litteris excultum.» Discurso de L. Marineo, dirigido al emperador Carlos V.

(2) El rey de Nápoles le regaló con doce acúmilas cargadas de tapices y brocados, y con joyas de grandísimo precio. Los segundos, entre otras demostraciones, le acuñaron medallas con plata y otros metales. En el anverso de unas estaba el conde á caballo armado; en el reverso en traje civil ó de paz y descubierta, con esta leyenda: «Enecus Lopez de Mendoza, comes Tendillie regis et regine Hispanie capitaneus et consiliarius, fundator Italiae, pacis et honoris. Dominus prosperet.» (Archivo de la casa de Belgida y Mondejar). Al fin de esta noticia daremos la descripción de la espada y otra prenda de Don Ínigo.

(1) «Hispanos quos noverim doctissimos recenseo.... Novimus præterea primum Romæ catholicorum principum oratorem et deinde in Hispania Ignicum Mendozium Tendiliarum comitem virum sapientem et litteris excultum.» Discours de L. Marineo, adressé à l'empereur Charles V.

(2) Le roi de Naples lui fit présent de douze malets chargés de tapis, de brocards et de bijoux de plus grand prise: les autres, entr'autres offrandes lui firent frapper des médailles d'or, d'argent, et d'autres métaux: la face de l'une représentait le comte à cheval et couvert de son armure; le revers, en costume de ville ou de paix, la tête découverte et portait pour légende: «Enecus Lopez de Mendoza, comes Tendillie regis et regine Hispanie capitaneus et consiliarius, fundator Italiae, pacis et honoris. Dominus prosperet.» (Archives de la famille de Belgida et de Mondejar). A la fin de cette notice nous donnerons la description de l'épée et d'un autre objet précieux de D. Ínigo.

da, capitán general de Andalucía y de una compañía de lanzas ginetas, del consejo de los Reyes Católicos, de Doña Juana y Carlos V (1).»

Se depositó su cuerpo en San Francisco de Granada, como también el de su esposa Doña Francisca Pacheco, los que hizo trasladar su hijo Don Luis á San Francisco de la Alhambra.

Ofrecemos á nuestros lectores el retrato único acaso que existe del ilustre conde. Jamás pudimos descubrir otro alguno, ni en los encantados recintos de la Alhambra, ni en la torre que en ellos habitaba y aun conserva su nombre. Las diligencias que practicamos muchos años há en el antiguo y suntuoso palacio de los duques del Infantado en Guadalajara, buscándole en sus espaciosas estancias, coronaron nuestros deseos. Es una tela de poco más de un metro de alto por ochocientos treinta y seis milímetros de ancho, firmada por Juan Bautista Espinosa, pintor desconocido hasta ahora, y que sin duda estaría al servicio de los Mendozas y se habría formado en el taller que en aquella gran casa ocupaba el pintor Rómulo Cincinato, que según uso de nuestros magnates del siglo XVI, tenían pensionados á artistas de notable mérito (2). El estilo de esta pintura, de cierta grandiosidad florentina, y sus dimensiones, inducen á creer que el retrato fué pintado copiando otra tabla original ó algun medallón de mármol como el que de su conmilliton Gonzalo de Córdoba existía en Granada. Da algun peso á nuestra conjetura el que la cabeza, que presenta un gran carácter é individualidad, está de perfil. La frente no es la de un pensador profundo, pero indica suficientemente así como su pequeño ojo oscuro y avizor, el juicio, la penetración y la inteligencia estratégica de un general y de un político. Su grande y aguileña nariz revela la energía y firme voluntad en vencer obstáculos de que dió tan relevantes pruebas. Hasta su barba saliente en forma de zueco, manifiesta su talento tan claro como lleno de recursos. Diríase que su semblante risueño espresa el inefable gozo de empuñar la Granada, simbólica figura de la voluptuosa ciudad con cuya entrega se consumó la grande epopeya de la reconquista de la España cristiana.

Defiende su cuerpo una completa armadura de luciente acero, que aun descubre la media cota, con la falda de malla formada de anillos de hierro, siendo los de su orla de metal dorado así como la que ciñe el cuello. Obsérvese en el peto la pieza postiza piramidal, el ala de los guardabrazos que se levanta sobre el hombro llamada *bufa* ó *bufeta*, y finalmente las escarceles pendientes de las faldas ó fajas inferiores de la coraza por medio de hebillas y correas. Ya indicamos hablando de la estatua de Don Juan Pacheco, marqués de Villena, el origen de estas piezas, que en nuestro concepto se introdujeron de Italia en tiempo de Don Alonso V de Aragon, y cuyo uso no se prolongó mas allá del reinado de Don Fernando é Isabel.

Sostiene el conde de Tendilla con su mano derecha el baston de mando apoyado á la escarcela. Sobre la mesa, junto al yelmo con celada, hay otros bastones, que acaso harán alusion á las ocho veces que fué capitán general ó á las batallas que acudilló.

En tiempo de Felipe II, conservábase en el alcázar de Madrid otro retrato de igual tamaño al que hemos descrito, armado de punta en blanco, aunque ignoramos si fué el original ó repetición del que publicamos, pues no ha quedado el menor vestigio de esta pintura, que acaso perecería en alguno de los incendios que sufrió aquella residencia.

No ha sucedido por fortuna como con los retratos, con algunas prendas tan ricas como curiosas que pertenecieron á Don Íñigo, las cuales se conservan con el esmero que merecen en la casa de los señores marqueses de Bélgida y Mondejar. Una de ellas es la espada (montante) ó estoque que le regaló el papa Inocencio VIII de que hicimos mencion, la cual mide un metro cuatrocientos sesenta y tres milímetros; de este modo: un metro veinte y dos milímetros la hoja desde la punta y cuatrocientos cuarenta y uno la empuñadura en forma de cruz, cuyos brazos imitan dos dragones enroscados con sumo arte, y en su pomo se ven en forma espiral las piezas de que se compone el escudo de armas de la casa Cibo á la que pertenecía el Papa. La hoja tiene unos cuatro centímetros de ancho, y en lo mas alto, junto á la cruz ó el arraz, está grabada la figura de un santo obispo, con la siguiente leyenda en un borde: *Gladus protectionis univarsi populi christiani anno mccccxxxv*. La vaina es una preciosidad artística por el primor y elegancia de sus adornos cincelados con infinito gusto y delicadeza. Se vé cuajada en toda su longitud de adornos á la romana, ó sean aquellos grupos de hojas de acanto, que naciendo de una asa ó de un jarrón ó mascarón suben y se enroscan paralelamente sus tallos formando graciosos festones. Divídese en dos partes iguales esta rica ornamentacion por medio de un círculo, en cuyo centro sobre esmalte azul se ven las armas del Pontífice (de la casa Cibo) que, como es sabido, consisten en una cruz llana de gules en lo alto del escudo, y todo lo restante lo ocupa una banda jaquelada de oro y sable en campo de gules.

La otra prenda es un jubon, de raso carmesí, entretelado con algodón, con los agujeros ó cortaduras de dos heridas, al parecer de lanza, que recibió el ilustre conde en el costado y brazo izquierdo.

(1) Archivo de la casa de Bélgida y Mondejar.

(2) El célebre Paolo Lomazo, pintor y poeta milanés, en sus poesías dedica algunos sonetos al espresado Rómulo, elogiándole por la serie de retratos de cuerpo entero de personajes ilustres de aquella casa, que ejecutó en Guadalajara. Los mandó restaurar, así como el del espresado de D. Íñigo y otros muchos, el actual duque de Osuna y del Infantado, quien los conserva con el cuidado que merecen en su palacio de Madrid.

»roi et premier Vingt-quatre de Grenade, capitaine général de l'Andalousie, et d'une compagnie de lances courtes, du conseil des monarques Catholiques, de la reine Jeanne et de Charles V (1).»

Son corps fut déposé avec celui de sa femme Doña Francisca Pacheco, dans l'Eglise de Saint-François, á Grenade, d'où son fils D. Luis les fit transporter á Saint-François dans l'Alhambra.

Nous offrons á nos lecteurs le seul portrait qui existe probablement du célèbre comte: car nous n'avons jamais pu en découvrir un autre ni dans l'enceinte enchantée de l'Alhambra ni dans la tour qu'il y habitait et qui conserve encore aujourd'hui son nom. Les recherches que nous fimes, il y a déjà bien des années dans l'ancien et somptueux palais des ducs de l'Infantado, á Guadalajara en fouillant dans tous leurs recoins les salles immenses du château furent couronnées de succès. La toile, que nous avons trouvée, á un peu plus d'un mètre de haut sur huit cent trente six millimètres de large et est signée: «Jean-Baptiste Espinosa» peintre inconnu jusqu'ici, et qui devait étre attaché au service des Mendozas, où il se sera formé dans l'atelier du peintre Romulo Cincinato, pensionnaire de cette illustre maison, suivant l'usage adopté par nos grands seigneurs du XVI^e siècle qui prenaient á leurs gages des artistes d'un mérite remarquable (2). Le style de cette peinture que rappelle le manière grandiose de l'école Florentine, et ses dimensions portent á croire que ce portrait n'est que la copie d'un autre tableau original ou de quelque médaillon de marbre comme celui qui existait á Grenade de son compagnon d'armes Gonsalve de Cordove. Ce qui semblerait corroborer en ceci notre conjecture c'est que la tête qui offre un grand cachet et une haute individualité est peinte de profil. Le front n'est pas d'un grand penseur, mais indique assez bien de même que l'œil petit, foncé et scrutateur, le jugement, la pénétration et l'intelligence á ressources d'un homme de guerre et d'un diplomate. Le nez grand et aquilin dénote, l'énergie et la volonté ferme de vaincre les obstacles, qualité dont il donna tant de preuves éclatantes. Tout jusqu'au menton, saillant en forme de sabot, révèle son talent plein de décision et fertile en expédients. On dirait que son visage souriant exprime la joie ineffable de prendre possession de Grenade, figure symbolique de cette ville voluptueuse dont la reddition termina la grande epopée de la reconquête de l'Espagne chrétienne.

Le corps est couvert d'une armure complète d'acier poli qui laisse cependant entrevoir la demi-cotte, á basques de maille faite d'anneux de fer et á la bordure garnie d'anneux de métal doré ainsi que celle qui entoure le col. On remarquera sur la cuirasse la pièce postiche pyramidale, l'épaulette des brassarts appelée *Bufa* ou *Bufeta*, et enfin les trassettes suspendues au basques ou bandes inférieures de la cuirasse au moyen de boucles et de courroies. Nous avons déjà indiqué, en parlant de la statue de D. Juan Pacheco, marquis de Villena, l'origine de ces pièces qui, dans notre opinion, durent étre importées d'Italie au temps de D. Alonso V d'Aragon, et dont l'usage ne se conserva au-delà du règne de Ferdinand et d'Isabelle.

Le comte de Tendilla tient dans la main droite le bâton de commandement appuyé sur la tassette. Sur la table et près du heaume sont d'autres bâtons qui font allusion, sans peut-être aux huit fois qu'il fut capitaine-général ou aux batailles qu'il dirigea.

Du temps de Philippe II on conservait dans l'alcázar de Madrid, un autre portrait de même grandeur que le précédent, où on le voyait armé de pie en cap: nous ignorons si c'était l'original ou une reproduction de celui que nous publions, n'ayant pu retrouver le moindre vestige de cette peinture perdue probablement dans un des incendies dont cet édifice fut plusieurs fois le théâtre.

La fatalité qui a fait disparaître des portraits a respecté quelques objets précieux autant par leur richesse que par leur curiosité qui apertinèrent á D. Íñigo, et que l'on conserve avec tout le soin qu'ils méritent dans la famille des marquis de Belgida et de Mondejar. Le premier qui frappe l'attention est l'épée (montante) ou estocade dont lui fit présent le pape Innocent VIII, et dont nous avons déjà parlé: Sa mesure est d'un mètre, quatre cent soixante-trois millimètres, divisés comme suit: la lame á un mètre, vingt-deux millimètres á partir de la pointe, et la poignée, en forme de croix dont les bras imitent deux dragons enroulés avec beaucoup d'art, quatre cent quarante et un millimètres: sur le pommeau on voit formant spirale les pièces dont se composa l'écusson des armes de la famille Cibo á laquelle appartenait le Pape. La lame á environ quatre centimètres de large et tant au haut, près de la croix ou *arraz* se trouve gravée la figure d'un saint évêque avec la légende suivante sur un bord: *Gladus protectionis univarsi populi christiani anno mccccxxxv*. Le fourreau est un objet d'art précieux par la perfection et l'élegance des ornemens qui y sont ciseles avec un goût et une délicatesse admirables. Il est chargé dans toute sa longueur d'ornemens á la romaine, soit c. á. d. de groupes de feuilles d'acanthé sortant d'une urne ou d'un vase ou d'un mascarón et grimpant et s'entrelaçant parallèlement: les tiges forment de gracieux festons. Cette riche ornamentation se divise en deux parties égales au moyen d'un cercle au centre duquel et sur émail d'azurs on voit les armes du souverain Pontife (celles de la famille Cibo) qui, comme on sait, consistaient en une croix lisse de gueules au haut de l'écusson, et une bande d'or et de sable sur champ de gueules occupant tout le reste.

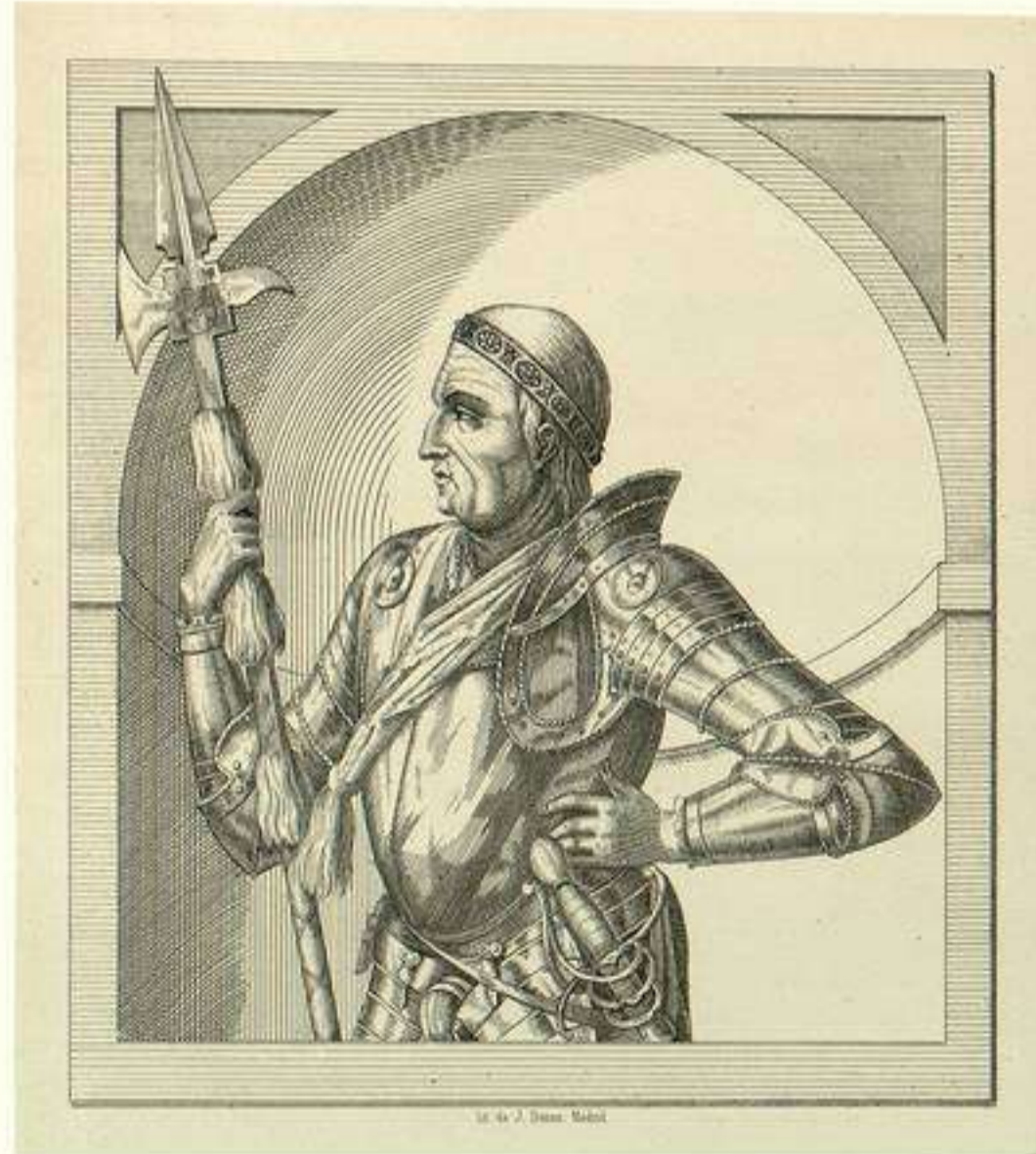
L'autre objet de prix est un pourpoint, de satin cramóisi oneté, avec les trous ou coupures de deux blessures de lame, apparemment, que l'illustre comte reçut au côté et au bras gauche.

(1) Archives de la maison de Belgida et Mondejar.

(2) Le fameux Paolo Lomazo, peintre et poète milanais dans ses poesías dédie quelques sonnets á Romulo qu'il félicite sur la serie de portraits en pied représentant les personnages illustres de cette famille, portraits qu'il exécuta á Guadalajara. Le duc actuel d'Osuna et de l'Infantado les conserve aujourd'hui avec tout le soin qu'ils méritent dans son palais, á Madrid.



CONZALO DE CORDOVA.



FAC-SIMILE DE UN GRABADO QUE REPRESENTA A CONZALO DE CORDOVA.

GONZALO DE CÓRDOBA.

La alta y merecida fama de Gonzalo de Córdoba, conocido en todo el mundo por el *Gran Capitán*, nos excusa de una larga reseña de sus glorias y de sus elevadas dotes y virtudes.

A poco de su aprendizaje militar combatiendo á los portugueses, y de recoger los primeros laureles en la batalla de Albuera, la guerra con los moros abrió ancho campo á sus proezas. Distinguiéndose siempre entre los mas valientes en el espacio de diez años, afirmó, por último su reputación bajo los muros de Granada por su denuedo y bizarría y por los singulares servicios prestados á la Reina, y tuvo la honra de ser uno de los que ajustaron las capitulaciones con los sitiados por parte del Rey Fernando.

Desde la corte de Isabel, donde era su principal ornamento, pasó despues á Italia encargado del mando de nuestro ejército y armada para arrojar de aquel país á los franceses. Tomó por asalto la fortaleza de Régio, se le rindió Agata á la primera intimación, se apoderó de Fiumar, de Muro y de Catana; rindió á Bañeza, exceptuando el desgraciado encuentro con Aubigni en Seminara en que no tuvo culpa, llevó triunfantes las armas españolas por todas partes hasta someter la Calabria al Rey de Nápoles. En los Estados Pontificios tomó la ciudad de Ostia, fué en seguida á establecer la paz alterada en Sicilia, y volviendo á Nápoles echó á los franceses de la última plaza que les quedaba, y regresó á España en 1489.

Dos años despues de su llegada á España, sofocó la primera rebelion de los moros de las Alpujarras, consiguiendo tambien su perdon, y en seguida volvió á Italia contra el Rey de Nápoles mandando las mismas tropas encargadas antes de ampararle. Esta segunda expedicion no fué menos gloriosa que la primera, para Gonzalo. En los mares de Grecia, con solo su nombre, ahuyentó la armada turca, y despues se apoderó de Cefalonja á pesar de la heroica resistencia de los sitiados. En Italia, su marcha es un continuo triunfo, hasta que al repartirse la presa, empieza la discordia entre los aliados. Su estancia en Barleta, célebre por los singulares y caballerescos duelos allí ocurridos, no lo es menos por la constancia, tacto y heroismo de que dió ejemplo hasta que derrotó completamente á sus enemigos en las famosas batallas de Cerinola y Garellano.

Tantas y tan repetidas glorias excitaron los celos y la envidia que hallaban eco en el ánimo del Rey, y le ocasionaron disgustos sin cuento, de modo, que volvió á España lleno de amargura en 1507, y desairado tambien en la corte, se retiró á Loja. Allí contrajo unas cuartanas tenaces, y habiendo salido para restablecerse, murió en Granada el 20 de Diciembre de 1515, á los 62 años de edad, pues habia nacido en Montilla en 1455. Yace en la capilla mayor de San Gerónimo de Granada, labrada con gran suntuosidad por su viuda, la Duquesa de Terranova, á quien la cedió con este objeto cuando estaba construyéndose el templo, el Emperador Carlos V.

Así terminó su gloriosísima carrera varon tan eminente, y sin que la patria le consagre un monumento ni un recuerdo digno de sus elevadas prendas y de sus esclarecidos é importantes servicios. Y en efecto, ¿qué retratos ni qué estatuas han quedado para perpetuar su memoria, como merecido premio á sus servicios, como estímulo á los que debían seguir su carrera, y como satisfacción á sus admiradores que se complacerían en contemplar la gallardía de su persona y ver pintadas en su rostro sus distinguidas y grandes facultades? Por doloroso que nos sea confesarlo, no hemos podido encontrar ni uno solo que pueda del todo satisfacerlos.

Consérvase un medallón con la batalla de Cannas en el reverso, pero en que el busto que parece debia de ser de grande autenticidad representa un guerrero joven con peinado y armadura de mediados del siglo XVI, y de facciones que están en completa oposicion con las de Gonzalo (1). No es mas aceptable la estatua de rodillas labrada en el siglo XVII en la ya citada Iglesia de San Gerónimo donde fué enterrado. El retrato que publicamos copiado del que pertenece á la casa de Altamira y Duque de Sesa, pintado en tabla, sirve para orientarnos algun tanto acerca de sus principales rasgos, aunque el estilo y

La grande et juste renommée de Gonzalve de Cordoue, connu dans le monde entier comme le *Grand Capitaine*, nous dispense d'entrer dans de longs détails sur ses hauts faits et ses autres titres à l'admiration de la postérité.

Il finissait à peine son apprentissage du métier des armes en combattant les portugais, et recueillait ses premiers lauriers à la bataille d'Albuera, lorsque la guerre contre les maures ouvrit un vaste champ à ses glorieuses entreprises. Après s'être distingué constamment pendant un espace de douze années au premier rang des plus valeureux, il consolida enfin sa renommée sous les murs de Grenade: ce fut là qu'il fit éclater toute sa bouillante ardeur et que les services signalés qu'il rendit à sa reine lui valurent l'honneur d'être l'un de ceux qui dressèrent la capitulation avec les assiégés au nom du roi Ferdinand.

De la cour d'Isabelle, dont il était le principal ornement, il passa en Italie chargé du commandement-en-chef des armées de terre et de mer pour chasser les français de ce pays. Là il débute par prendre d'assaut la citadelle de Régio, obtient la reddition d'Agate à la première sommation, s'empare de Fiumar, de Muro et de Catane, se rend maître de Bañeza, et sauf l'échec que lui fait subir Aubigni à Seminara, sans qu'il y eût de sa faute, il promène en triomphe les armes espagnoles d'un bout du royaume à l'autre jusqu'à soumettre la Calabre au roi de Naples. Dans les Etats du Pape, il prend le fort d'Ostie, puis court pacifier la Sicile, repasse à Naples d'où il expulse les français de la dernière place qui leur restait, et rentre en Espagne en 1489.

Deux ans après son retour, il dompte dans les Alpuxarras la première rébellion des maures, dont il obtient le pardon, et vole de nouveau en Italie contre le roi de Naples, à la tête des mêmes troupes qu'il avait menées auparavant à la défense de ses droits à la couronne. Cette seconde expédition ne fut pas pour Gonzalve moins glorieuse que la première. Dans les mers de la Grèce son seul nom met en fuite la flotte turque et il s'empare ensuite de Céphalonie, en dépit de la résistance héroïque des assiégés. En Italie sa marche est une suite de triomphes jusqu'à ce qu'au moment de se répartir la proie la discorde se met entre les alliés. Dans son séjour à Barletta, fameuse par ses duels chevaleresques, il fait preuve d'une constance, d'un tact et d'un héroïsme que rien n'ébranle et défait enfin ses ennemis dans les batailles décisives de Cerigole et du Guarellano.

Une si splendide et si constante continuité de succès lui attira enfin les traits de l'envie qui réussit à perdre l'heureux général dans l'esprit du roi: en butte dès lors à des dégoûts sans nombre, Gonzalve revint le cœur plein d'amertume en 1507, et objet de nouvelles mortifications à la cour il se retira à Loja. Là il contracta des fièvres tierces tenaces, et en étant parti pour se rétablir, il mourut à Grenade le 20 Décembre 1515, à l'âge de 62 ans, étant né à Montilla en 1455. Il repose à Grenade dans la grande chapelle de Saint-Jérôme que sa veuve, la duchesse de Terranova, à qui l'Empereur Charles-quinquième la céda à cet effet lors de la construction de ce temple, fit élever avec une grande somptuosité.

Ainsi se clot la carrière de cet homme éminent à qui la patrie n'a pas consacré un monument, pas même un souvenir digne de ses hautes qualités et de ses grands et glorieux services. Et en effet quels portraits, quelles statues sont restées pour perpétuer sa mémoire, pour récompenser justement ses services, stimuler l'émulation de ceux qui suivent la profession des armes et satisfaire la curiosité de ses admirateurs qui aimeraient à contempler la noble hardiesse de son maintien et voir peinte sur ses traits l'expression de ses grandes et belles facultés? Mais quelque douloureux qu'il soit de l'avouer, nous n'en avons pu trouver un seul qui dût nous satisfaire au complet.

On conserve un médaillon, avec la bataille de Cannas sur le revers, mais où le buste qui, il paraît, devait être d'une grande authenticité, représente un jeune guerrier avec des détails de coiffure, d'armure du milieu du XVI^e siècle et un cachet personnel qui n'offrent aucune analogie avec ceux de Gonzalve (1). Nous n'admettons pas davantage la statue agenouillée, du XVII^e siècle, qui se trouve dans l'église de Saint-Jérôme à Grenade où il fut enterré. Le portrait que nous publions, copie de celui qui appartient à la maison d'Altamira et au duc de Sesa, peut servir à nous renseigner un tant soit peu sur ses traits prin-

(1) Debió acuñarse este medallón por encargo del yerno del Gran Capitán, ó acaso por su nieto Gonzalo, y aun así es notable la omisión de las formas y traje del insigne candillo, pues solo representa un personaje con barbas y armadura del fin del reinado de Carlos V. Del nieto del Gran Capitán, llamado tambien Gonzalo de Córdoba, tenemos dos medallones, y por esto han incurrido muchos en grosera equivocacion, así como los que publicaron el retrato de aquel héroe en la colección de varones ilustres de la Calcografía nacional que lo tomaron de algun lienzo del expresado Duque de Sesa y V Conde de Cabra.

(1) Cette médaille dut être frappée par ordre du beau-fils ou peut-être du petit-fils du Grand Capitaine, et dans ce cas l'oubli des formes et du costume de l'illustre guerrier est assez remarquable: car elle ne représente qu'un personnage barbu et armé de la fin du règne de Charles-quinquième. Du petit-fils du Grand Capitaine, nommé aussi Gonzalve de Cordoue, nous avons deux médaillons, ce qui a donné lieu à une méprise grossière, dans laquelle sont tombés les éditeurs du portrait de ce héros dans la collection des hommes illustres de la Calcographie nationale, lesquels durent le prendre de quelque toile représentant le petit-fils, duc de Sesa, V^e comte de Cabra.

dibujo, y hasta la misma leyenda, revelan claramente un artista de bien adelantado el siglo XVI, y hace presumir que no sea mas que uno de aquellos traslados hechos en Italia, acaso en la famosa colección de Paulo Jovio.

El color del rostro en esta tabla es algo trigueño, los ojos pardos y la cabellera de color de castaño oscuro. Trae un jubón amarillo ó de tela de oro con pasamanos de plata. El gaban es rojo poco vivo guarnecido de armiños, así como la vuelta del cuello. Tiene este retrato unos 70 centímetros de alto por 30 de ancho. No revela mayor antigüedad el medallón que existió en la expresada capilla de San Gerónimo que le representa con igual perfil de rostro é igual traje. Damos con el retrato el facsimile de una estampa grabada á fines del siglo XVI, que forma parte de la rica serie publicada en 1600, por J. Schrenkio con el nombre de *Armamentarium Heroicum*, magnífica obra en que reproduce el autor los numerosos retratos de Reyes, Príncipes y grandes Capitanes, colocados junto á los arneses de los personajes que los usaron, reunidos por el Archiduque Fernando, Príncipe del Tirol, en su castillo de Ambrás (1).

Extraño parecerá á nuestros lectores que reproduzcamos una simple estampa, mas despues de un exámen muy detenido de muchos años acá, casi nos persuadimos que la reproduccion de este retrato de Ambrás pudo hacerse copiando el busto del famosísimo que pintó en Venecia, nada menos que el insigne Giorgion de Castelfranco. Dice Vasari en la vida de este pintor: «Que quando Gonzalo fué á Venecia á visitar al Dux Agustino Barbarigo, Giorgion le hizo su retrato armado, obra de rarísima excelencia, y que nada podia verse cosa mas bella, la cual Gonzalo se llevó consigo.» Lo mismo asegura Ridolfi en su obra, pues hablando de tan insigne pintor y al enumerar los retratos que hizo cuando habia alcanzado mayor reputacion, cuenta entre ellos como mas señalados el de *Fernando, llamado el Gran Capitan*, el Dux Agustino Barbarigo, y el de Catalina Reina de Chipre. Ya tenemos dicho que Gonzalo despues de una porfiada resistencia tomó á los turcos, para la República, la ciudad de Cefalonía, y no sería aventurado suponer que así como se le dispensaron grandes honores, declarándole tambien Gentil-hombre de Venecia, se mandase retratarle casi al mas insigne pintor que tenia, y asimismo que al llevarse Gonzalo el retrato quedase copia ó copias del mismo. Considerese cuanta facilidad en un pais como el Tirol, tan vecino á la República, tendria el expresado Archiduque para obtener copia, cuando habia adquirido, no solamente armadura suya, sino las de tantos monarcas é insignes Capitanes (2).

El aspecto general de la figura de Gonzalo, su apostura, aquella corona ó cerco que ciñe su cabeza y se vé frecuentemente en las pinturas de venecianos, la armadura, la aleta del hombro tan característica de Italia, todo nos persuade el verdadero origen que hemos enunciado. Aun van mas allá nuestras conjeturas. Si todos los retratos al óleo del *Gran Capitan* que son conocidos ya aparecen por el estilo de la pintura posteriores al de Giorgion, y todos miran de perfil á la izquierda, y hasta el mismo medallón ó relieve de Granada ¿no podrá inferirse que todas las cabezas proceden del original del pintor de Castelfranco?

Si la reproduccion, aunque exactísima, de la estampa, no ofrece grande interés en sí misma, considéresela como una preciosa indicacion ó brújula, si la casualidad descubriese en algun sótano ó rincón de tantos abandonados palacios y castillos, no el original, que esto sería harta fortuna, sino una copia de las muchas que en aquellos siglos se repetian en los salones de nuestros próceres.

Así podría repararse la sensible pérdida de tan preciosos y venerables recuerdos de nuestras glorias nacionales, por efecto de estúpida ignorancia y de culpable indiferencia.

(1) Gran parte de estos retratos conservados hoy en Viena son en busto y de medio cuerpo, mas el grabador por uniformarlos á otros que existian de cuerpo entero, suplió con poca exactitud lo que faltaba de medio cuerpo para abajo, olvidando en el de Gonzalo la falda de acero ó el sayo que es tan conocido.

(2) Aun se conserva en la expresada colección de Viena un retrato muy deteriorado en busto del Gran Capitan como el de la estampa que reproducimos. Una mala copia no muy antigua de la misma cabeza, con cerco ó coronel, variando la forma del peto, poseen los señores Condes de Sástago, descendientes tambien de Gonzalo.

cupaux, bien que le style et le dessin et même la légende révèlent clairement un artiste d'une période bien avancée du XVI siècle, et donne lieu à présumer que ce n'est qu'une de ces reproductions faites en Italie, peut-être de la célèbre collection de Paul Jove.

Le teint du visage dans ce tableau est légèrement basané, les yeux gris, et la couleur des cheveux châtain-clair. Il porte un pourpoint jaune ou de tissu d'or, brodé d'ornements d'argent. Le par-dessus est d'un rouge peu vif, garni d'hermines ainsi que le parement du col. Ce portrait a 70 centimètres de haut sur 30 de large. On ne reconnaît pas une plus grande ancienneté dans le médaillon qui existait dans la chapelle de Saint-Jérôme et qui le représente avec le même profil de visage et le même costume. Nous donnons avec le portrait le facsimile d'une gravure de la fin du XVI siècle qui fait partie de la collection publiée en 1600 par J. Schrenkio sous le nom d'*Armamentarium Heroicum*, magnifique ouvrage dans lequel l'auteur reproduit de nombreux portraits de rois, de princes et de grands capitaines, qui étaient accrochés à côté de l'armure que chaque personnage avait portée, le tout tiré de la galerie formée par l'archiduc Ferdinand, prince du Tyrol, dans son château d'Ambrás (1).

Il paraît étrange à nos lecteurs que nous reproduisions une simple estampe: mais après un examen attentif de bien des années, nous en sommes arrivés à acquérir presque la conviction que ce portrait d'Ambrás a pu être une copie d'après le fameux tableau que peignit à Venise le célèbre Giorgione de Castelfranco. Vasari, dans la vie de ce peintre, dit: «Que quand Gonzalve alla à Venise visiter le Doge Augustin Barbarigo, Giorgione lui fit son portrait armé, travail d'une rare perfection, et qu'on ne pouvait voir une chose plus belle: Gonzalve l'emporta avec lui.» Ridolfi, en parlant de ce peintre illustre et en faisant l'énumération des portraits qu'il fit à l'époque où il était à l'apogée de sa réputation, cite entre autres comme les plus remarquables, ceux du *Ferdinand surnommé le Grand Capitaine*, celui du Doge Augustin Barbarigo, et de Catherine, reine de Chypre. Nous avons déjà dit que Gonzalve avait, à la suite d'une résistance obstinée, pris pour la République sur les turcs la ville de Céphalonie, et l'on pourrait supposer, sans s'avancer trop à la légère, que de même qu'on le combla d'honneurs, et le nomma gentilhomme de Venise, de même aussi on aurait fait peindre son portrait par le peintre à-peu-près le plus remarquable qu'il y eût alors dans cet état, et que lorsque Gonzalve l'emporta on en aurait fait faire une ou plusieurs copies. Que l'on considère d'ailleurs la facilité qu'offrait à l'archiduc le voisinage du Tyrol avec la République pour se procurer une copie, lorsqu'il avait pu obtenir non seulement son armure, mais encore celles de tant de monarques et d'illustres capitaines (2).

L'ensemble de la figure de Gonzalve, sa parure, cette couronne ou diadème qui ceint sa tête, et que l'on voit fréquemment dans les peintures vénitiennes, l'armure, l'aïlaron de l'épaule, si caractéristique de l'Italie, tout nous confirme l'exactitude de l'origine que nous lui attribuons. Là ne s'arrêtent pas encore nos conjectures. Si tous les portraits à l'huile connus du *Grand Capitaine* paraissent par le style de la peinture postérieurs à celui du Giorgione, et si tous sont tournés de profil à gauche, jusqu'au médaillon même ou bas-relief qui existe à Grenade, ne pourrait-on pas en déduire que toutes les têtes proviennent de l'original du peintre de Castelfranco?

Si la reproduction, bien que fort exacte de l'estampe n'offre pas un grand intérêt par elle-même on peut la considérer comme un renseignement ou guide inestimable pour le cas où le hasard viendrait à faire découvrir dans quelque souterrain ou recoin de tant de palais et de châteaux abandonnés, non pas l'original, ce qui serait une bonne fortune trop grande, mais une copie de celles que l'on faisait en si grand nombre dans ces siècles-là, pour les salons de nos grands seigneurs.

Ainsi pourrait-on réparer un jour la perte douloureuse à laquelle une grossière ignorance ou une indifférence coupable a condamné les témoignages précieux et vénérables de nos gloires nationales.

(1) Une grande partie de ces portraits, conservés aujourd'hui à Vienne, sont en buste ou de moitié corps, et le graveur pour les uniformer ajouta à quelques-uns la partie basse du corps qui manquait, mais avec assez peu d'exactitude, oubliant dans celui de Gonzalve le pan de la cotte d'acier ou le sayon de brocart si connu.

(2) On conserve encore dans la collection de Vienne un portrait en buste, pareil à celui de l'estampe que nous reproduisons. Une assez médiocre copie non très-ancienne de la même tête avec un cercle ou diadème, existe en la possession des comtes de Sástago, descendants aussi de Gonzalve. La cuirasse y est d'une forme différente.



Alfonso Galindo, esc.

Don P. Enriquez, esc.

Alfonso Galindo, esc.

DON PEDRO ENRIQUEZ, ADELANTADO MAYOR DE ANDALUCIA.

D. PEDRO HENRIQUEZ,

SEÑOR DE TARIFA Y ADELANTADO MAYOR DE ANDALUCIA.

Hijo del Almirante D. Francisco Henriquez y de Doña Teresa de Quiñones, deudo tan cercano de la madre del Rey Católico que este le daba el título de tío, D. Pedro Henriquez hizo honor con sus hechos á la ilustre sangre que circulaba por sus venas.

Durante el reinado de los Reyes Católicos prestó importantes servicios á la patria, alcanzando por ellos merecidas distinciones y privilegios, y el cargo de Adelantado mayor de Andalucía, y el título de Marqués de Tarifa.

Concurrió también á dar cima á la gloriosa empresa de la restauración de España en los campos de Granada, respondiendo al llamamiento general é impulsado por verdadero patriotismo. Dirigiase á Córdoba con sus hijos D. Fadrique y D. Fernando, á reunirse con la plana mayor que acompañaba al Rey cuando supo que había marchado y disponiéndose á variar de dirección recibió orden de comandar seis mil peones y quinientos caballos que la ciudad de Sevilla había aprontado con toda su nobleza, á que iban agregados el Arzobispo, el Duque de Cádiz, el de Medina-Sidonia y otros personajes con gran séquito de escuderos. Al frente de aquel lucido socorro, conduciéndolo por la comarca de Loja, se incorporó con el ejército que ya había dado vista á Granada, estando descansando en el Vado de Velillos. En la toma de la espléndida corte de Boabdil fué digno auxiliar de los valientes adalides que en ella tuvieron parte.

Duraban aun las fiestas y regocijos por el completo triunfo alcanzado contra los moros, exterminándolos para siempre en la Península, cuando el Adelantado caminando por Rio de las Yeguas hacia Sta. Fé en compañía de sus dos hijos y del resto de su gente sevillana, fué acometido de una violenta enfermedad que puso fin á su existencia en el mismo día, 8 de Febrero (1), con harto sentimiento de los suyos.

Su cuerpo fué conducido al Monasterio de Santa María de las Cuevas extramuros de Sevilla, donde fué enterrado y donde él y sus descendientes que dotaron al Monasterio de buenas rentas y distinciones, obtuvieron la magnífica capilla del Capítulo donde labraron honoríficas sepulturas, á pesar de tener derecho de construir las en la bóveda de la capilla mayor.

Entre todos los mausoleos de aquel santo recinto y todos de mármol de Carrara, el de D. Pedro es el que mas llama la atención de los inteligentes.

Apoyado en un bello basamento se eleva un cuerpo de arquitectura de orden compuesto formado por cuatro pilastras y otras tantas columnas que sostienen el cornisamento, cuajado como todo de ricos y elegantes adornos. Sobre la cornisa hay un grupo de excelente escultura, terminando el monumento con un frontón de excelente traza. — El fondo del arco central y otros espacios están enriquecidos con bajos relieves que representan la Pasión del Salvador; en los intercolumnios hay pequeñas estatuas de Santos esquisitamente labradas en el sábio y grandioso estilo del Montorsoli ó Sansovino. En el centro de este rico monumento está la urna sepulcral decorada con guirnaldas que sostienen tres quimeras; en ella, y sobre un rico paño guarnecido con franjas y galones descansa la estatua yacente del Adelantado.

Este bulto y urna es lo que reproducimos en la adjunta estampa. La cabeza, de aspecto venerable, así como las manos, labrada con grandiosidad y maestría, lleva el yelmo con la celada levantada. La armadura llama la atención por la propiedad con que representa la usada en aquella época, de modo que hace presumir que el estatuario que ejecutó la obra en el reinado de Carlos V, tuvo á la vista acaso la misma armadura del Adelantado ó por lo menos otra de su tiempo. En los guardabrazos hay una pieza exagonal y puntiaguda que guarnece los hombros y conserva la bufeta ó pieza que se sobrepone al hombro, así como el bajo-peto triangular, que sube en punta desde el bajo vientre hasta el pecho. De la falda dividida en cinco hojas ó segmentos, descende la escarcela y por debajo la corta loriga de malla que solo llega á las esquinelas de las piernas. Apoya los pies defendidos por los escarpes so-

Fils de l'Amiral D. Francisco Henriquez et de Donna Teresa de Quiñones si proche parent de la mère du Roi Catholique que celui-ci lui donnait le titre d'oncle, D. Pedro Henriquez fit honneur par sa conduite au sang illustre qui coulait dans ses veines.

Sous le règne des Rois Catholiques, il rendit à sa patrie d'importants services qui lui valurent des distinctions et des privilèges mérités, et la charge d'*adelantado mayor* (haut gouverneur) d'Andalousie avec le titre de marquis de Tarifa.

Il concourut aussi à la glorieuse entreprise qui acheva la reconquête de l'Espagne dans les champs de Grenade, en répondant à l'appel général et en cédant à l'impulsion d'un vrai patriotisme. Il se dirigeait à Cordoue avec ses deux fils D. Fadrique et D. Fernando, pour se réunir à l'état-major qui accompagnait le roi, lorsqu'il apprit son départ: et il comme se disposait à changer de route, il reçut l'ordre de prendre le commandement de six mille hommes de pied et de cinq cents chevaux que Séville avait levés avec toute sa noblesse, dans les rangs de laquelle on comptait l'Archevêque, le Duc de Cadix, le Duc de Médina-Sidonia et d'autres personnages avec leurs écuyers et une suite nombreuse. A la tête de ce brillant corps de troupes auxiliaires, qu'il conduisit par le pays de Loja, il alla rejoindre le gros de l'armée qui était déjà arrivée en vue de Grenade et reposait au gué de Velillos. Il coopéra dignement à la prise de la merveilleuse capitale de Boabdil avec les autres vaillans chefs qui y prirent part.

Les fêtes et les réjouissances pour le triomphe complet remporté contre les maures, chassés pour toujours de la Péninsule, duraient encore, lorsque l'Adelantado voyageant par Rio de las Yeguas dans la direction de Santa-Fé, en compagnie de ses fils et du reste du monde qu'il avait emmené avec lui de Séville, fut attaqué d'une maladie violente qui, à la grande douleur des siens, mit fin à son existence dans le courant du même jour, le 8 février (1).

Son corps fut conduit au monastère de Sainte-Marie de las Cuevas, extramuros de Séville, où il fut enterré et où ses descendans, qui dotèrent le couvent de revenus importans et de nombreuses favours, obtinrent la chapelle magnifique du Chapitre où ils se firent faire somptueuses sépultures, bien qu'ils eussent le droit de les construire sous la voûte de la grand chapelle.

Entre tous les mausolées qui décorent cette enceinte funéraire, et tous sont en marbre de Carrare, celui qui fixe le plus l'attention des connaisseurs est le sépulcre de D. Pedro.

Appuyé sur un beau soubassement s'élève un corps d'architecture d'ordre composite, formé par quatre piliers et autant de colonnes, qui soutiennent l'entablement chargé comme le tout d'une profusion de riches et délicats ornemens. Au dessus de la corniche est un groupe d'une excellente sculpture, et un fronton d'un beau dessin couronne le monument. Le fond de l'arc du milieu et d'autres espaces sont enrichis de bas-reliefs qui représentent la passion de Notre-Seigneur; dans les entrecolonnemens sont de petites statues de saints d'un travail exquis dans le genre savant et grandiose de Montorsoli, ou Sansovino. Au centre de ce somptueux monument est le cercueil décoré de guirlandes que portent trois chimères; sur le dessus qui recouvre un riche drap garni de frauges et de galons repose la statue couchée du gouverneur.

C'est la statue avec le cercueil que nous reproduisons dans l'estampe ci-jointe. La tête, d'un caractère vénérable et traitée, ainsi que les mains, avec beaucoup de grandiose et d'art, est couverte du casque avec la visière levée. L'armure mérite d'être remarquée pour l'exactitude avec laquelle elle représente celle que l'on portait à cette époque, à tel point que l'on peut supposer que le statuaire qui exécuta ce travail sous le règne de Charles V eut sous les yeux probablement l'armure même de l'Adelantado ou tout au moins une du temps. Les brassards contiennent une pièce hexagonale et pointue qui garnit les épaules et conserve les ailettes ou petite-bufe qui surmonte l'épaule de même que la basse-cuirasse triangulaire qui monte en pointe du bas-ventre jusqu'à la poitrine. De la jupe divisée en cinq feuilles ou segments descend la tassette et par dessous le petit haubert à mailles, qui n'arrive que jusqu'aux grèves.

(1) Aunque según el epitafio de su sepulcro falleció el 4 de Febrero, debe ser equivocación del artífice, pues el testamento fué otorgado el 7 del mismo mes. — *Protocolo del Monasterio de Nuestra Señora de las Cuevas.*

(1) Bien que l'építaphe sur son tombeau dise qu'il décéda le 4 février, nous croyons qu'il doit y avoir là une erreur du sculpteur, puisque le testament porte la date du 7 du même mois. — *Protocolo du monastère de Notre-Dame de las Cuevas.*

bre un leon, y sostiene con ambas manos la espada, que pudiera llamarse mas bien montante por su estremada longitud.

Todo el monumento tiene de alto siete metros por cuatro de ancho. Es obra de Antonio Maria Abril (1), que la esculpió en Génova por orden del hijo del Adelantado, D. Fadrique Henriquez de Rivera, quinto Conde de los Molares. Parece que fué terminado en 1520.

El epitafio dice así:

AQUI YACE EL ILUSTRÍSIMO SEÑOR
DON PEDRO ENRIQUE, ADELANTA-
DO MAYOR DE LA ANDALVZIA, HIJO DE
LOS ILUSTRES SEÑORES, DON FADRIQUE
HENRRIQUEZ, ALMIRANTE MAYOR DE
CASTILLA, Y DOÑA INES DE QUIÑONES SV
MVGER, EL QVAL FALLECIO A CVATRO
DIAS DE FEBRERO, DE MIL QUATROCIENTOS
Y NOVENTA Y DOS, VINIENDO DE
TOMAR LA CIUDAD DE GRANADA; AVIEM-
DOSE HALLADO EN LA COQVISTA DE
TODO EL DICHO REINO. DESDE QVE SE
TOMO ALHAMA, QVE FVE EL COMEN-
ZO DE ELLA, EL QVAL VIVIO COMO QVIEN
AVIA DE MORIR. MANDO HAZER ESTE
SEPVLCRO DON FADRIQUE HENRRIQUEZ
DE RIVERA, MARQVES DE TARIFA, ASSI-
MESMO ADELANTADO SV HIJO, EL AÑO
DE MIL QVINIENTOS Y VEINTE HAVIEN-
DO VENIDO DE GERUSALEN EL AÑO DE
MIL QVNIENTOS Y DIEZ Y NVEVE.

Posteriormente á la esclaustracion, enajenado el insigne Monasterio de las Cuevas, se trasladó, así este monumento como los demás mencionados, á la iglesia de la Universidad de dicha capital á espensas de los Sres. Duques de Medinaceli, como sucesores en los estados de aquella esclarecida casa; traslacion promovida con el mayor celo por el Excmo. Sr. D. Manuel Cepero, Dean de la santa Iglesia metropolitana.

(1) Antonius Maria de Aprilis de Charona hoc opus faciebat in Janua.

Les pieds chaussés de sandales sont appuyés sur un lion, et il tient des deux mains l'épée à laquelle, en raison de son extrême longueur, on pourrait plutôt donner le nom d'espardon.

La hauteur totale du monument est de sept mètres sur quatre de large. La main-d'œuvre est d'Antoine Marie Abril (1) qui le sculpta à Gènes par ordre du fils de l'adelantado D. Fadrique Henriquez de Ribera, 5^e comte de los Molares. Il paraît qu'il fut terminé en 1520.

L'épitaphe porte:

CI-GIT L'ILLUSTRÍSSIME SEIGNEUR
DON PEDRO ENRIQUE, ADELANTA-
DO MAYOR DE L'ANDALOUSE, FILS DE
ILLUSTRES SEIGNEURS, DON FADRIQUE
HENRRIQUEZ, GRAND AMIRAL DE
CASTILLE, ET DOÑA INES DE QUIÑONES SA
FEMME, LEQUEL DECEDA LE QUATRIEME
JOUR DE FEVRIER, DE MIL QUATRECENTS
QUATRE-VINGT-DOUZE, EN VENANT DE
PRENDRE LA VILLE DE GRENADE, S'ETANT
TROUVÉ A LA CONQUETE DE
TOUT LE DIT ROYAUME, DEPUIS QUE L'ON
PRIT ALHAMA, QUI EN FUT LE COM-
MENCEMENT, LEQUEL VECUT COMME QUI
DEVAIT MOURIR. CE SEPULCRE FUT FAIT
PAR ORDRE DE DON FADRIQUE HENRRIQUEZ
DE RIBERA, MARQUIS DE TARIFA, AUSSI
ADELANTADO SON FILS, EN L'AN
MIL CINQ-CENT-VINGT, ETANT
VENU DE JERUSALEM, EN L'AN
MIL CINQ-CENT-DIX-NEUF.

Plus tard après la fermeture des couvents et la mise en vente du beau monastère de las Cuevas, ce mausolée, comme les autres déjà mentionnés, fut transporté dans l'église de l'université de cette ville, aux frais de la maison ducale de Médinaceli, héritière des biens de cette illustre famille, et sur l'initiative, pleine de zèle, de D. Manuel Cepero, doyen de l'église metropolitaine.

(1) Antonius Maria de Aprilis de Cheronia hoc opus faciebat in Janua.



D. MARIA LOPEZ DE CUREA
llamada la rica fembra Mujer del
Duque Conde D. Juan.

Vicente Cardenera del.

Lit. de J. Diaz, Madrid.

Bernardo Bizarro del.

DOÑA MARIA DE GUZMAN DUQUESA DE VILLAHERMOSA.
(LLAMADA LA RICA FEMBRA)

DOÑA MARIA LOPEZ DE GURREA,

CONDESA DE RIBAGORZA.

Fué la época de los Reyes Católicos en España no menos gloriosa que por sus conquistas y empresas militares, por lo que en ella florecieron y prosperaron todo género de estudios é ilustracion; y no solo se extendía la educacion literaria á los hijos de los magnates, nacidos para desempeñar los principales cargos del Estado, sino á las jóvenes de las familias y casas mas distinguidas, teniendo sin duda presente que habian de ser un día el principal y mas bello ornamento de la corte. Los estudios eran entonces sólidos y profundos, no ligeros y superficiales como en nuestros tiempos, en que solo se aspira á poseer una ciencia enciclopédica; y por lo mismo se hallaban como vinculados en las personas y clases mas opulentas y poderosas, lo cual establecia entre ellas y el vulgo una linea divisoria que hoy no se conoce, por lo menos si se aprecia bajo este aspecto la diferencia que existe entre las diversas gerarquias sociales.

Cita el erudito Clemencin en sus *Ilustraciones al elogio de la Reina Católica*, los nombres de mujeres doctas que brillaron en aquel siglo, la célebre latina Doña Beatriz Galindo, maestra de la misma Reina, la poetisa Florencia Pinar, la ilustre segoviana Doña Juana de Contreras, Doña Lucia de Medrano, que explicó los clásicos latinos en la Universidad de Salamanca, Francisca de Lebrija, que dió lecciones de retórica en la de Alcalá, y otras que posteriormente siguieron los pasos de estas, como la condesa de Monteagudo y Doña María de Pacheco, esposa del desdichado Juan de Padilla, Doña María de Mendoza, helenista y latina insigne, las dos Sigecas, Luisa y Angela, Catalina de Paz y Cecilia Morillas. No se menciona en este curioso catálogo el nombre de Doña María Lopez de Gurrea, una de las señoras mas ilustres por su cuna, por su opulencia, por su saber y rara erudicion en la época á que nos referimos; pero ni era posible citarlas todas, ni la especie de retraimiento en que vivió en sus estados de Aragon, podia contribuir mucho á una celebridad que parecia avenirse mal con su natural modestia (1).

Fué Doña María hija del maestro Juan Lopez de Gurrea, gobernador de Aragon, y de Doña Aldonza de Gurrea, señora de Pedrola, á quienes, como única heredera, sucedió en sus vastos estados. Muerta la madre, tomó el maestro la cruz de San Juan y con ella la castellanía de Amposta; mientras Doña María, llegada á edad competente, contrajo matrimonio en 1479, con Don Juan (2), hijo del duque de Villahermosa; y grande debió ser el esplendor de su casa y de su nombre, cuando al unirse con los duques de Villahermosa, hijos, sobrinos y nietos de los reyes D. Juan II de Aragon y D. Fernando el Católico, dispuso el primero de estos monarcas que los frutos que provinieran de aquel enlace antepusieran al ilustre apellido de Aragon, propio de los de Villahermosa, el de Gurrea que llevaba Doña María. Así dice Lanuza que «ignorando el verdadero motivo que tuvieron los de la casa de Ribagorza para poner en primer lugar el nombre de Gurrea, piensa que fué por el expresado casamiento con dicha señora, que llevó á la casa de su marido muy grandes estados, ademas de que fué dama muy hermosa y principal.»

Nacieron del mismo matrimonio tres hijas y un solo varon, D. Alonso Felipe de Aragon, tercer conde de Ribagorza, embajador que fué por el reino de Aragon al emperador Carlos V en 1516. Doña María, segun queda indicado, y lo confirman varias memorias de aquella época, existentes en archivos públicos y particulares, pasó la mayor parte de sus días en su villa de Pedrola. Exclusivamente consagrada á los cuidados domésticos y á los estudios que

Ce ne sont pas seulement les conquêtes et les expéditions militaires qui ont rendu glorieuse pour l'Espagne l'époque des Rois Catholiques, mais l'éclat des études et des lumières qui fleurirent et prospérèrent sous leur règne: et ce n'était pas uniquement les fils des grands personnages, appelés par leur naissance à remplir les premières charges de l'état qui jouissaient du bénéfice d'une éducation littéraire, mais les jeunes personnes elles-mêmes des familles et des maisons les plus distinguées y prenaient part, pour se préparer sans doute à jouer leur rôle à la cour, dont elles devaient être le principal et le plus bel ornement. Les études étaient alors solides et sérieuses, et non pas légères et superficielles comme elles le sont de nos jours, où l'on n'aspire qu'à posséder un savoir encyclopédique, et par suite elles étaient comme un privilège héréditaire dans les personnes et les classes les plus riches et les plus puissantes, ce qui établissait entre elles et le vulgaire une ligne divisoire aujourd'hui inconnue, si l'on juge à ce point de vue de la différence qui existe entre les diverses hiérarchies sociales.

L'érudit Clémencin cite, dans ses *éclaircissements à l'éloge de la Reine Catholique*, les noms des femmes savantes qui brillèrent dans ce siècle, la célèbre latiniste Donna Béatrix Galindo, maîtresse de la reine elle-même, Florencia Pinar, poète, l'illustre ségovienne Jeanne de Contreras, Donna Lucia de Medrano, qui fit un cours d'auteurs classiques à l'Université de Salamanca, Françoise de Lebrija qui Donna des leçons de rhétorique à l'Université d'Alcala, et d'autres qui plus tard suivirent les traces de celles-ci, telles que la comtesse de Monteagudo et Donna Maria Pacheco, femme de l'infortuné Jean de Padilla, Donna Maria de Mendoza, helléniste et latiniste éminente, les deux Sigécas, Louise et Angèle, Catherine de Paz et Cécile Morillas. Il n'est pas fait mention dans ce catalogue curieux de Maria Lopez de Gurrea, une des dames les plus illustres par leur naissance, leur richesse, leur savoir et rare érudition à l'époque dont nous parlons; mais il n'était ni possible de les citer toutes, ni l'espece de retraite où celle-ci vivait dans ses domaines d'Aragon, pouvait-elle contribuer beaucoup à une célébrité qui paraissait s'allier mal avec sa modestie naturelle (1).

Donna Maria était fille du grand maître Jean Lopez de Gurrea, gouverneur d'Aragon, et de Donna Aldonza de Gurrea, dame propriétaire de Pedrola, à laquelle elle succéda comme héritière unique dans ses vastes domaines. A la mort de sa femme, le grand-maître prit la croix de Saint-Jean et avec elle la châtellenie d'Amposta; tandis que Donna Maria en atteignant l'âge voulu, contractait mariage en 1479 avec D. Juan (2), fils du duc de Villahermosa; et grandes devaient être la splendeur de sa maison et son illustration personnelle, puisqu'en s'unissant aux ducs de Villahermosa, fils, neveux et petits-fils des Rois D. Juan II d'Aragon et Ferdinand-le-Catholique, le premier de ces deux monarques disposa que les enfants qui naîtraient de ce mariage fissent précéder le nom illustre d'Aragon, nom de famille des Villahermosa, de celui de Gurrea que portait Donna Maria. C'est ce que dit Lanuza, qui «ignorant le motif au juste qu'eurent les membres de la famille de Ribagorza pour mettre au devant de leur nom celui de Gurrea, pense que ce fut par suite de ce mariage qui apporta de grands biens à leur famille: Donna Maria fut en outre une dame d'une beauté remarquable et très distingué par son rang, etc.»

De ce mariage naquirent trois filles, et un seul fils, D. Alonso Philippe d'Aragon, 3^e comte de Ribagorza, ambassadeur du royaume d'Aragon auprès de l'empereur Charles V en 1516. Donna Maria ainsi que nous venons de l'indiquer, et comme le confirment divers mémoires de cette époque existant dans les archives publiques et d'autres particulières, passa le plus grand nombre de ses jours dans sa ville de Pedrola. Consacrée exclusivement aux soins domes-

(1) Moya, en su libro de *Variá historia de santas é ilustres mujeres* (pág. 508), hace mencion muy honorífica de cierta Doña María de Urrea á quien llama Condesa de Alba de Liste, diciendo «que por no hacer gran volumen quiere dejar de decir del saber de latin y griego, caridad y valor (de dicha dama), porque entonces el hombre alaba convenientemente callando lo que no puede convenientemente significar hablando.» Tal vez este elogio se referiría á nuestra Duquesa de Villahermosa, pues entre las Condesas de Alba de Liste ninguna se menciona con este apellido, no siendo difícil el confundir el de Urrea con el de Gurrea.

(2) Este D. Juan fué Conde de Ribagorza y despues Duque de Luna por merced de su tío el Rey Católico. Fué este Señor Virrey de Cataluña dos veces, Virrey de Nápoles en cuyo cargo reemplazó al Gran Capitan, y desempeñó por último el cargo de Capitan general de Aragon y Castilla.

(1) Moya, dans son livre d'*Histoire variée de saintes et de femmes illustres* (page 508), fait honorable mention de Donna Maria de Urrea, á qu'il donne le titre de Comtesse d'Alba de Liste: il dit d'elle que «pour ne pas faire un gros volume, il omettra de parler du savoir de latin et de grec, de la charité et de la valeur (de cette dame) parceque l'homme loue convenablement par le silence ce qu'il ne peut exprimer convenablement par la parole.» Peut-être l'auteur a-t-il voulu parler de notre Duchesse de Villahermosa: car parmi les Comtesses d'Alba de Liste, il n'en figure aucune du nom de Urrea, et il était facile de confondre celui-ci avec celui de Gurrea.

(2) D. Jean fut Comte de Ribagorza et plus tard Duc de Luna par concession de son oncle Ferdinand-le-Catholique. Il fut aussi Viceroy de Catalogne deux fois, remplaça le Gran Capitaine dans la Viceroyauté de Naples, et dernièrement fut nommé Capitaine général d'Aragon et de Castille.

habían sido la preferente ocupación de su juventud, interpretaba con singular acierto las obras más excelentes de la literatura clásica, manejando los autores griegos con la misma facilidad que los latinos. Por esto se la representa en el retrato que acompaña a esta página, con un compás en la mano, las obras de Platon en griego, las Tusculanas de Ciceron y la cosmografía de Tolomeo, evidente alusión a sus estudios, y quizá a los trabajos más notables que salieron de su pluma y en que se ejercitaba su peregrino ingenio.

Murió esta noble señora en su lugar de Alcalá de Ebro, y fué sepultada en su villa de Pedrola, que como queda dicho daba nombre a sus estados, formando asimismo parte de ellos los pueblos y villas de Luna, Erla, Torrellas, Grañen, la fortaleza de Sora y algunas otras.

La estampa que publicamos es copia de un curioso lienzo que forma parte de la preciosa serie de retratos de cuerpo entero de los duques de Villahermosa, pintada en el segundo tercio del siglo XVI por orden del duque D. Martin de Gurrea y Aragon, nieto de Doña Maria, tomando probablemente el de esta señora y algunos más, de otros de medio cuerpo, pues hasta aquella época no se introdujo el uso de los de cuerpo entero para las familias (1). La suma erudición y esquisito gusto del duque D. Martin (2) son fundamento bastante para afirmar que lo añadido a los tipos primitivos es exactísimo y conforme en un todo a las ropas y galas de los mismos personajes, cuyos trajes conservados por largos años por sus descendientes debieron consultarse sin duda alguna.

Jusepe Martinez, pintor de Felipe IV, en su excelente libro *Discursos sobre la pintura*, hace mención de dos artistas notables que el expresado duque de Villahermosa hizo venir de Flandes para adornar su palacio y casa de campo. Llamábase el uno Pablo Esquert y dice que fué discípulo de Ticiano; el otro Roland de Mois a quien ocupó en hacer retratos de la genealogía de su casa, sacándolos de originales muy antiguos. Así el retrato de Doña Maria como el de otros diez de la colección, se recomiendan por su excelente colorido ticianesco y por cierto primor y finura de detalles que recuerdan no poco las obras del grande artista de Cador, siendo de presumir por esto que Esquert ayudase a su compañero en la ejecución de esta preciosa serie.

El traje de la bella condesa de Ribagorza, se parece bastante al de algunas primitivas pinturas y estatuas de Isabel la Católica. Lleva Doña Maria en la cabeza una toquilla y sobre ella una especie de cofia adornada con alfileres y pedrería. Una camiseta de fino cendal modera el grande escote del vestido. Adorna el cuello un rico collar, y trae además una magnífica cadena de bellissimo artificio. Las mangas del vestido, con cuchilladas que ponen al descubierto la tela interior, son muy galanas y pintorescas, simulando estar recogidas con cintas blancas, con cabos guarnecidos de puntas de oro y pedrería. El vestido es de velludo ó terciopelo carmesí oscuro, y aparece recogido en tres zonas a diversas alturas como si fueran tres diferentes faldas. Son de notable riqueza el cinturón y la cadena que pende de la cintura, formados de círculos de oro eslabonados, llenando los huecos hojas y vástagos delicadísimos esmaltados de verde y blanco. Cuatro placas de oro, también con esmaltes están distribuidas de trecho en trecho a lo largo del cordón ó *châtelaine* que termina con una esmeralda contornada de perlas, de cuyo engaste penden cuatro colgantes de oro a manera de tirabuzones.

(1) Dice Vasari en la vida de Ticiano, hablando del magnífico retrato de cuerpo entero de D. Diego Hurtado de Mendoza hecho por este gran pintor, que era cosa notabilísima y que en su vista desde entonces empezó a ponerse en práctica el uso de los retratos de cuerpo entero.

(2) Fué este D. Martin, caballero de grande erudición, escritor y amante muy ilustrado de las artes y de las letras. Nicolás Antonio hace de él honorífica mención, y el Doctor Latasa en su Biblioteca aragonesa enumera hasta diez obras de historia, numismática y otras antigüedades escritas por él, de las cuales algunas se conservan en la Biblioteca nacional de Madrid. También cita Latasa otras producciones que acompañó con medallas y retratos de algunos Condes de Ribagorza y Reyes de Aragon, de que «se aprovechó el célebre G. Blancas.» Felipe II le llamaba el *Filósofo aragones*. El actual duque de Villahermosa D. Marcelino ha hecho restaurar y colocar espléndidamente la expresada serie de retratos en un salón de su palacio de Madrid.

tiques et aux études qui avaient fait l'occupation principale de sa jeunesse, elle traduisait avec un rare succès les ouvrages les plus remarquables de la littérature classique, et maniait les auteurs grecs avec la même facilité que les auteurs latins. C'est pour cela qu'on la représente dans le portrait qui accompagne cette page, avec un compas à la main, les œuvres de Platon en grec, les Tusculanes de Cicéron et la Cosmographie de Ptolomée, allusion évidente à ses études et peut-être aux travaux les plus importants qui sortirent de sa plume et dans lesquels s'exerçait son talent privilégié.

Cette noble dame mourut dans son village d'Alcalá sur l'Ebre et fut enterrée dans sa ville de Pedrola, qui, ainsi qu'il a été déjà dit, donnait son nom à ses domaines, dont faisaient également partie les villages et les villes de Luna, Erla, Torrellas, Grañen, le château de Sora, et quelques autres.

L'estampe que nous publions est une copie d'une toile curieuse qui fait partie de la belle galerie de portraits en pied des ducs de Villahermosa, peinte dans le courant du second tiers du XVI^e siècle par ordre du duc D. Martin Gurrea y Aragon, petit-fils de Donna Maria; celui de cette dame et quelques autres furent exécutés probablement d'après des peintures en buste; l'usage des portraits en pied ne s'étant introduit qu'à cette époque (1). L'érudition profonde et le goût exquis du duc D. Martin (2) permettent de garantir, par rapport aux détails ajoutés aux types primitifs, l'exactitude et la parfaite convenance des costumes et accessoires que portent ces personnages et qui conservés long-temps encore après par leurs descendants durent être sans aucun doute consultés à cette occasion.

Jusepe Martinez, peintre de Philippe IV, dans son excellent discours sur la peinture, fait mention de deux artistes remarquables que le sus-dit duc de Villahermosa fit venir de Flandre pour orner son palais et sa maison de campagne. L'un se nommait Paul Esquert et l'on dit qu'il était élève du Titien, l'autre était Roland de Mois, qu'il employa à faire les portraits de la généalogie de sa famille, en les empruntant à des pièces originales fort anciennes. Ainsi le portrait de Donna Maria et dix autres de la collection se recommandent par la beauté du coloris presque digne du Titien, du même que par une certaine délicatesse et le fini des détails, qui rappellent assez les œuvres du grand peintre de Cador, d'où il est permis de supposer qu'Esquert dut aider son confrère dans l'exécution de cette belle série de tableaux.

Le costume de la belle comtesse de Ribagorza rappelle en grande partie quelques-uns des portraits primitifs et des statues d'Isabelle-la-Catholique. Donna Maria porte sur la tête une petite loyne que recouvre une espèce de coiffe ornée de perles et de pierreries. Une chemisette de crêpe léger corrige l'échancrure trop forte du tour de gorge de la robe: un riche collier est posé autour du col, et elle porte en outre une magnifique chaîne du plus beau travail. Les manches de la robe avec des taillades qui laissent voir le linge intérieur sont fort élégantes et pittoresques: elles figurent être relevées avec des rubans blancs à bouts garnis d'or et de pierreries. La robe est de panne ou de velours, cramoisi foncé, et paraît être prise à plis à trois hauteurs, comme si elle était à trois jupes. Le ceinturon et la chaîne qui est suspendue à la ceinture, faits de cercles d'or entrelacés avec des feuilles et des rejetons du travail le plus délicat dans les vides, et émaillés de vert et de blanc, sont d'une richesse remarquable. Quatre plaques d'or, également émaillées sont placées à intervalles égaux le long du cordón ou *châtelaine* qui se termine par une émeraude contournée de perles, dont l'enchâssure laisse passer quatre bouts flottans d'or en façon de tirebouchons.

(1) Vasari dit dans la vie du Titien, en parlant du magnifique portrait en pied de D. Diego Hurtado de Mendoza fait par le grand peintre, que c'était une œuvre fort remarquable, et que c'est depuis lors que s'est établi l'usage des portraits en pied.

(2) Don Martin était un gentil-homme d'une grande érudition, écrivain et amateur éclairé des Beaux-arts. Nicolas Antonio fait de lui une mention honorable, et le docteur Latasa dans sa Bibliothèque d'Aragon énumère jusqu'à dix ouvrages d'histoire, de numismatique, et d'autres antiquités, écrits par lui, et dont quelques-uns se conservent à la Bibliothèque nationale de Madrid. Latasa cite également d'autres manuscrits et notices dans lesquels D. Martin intercala des dessins de médailles et de portraits de plusieurs comtes de Ribagorza et de rois d'Aragon, et qui ont servi à guider Blancas. Le présent duc de Villahermosa D. Marcelino a fait restaurer et placer avec magnificence cette suite de portraits dans une des grandes salles de son palais de Madrid.



Salvador Cardenas delgado

Imp. Lemercier Paris

Escul. Juan de la Cruz

DON PEDRO FERNANDEZ DE VELASCO, CONDESTABLE DE CASTILLA

Estatua sobre su Sepulcro en la Catedral de Burgos.

DON PEDRO HERNANDEZ DE VELASCO,

PRIMER CONDESTABLE DE CASTILLA.

El buen Conde de Haro, dechado de cumplidos caballeros según nos le pinta Hernando del Pulgar y otros historiadores, tuvo en su esposa Doña Beatriz Manrique, hija del Adelantado de León, al Condestable de Castilla D. Pedro Hernandez de Velasco. Fué este, por herencia de sus padres, segundo Conde de Haro y Señor de Medina de Pomar, Frias y Briviesca, y sus relevantes cualidades y eminentes servicios al Estado le valieron los títulos honoríficos é importantes cargos con que le honraron á porfia D. Juan II, Enrique IV y Doña Isabel la Católica. Desempeñó los altos empleos de Justicia mayor de Castilla, de Camarero mayor de la Casa Real, y por cinco veces el de Capitan General, mereciendo también que Enrique IV, al fallecimiento de Miguel Lucas de Iranzo, le nombrase Condestable de Castilla, dignidad que obtuvo el primero entre los de su esclarecida estirpe, dejándola como vinculada en la gran casa de los Velascos.

El valor demostrado en cuantos lances de guerra tuvo participacion realzaba su pericia, su consumada prudencia, su rectitud é integridad, y otras dotes que justifican plenamente la confianza que mereció á sus monarcas. En la segunda batalla de Olmedo, contra el infante D. Alonso y sus parciales, se distinguió tan señaladamente que algunos escritores le atribuyen la victoria. Premio de esta jornada fué la merced de todos los *díesmos de la mar* que le concedió Enrique IV, «con un privilegio honrosísimo, cual no se ha dado á ninguno mas calificado.» No con menor gloria continuó sus servicios á los Reyes Católicos D. Fernando é Isabel en la guerra que les movió por sus pretensiones el rey de Portugal D. Alfonso, y poco despues en la grande empresa de la conquista de Granada, á cuyas capitulaciones, dice Lopez de Haro, se halló presente. Y como D. Pedro á fuer de valiente y pundonoroso caballero quisiese compartir los lauros y fatigas de aquella conquista, sintiendo sobremasera que la Reina le mandara quedar de Virey en Castilla, cuéntase que la respondió: «que si en este reino habia guerra como en Andalucia, »dejaría á la eleccion de su Alteza el mandarle que en una de las dos partes la »sirviere; pero que sentia grandemente el que sus Reyes fuesen contra moros, »quedándose él en tierra pacifica, siendo su Condestable.» Otorgósele esta honra y concurrió á tan gloriosa empresa con todos los deudos y gentes de su casa; pero fueron bien cortos los momentos que disfrutó del júbilo universal, al ver tremolar el pendon de Castilla en las altas torres de la Alhambra, pues falleció, según Salazar de Mendoza, cuatro dias despues de entregada la voluptuosa corte de Boabdil, á la edad de 67 años.

D. José Pellicer, en el sumario genealógico que dejó manuscrito de la casa de los Velascos, hace un elogio del Condestable con harto sabor de inscripcion triunfal; y si bien deben leerse con mucha reserva los encomiadores de ilustres linages, no parecerá inoportuno que transcribamos aqui sus propias palabras: «Fué D. Pedro uno de los mayores caballeros que le precedieron en la línea de »su estirpe tan gloriosa; de gran moderacion; de gran clemencia; de gran »equidad, humanidad, verdad y suavidad; armígero; robusto; invicto; constan- »tante, feliz y animosísimo en todos los conflictos de la guerra... Fué tan ama- »do y estimado de sus Reyes que cuando sus Altezas cuidaban del gobierno »de la república les servia de Capitan General de sus ejércitos, y cuando ejer- »cian el oficio de Emperadores en los reales y las guerras, él en su nombre go- »bernaba sus reinos con tanta autoridad, con tal prudencia, serenidad y »modestia, que no solo parecia escogido por sustituto sino engendrado para lo »que hacia... Fué Visorey y Capitan General de estos reinos cinco veces, las »dos de ellas con su cuñado el Almirante D. Alonso Enriquez, y las otras tres »á solas sin compañero, cosa que en ningun grande seglar jamás se ha visto.»

Tuvo por esposa la primera hija del célebre Marqués de Santillana, Doña Mencia de la Vega y Mendoza, cuyos restos fueron depositados en el mismo panteon que los de su marido en la Catedral de Burgos.

Entre las suntuosas capillas de aquel insigne templo, sobresale como su mas rica joya la llamada del Condestable, nuevo panteon de los Velascos,

Le bon Comte de Haro, la fine fleur de la chevalerie, comme nous le dépeint Hernando del Pulgar et d'autres historiens, eut de sa femme donna Béatrix Manrique, fille de l'Adelantado de Léon, le Connétable de Castille D. Pedro Hernandez de Velasco, deuxième Comte de Haro et Seigneur de Médina de Pomar, de Frias et de Briviesca par héritage de famille. Il dut à son mérite supérieur et aux services éminents qu'il rendit à l'état, les titres honorifiques et les charges importantes que lui prodiguèrent à l'envi D. Juan II, Henri IV, et Isabelle-la-Catholique. Il remplit les hauts emplois de Grand-Justicier de Castille, de Grand-Chambellan de la cour et cinq fois les fonctions de Capitaine Général, et mérita enfin que Henri IV, à la mort de Michel Lucas de Iranzo le nommât Connétable de Castille, dignité qu'il fut le premier des membres de son illustre lignage à obtenir, et qu'il laissa comme inféodée dans la grande maison des Velasco.

La valeur qu'il montra dans tous les faits d'armes auxquels il prit part, rehaussait son habilité, sa prudence consommée, sa droiture et sa probité, et d'autres qualités qui justifient pleinement la confiance que lui accordaient tous ces monarques. A la seconde bataille d'Olmedo contre l'Infant D. Alonso et ses adhérents, il se distingua d'une façon si extraordinaire que c'est à lui que quelques écrivains attribuent la victoire. En récompense de cette journée, Henri IV lui octroya le revenu de toutes les dîmes maritimes, «privilege des plus »honorables, comme il n'en fut jamais concédé à personnage plus qualifié.» Il continua avec non moins de gloire ses services aux Rois Catholiques D. Fernando et Isabelle dans la guerre que leur suscita, à l'appui de ses prétentions, le roi de Portugal D. Alfonso, et à peu de temps de là, dans leur grande entreprise de la conquête de Grenade, où il assista, dit Lopez de Haro, aux conventions de la capitulation. Comme D. Pedro en vaillant chevalier, jaloux de son honneur, voulait partager les fatigues et les lauriers de cette campagne, on rapporte qu'il répondit à la Reine dont l'ordre de rester en Castille en qualité de vice-roi, l'affligeait profondément: «que s'il y avait la guerre dans ce »royaume comme en Andalouse, il laisserait à son Altesse le choix de lui dé- »signer sur lequel de ces deux points elle voulait qu'il la servit; mais qu'il »regrettait grandement que son Roi et sa Reine s'en allassent contre les mau- »res, tandis qu'il resterait sur une terre en paix, lui, leur Connétable.» L'honneur qu'il réclamait lui fut accordé, et il prit part à cette glorieuse campagne avec tous les alliés et les gens de sa maison: mais il ne goûta que bien peu de momens la joie universelle de voir flotter la bannière de Castille sur les hautes tours de l'Alhambra: car il mourut, au dire de Salazar de Mendoza, quatre jours après la reddition de la capitale, voluptueux séjour de Boabdil, à l'âge de 67 ans.

D. José Pellicer, dans le précis genealógico qu'il nous a laissé manuscrit de la maison de Velasco, fait du Connétable un éloge qui a tout le cachet d'une inscription triomphale: mais, bien que l'on ne doive accepter que sous toutes réserves le langage des panégyristes des familles illustres, nous ne voyons pas d'inconvénient à transcrire ici les paroles mêmes dont il se sert: «D. Pedro »fut un des plus grands chevaliers de ceux qui vinrent avant lui dans la suite »des glorieux ancêtres de son illustre race; d'une grande modération; d'une »grande clémence; d'une grande équité; humain; véridique et doux; belliqueux; »robuste; invincible; persévérant, heureux et ardent dans toutes les affaires »de guerre... Il fut si aimé et estimé de ses Rois que, quand leurs Altesses »s'occupaient du gouvernement de l'état, il servait de Capitaine-général de »leurs armées, et quand ils prenaient le commandement de leurs armées dans »leurs tentes et dans les guerres, lui il gouvernait leurs royaumes en leur nom »avec tant d'autorité, et une sagesse, une sérénité et une modestie telles qu'il »paraissait non pas choisi pour substitut, mais né pour faire ce qu'il faisait... »Il fut Vice-roi et Capitaine-général de ces royaumes cinq fois, deux avec son »beau-frère l'Amiral D. Alonso Henriquez, et les trois autres seul, sans com- »pagnon, chose qui jamais ne s'était vue dans aucun grand personnage sé- »culier.»

Il eut pour femme la première fille du fameux marquis de Santillana, donna Mencia de la Vega et Mendoza, dont les restes mortels furent déposés dans le même mausolée que ceux de son mari, dans la cathédrale de Burgos.

Entre toutes les chapelles somptueuses que renferme ce merveilleux monument, on voit ressortir comme son joyau le plus précieux celle dite des Con-

cual pocos príncipes de Europa pueden ostentar ni mas bello ni magnífico (1). En medio del pavimento dos bultos de mármol blanco como la nieve, representando á los ilustres consortes, atraen las miradas del observador, sin que por eso la escultura pueda presentarse como una obra de extraordinaria perfeccion. Cuando estos bultos se labraron florecian en España muchos y distinguidos escultores, con cuyas obras, que pueden contemplarse en aquella misma catedral, no admiten comparacion las expresadas estatuas, debidas á artistas italianos, segun las memorias que se encuentran en el archivo de los duques de Frias. Acaso por el hermoso mármol de Génova en que se labraron, debieron encargarse á escultores de la Liguria, á quienes acudian con frecuencia muchos opulentos magnates para embellecer sus palacios y capillas.

El Condestable D. Pedro, cuya efigie reproducimos, se halla tendido sobre una magnífica cama, armado de punta en blanco, cubierta la cabeza con el birrete y la corona condal enriquecida de pedreria. La espada descansa sobre el cuerpo sostenida con la mano derecha, mientras apoya la izquierda en el pomo. Viste un magnífico ropon orlado de pieles y una linea de perlas así en sus bordes como en las prolongadas aberturas colaterales por donde saca los brazos, ropa que por su amplitud y riqueza y por usarla otros distinguidos personajes, nos induce á creer que fuese peculiar del empleo de Condestable y de otras grandes dignidades del reino, como las de Almirante, Justicia mayor, etc., especialmente desde fines del siglo XV hasta mediados del siguiente. El collar que cae sobre el pecho está formado de una cadenilla en cuatro vueltas, de la que pende un rico joyel.

No afirmaremos que este bulto, labrado en tiempo del nieto del personaje representado, sea su efigie verdadera; pero si D. Pedro sacó de su padre el *buen Conde de Haro* lo exiguo de la estatura con que lo pinta Hernando del Pulgar, es de presumir que el artista intentó hacer un retrato por lo menos en parte. De no haberla ejecutado con este designio, la estatua en su conjunto peca de pesada, el modelado de su cabeza aunque grandioso no satisface cumplidamente, y menos todavia los hinchados pliegues del ropon que caen con violencia y sin elegancia alguna. Pero en cambio ¡qué de primores en los multiplicados adornos de su armadura y otros accesorios del fúnebre monumento! Elegantísimas palmetas, flores, tallos y ramos entrelazados con esquisito gusto enriquecen el coselete y esquinelas. Correctísimas figuras de niños y sátiros jugueteando entre las hojas de acanto, con otras cien donosas labores y caprichos, decoran los quixotes y musleras, así como los grebones, esquinelas y los escarpes ó zapatos de hierro; las almohadas están igualmente llenas de sutilísimos arabescos y de mascaroncillos esculpidos como el mas fino camafeo. La misma profusion y buen gusto de adornos se advierte en la espada y en otras partes de la suntuosa cama, dignos todos del cincel de Cellini, y todo labrado con tal primor y sutileza que el curioso no sabe dónde fijar con preferencia sus miradas. Se lee en este monumento el epitafio siguiente:

AQUÍ YACE EL MUY ILUSTRE SEÑOR D. PEDRO HERNANDEZ DE VELASCO,
CONDESTABLE DE CASTILLA, SEÑOR DEL ESTADO Y GRAN CASA DE VELASCO,
HIJO DE D. PEDRO HERNANDEZ DE VELASCO
Y DE DOÑA BEATRIZ MANRIQUE, CONDESA DE HARO.
MURIÓ DE 67 AÑOS, AÑO DE MIL CUATROCIENTOS NOVENTA Y DOS,
SIENDO SOLO VISOREY DE ESTOS REINOS POR LOS REYES CATÓLICOS.

(1) El primitivo panteon de esta familia está en el célebre monasterio de Santa Clara de Medina de Pomar.

nétables, nouvelle sépulture des Velasco, et si belle et si splendide que peu de princes, en Europe, en possèdent qui puisse l'égalier (1). Sur le milieu du pavé s'élèvent deux blocs d'un marbre blanc comme la neige où sont représentés les deux illustres époux et qui attirent les regards du spectateur, sans que la sculpture en soit cependant d'une perfection bien extraordinaire. Á l'époque où ces statues furent sculptées florissaient en Espagne un grand nombre de sculpteurs distingués, dont les travaux, que l'on peut contempler dans cette même cathédrale, sont bien supérieurs à ces groupes, œuvres d'artistes italiens, d'après les mémoires qui se trouvent dans les archives des ducs de Frias. Le choix du beau marbre de Gènes qui servit pour les statues, fit probablement que l'on chargeât de leur exécution des artistes de ce pays, suivant l'habitude de beaucoup de riches grands seigneurs de s'adresser à eux pour embellir leurs palais et leurs chapelles.

Le Connétable D. Pedro, dont nous reproduisons l'effigie, est couché sur un lit magnifique, armé de pied-en-cap, la tête couverte du bonnet et de la couronne de comte, enrichie de pierreries: l'épée est posée sur le corps, et la main droite la soutient tandis que la gauche s'appuie sur le pommeau. Il porte une magnifique robe de cérémonie, bordée de fourrures et d'une rangée de perles aux extrémités ainsi qu'aux ouvertures longues pratiquées sur les côtés pour laisser passer les bras. La richesse et les amples dimensions de ce vêtement, aussi bien que le fait qu'on le voit porter pas d'autres personnages distingués, nous font supposer qu'il devait être particulier aux fonctions connétales, et à d'autres grandes dignités de l'état, telles que celle d'amiral, de grand-justicier, et principalement à partir de la fin du XV^e siècle jusqu'à la moitié du siècle suivant. Le collier qui tombe sur la poitrine est formé d'une chaînette à quatre tours à laquelle est suspendu un riche joyau.

Nous n'affirmerons pas que ce travail, exécuté du temps de son petit-fils, soit l'expression fidèle du personnage qu'il représente: mais si D. Pedro tenait de son père, le *bon Comte de Haro*, la taille exigüe, avec laquelle Hernando del Pulgar nous le dépeint, il est à présumer que l'artiste chercha à faire un portrait, du moins en partie. Mais si ce dessein n'a point présidé à l'exécution de la statue, il faut reconnaître qu'elle pêche, dans l'ensemble, par la lourdeur; le modelé de la tête bien que grandiose, ne satisfait pas complètement, et moins encore les plis gonflés de la robe qui tombent à faux et sans aucune élégance. Mais en échange que de beautés dans la profusion d'ornemens sur l'armure et dans d'autres accessoires du monument funéraire! De ravissantes palmettes, des fleurs, des tiges et des branches entrelacées avec un goût exquis enrichissent le corselet et les genouillères d'argent. Des figures, d'une admirable correction, représentent des enfans et des satyres, jouant entre les feuilles d'acanthie et mille autres jolis détails et caprices gracieux décorent les cuissarts et les jamboisons ainsi que les grèves, les pièces des angles et les escarpins ou souliers de fer; les coussins aussi sont chargés d'une foule d'arabesques du travail le plus délicat, et de petits mascarons travaillés avec tout le fini du camée le plus fin. On remarque la même profusion et le même bon goût d'ornemens sur l'épée et dans certains détails de la couche somptueuse; tous sont dignes du ciseau de Cellini: et le tout est sculpté avec une délicatesse et une perfection telles que le spectateur ravi d'admiration ne sait où fixer de préférence ses regards. Sur le monument on lit l'inscription suivante:

CI-GIT TRÉS-ILLUSTRE SEIGNEUR D. PEDRO HERNANDEZ DE VELASCO,
CONNÉTABLE DE CASTILLE, SEIGNEUR DE L'ÉTAT ET GRAND MAISON DE VELASCO,
FILS DE D. PEDRO HERNANDEZ DE VELASCO
ET DE DONNA BÉATRIX MANRIQUE, COMTESSE DE HARO.
IL MOURUT Á L'ÂGE DE 67 ANS, EN L'AN MIL QUATRE CENT QUATRE-VINGT DOUZE,
ÉTANT SEUL VICE-ROI DE CES ROYAUMES POUR LES ROIS CATHOLIQUES.

(1) La première sépulture de cette famille était dans le célèbre monastère de Sainte-Claire à Medina de Pomar.



Valentín Górriz delgado

Imp. Lemercier, 57, rue de Seine, Paris.

D'Harlingue et Hérissey del.

DOÑA MENCIA DE MENDOZA

Esposa del Condestable de Castilla de Pedro Hertz de Velasco

DOÑA MENCIA DE MENDOZA.

Esta noble matrona fué hija del primer Marqués de Santillana, D. Íñigo Lopez de Mendoza, tan distinguido en el reinado de D. Juan II por la grandeza de su casa como por la gloria y brillo con que cultivó las letras y manejó la espada. Húbola el Marqués de su esposa Doña Catalina Suarez de Figueroa, quien le dió tambien larga sucesion de ilustres varones como el gran Cardenal de España, el primer Conde de Tendilla, el Adelantado de Cazorla y otros. Casada Doña Mencía con el primer Condestable de Castilla, de quien ya hemos hablado en la noticia anterior, desplegó bien pronto aquellas particulares dotes que realzan á las grandes señoras, ya en la práctica de las virtudes cristianas, ya en la educacion de sus hijos, así como en el prudente y acertado gobierno de la casa y de los grandes estados de su esposo, mientras se hallaba este combatiendo en las campañas contra el Portugués y en el famoso cerco de Granada. En medio de tan sagrados deberes cumplidos en el silencio y retiro domésticos y que constituyen la mas bella aureola de la mujer, emprendió tambien con los fondos de su prudente economía útiles y grandiosas obras, de las que ennoblecen las ciudades, fomentan las artes y proporcionan recursos á las clases menesterosas, uniendo así su nombre al de aquellos monumentos que lo transmiten con gloria hasta la mas remota descendencia. Doña Mencía concibió la idea de ampliar ó mas bien erigir de nuevo la gran capilla del Condestable sobre la antigua dedicada á S. Pedro, antes de mezquinas proporciones, transformándola en uno de los principales ornamentos de la catedral de Burgos.

Puso luego en ejecucion su noble empresa y en 1482, mientras lidiaba su esposo en la Vega de Granada, sentó los cimientos de la mas bella y suntuosa capilla de linages que acaso existe en España, fundando en ella pingües capellanías y cien mil maravedises de juros anuales para casar huérfanas y redimir cautivos. Al propio tiempo levantábase bajo su vigilancia la casa llamada del *Cordon*, digna morada en aquellos tiempos de tantos monarcas como en ella se hospedaron y donde exhaló el postrer aliento Felipe el Hermoso, y construyó asimismo la célebre casa de la Vega, que sirvió de perentorio retiro á la desolada viuda de este rey, que allí dió rienda suelta á sus lágrimas y al profundo pesar que la redujo al lastimero estado de demencia tan sabido de todos.

No tuvo la ilustre condesa de Haro la satisfaccion de ver terminada su obra de la Catedral, pero la continuaron sus hijos D. Bernardino y D. Íñigo que se sucedieron en la dignidad de Condestable, y especialmente este último que hizo lo principal de cuanto hoy se admira de tan insigne fábrica, y dejó á su hijo D. Pedro grandes caudales para su terminacion, recomendándosela con sumo encarecimiento. Cumpliendo este con el encargo de su padre puso manos á la obra con extraordinario entusiasmo y diligencia, llamó artistas de Italia y á otros nacionales, y no descansó hasta ver perfeccionados los retablos de la Purificacion y el de S. Pedro, y los magníficos enterramientos de los Condestables, sus abuelos (1).

Al hablar de la estatua sepulcral de D. Pedro hemos hecho notar sus primores entre algunos defectos. De la de Doña Mencía puede dar idea la estampa que ahora presentamos, aunque no reproduce tan fielmente el bulto como nuestro dibujo. El traje es magnífico y pomposo, adecuado á damas tan principales y opulentas como la Condesa, si bien su corte acaso peca de impropio, pues este no empezó á usarse hasta los últimos años de aquella señora, que falleció á los setenta y nueve de edad, y por lo mismo está poco en armonía con el juvenil semblante en que se la representa.

Cette noble dame était fille du premier marquis de Santillana, D. Íñigo Lopez de Mendoza, aussi distingué pendant le règne de Jean II par la grandeur de sa maison que par son mérite et son éclat littéraires et par la gloire de ses armes. Sa mère fut Catherine Suarez de Figueroa qui donna de plus au marquis, son époux, une nombreuse descendance d'hommes illustres, comme le grand cardinal d'Espagne, le premier comte de Tendilla, le gouverneur de Cazorla et quelques autres. Mariée au premier connétable de Castille, dont nous avons parlé dans la notice antérieure, Donna Mencía déploya bientôt ces qualités particulières qui chez les femmes rehaussent le lustre d'un grand état: fidèle à la pratique des vertus chrétiennes, dévouée à l'éducation de ses fils, elle se montra pleine de prudence et de fermeté pour régir la maison et les vastes domaines de son mari, tandis que celui-ci combattait vaillamment en Portugal et au fameux siège de Grenade. Au milieu de ces devoirs sacrés, accomplis dans le silence et la retraite du foyer domestique et dont se forme d'ailleurs la plus belle auréole d'une femme, elle exécuta avec les fonds provenant de ses sages économies, de ces utiles et grandioses entreprises qui ennoblièrent les cités, encouragent les arts, procurent des ressources aux classes nécessiteuses, et elle sut ainsi attacher son nom à des monuments qui le transmettront à la posterité la plus reculée. Donna Mencía conçut le projet d'agrandir ou plutôt de relever complètement la grande chapelle du Connétable sur l'emplacement d'une ancienne chapelle dédiée à Saint-Pierre, et d'en transformer les proportions mesquines au point d'en faire un des plus beaux ornements de la cathédrale de Burgos.

Elle pressa l'exécution de ses nobles desseins, et, en 1482, pendant que son mari campait dans la plaine de Grenade, elle jeta les fondements de la plus belle et de la plus somptueuse chapelle de famille qui existe peut-être en Espagne. Elle y institua des chapellenies opulentes, avec un revenu annuel de cent mille maravedis pour établir des orphelines et pour racheter des captifs. A la même époque elle surveillait la construction de la *casa del Cordon*, séjour alors digne des rois, où passèrent tant de monarques, et consacré par les derniers soupirs de Philippe le beau. Elle fit bâtir aussi la fameuse maison de la Vega, retraite obstinée, où la veuve inconsolable du roi Philippe donna un libre cours à ses larmes, et s'abandonna à la douleur profonde, qui produisit la déplorable démence dont tout le monde connaît l'histoire.

L'illustre comtesse de Haro n'eut pas la satisfaccion de voir terminer son œuvre à la Cathédrale. Les travaux furent continués par ses enfants D. Bernardino et D. Íñigo qui se succédèrent dans la dignité de Connétable. Ce dernier surtout exécuta la plupart des merveilles que l'on admire dans ce fameux édifice. Il laissa à son fils D. Pedro de grandes sommes pour son achèvement et lui fit à ce sujet les plus pressantes recommandations. Obéissant à la volonté paternelle, celui-ci mit la main à l'œuvre avec un enthousiasme et une activité extraordinaires, fit un appel aux artistes de l'Italie et de l'Espagne, et ne se donna point de repos qu'il n'eût perfectionné les rétables de la Purification et de Saint-Pierre et les magnifiques tombeaux des Connétables, ses aïeux (2).

En parlant de la statue sépulcrale de D. Pedro nous en avons signalé toutes les beautés que déparent quelques défauts. Quant à celle de Donna Mencía, on peut s'en faire une idée d'après la gravure que nous offrons au lecteur, bien que la figure n'y soit pas reproduite avec autant de fidélité que dans notre dessin. Le costume est majestueux, magnifique et vraiment digne d'une haute et puissante dame comme la comtesse. Seulement, la coupe manque peut-être de vérité. Car celle-ci ne commença guère à être en vogue que vers les dernières années de Donna Mencía, morte à soixante-dix neuf ans, et par cela même elle est peu en harmonie avec les traits juvéniles que l'artiste a prêtés à la comtesse.

(1) Algunos dicen que Doña Mencía fué la que hizo labrar el retablo de la Purificacion.

En el testamento de D. Íñigo abierto en Valladolid en 1559, manda que sobre la gran piedra asentada cerca del lucillo de los fundadores, pongan las columnas de jaspe que fueren necesarias para cobijar debajo de una cupulina dos estátuas, la suya y la de su segunda esposa, trabajadas en bronce, mármol ó alabastro, y arrodilladas ante unos reclinatorios de la propia materia. Prohibe que se corte ó adelgace la piedra, permitiendo solo adornarla con multitud de escudos dorados y circunscritos en el collar del toison de oro. Hoy solo existe esta famosa piedra de mármol de mezcla, toda de una pieza, de dos mil novecientos cincuenta y seis arrobas de peso. Es sensible que no se hayan cumplido estas disposiciones en aquella grande época en que nuestras artes, especialmente la escultura, habian llegado al apogeo de su excelencia.

(2) D'après quelques historiens, ce fut Donna Mencía qui fit faire le rétable de la Purification.

Don Íñigo, dans son testament ouvert à Valladolid en 1559, ordonne que sur la grande pierre placée au tombeau des fondateurs il soit mis des colonnes de jaspe, pour soutenir une petite coupole abritant deux statues; ces deux statues, représentant le testateur et sa seconde femme, devaient être en bronze, en marbre ou en albâtre, et les figures agenouillées devant des prie-dieu de la même matière. Il défend de couper et d'amoinrir la pierre, et permet seulement de l'orner d'une foule d'écussons dorés, entourés du collier de la toison d'or. Aujourd'hui, il n'existe plus que cette fameuse dalle de marbre de diverses couleurs, monolithe qui pèse deux-mille neuf-cent cinquante six arrobes. Il est regrettable que l'on n'ait pas rempli toutes les dispositions d'Íñigo, à cette grande époque où nos arts et particulièrement la sculpture, étaient parvenus à leur apogée.

La cofia es la misma usada por la Reina Católica desde mediados de su reinado, con la diferencia de que la de Doña Mencía es algo más hueca con encañonados: llamábase *cofia de papos*. Es notable la riqueza de la corona y collar así como la del vestido y su escote engalanado con joyas y perlas. Las mangas orladas con igual magnificencia en sus bordes y de grande amplitud, dejan al descubierto la camisa simulada de flotantes y espaciosos pliegues, aunque recogidos por dos presillas de perlas como se observan en algunos retratos de damas de la corte de la Reina Doña Juana, moda que concluyó en la época de Carlos V. Del talle se desprenden las estremidades de un gran ceñidor de tela delgada, recogido á trechos con un cintillo de piedras preciosas, el cual dió de nuevo origen á las cinturas de pedrería á manera de las *châtelaines*. Dichas cinturas se trajeron desde los tiempos de la Emperatriz hasta la primera esposa de Felipe II. Las manos, notables por la verdad y morvidez del modelado, están cruzadas y tienen un rosario del que pende una joya á manera de las medallas devotas que no se introdujeron como es sabido hasta el Pontificado de S. Pio V. Finalmente el manto grandioso y flotante cubre con sus bordes contornados de perlas el pié derecho, así como el izquierdo queda oculto bajo el vestido.

Las mismas galas de ornamentación que en el de su esposo admiranse en este fúnebre depósito. Los almohadones, la corona y el escudo de los Mendozas y otros accesorios, son del más esquisito gusto italiano del siglo de León X.

No menor pompa y aparato requerian los personajes para quienes se erigian principalmente tales monumentos y aquellas religiosas y espléndidas moradas. Obras tan magnificas que satisfacian en unos la piedad, y en otros el ánsia de sobrevivir en la memoria de las futuras generaciones, por más que en ellas tuviera alguna parte la vanidad y el orgullo, daban noble pábulo á la artes, y eran de grande estímulo entre aquella aristocracia del siglo XVI, tan magnífica como culta, la cual nos ha legado cien trofeos de nuestra antigua pujanza y muy brillantes muestras del esplendor del arte nacional.

La coiffure est la même que portait la reine Isabelle la catholique dans la dernière moitié de son règne, avec la différence que dans celle de Donna Mencía les plis sont plus profondément tuyautés. C'est ce qu'on appelait la *coiffe de papos*. On doit observer la richesse de la couronne, du collier et des vêtements, et le tour de gorge garni de pierres précieuses et de perles. Les manches, ourlées sur les bords avec une égale magnificence, sont très-amples et laissent à découvert la chemise simulée par des plis larges et flottants que réunissent deux cordons de perles. Ce détail se retrouve dans quelques portraits de femmes de la cour de la reine Jeanne et la mode finit à l'époque de Charles V. De la taille se détachent les extrémités d'une grande ceinture d'étoffe dont les bouffantes sont rassemblées de distance en distance par une tresse de pierres précieuses. C'est ce qui donna naissance aux ceintures de pierreries à l'instar des anciennes *châtelaines*. Ces ceintures furent portées depuis le temps de l'Impératrice jusqu'à la première femme de Philippe II. Les mains d'un modelé admirable de vérité et de mouvement, sont croisées et tiennent un rosaire auquel est suspendu un bijou à la manière des médailles pieuses dont l'usage ne s'introduisit, comme on sait, que sous le pontificat de Pie V. Enfin le manteau ample et flottant couvre de ses bords contournés de perles le pied droit, tandis que le gauche est caché par la robe.

On peut admirer dans la tombe de Donna Mencía la même richesse d'ornements que dans celle de son mari. Les coussins, la couronne, le blason des Mendoza et les autres détails révèlent le goût italien le plus exquis du siècle de Léon X.

Toute cette pompe et tout cet appareil n'étaient point de trop pour les personnages à qui l'on élevait de tels monuments et ces grandioses demeures. Ces œuvres splendides faites pour satisfaire la piété des uns, et le désir des autres de survivre dans la mémoire des générations futures, tout en flattant quelque peu la vanité et l'orgueil, donnaient un noble aliment aux arts, et faisaient naître une émulation féconde dans les rangs de cette aristocratie du seizième siècle, aussi magnifique que distinguée par la culture de l'esprit, à laquelle nous devons tant de témoignages de notre ancienne puissance et des preuves éclatantes de la splendeur qu'atteignit l'art en Espagne.



DON GARCI-FERNANDEZ MANRIQUE III. CONDE DE OSORNO
Y
DOÑA JUANA ENRIQUEZ, SU ESPOSA.

Vallada, Cuadernos, 1857

Est. de J. B. de M. Madrid

Jos. M. de S. 1857

D. GARCI FERNANDEZ MANRIQUE, TERCER CONDE DE OSORNO,

Y

DOÑA JUANA ENRIQUEZ, SU ESPOSA.

La familia de los Manrique, una de las más ilustres y opulentas de Castilla, alcanzó de sus reyes dignidades y títulos y entre ellos como principal el condado de Osorno, concedido por D. Juan II á D. Gabriel Manrique, señor del estado de Galisteo y de muchas tierras y lugares, comendador que fué de Castilla en la orden de Santiago y abuelo del personaje objeto de esta noticia.

Don Garci Fernandez, amaestrado con el ejemplo de su padre D. Pedro, segundo conde de Osorno, que había servido con lealtad, como cumplía á su noble estirpe, á los Reyes Católicos, distinguiéndose en los sitios de Alora y Setenil, desempeñó cargos importantes, en que tuvo ocasion de prestar servicios á su patria. En compañía de su mismo padre, tomó parte en la batalla de Toro, resistiendo la entrada de los portugueses en Castilla. Hallándose en Burgos en 1508 cuando el fallecimiento de Felipe I, fué uno de los testigos del acuerdo tomado por los grandes, el mismo día de la muerte del rey, para entender y providenciar en la gobernacion del reino. El año 1512 siguió á su tío D. Fadrique de Toledo, duque de Alba, á la conquista de Navarra, ocupando el puesto de capitán, hombre de armas, y estuvo sitiado en Pamplona cuando el rey D. Juan de Albret auxiliado por las tropas del de Francia, intentó en vano apoderarse de la ciudad.

Muerto su padre nueve años despues de este acontecimiento, le sucedió en el condado de Osorno y otros estados, y fué nombrado en seguida por el Rey Católico para el gobierno de la provincia de Leon de la orden de Santiago que comprendia tambien todas las villas y tierras de la orden en Estremadura, Andalucia y Sevilla.

En 1521, el emperador Carlos V, que conocia bien sus excelentes dotes, le confirió el cargo de Asistente de Sevilla. No tardó mucho en ser creado Trece de la expresada orden de Santiago, ascendiendo luego á presidente de la misma. Por fin, despues de haber acompañado al emperador en su jornada á Italia para recibir en Bolonia la corona del imperio, formando parte de su brillante y lucida corte compuesta de Príncipes y magnates, fué honrado con la presidencia del Consejo de Indias, conservando la de la expresada orden.

Lleno de méritos y servicios, falleció D. Garci Fernandez en Valladolid en 27 de Enero de 1549, y fué sepultado en el monasterio de Nuestra Señora de la Fuensanta, fundacion suya, al que proveyó de alhajas de plata para el servicio divino, dejándole además rentas propias.

La primera de sus tres mujeres fué Doña Juana Enriquez, cuya estatua reproducimos junto á la de su marido. Era tia suya, nieta del almirante D. Fadrique y señora de las villas de Vega, Ruiponce y otros lugares. Falleció en 1505 y se enterró en la capilla mayor del convento de la Santísima Trinidad de Burgos, que podia considerarse como panteon insigne del ilustre linaje de los Manrique, segun la magnificencia de los sepulcros y enterramientos que contenia. No fué menos suntuoso el que erigieron á la condesa sus testamentarios ó mansesores con la estatua sepulcral mencionada (1).

Tenemos fundadas sospechas de que la del Conde se labró en vida suya junto á la de su esposa, antes de pasar á segundas nupcias, con la intencion de reposar en el mismo recinto que sus mayores. Mas habiendo fundado el mencionado monasterio de Fuensanta en tiempo de su segunda mujer, varió de parecer, sin que por eso dejase de hacer grandes donaciones al convento de la Trinidad, no queriendo olvidar, como dice el cronista de la casa de Lara, *la antigua devocion de sus ascendientes á la Trinidad de Burgos*.

Ambas estatuas son notables bajo muchos conceptos. La del Conde, grave y majestuosa, descansa con noble dignidad su cabeza sobre un rico almohadon. Trae la barba larga segun empezó á usarse en el reinado de Carlos V, mas sin la exagerada longitud que entonces estava tan en boga, y cubre su cabeza el birrete condal lleno de pedreria. Las escarcelas están ricamente cinceladas, y debajo de ellas asoma una corta túnica de malla. Brilla en el peto de su coraza la gloriosa insignia de Santiago, además de la cadena de caballero de la que pende una pequeña cruz. Es notable por su riqueza el *gran repon ó ropa de Estado* con mangas pendientes ó *bobas* que llegan hasta los

La famille des Manrique, une des plus illustres et des plus opulentes de la Castille, obtint de ses rois une foule de dignités et de titres, et entre autres et par dessus tous le comté d'Osorno, que D. Juan II accorda á D. Gabriel Manrique, seigneur du domaine de Galisteo et de beaucoup de terres et de lieux, commandeur de Castille dans l'ordre de Saint-Jacques, et aieul du personnage qui fait l'objet de cette notice.

Elevé à l'école de son illustre père D. Pedro, deuxième comte d'Osorno, qui avait servi, avec la loyauté traditionnelle chez ceux de sa noble race, les Rois Catholiques, en se distinguant aux sièges d'Alora et de Setenil, D. Garci Fernandez remplit des charges importantes, dans lesquelles il eut occasion de se rendre utile à sa patrie. En compagnie de son père il prit part à la bataille de Toro, qui arrêta la marche des portugais et leur entrée sur le territoire de la Castille. Se trouvant à Burgos en 1508 lors de la mort de Philippe I, il fut un des témoins de l'accord pris par les grands du royaume le jour même du décès, au sujet de la régence et du gouvernement de l'état. L'année 1512 il suivit son oncle D. Fadrique de Tolède, duc d'Albe, à la conquête de Navarre, occupant le poste de capitaine, homme d'armes, et soutint un siège dans Pampelune, quand le roi Jean d'Albret, aidé par un corps-auxiliaire de troupes françaises, chercha à s'emparer de cette ville.

À neuf ans de distance de cet événement son père étant mort il lui succéda dans le comté d'Osorno et autres fiefs, et fut nommé immédiatement après par le Roi Catholique au gouvernement de la province de Léon, dans l'ordre de Saint-Jacques, lequel comprenait aussi toutes les villes et les terres de l'ordre dans l'Extremadure, l'Andalousie et Séville.

En 1521, l'empereur Charles V, qui connaissait bien ses excellentes qualités, lui conféra la charge d'Asistente de Séville. Il ne tarda pas à être créé Treize de Saint-Jacques, puis élevé à la dignité de président du même ordre. Enfin lorsque l'Empereur alla recevoir à Bologne la couronne de l'empire, il l'accompagna dans son voyage en faisant partie de son brillant et splendide cortège de princes et de seigneurs, et obtint la présidence du conseil des Indes, en conservant celle de l'ordre que nous venons de dire.

Parvenu au comble des honneurs et chargé de services D. Garci Fernandez mourut à Valladolid le 27 janvier 1549, et fut enterré dans le monastère de Notre-Dame de la Fuensanta qu'il avait fondé et pourvu de vases précieux et autres objets d'argent pour le service divin, et auquel il laissa des revenus en propre.

La première de ses trois femmes fut Donna Juana Enriquez, dont nous reproduisons la statue près de celle de son époux. Elle était sa tante, petite-fille de l'amiral D. Fadrique, et dame des villes de Vega, Ruiponce et autres lieux. Elle mourut en 1505 et fut enterrée dans la grande chapelle du couvent de la très-sainte-Trinité de Burgos, que l'on pouvait considérer comme la sépulture de famille de l'illustre lignage des Manrique, en raison de la magnificence des tombeaux et des mausolées qu'elle contenait. D'une égale somptuosité fut celui que lui érigèrent ses exécuteurs testamentaires ou héritiers avec la statue tombale dont il est ici question (1).

Nous sommes fondés à supposer que celle du comte fut sculptée de son vivant, près de celle de sa femme, avant qu'il ne passât à un second hymen, avec l'intention première de reposer dans la même enceinte que ses ancêtres. Mais ayant fondé le monastère de Fuensanta, au temps de sa seconde femme, il changea d'avis sans cesser pour cela de faire de grands dons au couvent de la Trinité, ne voulant pas oublier, comme le dit le chroniqueur de la maison de Lara, *l'antique dévotion de ses ancêtres à la Trinité de Burgos*.

Les deux statues sont remarquables sous plus d'un rapport. Celle du comte, grave et majestueuse, pose la tête pleine de noblesse et de dignité, sur un riche coussin. Il porte la barbe longue, sans toute sa longueur exagérée comme elle commença à être de mode sous le règne de Charles V, et la barrette de comte chargée de pierreries; les tassettes sont richement ciselées: par dessous une tunique courte et de mailles. Sur le devant de la cuirasse brille le glorieux insigne de Saint-Jacques, outre la chaîne de chevalier à laquelle est suspendue une petite croix. On remarque la richesse de la grande robe ou *robe de cérémonie* à manches trainantes ou *manches folles* qui descen-

(1) Salazar y Castro. *Historia de la casa de Lara*. Tomo I.—Id. *Pruebas de la casa de Lara*. Libro VII.

(1) Salazar y Castro. *Histoire de la maison de Lara*. Tome I.—Id. *Preuves de la maison de Lara*. Livre VII.

pies, y tiene el mismo corte que el de la estatua del Condestable de Castilla que ya publicamos. Probable es que esta fuese prenda de ceremonia equivalente ó que hubiese sustituido al manto ducal ó condal con muceta de armiños, el cual se ha usado en Francia hasta las últimas coronaciones de sus reyes.

La estatua de Doña Juana Enriquez, tan rica como honestisimamente ataviada, presenta curiosas particularidades. La toquilla ó *garbin* de la cabeza, adornada en los bordes con graciosos caireles ó randas de estrellitas de oro, deja caer hácia atrás sus dos estremidades, que cruzándose vienen despues por encima de los hombros á juntarse en el pecho, á semejanza de la moda que duró hasta fines del reinado de Felipe III, y de cuyas puntas pende un joyel en forma de jarroncito. Caen tambien de los hombros una cadena de dos órdenes de eslabones.

El brial ó *saya ropa* tiene el escote generalmente usado durante los siglos XV y XVI, y la falda, segun la moda de la mayor parte de las damas de aquella época, que las traian muy largas y arrastrando por tierra, dando así lugar á que los moralistas las reprendiesen ágricamente en libros y sermones (1). Las mangas son de notable amplitud con tendencia á formar punta, usanza muy generalizada en la corte de Doña Juana y de su hijo, segun ya hemos hecho notar al describir la estampa de Doña Mencia de Mendoza. Así el escote como el tallo, la banda central y bordes interiores del vestido, llevan una guarnicion con esquisitos adornos, y un cordon de aljófar á lo largo, de la propia manera que otro cordon de perlas borda la circunferencia del manto. Sujeta el tallo una cinta ó ceñidero con dos cordones de que pende un rosario terminado en un medallon. Los pies quedan cubiertos bajo la falda del vestido, dejando sin embargo entrever que están calzados con altos chapines.

Al hablar de las estatuas del Condestable de Castilla, manifestamos extrañeza de que se hubiesen encomendado á artistas genoveses, mientras que en España teniamos escultores nacionales de gran mérito durante todo el siglo XVI. Los bultos de los Condes de Osorno primorosamente labrados, notables por la bella y exacta proporcion de las figuras, y la excelencia del modelado de las manos y cabezas, confirman nuestra opinion. La cabeza de la Condesa sobre todo parece vaciada estando en vida y en la flor de la juventud: tal es el sello de verdad y finura del modelado. En la estatua del Conde las manos son excelentes, el ropaje está dispuesto con grandiosidad, sin que se eche de menos en los adornos y accesorios la elegancia y prolija ejecucion de que se hizo tanto alarde en el siglo anterior. Todo, en fin, en este interesante grupo, presenta un aspecto de imponente majestad.

Mientras que un feliz acaso nos descubra el autor de la obra, ya que nuestras diligencias han sido inútiles, permítasenos apuntar algunas conjeturas. Eliminando escultores tan conocidos como el gran Berruguete, Juni, Becerra, Esteban Jordan y otros que dejaron insignes muestras de valentia en el arte, pudiera acaso atribuirse la ejecucion de los espresados bultos al maestro Diego Guillen, autor de los bellisimos retablos que se conservan en Briviesca en la misma comarca de Burgos, uno en la iglesia parroquial, y otro, por cierto suntuosísimo, en el monasterio de religiosas franciscanas, que fundó la señora Doña Mencia de Haro, hija del Condestable de Castilla ya mencionado. Apenas han llegado hasta nosotros noticias de tan grande artista, pero á juzgar por lo elegante de algunas figuras del retablo, debemos suponer que si no estuvo en Italia, fué el mas aventajado cuando no rival del insigne Becerra. El ilustre Jovellanos, ignorando el nombre del artista, en sus cartas á Cean Bermudez, califica el retablo de *escultura bella, graciosa, de un mérito sublime y muy admirable á sus ojos, así en las estatuas y figuras como en los bajos y medios relieves*, añadiendo: *creo que este monstruo del arte pertenece al siglo XVI.*

¡Tales son las joyas del arte y tales los autores que nuestra desidia ha dejado en el mas profundo olvido!!

(1) Llevan tambien las faldas muy luengas, y arrastrando por tierra el paño y seda de que un hombre necesitado pudiera ir vestido.—Adicionador del *Carro de las Donas*.

dent jusqu'aux pieds: elle a la coupe de celle que l'on voit à la statue du connétable de Castille, déjà publiée. Il est probable que c'était une pièce du costume de cérémonie, équivalente au manteau ducal ou de comte, à aumusse d'hermines et qui s'est portée en France jusqu'aux derniers couronnemens de ses rois.

La statue de Donna Juana Enriquez parée avec autant de richesse que de modestie présente des détails curieux. La petite toque ou *garbin*, ornée sur les bords de gracieuses franges ou réseaux d'étoiles d'or, laisse tomber sur le derrière les deux bouts qui viennent ensuite passer en se croisant par dessus les épaules et se réunir sur la poitrine, imitant la mode qui dura depuis la fin du règne de Philippe III; les bouts laissent pendre un joyau qui a la forme d'un petit vase. Des épaules descend aussi une chaîne à deux ordres d'anneaux.

Le brial ou la grande robe à l'échancrure de mode en général pendant le XV^e et le XVI^e siècle, et la jupe comme la portaient la plupart des dames à cette époque, très longue et traînant à terre, ce qui fournissait un texte de censure amère aux moralistes du temps dans leurs livres et leurs sermons (1). Les manches sont d'un volume remarquable et vont en pointe, suivant la coutume fort en vogue à la cour de la reine Jeanne et de son fils, ainsi que nous l'avons déjà fait observer en décrivant l'estampe qui représente Donna Mencia de Mendoza. Tant l'échancrure que la taille, la ceinture et les rebords intérieurs de la robe ont une garniture de délicieux ornemens, et un cordon de semis de perles tout au long, tandis qu'un autre cordon de perles borde le pourtour du manteau. La taille est prise dans un ruban ou ceinture de deux cordons à laquelle est suspendu un rosaire terminé par un médaillon. Les pieds sont recouverts par la jupe de la robe, mais laissent entrevoir cependant qu'ils chaussent des patins ou souliers à talons hauts.

En parlant des statues du connétable de Castille, nous avons témoigné notre surprise qu'on en eût chargé des artistes génois, puisqu'il y avait en Espagne des sculpteurs du pays, d'un grand mérite, pendant le XVI^e siècle. Les sculptures du comte et de la comtesse d'Osorno admirablement travaillées, remarquables par les belles et exactes proportions des figures, et la perfection du modelé des mains et des têtes, confirment notre opinion. La tête de la comtesse surtout paraît moulée sur vie et dans la fleur de la jeunesse, si grand est le cachet de vérité, et telle la finesse et la perfection du modelé! Dans la statue du comte, les mains sont parfaites et la disposition des draperies est grandiose, tout en montrant dans les ornemens et les accessoires l'élégance et la profusion dont on faisait un tel étalage au XV^e siècle. Tout enfin, dans ce groupe intéressant offre un aspect d'imposante majesté.

En attendant qu'un heureux hasard nous découvre l'auteur de ce travail, puisque toutes nos recherches sous ce rapport ont été jusqu'ici inutiles, qu'il nous soit permis d'indiquer quelques conjectures. Abstraction faite de sculpteurs connus comme le grand Berruguete, Juni, Becerra, Etienne Jordan et d'autres qui ont laissé des preuves de la plus grande perfection dans l'art, on pourrait attribuer l'exécution de ces morceaux à notre compatriote Diego Guillen, auteur des superbes rétables que l'on conserve à Briviesca, dans la contrée même de Burgos, l'un dans l'église paroissiale, et l'autre, d'une admirable somptuosité certes, dans le monastère de religieuses franciscaines fondé par Donna Mencia de Haro, fille du connétable de Castille, dont il a été déjà question. C'est à peine si quelques détails sont parvenus jusqu'à nous sur un aussi grand artiste; mais à en juger par l'élégance de certaines figures du rétable, nous devons supposer que s'il n'a pas été en Italie, il a été le sculpteur le plus distingué sinon le rival du fameux Becerra. L'illustre Jovellanos, ignorant le nom de l'artiste, et parlant du rétable, dans une de ses lettres dédiées à Cean Bermudez, le qualifie de *sculpture belle, gracieuse, d'un mérite sublime et des plus admirables à ses yeux, tant sous le rapport des statues et des figures que dans les bas et moyens-reliefs*, et ajoute: *je crois que ce prodige de l'art appartient au XVI^e siècle.*

Tels sont ces joyaux d'art, et tels leurs auteurs, que notre négligence a condamnés au plus profond oubli!!

(1) Elles portent aussi les jupes très-longues et traînent par terre le drap et la soie qui suffiraient à vêtir un indigent.—L'augmentateur du *Charriot des Dames*.



DON FADRIQUE ENRIQUEZ

ALMIRANTE DE CASTILLA

D. FADRIQUE ENRIQUEZ, ALMIRANTE DE CASTILLA.

D. Fadrique Enriquez, descendiente de los Reyes de Castilla y de Leon, por D. Alonso, nieto del último de aquellos monarcas, si era distinguido por su cuna, no lo fué menos por su capacidad é inteligencia en los negocios políticos y en los de la guerra. Así es como á los títulos heredados de conde de Melgar y conde de Mólica, agregó nuevos timbres conquistados con su lealtad, intrepidez y claro talento, á cuyas dotes debió entre otros elevados cargos el de Almirante de Castilla en 1485, por fallecimiento de su padre, y el de la regencia y gobierno del reino, que compartió con D. Íñigo Fernandez de Velasco y el cardenal Adriano, durante la ausencia del emperador Carlos V, para que fué nombrado en 9 de Setiembre de 1520.

Nació D. Fadrique en 1466, y desde sus primeros años dió evidentes pruebas de sus relevantes prendas. Apenas tuvo fuerzas para empuñar la espada, emprendió la carrera militar, y ardiendo en deseo de combatir á los enemigos de la fé corrió á alistarse bajo la bandera de los Reyes católicos, á cuyo triunfo contribuyó con su esfuerzo y con sus talentos. Pero donde prestó mas importantes servicios fué en la gobernacion del Estado, en que tenia gran peso su dictámen, y en que demostró siempre su templanza, su resolucion y la firmeza de sus opiniones.

Desde la muerte del Rey católico, figuraba al frente de la oposicion á la corte. Cuando se trató de la proclamacion de D. Carlos, fué de opinion que debía aplazarse mientras viviese Doña Juana, y la resistió en cuanto pudo. Mas adelante era partidario del rey, á quien servia con lealtad, pero disgustado de que abandonase el reino para pasar á Alemania, hollando la ley, y á la vez de los desmanes de los flamencos, decidió retirarse á sus estados de Cataluña, donde recibió el nombramiento de regente.

Durante las revueltas de las comunidades de Castilla, á pesar de la contraria inclinacion de los co-regentes mostró siempre su carácter conciliador y pacífico. Reconociendo que habian sido lastimados los privilegios, usos y costumbres del Reino, no podía aprobar que se hubiera apelado á la fuerza para defenderlos, y creia necesario restablecer la autoridad Real sin menoscabo de los derechos populares. En este sentido, dirigia palabras de concordia á los turbulentos, incitándolos á deponer las armas para recurrir á las peticiones y otros medios pacíficos, insistiendo en sus consejos sin dejarse dominar por la irritacion que debiera producir la obstinada resistencia á sus ruegos. Terminadas las turbulencias, puso todo su empeño en inclinar al Emperador á la clemencia en favor de los vencidos, persuadiéndole del placer que se siente en perdonar, pero todas sus diligencias fueron en vano, como lo habian sido sus ruegos con los comuneros.

Consérvase parte de su correspondencia con el famoso obispo de Mondoñedo Guevara y otras personas distinguidas, donde se demuestra al par que su ingenio y prudencia, su vasta erudicion y doctrina.

Entrado en edad vivia en completo retiro en Medina de Rioseco, y á la de setenta y dos años pasó á mejor vida á consecuencia de unas graves calenturas. Su cuerpo fué sepultado en el convento de San Francisco de dicha villa, fundado por él mismo para su enterramiento.

La iglesia de este convento, y principalmente la capilla mayor con resabios de ogival y primorosamente decorada, revela la magnificencia y esquisito gusto del fundador. Aun se conserva en aquel templo el sepulcro y la estatua de bronce que erigió á su esposa Doña Ana de Cabrera en 1529, así como la preciosísima reja de la capilla mayor, obras ambas del célebre Andino. Creemos que seria del mismo autor el sepulcro del Almirante, levantado con grande magestad en el centro de la Capilla mayor, y que ha desaparecido desgraciadamente por la censurable costumbre de muchas comunidades que por cualquier reforma relegaban al olvido con harta ingratitud las venerables memorias de sus bienhechores. La lápida de este sepulcro se halla hoy cubierta por el entarimado de la Iglesia.

El palacio de Valladolid, que actualmente se está demoliendo, era tambien suntuoso. En el frontis habian puesto los vallisoletanos una inscripcion ó memoria al Almirante, en reconocimiento de la influencia que interpuso con Carlos V para que se confirmase su perdón. Hemos llegado á ver un rico

Don Fadrique Enriquez, descendante des rois de Castille et de Léon par D. Alonso, petit-fils de ce dernier monarque, à l'illustration de sa haute naissance en joignit une non moins éclatante due à sa haute capacité et à sa rare intelligence des affaires publiques et de celles de la guerre. Aussi enrichit-il l'héritage des comtes de Melgar et de Modica de nouveaux titres qu'il s'acquitt par sa loyauté, sa bravoure et son talent privilégiés: ce sont ces qualités qui lui valurent entr'autres grandes charges, celle d'Amiral de Castille à la mort de son père arrivée en 1485, et la régence et le gouvernement du royaume qu'il partagea avec D. Íñigo Fernandez de Velasco et le cardinal Adrien, pendant l'absence de l'empereur Charles V; il fut nommé à ces fonctions le 9 Septembre 1520.

Don Fadrique naquit en 1466 et dès ses plus tendres années il donna des preuves évidentes des grandes qualités qui le distinguaient. A peine eut-il la force de manier une épée qu'il entreprit la carrière militaire et brûlant du désir de combattre les ennemis de la foi, il courut s'enrôler sous les drapeaux des Rois catholiques, et contribua à leur triomphe par sa valeur et ses talents. Mais où il rendit les services les plus importants ce fut dans le gouvernement de l'état, fonctions dans lesquelles la modération, l'énergie et la fermeté d'opinions qu'il déploya constamment lui assurèrent une grande autorité dans le conseil.

Depuis la mort du roi catholique il figurait à la tête de l'opposition à la cour. Lorsqu'il fut question de la proclamation de D. Carlos, son avis fut que l'on devait la différer tant que vivrait la reine Jeanne et il la repoussa de tout son pouvoir. Plus tard il était devenu partisan du roi qu'il servait avec loyauté; mais mécontent de ce qu'il abandonnait son royaume pour passer en Allemagne, en foulant aux pieds la loi, et révolté des abus commis par les flamands, il résolut de se retirer dans ses domaines de Catalogne, où il reçut sa nomination à la Régence.

À l'époque du soulèvement des Communes de Castille, bien que différant d'inclination avec ses co-régents, il se montra toujours d'un caractère conciliant et pacifique. Tout en reconnaissant que les privilèges et les us et coutumes avaient été violés, il ne pouvait approuver que l'on eut fait un appel à la force pour les défendre et il croyait nécessaire de rétablir l'autorité royale sans porter détriment aux droits populaires. C'est dans ce sens qu'il adressait aux insurgés des paroles de paix et de concorde, en les encourageant à déposer les armes et à recourir aux moyens pacifiques, et persistait dans ses conseils sans se laisser dominer par l'irritation que devait produire la résistance obstinée à ses exhortations. Lorsque les troubles eurent cessé, il s'employa activement pour disposer l'empereur à la clémence envers les vaincus, en lui représentant le bonheur que donne le pardon à celui qui l'octroie: mais tous ses efforts dans ce but ne furent pas plus heureux que ne l'avaient été ses exhortations aux *Comuneros*.

On conserve une partie de sa correspondance avec le fameux évêque de Mondoñedo Guevara et d'autres personnes distinguées, et l'on y voit des preuves tout-à-la-fois de l'éclat et de la sagesse de son esprit, ainsi que de la vaste étendue et de la profondeur de ses connaissances.

Avancé en âge il vivait dans une retraite complète à Médina de Rioseco lorsqu'à 72 ans une fièvre maligne le fit descendre au tombeau. Son corps fut enseveli dans le couvent de Saint-François de cette ville qu'il avait fondé pour y faire sa sépulture.

L'église de ce couvent et surtout la chapelle principale, rappelant le style ogival et à ornementation d'une grande délicatesse, révèlent la magnificence et le goût exquis du fondateur. Il existe encore dans ce même temple le sépulcre et la statue en bronze qu'il fit élever à sa femme Maria de Cabrera en 1529, ainsi que la grille de la chapelle, vrai chef-d'œuvre de l'art; l'un et l'autre du fameux Andino. Nous pencherions pour croire que ce même artiste était l'auteur du tombeau de l'amiral qui s'élevait majestueusement au centre de la chapelle et qui a malheureusement disparu par un effet de la coutume blâmable qu'avaient certaines communautés de reléguer dans l'oubli, à l'occasion d'un changement quelconque, et cela bien ingratement, les monumens vénérables érigés à la mémoire de leurs bienfaiteurs. Aujourd'hui l'inscription est couverte par le plancher de l'église.

C'était aussi un somptueux palais que celui de Valladolid, actuellement en voie de démolition. Sur la façade on lisait une inscription que les gens de la ville y avaient mise à la mémoire de l'amiral en reconnaissance de son intercession auprès de Charles V pour en obtenir la confirmation de leur pardon.

adorno ogival en el centro de la fachada donde estaba la lápida con la inscripción, que ha subsistido hasta hará unos diez y seis años.

Pocos retratos de nuestros antiguos próceres revelan tanto el espíritu de que estaban animados los personajes como lo manifiesta el del ilustre Almirante. La armazón de su cabeza, el aspecto de su rostro, sus facciones nerviosas, el noble entrecejo de su frente, su digna mirada y hasta su alta estatura dejan adivinar fácilmente el talento del hombre de Estado, la austeridad del guerrero, y el levantado y verdadero patriotismo con que trataba de evitar primero y deploraba después los desmanes del flamenco y las desgracias de sus compatriotas. El Almirante está armado de punta en blanco, lleva el Toison pendiente de un simple cordón rojo, y apoya la mano sobre el casco adornado con plumas rojas. El guantelete está sobre la misma mesa que el casco, y un cortinaje verde sirve de fondo á la figura.

Desconocidos hasta nuestros días los verdaderos retratos del ilustre Almirante, nos ha parecido curioso publicar el que damos sacado de una preciosa vitela miniada, propiedad de un aventajado artista.

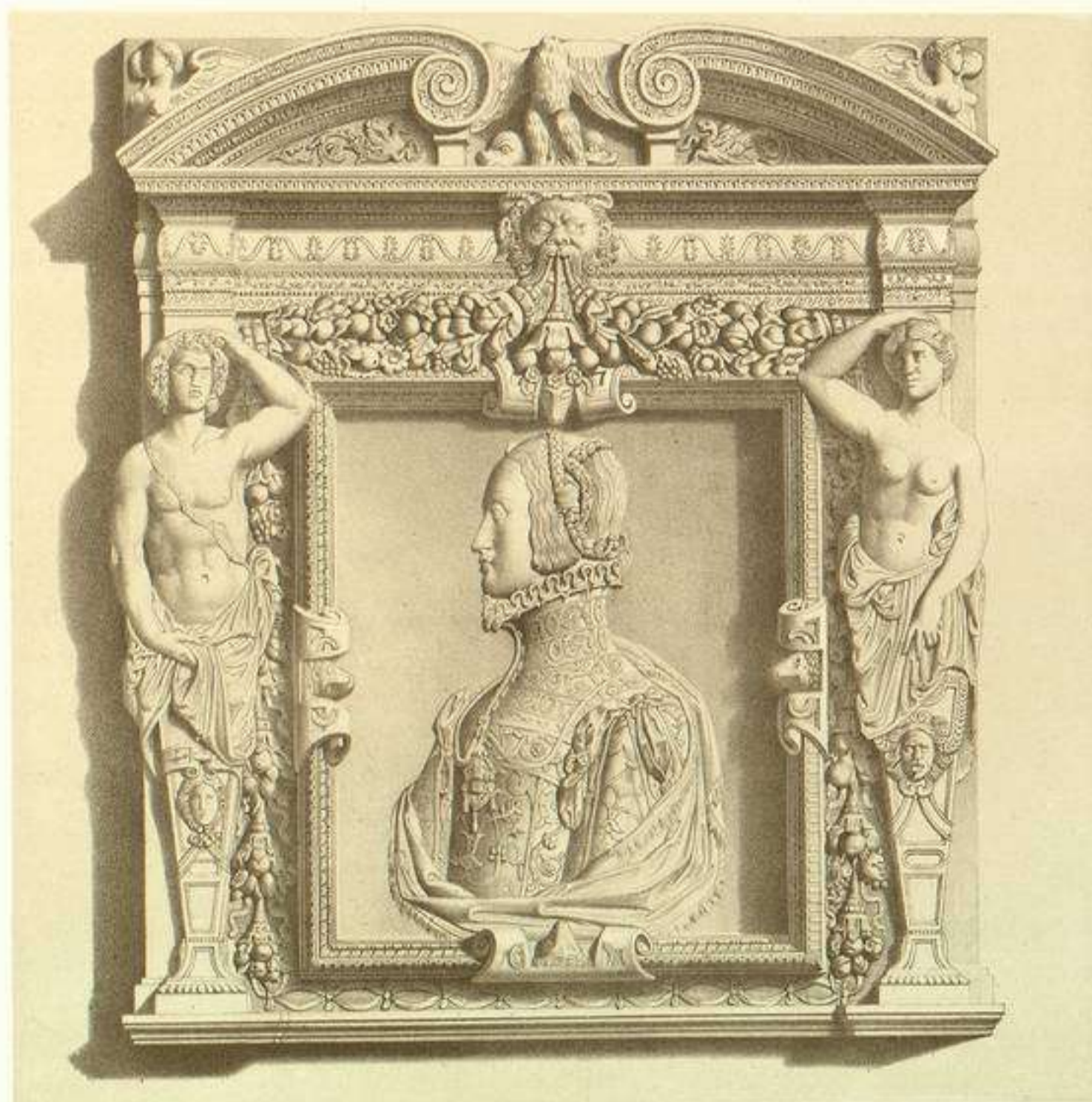
Nous sommes parvenus à voir un riche morceau d'ornement ogival au centre de la façade où était la pierre portant l'inscription qui y subsistait encore il y a environ seize ans.

Il existe peu de portraits de nos anciens grands seigneurs qui dénotent avec autant de fidélité que celui de l'illustre amiral l'esprit qui animait les personnages de leur vivant. La structure de la tête, l'aspect du visage, les traits nerveux, l'espacement du front plein de noblesse, la dignité du regard, tout jusqu'à sa haute stature laisse deviner facilement le talent de l'homme d'état, l'austérité du guerrier, et le patriotisme aussi élevé que vrai qui lui faisait chercher à éviter d'abord, puis déplorer les excès des flamands et les malheurs de ses concitoyens. L'amiral est armé de pied en cap, il porte la toison suspendue à un simple cordon rouge, et tient la main posée sur son casque orné de plumes rouges. Le gantelet est sur la même table que le casque, et une draperie verte sert de fond au tableau.

Dans l'abs ence qui existait jusqu'aujourd'hui de portraits véritables de l'illustre amiral, il nous a paru curieux de publier celui que nous donnons ici, emprunté à un joli vélin au minium qui se trouve en la possession d'un jeune artiste distingué.



CARLOS V. DE ALEMANIA, I. DE ESPAÑA.



ISABEL DE PORTUGAL ESPOSA DE CARLOS V.

CARLOS QUINTO

É ISABEL DE PORTUGAL, SU ESPOSA.

Al espirar el siglo XV y con él las turbulencias del feudalismo y la anarquía, como si un dichoso destino quisiese dar al XVI un representante digno de su grandeza y capaz de desarrollar los gérmenes de civilización y cultura que atesora, nace en Gante el año 1500, Carlos I de España y V de Alemania, en quien por derecho de sucesión vienen á reunirse progresivamente los Estados de Flandes, la Corona de España, las de Nápoles, Sicilia, Cerdeña y el Milanesado, y el vasto Imperio de Alemania. Con su elevación al poder, empieza una serie de acontecimientos memorables, de guerras empeñadas, de tratados y negociaciones, que al conmover la Europa entera profundamente, ponen de relieve sus altas cualidades, su génio creador, su carácter enérgico, su conocimiento de los hombres y de los pueblos.

La necesidad y la justicia, que no un inmoderado deseo de dominación y de gloria, ponen en sus manos las armas contra la Francia. Si después, halagado por la fortuna y la victoria, le fascina, tal vez, la posibilidad de restaurar el antiguo Imperio de Occidente, en sus vastas empresas, superan siempre los rasgos de una elevada política, á las ideas vulgares; las profundas concepciones, á las miras mezquinas; los aciertos, á los errores; la verdadera á la falsa grandeza. No desmentirá jamás la dignidad y nobleza del soberano, la perspicacia y el tacto del hábil negociador, el arrojo y la prudencia del soldado.

Pero su gloria, está principalmente en los campos de batalla. La derrota de Lautrec, le pone en posesión del Milanesado: Génova, le abre sus puertas: Biagraso, presencia la derrota de Bonivet y la muerte del caballero Bayardo: en Pavía, queda vencido y prisionero Francisco I: sufre igual suerte Clemente VII en Roma, tomada por asalto: abandona Soliman el sitio de Viena, perseguido y humillado. La jornada de Villalar, pone término á los disturbios de las Comunidades de Castilla; pero sin quedar, por desgracia, satisfechos los agravios que produjeron su alzamiento. En el Africa, arroja Carlos á Barbarroja, reconquista á Túnez y se apodera de la Goleta, Brisete y Argel.

En vano la tregua de 10 años concertada en Niza, le concede un respiro. El fuego de la discordia se propaga con la reforma religiosa á todo el Imperio Germánico: Italia conmovida, es de nuevo el blanco de ajenas ambiciones y sangrientos disturbios: Francia y España reproducen sus rivalidades nunca bien extinguidas por los tratados y las treguas. En medio de esta agitación universal, la espada de Carlos, allí se encuentra donde hay un enemigo que vencer, ó un Estado que reducir á la obediencia, y como si la Europa entera viniese estrecha á su política, la extiende al otro lado de los mares. Hernán Cortés allega á sus dominios el Imperio de Motezuma, y Pizarro el de los Incas. Magallanes penetra en el Estrecho que lleva su nombre, y el Nuevo-mundo apenas descubierto por Colon, y rodeado todavía de arcanos y misterios, aparece con toda su pompa nativa y sus codiciados tesoros, para unirse al antiguo por el Evangelio, la colonización y el comercio.

Abrumado Carlos, con el peso de tanta gloria, ó midiendo las dificultades de conservarla, cuando mas que nunca excita su génio profundo el respeto y la admiración de ambos hemisferios, corre á sepultarse en el monasterio de Yuste, dejando en sus umbrales hasta el recuerdo de las coronas y los laureles que ciñeron su frente, los halagos tentadores del poder y los aplausos de la fama, y solo lleva consigo á su humilde retiro los consuelos de la religión y la esperanza de hallar en el cielo un imperio no perecedero y disputado como el que abandona en la tierra á los azares de la fortuna ó á la ambición del mas osado y poderoso.

Si el retrato moral de Carlos V, es universalmente conocido, no lo es menos el de su persona entre la gente culta. De él se ocuparon los mas valientes pinceles contemporáneos, así italianos, como alemanes y españoles. Dos veces, dijo el César, que le habia dado la inmortalidad el gran Ticiano, por haberle retratado en dos ocasiones, no desdenándose de recoger sus pinceles caídos en el suelo. Pero las obras maravillosas del cincel, los bustos, las estatuas y medallas debidas á Alfonso Lombardi, á Silvio Cosini, á Fr. Angelo Montorsoli, á Sansovino, los Leoni y Berruguete y otros insignes escultores de su tiempo, han quedado, puede decirse, completamente inéditas, y muchas de ellas ignoradas. Por esto creemos que será grato á nuestros lectores la publicación de los dos magníficos bajos relieves de blanquísimo mármol que se conservan en

Au moment où le XV^e siècle allait expirer et avec lui allaient disparaître les troubles de la féodalité et l'anarchie, un heureux destin semble vouloir donner au siècle qui s'ouvrait un digne représentant de sa grandeur, un génie capable de développer les germes de progrès social et de civilisation qu'il renfermait en son sein, et en l'an 1500 naquit dans la ville de Gand Charles-premier d'Espagne, et d'Allemagne Charles-quin, qui devait réunir successivement par droit d'héritage les états de Flandre, la couronne d'Espagne, celles de Naples, de Sicile, de Sardaigne, et le Milanais, et le vaste empire d'Allemagne. Avec son avènement commence une série d'événements mémorables, de guerres acharnées, de traités et de négociations qui en remuant profondément l'Europe entière, font ressortir ses hautes qualités, son génie créateur, l'énergie de son caractère et sa connaissance des hommes et des peuples.

La nécessité et la justice, et non le désir effréné de la domination et de la gloire lui mettent les armes à la main contre la France. Si plus tard cédant aux séductions de la fortune et de la victoire, il se laisse peut-être fasciner par la possibilité de restaurer l'ancien empire d'Occident, dans ses vastes entreprises les traits d'une politique élevée prédominent toujours sur les idées vulgaires; les conceptions profondes sur les vues mesquines; les calculs sages sur les entraînements de l'erreur, la vraie sur la fausse grandeza. Jamais on ne le verra démentir la dignité et la noblesse du souverain, la perspicacité et le tact du négociateur habile, la valeur et la prudence du soldat.

Mais c'est principalement sur les champs de bataille qu'il brille dans toute sa gloire. La défaite de Lautrec le met en possession du Milanais: Génève lui ouvre ses portes; Biagraso est témoin de la déroute de Bonivet et de la mort du chevalier Bayard: Clément VII succombe également dans Rome prise d'assaut: Soliman lève le siège de Vienne et se retire poursuivi et humilié. La journée de Villalar met fin aux troubles des communautés de la Castille, mais malheureusement sans que les griefs qui avaient produit le soulèvement eussent été redressés. En Afrique Charles refoule Barberousse, reconquiert Tunis et s'empare de la Golette, de Brissette et d'Alger.

C'est en vain que la trêve de 10 ans conclue à Nice lui accord un répit. Le feu de la discorde se propage avec la réforme religieuse dans tout l'empire Germanique: l'Italie ébranlée devient de nouveau l'objet des ambitions étrangères et de troubles sanglants: entre la France et l'Espagne se rallument les rivalités que les traités et les trêves n'ont jamais bien éteintes. Au milieu de cette agitation universelle, partout où il y a un ennemi à vaincre, un état à réduire à l'obéissance, là se trouve l'épée de Charles-quin; et comme si l'Europe ne suffisait plus à l'essor de sa politique, il lui fait passer les mers inconnues. F. Cortes ajoute à sa couronne l'empire de Motezuma, et Pizarro celui des Incas. Magellan franchit le détroit qui porte son nom, et le nouveau monde que Colomb vient à peine de découvrir et qu'enveloppe encore l'atmosphère du secret et du mystère, se montre dans toute sa splendeur primitive, riche de ses trésors qui éblouissent l'envie, pour s'allier au vieil hémisphère par l'Évangile, la colonisation et le commerce.

Fatigué du poids de tant de gloire ou sondant la difficulté de la conserver, alors même que son génie profond frappe plus que jamais de respect et d'admiration les peuples des deux hémisphères, il va s'envelir dans le monastère de Yuste, laissant sur le seuil de cette enceinte jusqu'au souvenir des couronnes et des lauriers qu'avait portés son front, et les tentations du pouvoir, et les applaudissements de la renommée; il n'emporte avec lui dans son humble retraite que les consolations de la religion, et l'espoir de trouver dans le ciel un empire moins périssable et disputé comme celui qu'il abandonne sur la terre, livré aux caprices de la fortune ou à l'ambition du plus audacieux et du plus puissant.

Si le caractère moral de Charles-quin est universellement connu, son caractère physique ne l'est pas moins du monde éclairé. Il a exercé en effet les plus fameux pinceaux de son époque, tant italiens qu'allemands et espagnols. C'est du Titien qu'il a dit, à l'occasion de ses portraits de la main de ce peintre, qu'il lui devait deux fois l'immortalité: c'est encore lui dont l'orgueilleux César daignait se baisser pour ramasser les pinceaux. Mais les œuvres merveilleuses dues au ciseau; les bustes, les statues, les médailles des A. Lombardi, Silvio Cosini, de Montorsoli, Sansovino, des Leoni, de Berruguete, et autres célèbres sculpteurs contemporains, sont restées, pour ainsi dire, complètement inédites, et un grand nombre ignorées. Par cela même nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en publiant les deux magnifiques bas-reliefs en marbre blanc qui se

el Museo de Madrid, habiendo decorado antes una fachada del primitivo palacio de Aranjuez, en el jardinito llamado de los Césares.

Reproduciéndose en la adjunta estampa con singular primor y exactitud, parecemos ociosa su descripción y encarecer la exquisita elegancia y delicada ejecución de sus cariátidas, guirnalda, cartelas y frontones. Observaremos solo el gran carácter que brilla en la cabeza del Emperador, pues aunque está representado de bastante edad, ofrece aquel aspecto majestuoso y templado con cierta expresión de suave calma y clemencia, y no con aquella fría reflexión de que se revestía cuando combinaba los más atrevidos proyectos. Los fisiólogos ó frenólogos, verán acaso en su elevada arcatura ó contracción de las cejas, aquel carácter firme pero de tranquila apariencia; otros pretenderán traslucir su espíritu fatigado por una larga y excesiva aplicación á los negocios, así como en la boca comprimida más de lo ordinario, el hábito de reprimirse. Ambas cosas hicimos notar en el retrato que publicamos del Gran Cisneros en los años últimos de su vida, en contraposición á otro esculpido veinte años antes (1).

¡Cosa singular! los buenos retratos que hemos examinado de Carlos V, le representan desde mancebo hasta los 20 ó 30 años, y los preciosos grabados que tenemos á la vista de B. Beham, de Enca Vico y otros artistas contemporáneos y compatriotas del César, ofrecen tal aspecto y carácter, que apenas el más fino observador podría traslucir en ellos al héroe futuro que llenó la Europa de sus altas empresas. Por el contrario, los retratos de su juventud y adolescencia, aquellas cejas casi horizontales y serenas poco distantes del párpado superior y la boca entreabierta, le dan cierto aspecto de estupidez que no se aviene con el genio y capacidad que después le distinguieron. En el mismo retrato en que Ticiano le pintó con su perro favorito, solo á medias se adivina al vencedor de Pavia. Únicamente en el magnífico lienzo en que está representado á caballo, aparece la mirada de águila y la nariz prominente y aguilona del hombre energético y ambicioso de gloria. En suma, el busto que intentamos ilustrar, resume todas las cualidades con que nos pinta la historia á Carlos V; su ancha y espaciosa frente, la elevación de las cejas, el ojo avizor, la nariz saliente y majestuosa, la boca cerrada y los labios comprimidos, confirman el talento de observación y exactitud con que el artista quiso legar su semblanza á la posteridad.

Primorosa es también la ejecución y traza del bajo relieve compañero, donde está representada la Emperatriz Doña Isabel, hija primogénita de Don Manuel, Rey de Portugal. Con ella se desposó en Sevilla el año 1526, de quien tuvo á Felipe II, á Doña María que casó con Maximiliano II y á Doña Juana, madre del Rey D. Sebastian. Ya hicimos observar en alguna de las anteriores estampas, ciertas galas y prendas con que el bello sexo de este reinado se ataviaba, por lo que en favor de la brevedad omitiremos señalar las elegantes y honestas que en este bello busto se descubren.

El benemérito é infatigable Cean Bermudez, enumera estos relieves entre las obras de Pompeyo Leoni. Si los adornos que los circundan y embellecen pudieron ser trazados por el célebre milanés, no nos parece que los bustos sean obra suya. El estilo de Pompeyo es más grandioso, mientras que el de estos retratos aparece un poco menudo, en especial el de la Emperatriz, y no muy semejante á ciertas obras de Felipe de Borgoña y de muchos de aquellos modeladores en cera y grabadores en medallas y camaféos.

Cada uno de estos relieves tienen de alto 1 metro y 54 centímetros, y 1 metro y 52 centímetros de ancho.

(1) Carlos V en su adolescencia, traía aquella larga y rica cabellera que distinguió también á su padre Felipe el Hermoso, á su abuelo Maximiliano, al Rey Católico y á todos los demás Príncipes coetáneos, y pocos ignoran que desde 1529, por un ataque de epilepsia, tuvo que cortársela. Lo mismo hicieron sus cortesanos con harto sentimiento.

trouvent à present dans le Musée Royal à Madrid, après avoir servi à décorer une des façades de l'ancien château d'Aranjuez du côté du petit jardin dit des Césars.

La reproducción soignée et fidèle que nous en donnons dans la planche ci-jointe nous dispense, nous le croyons, d'en faire une description oiseuse et d'appeler l'attention sur l'exquise élégance et la délicatesse d'exécution des cariátides, des guirlandes et des frontons. Nous nous bornerons à signaler le grand cachet dont est marquée la tête de l'Empereur: car bien qu'il y soit représenté dans un âge déjà assez avancé, la physionomie y a un aspect plein à la fois de majesté et de modération, avec une certaine expression douce de calme et de clémence, et non point la réflexion froide et impassible qu'il revêtait lorsqu'il combinait ses plus hardis projets. Les phrénologistes seront peut-être tentés de voir dans l'élévation de la courbe ou la contraction des sourcils la fermeté de caractère sous le calme de l'apparence; d'autres voudront y voir percer la lassitude d'esprit provenant d'une tension longue et excessive; et dans la compression marquée de la bouche l'habitude de se maîtriser. Ce sont deux traits caractéristiques que nous avons fait ressortir dans le portrait que nous avons publié du grand Cisneros dans les dernières années de sa vie en regard d'un autre peint une vingtaine d'années auparavant (1).

Fait étrange! Les bons portraits de Charles-quin que nous avons examinés et qui le représentent dans la jeunesse jusqu'à 20 et 30 ans, et les jolies gravures que nous avons sous les yeux de B. Beham, Enca Vico et d'autres artistes contemporains et compatriotes du César le montrent avec un aspect et un cachet tels qu'il serait difficile au plus fin observateur d'y rien découvrir qui laisse percer le héros futur qui devait remplir l'Europe de ses vastes desseins. D'un autre côté dans ceux qui l'exposent adolescent, les lignes calmes et presque horizontales des sourcils peu éloignés de la paupière supérieure et la bouche entr'ouverte lui donnent un certain air d'hébètement qui contraste étrangement avec le caractère et le génie qui le distinguèrent plus tard. Le portrait même où le Titien le représente avec son chien favori ne nous montre que sous un demi jour le vainqueur de Pavia. Seule la magnifique toile dans laquelle on le voit à cheval reproduit le regard d'aigle et le nez proéminent et recourbé de l'homme énergétique et avide de gloire. En somme le buste que nous prenons à tâche de décrire résume toutes les qualités avec lesquelles l'histoire nous peint Charles-quin; le front large et spacieux, l'élévation des sourcils, l'œil vigilant, le nez saillant et majestueux, la bouche fermée et les lèvres comprimées confirment le talent d'observation de l'artiste et la fidélité avec laquelle il a voulu léguer la ressemblance de l'empereur à la postérité.

Le dessin et l'exécution du bas-relief qui sert de pendant à celui-ci et qui représente l'impératrice Isabelle, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, sont aussi d'une grande beauté. Mariée à cette princesse à Séville en l'an 1526 il en eut Philippe II, la princesse Marie, qui épousa Maximilien II et Jeanne qui fut mère de D. Sebastian. Nous avons déjà fait remarquer dans quelques-unes de nos estampes précédentes certains détails de toilette et de luxe dont le beau-sexe se paraît sous ce règne; c'est pourquoi, et dans un intérêt de brièveté, nous nous abstenons de signaler les pièces dont se compose le costume élégant et pudique tout-à-la fois qui revêt ce beau buste.

Le diligent et infatigable Cean Bermudez cite ces bas-reliefs dans le nombre des œuvres attribuées à Pompée Léoni. S'il est vrai que les ornements qui les entourent et les rehaussent ont pu être tracés par le célèbre milanais, nous ne croyons pas cependant que les bustes soient de sa main. Le style de Pompée est plus grandiose, tandis que le style de ces portraits paraît un peu minutieux, surtout dans celui de l'impératrice, et rappelle assez le genre de Philippe de Bourgogne, dans plusieurs de ses travaux, et d'un grand nombre de ces modelleurs en cire et graveurs de médailles et de camées.

Chacun de ces bas-reliefs a de haut 1 mètre 54 centimètres, et 1 mètre 52 centimètres de large.

(1) Charles-quin dans son adolescence portait la chevelure longue et abondante qui distinguait son père Philippe-le-beau, son oncle Maximilien, le Roi Catholique et tous les autres princes ses contemporains. Peu de personnes ignorent que Charles fut le premier monarque espagnol qui depuis 1529 s'en dépouilla à la suite d'une attaque d'épilepsie. Ses courtisans se virent à leur grand regret obligés de suivre son exemple.



P. Clave del'ca Méjico.

En la V. Gama, Madrid.

Deseña. Blanco. 184.

HERNÁN CORTÉS.

RETRATO SACADO DEL CUADRO QUE SE CONSERVA EN EL HOSPITAL DE LA PURÍSIMA CONCEPCIÓN EN MÉJICO.

HERNAN CORTÉS.

¿Quién no conoce la historia de este héroe, que compite con los más grandes de la antigüedad, que superó á todos los de su siglo, y que no ha tenido rival en los posteriores? No cabe en los reducidos límites de estas páginas ni aun la enumeración de los portentosos hechos del vencedor de Cozumel y Tabasco, el fundador de Veracruz, el que redujo á perpétua obediencia á los Tlascaltecas, el que derrocó de su sôlo á Motezuma y Guatimozin, el que frustró las pérfidas artes de Pánfilo de Narvaez, el héroe de Otumba, en una palabra, el conquistador de Méjico y primer virey del imperio de Nueva-España.

Nació en Medellín, en 1485; sus padres fueron Martín Cortés de Monroy y Doña Catalina Pizarro Altamirano. Destináronle primero á la carrera de las letras, que llevado de su animoso instinto abandonó desde luego por la de las armas; y á no habérselo impedido una enfermedad, hubiera compartido con el Gran Capitán los laureles que este adquirió en Italia. En 1504 pasó á la isla de Santo Domingo, y en 1518 emprendió la expedición que le hizo dueño de Tabasco.

Su empresa de Méjico, desde que con un puñado de hombres desembarcó en San Juan de Ulúa, los gigantescos combates que tenía que empeñar á cada paso, sus extrañas vicisitudes, triunfador unas veces, rechazado otras, y próximo á caer en manos de su enemigo Narvaez, su serie de pérdidas y triunfos, desde que realizó la heroica determinación de incendiar las naves, hasta que en 15 de agosto de 1521, agregó decisivamente á la corona de España su hermoso florón de Méjico, forman una magnífica epopeya que no ha menester de Homero alguno para eternizarse en la memoria de los siglos.

Retirado á la vida privada y víctima de la injusticia de los hombres, murió Hernán Cortés en Castillejo de la Cuesta, cerca de Sevilla, el 2 de diciembre de 1547. Sus restos se trasladaron á la iglesia del convento de Tezcuco, y después al convento grande de la misma Orden en Méjico, cuya capilla había fundado.

B. Díaz del Castillo su camarada, entre varias circunstancias personales de Cortés, nos dice que «fué de buena estatura y cuerpo, y bien proporcionado y membrado, y la color de la cara tiraba algo á cenicienta e no muy alegre; y si tuviera el rostro mas largo mejor le pareciera; los ojos en el mirar amorosos y por otra graves; las barbas tenía algo prietas y pocas y ralas, y el cabello que en aquel tiempo se usaba, era de la misma manera que las barbas, y tenía el pecho alto y la espalda de buena manera, y era ceceoño y de poca barriga y algo estevado, y las piernas y muslos bien sacados.»

Dos tipos muy autorizados de la semblanza de Cortés han llegado hasta nosotros. Uno el remitido por el mismo conquistador poco tiempo antes de su fallecimiento á Paulo Jovio, y colocado por este en el museo de retratos de hombres ilustres en su granja junto á Como, del cual hace mención en los elogios latinos que dedicó á cada uno de ellos (1). Desgraciadamente no conservamos otros traslados de aquel cuadro que algunas copias de la cabeza, que con variantes en el traje sirvieron de modelos para los bustos, pintados en los siglos XVI y XVII con destino á las series que en aquellas épocas adornaban los palacios de los Príncipes y magnates; tal es el origen de la tabla de la Biblioteca Nacional, y el de un lienzo del mismo tamaño, copia muy débil, perteneciente á la Academia de San Fernando. No conocemos el tipo completo del museo de Jovio, sino por la estampa grabada en madera que acompaña á la segunda edición de los elogios mencionados, hecha en Basilea en 1575. Representase en ella á nuestro héroe con la cabeza inclinada, con gesto doliente, aquejado ya tal vez, ó por sus últimos achaques, ó por la injusticia de los hombres. Cubre su cabeza una gorra aplastada, viste el sayo y el ropon de su época guarnecido de preciosas pieles, con aquellas mangas ricas y espaciosas cuyos afollados llegando hasta el codo y estrechándose desde allí, fenecen en el puño. Tiene un rosario en la mano izquierda cubierta con guante y apoyada en la guarnición de la espada, que segun la descripción de Jovio, era de oro, así como un collar, que el grabador suprimió en dicha estampa.

El otro tipo procede evidentemente de algún oratorio ó cuadro devoto de los que se pintaban en los basamentos de los retablos ó en los oratorios portátiles, donde Cortés debió retratarse de rodillas, solo ó ante alguna santa imagen de su devoción, segun fué costumbre muy general desde el siglo XIV

¿Qui ne connaît l'histoire de ce héros, qui rivalise avec les plus grands hommes de l'antiquité, qui surpassa tous ceux de son siècle, et qui n'a pas eu d'émule dans les temps postérieurs? Il ne nous appartient pas dans les limites étroites de ces pages, même d'énumérer les merveilleux hauts faits qui illustrèrent le vainqueur de Cozumel et de Tabasco, le fondateur de la Vera-Cruz, l'homme qui réduisit à une éternelle obéissance les Tlascaltecas, renversa de leur trône Motezuma et Guatimosin, sut déjouer les artifices perfides de Pamphile de Narvaez, le héros d'Otumba, en un mot, le conquérant du Mexique et le premier vice-roi de la Nouvelle-Espagne.

Hernán-Cortés naquit à Medellín, en 1485; il eut pour père Martín Cortés de Monroy et pour mère Donna Catalina Pizarro Altamirano. Destiné d'abord à la carrière des lettres, il ne tarda pas à se laisser entraîner par ses bouillants instincts et l'abandonna presque aussitôt pour embrasser celle des armes, et sans une maladie qui l'en empêcha, il eût partagé avec le grand Capitaine les lauriers que ce dernier alla conquérir en Italie. En 1504 il passa dans l'île de Saint-Domingue, et en 1518 entreprit l'expédition qui le rendit maître de Tabasco.

Sa campagne du Mexique, à partir du moment où, suivi d'une poignée d'hommes, il débarqua à Saint-Jean d'Ulúa, les combats gigantesques qu'il eut à livrer à chaque pas, ses étranges vicisitudes, vainqueur un jour, le lendemain défait et sur le point de tomber entre les mains de son ennemi Narvaez, la série de ses revers et de ses triomphes, depuis l'instant où il mit à exécution son dessin héroïque de brûler ses vaisseaux, jusqu'au jour où le 15 août 1521, il réunit définitivement à la couronne d'Espagne son beau fleuron du Mexique, tout ce glorieux ensemble de faits forme une épopée qui n'a pas besoin d'Homère pour immortaliser sa mémoire dans le long cours des siècles.

Retiré dans la vie privée et victime de l'injustice des hommes, Hernán-Cortés mourut à Castillejo de la Cuesta, près de Séville, le 2 décembre 1547. Ses restes furent transportés à l'église du couvent de Tezcuco, et de là au grand couvent du même ordre dont il avait fondé la chapelle, à Mexico.

B. Díaz del Castillo, son compagnon d'armes, entre une foule de détails personnels qu'il donne sur Cortés, dit que «il était avantagé de stature et de corps, et bien proportionné, et membru, et le teint tirant un peu sur le cendré et peu gai; et s'il avait le visage plus allongé il ne lui en paraissait que mieux; l'expression des yeux amoureuse et grave cependant: la barbe était foncée, peu fournie et clair-semée, et les cheveux que l'on portait dans ce temps-là étaient dans le genre de la barbe, et il avait la poitrine haute et les épaules bien constituées, et il était mince et de peu de ventre, et un peu cagneux; et les cuisses et les jambes étaient bien dessinées.»

Deux types de Cortés, d'une ressemblance authentique, sont parvenus jusqu'à nous. L'un est celui qui fut remis par le conquérant lui-même, peu de temps avant sa mort, à Paul Jove, et placé par ce dernier dans le musée de portraits des hommes illustres dans sa campagne près de Como: il en est fait mention dans les éloges en latin qu'il dédia à chacun d'eux (1). Malheureusement nous ne conservons d'autres reproductions de ce portrait que quelques copies de la tête qui, avec des variations dans le costume, ont servi de modèles pour les bustes, peints dans le XVI^e et le XVII^e siècle, et destinés à figurer dans les galeries qui ornaient les palais des princes et des grands; telle est l'origine du tableau de la Bibliothèque nationale et celle d'une toile de la même grandeur, copie très-faible, appartenant à l'Académie de Saint-Ferdinand. Nous ne connaissons le type entier du musée de Jove que d'après l'estampe gravée sur bois, qui accompagne la seconde édition des éloges, et qui fut faite à Basilea en 1575. Le héros y est représenté la tête baissée, la physionomie attristée, souffrant déjà peut-être des infirmités des derniers jours de son existence, ou de l'injustice des hommes. Un bonnet fort aplati couvre la tête; il est vêtu du tabard, garni de peaux précieuses, avec ces manches riches et amples dont les bouillons arrivent au coude, et se prolongent en se rétrécissant jusqu'au poignet. Il tient un chapellet de la main gauche, gantée et appuyée sur la garde de l'épée, qui, d'après la description qu'en donne Jove, était d'or ainsi qu'un collier que le graveur a dû supprimer dans cette estampe.

L'autre type provient évidemment de quelque oratoire ou tableau de piété, de ceux que l'on peignait sur les soubassements des rétables ou sur les triptiques portatifs, où l'on dut représenter Cortés agenouillé, seul, ou devant une sainte image de son adoration particulière, comme c'était la coutume fort gé-

(1) Cortesius..... munere Caesaris illustris appellatus apud Penates suos non plane senex facto concesserit paulo post quam nobis effigiem suam inter præclaras imagines in Museo nostro collocandam misisset.

(1) Cortesius..... munere Caesaris illustris appellatus apud Penates suos non plane senex facto concesserit paulo post quam nobis effigiem suam inter præclaras imagines in Museo nostro collocandam misisset.

hasta el XVII y lo comprueban muchas estampas de nuestra ICONOGRAFÍA. Casi podría asegurarse que dicho retrato se pintó, ó para el retablo de la fundación de sufragios que Cortés hizo en la capilla de San Francisco de Medellín, donde yacía su padre, ó para alguno de los retablos de la iglesia del hospital de la Concepción ó la de San Francisco, ambas en la ciudad de Méjico. Pues según la cláusula 9 de su testamento, declara Cortés su voluntad de costear dicho hospital, « e la capilla mayor conforme á la muestra de madera que hizo Pedro Vazquez, jumetrico, e á la traza que dijese el escrito que yo embie á Nueva-España este presente año de 1547. » Sirvenos de fundamento para esta apreciación, una estampa rara y preciosa, abierta en madera, que adorna el poema *El Cortés valeroso*, dedicado á su nieto en el mismo siglo XVI. El ilustre conquistador aparece en el grabado con la cabeza descubierta, y en oposición á la del retrato de Jovio, se vé levantada dirigiendo alta su vista hácia alguna imagen. El mismo tipo, pues, de dicha estampa, debió también servir para el retrato de cuerpo entero que existe en el mencionado hospital de Méjico, si bien se conoce que fué pintado mas de medio siglo despues de la muerte de Cortés, acaso cuando se trasladaron sus restos mortales á Nueva-España.

Este es el retrato que nos ha parecido mas digno de reproducirse en la ICONOGRAFÍA ESPAÑOLA, valiéndonos de una exacta y primorosa copia miniada con colores, hecha espresamente para nuestra colección por D. Pelegrin Clavé, distinguido pintor catalán y director de la Academia de Méjico. Descúbrese en ella cierta conformidad con el tipo primordial, observando solo leves diferencias ó modificaciones respecto á la de *El Cortés valeroso*, en la cual como en la de Jovio es escasa la cabellera, conforme á la descripción de Bernal D. del Castillo, y lo mismo la barba, cortada en línea casi horizontal, mientras que el autor del cuadro de Méjico la pintó algo mas poblada dando cierto garbo pintoresco á los mechones. La nariz aguileña y arqueadas cejas de Cortés, están algo exageradas en la estampa en madera, acaso por impericia del grabador, á la vez que en el cuadro aparecen mas suaves estos rasgos y mas conformes al retrato mencionado de la Academia de San Fernando, sacado de una pintura evidentemente coetánea, y también conforme al retrato que en dulce se grabó para la segunda edición de *I cento capitani illustri*. En el grabado del poema, la armadura difiere algun tanto, pues trae solo la coraza ó coselete y los brazos defendidos con la malla, mientras que en el cuadro los tiene con brazaes de acero; y la pieza triangular del bajo vientre cuya punta superior se enlaza con el peto, recuerda bien aquella pieza tan usada desde mitad del siglo XV hasta el primer tercio del siguiente. Así, tanto esta como las demas prendas del traje y armadura en el expresado lienzo se usaron en la juventud de Cortés, y con ellas probablemente estaria representado en el retrato de rodillas que sirvió de tipo para este cuadro. Acaso solo la cubierta de la mesa difiere algun tanto de las que en el siglo XVI se usaban. Aunque el Sr. D. Lucas Alaman, que acepta la autenticidad de este retrato, cree que es mas moderno de lo que nosotros opinamos, á causa del escudo de la casa de Terranova, considérese que solian pintarse estos escudos sobre retratos hechos á veces un siglo antes.

Los grabados que del retrato de Cortés han quedado, son desgraciadamente de escasa importancia. Ya describimos el primero que se publicó en la obra de Jovio, y fué copiado en Bruselas por Boutats con buril inexacto y desaliñado. Despues del de Jovio, el que se grabó en Madrid en madera en 1588 para el poema de Gab. Laso de la Vega, merece bastante estimación. Thevet publicó uno en el siglo XVI, sacado de un cuadro que le regaló en Sevilla, pero tiene la barba á la tedesca aunque algunas cosas son aceptables; fué reproducido por I. Bullart en su obra intitulada: *Académie des sciences et des arts*. El de la serie de *I cento capitani illustri*, de bastante buen buril, tiene mucho carácter y sospechamos que esté tomado de uno de aquellas series de retratos en busto, como el de la Academia de San Fernando que ya señalamos, y se pintaban para los magnates copiando á veces solo las cabezas de las pinturas originales de Jovio, si bien tanto este cuadro como la estampa indicada representan á Cortés mas jóven de lo que demuestra el tipo de Como. En la estampa de la *Colección de retratos de varones ilustres*, publicada en la Calcografía nacional, debió copiarse el busto en tabla de la Biblioteca, pero ofrece grandes defectos y disparates en lo que tuvo que suplirse. Un bello retrato, denominado de Cortés, grabó Vertue en Londres, á fines del siglo pasado, cuyo original perteneció al caballero Methuen, y aunque el traje civil del personaje pudo usarle el ilustre guerrero, su fisonomía si bien noble y distinguida, carece de aquellos rasgos característicos con que le conocemos. Fué copiada sin embargo, con delicado buril, por el grabador Selma, y á su vez la reprodujo R. Pradez, para la magnífica edición de *La conquista de Méjico*, de Solís. Por fin, nuestro célebre Ametller grabó otro busto de Cortés, con la mirada levantada, por algun dibujo inexacto del cuadro que reproducimos. Además de las adornos arbitrarios de la armadura, lo representó jóven, con bigotes á la moderna, casi imberbe y de una espresión tan insignificante, que nadie reconocería en dicha estampa al magnánimo y varonil conquistador de Méjico.

nérale, depuis le XIV^e jusqu'au XVII^e siècle, ainsi que le prouvent du reste un grand nombre d'estampes publiées dans notre ICONOGRAPHIE. On pourrait presque assurer que ce portrait fut peint ou bien pour le rétable de l'autel des suffrages que Cortés fonda dans la chapelle de Saint-François de Medellín, où reposait son père, ou bien pour l'un des rétables de l'église de l'hôpital de la Conception, ou de celle de Saint-François, toutes deux à Mexico. En effet, par la clause 9 de son testament, Cortés déclare que sa volonté est de faire les frais de cet hôpital, « et de la chapelle principale, conformément au modèle en bois, exécuté par Pierre Vazquez, maître-géomètre, et au plan qu'indiquerait l'écrit que j'enverrai à la Nouvelle-Espagne, dans le courant de la présente année 1547. » Cette supposition se fonde sur une estampe, rare et précieuse, gravée sur bois, qui orne le poème de *Cortés valeroso*, dédié dans ce même siècle, à son petit-fils. L'illustre conquérant a, dans la gravure, la tête découverte, et contrairement à la pose du portrait de Jove, il la tient levée et le regard haut, fixé sur quelque image. Ainsi le type de cette même estampe a dû servir aussi pour le portrait en pied qui existe dans l'hôpital que nous avons dit à Mexico, bien qu'il soit facile de voir qu'elle a été exécutée plus d'un demi-siècle après la mort de Cortés, peut-être lorsque sa dépouille mortelle fut transportée à la Nouvelle-Espagne.

C'est le portrait qui nous a paru le plus digne d'être reproduit dans l'ICONOGRAPHIE ESPAGNOLE, et nous l'avons pris d'une très-exacte copie, faite par Mr. Pel. Clavé. On y découvre une certaine conformité avec le type primitif, et il ne paraît offrir que de légères différences ou modifications par rapport à la gravure du *Cortés valeroso*, où, comme dans celle de Jove, la barbe est aussi coupée en ligne à-peu-près horizontale, et la chevelure peu touffue, conformément à la description qu'en fait Bernal D. del Castillo, tandis que l'auteur du tableau de Mexico la peint un peu plus nourrie, et donne aux mèches un certain air d'apprêt artistique. La courbe du nez aquilin et l'arc des sourcils de Cortés ont été un peu exagérés dans la gravure sur bois, peut-être par l'impéritie du graveur, tandis que ces traits caractéristiques sont moins prononcés dans le tableau, et plus conformes au portrait de l'Académie de Saint-Ferdinand, dont nous avons parlé et qui a été tiré d'une peinture évidemment contemporaine, en rapport aussi avec le portrait en taille-douce que porte la seconde édition de *I cento capitani illustri*. Dans la gravure du poème, l'armure est un peu différente, car il n'y est représenté qu'avec la cuirasse ou le corselet, et les bras protégés par la maille, tandis que dans le tableau il les a couverts de brassards d'acier, et la pièce triangulaire du bas-ventre dont la pointe d'en haut s'adapte à la cuirasse, rappelle bien cette pièce d'un usage si général à partir de la moitié du XV^e siècle jusqu'au premier tiers du siècle suivant. Ainsi donc cette pièce aussi bien que tous les autres détails du costume et l'armure se portaient dans la jeunesse de Cortés, et devaient figurer dans le portrait agenouillé qui a servi de modèle pour ce tableau. La couverture seule de la table peut-être diffère un tant soit peu de celles qui étaient d'usage dans le XVI^e siècle. Bien que M. Lucas Alaman qui admet l'authenticité de ce portrait, croie qu'il est plus moderne que nous ne le jugeons, à cause de l'écusson de la maison de Terranova qu'on y voit, on doit se rappeler que ces écussons se peignaient assez ordinairement sur des portraits faits un siècle auparavant.

Les gravures, qui nous ont été conservées du portrait de Cortés, offrent malheureusement peu d'importance. Nous avons déjà donné la description de la première, qui a été publiée dans l'ouvrage de Jove, et fut copiée à Bruxelles par Boutats, et burinée avec inexactitude et négligence. Après celle de Jove, celle qui, comme nous l'avons dit, fut exécutée sur bois à Madrid, en 1588, pour le poème de Gab. Laso de la Vega, mérite une certaine estime. Thevet en publia une dans le seizième siècle, prise d'un tableau dont on lui avait fait présent à Séville: mais la barbe y est à la tedesque; cependant quelques détails sont dignes d'être acceptés: elle a été reproduite par I. Bullart dans son ouvrage ayant pour titre: *Académie des sciences et des arts*. Celle que l'on retrouve dans la série des *Cento capitani illustri*, assez bien exécutée, a beaucoup de cachet, et nous soupçonnons qu'elle a dû être prise, comme celle de l'Académie de Saint-Ferdinand, dont il a été déjà question, d'un de ces portraits en buste, que les grands seigneurs faisaient peindre pour leurs galeries. Les têtes seules, pour la plupart, ont été copiées d'après les peintures originales de Jove: cependant celle-ci, de même que l'autre estampe, représente Cortés plus jeune qu'il ne paraît dans le tableau de Como. L'estampe publiée dans la *Collection de portraits des hommes illustres* par la Calcographie nationale, a dû être copiée d'après le buste sur bois de la Bibliothèque: mais elle présente de grands défauts et des erreurs grossières dans les détails qu'il fallut ajouter. Vers la fin du siècle dernier Vertue grava, à Londres, un beau portrait dit de Cortés, dont l'original appartenait au chevalier Methuen: mais si nous passons sur le costume civil que l'illustre guerrier put porter, il ne nous est pas possible d'accepter l'expression de la physionomie qui, tout en étant noble et distinguée, manque de ces traits caractéristiques auxquels nous le reconnaissons. Cependant la copie en a été délicatement burinée par le graveur Selma, et R. Pradez l'a reproduite à son tour pour la magnifique édition de la conquête du Mexique par Solís. En fin, le célèbre Ametller, grava un autre buste de Cortés, le regard levé, d'après un dessin inexact de celui que nous publions. Outre les ornemens arbitraires dont le dessinateur a chargé l'armure, il l'a représenté jeune, avec une moustache à la moderne, presque sans barbe, et d'une expression tellement insignifiante que personne ne pourrait voir dans cette estampe le mâle et magnanime conquérant du Mexique.



GARCILASO DE LA VEGA.



DON FRANCISCO DE LOS COBOS.

W. G. Lambert del.

J. B. de Medina sculp.

GARCILASO DE LA VEGA

Y

DON FRANCISCO DE LOS COBOS.

Garcilaso de la Vega, descendiente de antigua y muy ilustre familia, caballero de Alcántara, esforzadísimo soldado y príncipe de los poetas líricos castellanos, nació en Toledo el año de 1505. Fueron sus padres D. Garcilaso de la Vega, comendador mayor de Leon, señor de las villas de Batres, Cuervas y los Arcos, del Consejo de Estado y Embajador de los Reyes Católicos en Roma, y de Doña Sancha de Guzman que heredó los blasones de su ilustre linaje.

Desde sus primeros años y tan pronto como sus fuerzas le permitieron empuñar las armas, quiso compartir las glorias que el ejército proporcionaba á su patria. Pasó con este objeto á la corte de Carlos V, donde supo ganarse la estimación de todos y donde casó con Doña Elena de Zúñiga, dama aragonesa de la servidumbre de Doña Leonor, viuda del rey de Portugal y reina de Francia, de cuyo matrimonio tuvo dos hijos y una hija.

Alistado en las banderas del Emperador, obtuvo su confianza, le siguió en sus campañas y tomó parte en sus triunfos. Distinguióse sobremanera en la derrota de Soliman, en socorro de Viena y en la toma de la Goleta. No demostró menos bizarría en el sitio de Túnez, donde recibió dos lanzadas, una en la boca y otra en el brazo derecho. Después de la desgraciada campaña de Provenza, al retirarse los imperiales á Italia, cerca de Frejus, fué preciso asaltar una torre situada en lo alto de un monte, defendida desesperadamente. Garcilaso que era maestro de campo, como osado caudillo trepa el primero por la muralla, pero herido mortalmente en la cabeza por una gran piedra, cae al foso y arrastra á los que le seguían, causando tal indignación al Emperador, que mandó demoler la torre y ahorcar á los que la defendían.

En medio de vida tan azarosa y del estruendo de la guerra, tuvo Garcilaso tiempo y solaz para el cultivo de las letras. En la corte cantaba él mismo los versos que escribía. Desterrado por breve tiempo á una isla del Danubio, á causa de los amores que protegió de un sobrino suyo con una dama de la servidumbre de palacio, contra la voluntad de la Emperatriz, escribió allí dulces y tristísimos versos describiendo su soledad, y pintando al propio tiempo los bellísimos alrededores de su destierro. En Italia y en todas partes se entregaba á los encantos de la poesía, y aun poco antes de su último aliento quiso llorar los desengaños del mundo en uno de sus bien conocidos sonetos.

Trasladado á Niza desde la torre de Frejus donde había recibido la herida en la cabeza, murió á los pocos días en los brazos de uno de sus más leales amigos, el marqués de Lombay, conocido hoy por San Francisco de Borja, á los 55 años de edad el de 1556. Joven de esperanzas, que había logrado distinguirse en las armas y en las letras, produjo la mayor aflicción entre cuantos tuvieron la dicha de conocerlo, y nos dejó un nombre ilustre que no se olvidará jamás.

Fuó depositado su cadáver en Santo Domingo de Niza, y trasladado después por disposición de su esposa á San Pedro Mártir de Toledo, al sepulcro de sus mayores los señores de Batres.

Herrera al hacer su retrato, dice que «en el hábito del cuerpo tiene justa proporción, porque fué más grande que mediano, respondiéndole los lineamientos y compostura á la grandeza.» Y Tamayo de Vargas le retrata así: «el rostro apacible con gravedad, la frente dilatada con magestad, los ojos vivísimos con sosiego, y todo el talle tal, que aun los que no le conocían, viéndole, le juzgaron fácilmente por hombre principal y esforzado, porque resultaba de él una hermosura verdaderamente viril.»

Con estos rasgos conviene el retrato que publicamos, copiado de un cuadro casi coetáneo de Garcilaso. En él aparece el ilustre poeta de un color trigueño, sus ojos negros, el cabello oscurísimo, y bermeja su larga barba á la tudésca, cuyo uso principió en aquel reinado entre nosotros. Viste un jubón negro, al parecer de terciopelo, sobre el que ostenta la verde cruz de

Garcilaso de la Vega, descendant d'une ancienne et fort illustre famille, chevalier d'Alcántara, vaillant soldat et le prince des poètes espagnols lyriques, naquit à Tolède en l'an 1505. Il eut pour père Garcilaso de la Vega, grand commandeur de Léon, seigneur des villes de Batres, de Cuervas et de los Arcos, conseiller d'état et ambassadeur des Rois Catholiques à Rome, et pour mère Donna Sancha de Guzman, qui hérita des blasons de son illustre lignage.

Dès ses premières années et aussitôt que ses forces le lui permirent, il prit les armes et voulut partager la gloire que l'armée donnait à sa patrie. Dans cette vue il passa à la cour de Charles V, où il sut se concilier l'estime de tous et où il épousa Hélène de Zúñiga, dame aragonaise, attachée au service de Donna Léonor, veuve du roi de Portugal et reine de France: il eut de ce mariage deux fils et une fille.

Enrôlé sous les drapeaux de l'Empereur, il obtint sa confiance, le suivit dans ses campagnes, et prit part à ses triomphes. Il se distingua d'une manière toute spéciale dans la défaite de Soliman, à la délivrance de Vienne et à la prise de la Golette. Il ne montra pas moins de valeur au siège de Tunis, où il reçut deux coups de lance, l'un à la bouche et l'autre dans le bras droit. Après la malheureuse campagne de Provence, et lorsque les impériaux se retiraient en Italie, il fallut, près de Fréjus, livrer un assaut à une tour placée sur le haut d'une montagne, et défendue avec une grande opiniâtreté. Garcilaso, qui était alors mestre-de-camp, animant les siens de son courage, escalade le premier la muraille: mais blessé mortellement à la tête par une grosse pierre, il tombe dans le fossé, entraînant dans sa chute ceux qui le suivaient: cette mort causa une si vive indignation à l'Empereur qu'il fit raser la tour et pendre ceux qui la défendaient.

Au milieu de cette vie aventureuse et du fracas de la guerre, Garcilaso trouva le temps de chercher des récréations dans la culture des belles-lettres. A la cour, il récitait lui-même les vers qu'il improvisait. Pendant un court exil qu'il subit dans une île du Danube, pour avoir favorisé les amours d'un de ses neveux avec une dame du palais, contre la volonté de l'impératrice, il y composa des poésies empreintes d'une douceur et d'une mélancolie profondes, où il décrivait les tristesses de la solitude et peignait la beauté merveilleuse des environs de son lieu de bannissement. En Italie et partout il se livrait aux charmes de la poésie, et très-peu de temps encore avant de rendre le dernier soupir, il consacrait un de ces sonnets, que tous connaissent, à gémir sur les désenchantements du monde.

Transporté à Nice de la tour de Fréjus où il avait reçu la blessure fatale, il mourut peu de jours après dans les bras d'un de ses plus fidèles amis, le marquis de Lombay, connu aujourd'hui comme Saint-François de Borja, dans la 55^e année de son âge, en 1556. Cette mort qui frappait tant de jeunesse et d'espérance, une renommée bien acquise dans les armes et dans les lettres, produisit une grande affliction dans l'âme de tous ceux qui avaient eu le privilège de le connaître; et il nous a laissé un nom illustre que la postérité n'oubliera jamais.

Son cadavre fut déposé dans l'église de Saint-Dominique, à Nice, et transporté plus tard, par ordre de sa femme, à celle de Saint-Pierre-martyr, à Tolède, dans la sépulture de ses ancêtres, les seigneurs de Batres.

Herrera, dans le portrait qu'il fait de lui, dit: «Les proportions du corps sont bien prises, car la taille était plutôt grande que moyenne, et la physionomie et le maintien révèlent de la grandeur.» Et Tamayo de Vargas le dépeint dans les termes suivants: «Le visage calme et grave, le front vaste et majestueux, les yeux pleins de feu mais le regard assuré, et toute sa personne telle que ceux qui ne le connaissent pas, en le voyant jugeaient que c'était un homme supérieur par son rang comme par son mérite: car l'ensemble dénotait une beauté véritablement virile.»

Ces traits sont bien reproduits par le portrait que nous publions, copié d'un tableau, presque contemporain de Garcilaso. L'illustre poète y est représenté avec le teint basané, les yeux noirs, les cheveux très-foncés, et la longue barbe rouge à la tudésque, comme on commença à la porter sous ce règne parmi nous. Il est vêtu d'un pourpoint noir, en apparence de velours,

Alcántara. Las mangas de la ropa interior son amarillas, y á trechos guarnecidas con bandas blancas acuchilladas (1).

Pertenece este retrato entre otros varios de notable interés histórico, á los señores condes de Oñate, como sucesores y herederos de Garcilaso en el señorío de Batres y otros lugares. En igual concepto conservan con el aprecio propio de personas tan ilustradas, parte de la biblioteca, así como un collar de diamantes engarzados en oro, de singular artificio, del que debió estar colgada la cruz de Alcántara, y por fin, poseen otras prendas no menos dignas de persona tan principal.

DON FRANCISCO DE LOS COBOS fué Comendador mayor de Leon y de Aznaga, de la Orden de Santiago, Adelantado de Cazorla, Contador mayor de Castilla y Secretario de Estado del Emperador Carlos V, duque de Sabiote y señor de las villas de Torres, Jimena, Rezena y otros lugares. Nació en Úbeda, de antiguo y principal linaje de la misma ciudad, ilustrado ya con proezas desde los primeros años del siglo XV (2). Grandes y relevantes debieron ser las dotes de que estaba adornado, para merecer uno de los mas difíciles é importantes cargos del Reino, como era el de Secretario de aquel gran Monarca que extendía sus dominios por todas las partes del mundo y en época en que la España ejercía tan grande influjo en los destinos de Europa. Escasas son las noticias ó particularidades que tenemos de este personaje, pero el mismo Emperador hace su mas cumplido elogio en la carta reservada que dió á Felipe II, recomendándole como persona de suma laboriosidad, muy inteligente en hacienda, de grande experiencia en todos los negocios, añadiendo «que no hallará persona de quien mejor pueda servirse, y que está persuadido que lo hará bien y limpiamente.»

Dejó de su esposa Doña Maria de Mendoza, sexta condesa de Rivadavia, á D. Diego de los Cobos, Adelantado de Cazorla, por cuyo matrimonio con Doña Francisca Luisa de Luna, condesa de Riela y señora propietaria del estado de Camarasa, el Emperador les hizo merced del título y marquesado de Camarasa que llevan hoy sus sucesores.

Fundó y dotó D. Francisco una de las mas suntuosas capillas mayores que hay en España, como dice Argote de Molina, donde mandó enterrarse. Esta es la titulada del Salvador, en la ciudad de Úbeda, en la que existen muchas preciosidades artísticas. En ella copiamos el retrato tipo de la adjunta estampa.

El Comendador aparece en este retrato de color moreno; su barba muy diferente de la que se usaba á la *tudesca* en los primeros años del reinado de Carlos V, se vé ya muy corta en este retrato y cesa su uso en el reinado de Felipe II. Rodea el cuello una estrecha lechuguilla que empezó á aparecer á fines de aquel reinado, la cual no era otra cosa que el mismo cuello de la camisa levemente rizado. Viste un sayo ó jubon ostentando sobre el pecho la venera de la Orden de Santiago, propia de su dignidad de Comendador mayor de Leon, es decir, con la figura del rey de los animales de esmalte rojo en el centro de la concha de oro contornada de gruesas perlas, en vez de la roja espada ó cruz de la Orden. Esta cruz de gran tamaño, la lleva sobre el sayo y la capa, la cual está orlada con tres líneas de ancha trencilla de oro: todo el traje es negro. Con la mano derecha sostiene la espada venera, y apoya la izquierda con guante de piel verdosa sobre el puño de la espada que parece de oro. La botonadura es de fina pedrería y la misma gala adorna el rico cinturón que la sostiene, así como también la gorra ó capelete de extraño corte.

En estos traeres de D. Francisco se vé que las pragmáticas de 1551 y 52 habian puesto coto al lujo de brocados y á las galanterías y frivolidades flamencas en el corte de los vestidos usados desde la entrada del César en nuestros reinos, mas no á las joyas ó preseas, acaso por ser objetos de exquisito arte en general en aquella época de los Cellinis y de los Arfes que dejaron tan brillantes muestras de su ingenio en nuestra patria.

(1) Duélenos el tener que criticar las dos estampas mas importantes y que siguen copiándose en nuestros dias como únicos tipos para el retrato de Garcilaso. Una es la que adorna el *Parnaso español* de Sedano, lindamente grabada por Carmona á fines del siglo pasado. Otra, la que grabó Vazquez en folio menor para la *Colección de retratos de varones ilustres*. En ambas, la cabeza adolece de falta de carácter y presenta un aspecto tribal, sin expresion alguna, cercenada su magnífica barba, y sustituido el cuello liso de la camisa con la lechuguilla del tiempo de Felipe II, y aun reproducida con poca exactitud. Mucho mas defectuoso es el retrato grabado por Vazquez, así en lo vulgar y adocenado de la fisonomía, como en la extravagancia del traje, especialmente del pecho abajo, de tal modo, que hoy sería mal recibido hasta en el teatro de la última aldea. El lindo grabado de Ameller, no es otra cosa que una copia del que citamos de Carmona.

(2) G. Argote de Molina: *Nobleza de Andalucía*.

sur lequel se montre la croix verte d'Alcántara. Les manches du vêtement de dessous sont jaunes et garnies de bandes blanches taillées de distance en distance (1).

Ce portrait, avec un grand nombre d'autres d'un haut intérêt historique, appartient aux Comtes d'Oñate, comme successeurs et héritiers de Garcilaso dans la seigneurie de Batres et autres lieux. Ils conservent encore au même titre, dépositaires éclairés de pareils trésors, une partie de la bibliothèque ainsi qu'un collier de diamants enchâssés dans l'or, remarquable par la main d'œuvre, et qui devait servir à y suspendre la croix d'Alcántara, et possèdent en outre reliques non moins dignes d'un aussi grand personnage.

DON FRANCISCO DE LOS COBOS fut grand commandeur de Léon et d'Aznaga de l'ordre de Santiago, gouverneur civil et militaire de Cazorla, grand comptable de Castille et secrétaire d'état de l'empereur Charles V, Duc de Sabiote et seigneur des villes de Torres, Jimena, Rézena et autres lieux. Il naquit à Úbeda d'une grande et ancienne famille de cette ville, illustrée déjà par ses hauts faits depuis le commencement du XV^e siècle (2). Il fallait qu'il fût doué de qualités bien supérieures pour mériter d'être appelé à une charge des plus difficiles et des plus importantes, comme l'était celle de secrétaire de ce grand monarque qui étendait sa domination sur toutes les parties du monde, et à une époque où l'Espagne exerçait une si puissante influence sur les destinées de l'Europe. Nous n'avons que peu de renseignements ou de détails sur ce personnage, mais l'empereur lui-même fait son éloge le plus complet dans la lettre particulière qu'il remit à Philippe II, et dans laquelle il le lui recommande comme une personne d'une extrême application au travail, de connaissances profondes dans les finances, d'une expérience consommée dans toutes les affaires, en ajoutant «qu'il ne trouvera personne qui le puisse mieux servir, et qu'il est persuadé qu'il le fera bien et avec toute probité.»

Il laissa de sa femme, Donna Maria de Mendoza, sixième comtesse de Rivadavia, D. Diego de los Cobos, Adelantado de Cazorla, qui, à son mariage avec Donna Francisca Luisa de Luna, comtesse de Riela, et dame souveraine de l'état de Camarasa, reçut de l'empereur le marquisat de Camarasa, titre que portent aujourd'hui ses descendants.

D. Francisco fonda et dota, au dire d'Argote de Molina, une de plus somptueuses chapelles qu'il y ait en Espagne, et voulut y être enterré. C'est celle qui est connue sous le nom de chapelle du Sauveur, à Úbeda, dans laquelle il existe un grand nombre de richesses artistiques et où nous avons dessiné le portrait qui a servi de modèle pour la gravure que nous donnons ici.

Dans ce portrait le coloris du visage est brun; sa barbe très-différente de celle qui se portait à la *tudesque*, dans les premières années du règne de Charles V, se montre déjà fort courte dans ce portrait, et l'usage en disparaît complètement sous le règne de Philippe II. Le col est entouré d'une fraise étroite, dont la mode commença à s'introduire vers la fin de ce règne et qui n'était autre chose que le col même de la chemise à plis légèrement froncés. Le costume se compose d'une casaque ou pourpoint à doubles manches, sur laquelle on voit l'insigne particulière de l'ordre de Santiago, attachée à la dignité qu'il porte de grand commandeur de Léon, c'est-à-dire, ayant la figure du roi des animaux de gueules, au centre de la coquille d'or, contournée de grosses perles, à la place de l'épée de gueules ou croix de l'ordre. Cette croix de grandes dimensions se montre sur la casaque et le manteau qui est bordé de trois rangées de grosses tresses d'or: tout le costume est noir. La main droite supporte l'insigne dont il a été question, et la gauche, gantée de vert, s'appuie sur le pommeau de l'épée qui paraît être d'or. Tous les boutons de sa casaque sont en pierres fines; le même luxe de pierreries orne le riche ceinturon qui la soutient, ainsi que le bonnet ou *capelete* d'une forme étrange.

La vue de ce costume de D. Francisco prouve que si les pragmáticas de 1551 et de 1552 avaient mis fin au luxe des brocarts et à la recherche frivole des modes flamandes pour les vêtements que l'on portait dans ces royaumes depuis la venue du César, il n'en était pas de même des bijoux: par cela-même peut-être qu'ils étaient généralement l'objet d'un art d'une exquise délicatesse à cette époque des Benvenuto Cellini et des Arphes, qui ont laissé de si brillants échantillons de leur talent dans notre pays.

(1) Nous regrettons qu'il nous faille critiquer les deux estampes les plus importantes, que l'on persiste à copier de nos jours comme les seuls modèles que nous avons pour le portrait de Garcilaso. L'une est celle qui orne le *Parnasse espagnol* de Sedano: c'est une jolie gravure de Carmona faite vers la fin du siècle dernier. L'autre a été gravée par Vazquez, petit in-folio, pour la *Collection des portraits des hommes illustres*. L'une et l'autre pèchent par le défaut de caractère, un cachet sans noblesse et une absence totale d'expression: la magnifique barbe du poète y est écourtée, et le col lisse de la chemise y est remplacé par la fraise du temps de Philippe II, reproduite même avec peu d'exactitude. Le plus defectueux est le portrait gravé par Vazquez, sous le double rapport du ton commun et insignifiant de la physionomie, et des détails du costume, d'une extravagance telle, surtout à partir de la poitrine jusqu'en bas, qu'on aurait peine à les voir même sur les planches du plus humble théâtre de village. Le joli petit portrait gravé par Ameller n'est qu'une copie de celui de Carmona.

(2) G. Argote de Molina: *Nobleza de Andalucía*.



Valentin Cartierens dibujó

Imp. Hengard Maugé

F. Kollerhoven litó

ANA DE AUSTRIA, MARIA DE PORTUGAL, FELIPE II, PRINCIPE DON CARLOS-ISABEL DE FRANCIA

FELIPE II, SUS MUJERES DOÑA MARIA, DOÑA ISABEL, DOÑA ANA, Y EL PRÍNCIPE DON CÁRLOS.

Pocas veces la gloria mundana, bajo el manto de la piedad ó devoción, se ostenta con tan solemne fausto y sombría magnificencia, como en el mausoleo y estatuas que vamos á describir, erigido todo en la capilla mayor del Escorial y de que damos fiel traslado. Al contemplar en aquella espaciosa cámara funeraria ricamente enlutada con negros y oscuros jaspes, la grandiosa estatua de Felipe II, en medio de las de sus mujeres é hijo, labradas todas en bronce, doradas con oro purísimo y cinceladas con excelencia y primor incomparables, de perfectísimo parecido, llenas de animación y de augusta é imponente majestad, diríase que no se las oye hablar porque están orando, ó cuando menos que los verdaderos personajes quedaron allí galvanizados en vida por disposición divina, con sus brillantes mantos y armaduras y con las ropas recamadas de perlas y pedrería, y las riquísimas cadenas, collares y joyeles de las Reinas (1). Tal es la perfección con que los célebres Leonis, padre é hijo, nos dejaron modeladas, fundidas y cinceladas las cinco estatuas, apurando en ellas todos los recursos del arte y de su talento privilegiado.

Ocupa el sitio preeminente del mausoleo el severo monarca, armado de punta en blanco, de rodillas ante un reclinatorio, con rostro grave y reposado y la vista fija en el célebre sagrario, maravilla del arte y obra de Jacobo Trezo. No representa la edad avanzada que en el retrato de la siguiente lámina, sino la de unos sesenta años. Su régio y magnífico manto, forrado de armiños, esmaltado sobre el bronce, está cubierto de piedras duras, como el lapislazuli, el rojo y el verde antiguo, el serpentino, que con algunos metales reproducen con pasmosa exactitud las piezas heráldicas de Castilla y Leon, de Portugal, Aragon y Sicilia, Austria, Brabante, Borgoña y otros dominios de la vasta monarquía española. A la izquierda del Rey está la bella Isabel de Francia, su tercera mujer, de nariz algo saliente y de jovial mirada, recuerdo de la voluptuosa corte en que se mecieron sus años juveniles. A la derecha, la cuarta mujer Doña Ana, muestra el severo semblante de la casa de Austria. Retirada mas atrás, se presenta su primera esposa Doña Maria de Portugal (2); y completa el grupo su hijo D. Carlos, de dramática memoria, en la penumbra del camarín, cual fantástico é indefinido objeto de tantas leyendas. Todos están de rodillas, con las manos juntas en actitud de orar, con el rostro vuelto hácia un punto de donde se descubre por completo el lugar que ocupa el celebrante en el venerando sacrificio de la Misa; y lejos de resultar monotonía, presentan todos singular y armónica variedad de líneas. Los mantos de Doña Isabel y de Doña Ana están como los del Rey esmaltados con los escudos reales con piedras duras. El de Doña Maria, sin duda por haber muerto antes de reinar su esposo, y el de su hijo carecen de tales adornos, que serían completamente inútiles, porque de estas estatuas solo alcanza á verse el busto. Las demás prendas están labradas con igual esmero y primor en las cinco estatuas (3).

El mausoleo y camarín que ocupa este imponente grupo, lo mismo que el de enfrente, dedicado al Emperador Carlos V, es de una suntuosidad digna del elevado ánimo y de los grandes recursos del Monarca de ambos mundos. Estiéndese en su ancho dentro de un arco de veinte y ocho pies y termina á los cin-

Il est rarement donné de voir la gloire mondaine se produire, sous le manteau de la piété ou dévotion, avec autant de pompe et de sombre magnificence que dans le mausolée et le groupe que nous allons décrire, et qui s'élèvent près du maître-autel de l'Escorial: nous donnons de ce groupe une copie fidèle. En contemplant dans cette vaste chambre mortuaire richement tendue de deuil avec ses jaspes noirs et foncés, la statue grandiose de Philippe II, au milieu de celles de ses femmes et de son fils, toutes exécutées en bronze, dorées de l'or le plus pur, et ciselées avec une supériorité et une délicatesse incomparables, parfaites de ressemblance, pleines de mouvement et d'une majesté auguste et imposante, ne dirait-on pas que si on ne les entend point parler ce n'est que parcequ'elles sont en prières? Ne semblerait-il pas tout au moins que les personnages eux-mêmes sont restés là galvanisés vivants par un effet de la volonté divine, avec leurs manteaux et leurs armures resplendissantes, et leurs vêtements brochés de perles et de pierreries, et les chaînes, les colliers et les joyaux sans prix dont sont parées les reines (1)? Tant est grande la perfection avec laquelle les deux fameux artistes Leonis, père et fils, ont modelé, fondu et ciselé les cinq statues, en épuisant sur elles toutes les ressources de l'art et de leur talent supérieur!

Sur le premier plan du mausolée on voit la figure sévère du monarque, armé de pied en cap, agenouillé devant un prie-Dieu: le visage est grave et calme, et le regard est fixé sur le fameux sanctuaire, merveille de l'art et œuvre de Jacques Trezo. Il ne marque pas l'âge avancé que lui donne le portrait dans la planche ci-jointe, mais environ 60 ans. Son magnifique manteau royal doublé d'hermines, émaillé sur bronze, est chargé de pierres dures telles que le lapis-lazuli, le rouge et le vert antique, la serpentine qui, unis à des métaux, reproduisent avec une admirable exactitude les pièces héraldiques de Castille et de Léon, de Portugal, d'Aragon et de Sicile, d'Autriche, de Brabant, de Bourgogne et d'autres états appartenant à la grande monarchie espagnole. A la gauche du roi est la belle Elisabeth de France, sa troisième femme; le nez est un peu saillant et le visage enjoué, comme éclairé encore par le reflet de la gaieté de son heureuse enfance passée dans une cour où partout autour d'elle souriaient les plaisirs. A la droite, la quatrième, la reine Anne-laisse voir dans ses traits le caractère de rigidité qui est le cachet distinctif de la maison d'Autriche. Retirée un peu en arrière on aperçoit sa première femme la princesse Marie de Portugal (2), et le groupe est complété par son fils D. Carlos, prince de dramatique mémoire, que l'on entrevoit, fantôme légendaire, dans la pénombre de la salle sombre et silencieuse. Toutes ces statues sont agenouillées, les mains jointes dans l'attitude de la prière et le visage tourné dans la direction d'un point d'où l'on découvre complètement la place qu'occupe l'officiant dans le saint sacrifice de la Messe: bien loin que cet arrangement produise de la monotonie, elles offrent toutes une variété de lignes étrange et harmonique. Les manteaux des reines Elisabeth et Anne sont comme celui du Roi émaillés des armoiries royales faites de pierres dures. Celui de la princesse Marie, en raison sans doute de ce qu'elle mourut avant que son époux ne régnât, et celui de son fils ne portent pas ces ornements qui d'ailleurs seraient tout-à-fait inutiles: car de ces statues on n'aperçoit que le buste. Le travail des autres détails est soigné et du même fini dans les cinq statues (3).

Le mausolée et la salle qu'occupe ce groupe imposant, de même que celui d'en face consacré à l'empereur Charles V, sont d'une somptuosité digne de l'esprit élevé et des puissantes ressources du monarque des deux mondes. Il s'étend au dedans d'un arceau de vingt-huit pieds de large qui s'élève à une hau-

(1) Dícese que estos mantos pueden quitarse y plegarse como si fueran de brocado.

(2) Véase el folio LXVI.

(3) Aunque en la reproducción de esta estampa hemos tomado el mismo punto de vista del cuadro de Pantoja por la imposibilidad de poner un andamio en el sitio mas sagrado de la capilla mayor, hemos dibujado separadamente cada una de las figuras con prolijidad suma dentro de aquel camarín. Así tuvimos ocasion de observar algunas diferencias en el cuadro, donde, por ejemplo, la cabeza de Doña Maria tiene una pequeña guirnalda en vez de la corona de rosas que cita la estatua y que puede verse en el retrato de esta princesa, estampa LXVI. Sospechamos que este cuadro, lo mismo que su compañero, lo pintaría Pantoja antes de la colocación de las estatuas en su lugar, lo cual no debió verificarse hasta principios del reinado de Felipe III, acaso por las reparaciones que hizo Juan de Arfe en los deterioros sufridos en el transporte de Milan al Escorial.

(1) On dit que ces manteaux peuvent s'ôter et se plier comme s'ils étaient de brocart.

(2) Voir fol. LXVI.

(3) Bien que dans la reproduction de l'estampe nous ayons pris le point de vue du tableau de Pantoja, par suite de l'impossibilité d'établir un échafaudage dans l'endroit le plus sacré du maître-autel, nous avons désigné séparément et avec le soin le plus minutieux chacune des figures qui se trouvent à l'intérieur de la salle funéraire. Aussi avons-nous eu occasion d'observer quelques différences dans le tableau où, par exemple, la tête de la princesse Marie a une petite guirlande au lieu de la couronne de roses qui la ceint dans la statue, et que l'on peut voir dans le portrait de cette princesse, planche LXVI. Nous soupçonnons que Pantoja dut peindre ce tableau ainsi que le pendant, avant que ces statues ne fussent mises en place, ce qui ne dut avoir lieu que dans les premiers temps du règne de Philippe III, peut-être à l'occasion des réparations faites par Jean d'Arfe, et rendues nécessaires par les dégâts qu'elles avaient soufferts dans le trajet de Milan à l'Escorial.

cuenta y tres de altura (1). El basamento dividido en tres espacios con puertas en cada uno de ellos labradas de ricos mármoles y que sirven de entrada á los oratorios reales, tiene doce pies de elevacion. Sostiene un magnífico cuerpo de arquitectura de orden dórico, formado por dos columnas estriadas de mármol sanguíneo de diez y siete pies de alto, de pilastras cuadradas en los extremos, tanto unos como otros con bases y capiteles de bronce dorado, y de un cornisamento adornado de triglifos, gotas de bronce con las metopas de jaspe. Los tres vanos ó intercolumnios dan luz y entrada á una espaciosa cámara sepulcral ó *cella*, de diez pies de fondo, donde se halla colocado el grupo de las estatuas ocupando esta todo lo ancho del arco á aquella altura. Decoran este solemne recinto las pilastras de mármol sanguíneo ensambladas de verde que corresponden á las columnas exteriores, y sus tres espacios ó tableros del fondo así como los de los costados, están vestidos de finísimo jaspe negro pulimentado. En cada uno de estos tres lienzos del fondo se leen con letras de bronce dorado á fuego las siguientes inscripciones (2):

teur de cinquante-trois pieds (1). Le soulassement, divisé en trois espaces percés chacun d'une porte, sculptés des marbres les plus riches et donnant entrée dans les oratoires royaux, a douze pieds de haut. Il supporte un magnifique corps d'architecture d'ordre dorique, formé de deux colonnes striées en marbre sanguin ayant dix-sept pieds de haut, de pilastres carrés aux deux bouts, les uns et les autres à bases et à chapiteaux en bronze doré, avec un entablement orné de triglyphes, de gouttes de bronze et avec les métopes de jaspe. Les trois ouvertures ou entrecolonnemens donnent du jour et entrée à une vaste chambre funéraire ou *cella* de dix pieds de profondeur où se trouve placé le groupe des statues occupant toute la largeur de l'arcade à cette hauteur. Cette enceinte auguste a pour ornement, les pilastres de marbre sanguin empattés de vert qui correspondent aux colonnes extérieures et ses trois espaces ou pans du fond ainsi que ceux des côtés sont revêtus du jaspe le plus fin, noir et poli. Sur chacune de ces faces du fond on lit en lettres de bronze dorées à feu les inscriptions suivantes (2):

D. O. M.

PHILIPPUS II OMNIUM HISP. REGNOR.
VTRUSQVE SICILIE, ET IHERUS. REX CATH.
ARCHIDUX. AVSTR. IN HAC SACRA AEDE
QUAM A FUNDAM. EXTRUXIT SIRI V. P.
QUIESCUNT SIMUL ANNA. ELISABETHA
ET MARIA VXORES CUM CAROLO PRINC.
FILIO PRIMOGEN.

HIC LOCUS DIGNIORI INTER POSTEROS.
ILLO QUI VLTRO AB EO ABSTINUIT,
VIRTUTI ERGO ASSERVATUR, ALTER.
IMMUNIS ESTO.

SOLERTI LIBERORUM STUDIO POSTERIS
POST DUTINA SPATIA AD VSVM.
DESTINATUS LOCUS CLARIS. QVVM
NATURÆ CONCESSERINT MONVMENTIS
DECORANDUS.

Sobre el cuerpo principal descrito, se levanta otro mas pequeño como un ático de orden jónico de mármol sanguíneo entre dos columnas que sostienen un frontispicio triangular y acompañados de dos cartelas ó estribos de mármol verde terminando en las acroteras con dos bolas de bronce que arriman al neto de las pilastras del cuerpo principal. En el centro de este cuerpo está sobrepuesto un grande escudo de armas de Felipe II labradas en piedras duras que reproducen los diferentes colores heráldicos, engalanado con vistosos timbres y lambrequines de bronce dorado á fuego así como todas las demás piezas que lo requieren, resultando un conjunto de tan imponente magnificencia, que parecia quedaba en él compendiado el inmenso poderío de aquella monarquía de cuyos dominios *jamás el sol se ausentaba*.

Los escudos reales y las estatuas mencionadas de este monumento y del de Carlos V, costaron 1.340,000 rs. vn.

Au dessus du corps principal que nous venons de décrire s'en élève un autre plus petit, en façon d'attique, d'ordre ionique et en marbre sanguin placé entre deux colonnes qui soutiennent un frontispice triangulaire et flanqué de deux consoles ou arcs-boutants en marbre vert terminant aux acrotères par deux boules de bronze qui touchent au dé des pilastres du corps principal. Au centre de ce corps domine un grand écusson aux armoiries de Philippe II formées de pierres dures qui reproduisent les différentes couleurs héraldiques; l'écusson est orné d'un timbre éclatant et de lambrequins en bronze doré à feu ainsi que toutes les autres pièces qui l'exigent: l'ensemble aussi magnifique qu'imposant, semble résumer l'idée de cette puissance colossale sur les vastes états de laquelle *jamais le soleil ne se couchait*.

Ces armoiries royales de même que les statues ci-dessus mentionnées de ce monument, et de celui de Charles V, coûtèrent 1.340,000 réaux de vellon.

(1) El pie castellano tiene unos 28 centímetros.

(2) Hemos preferido en vez de la inscripción que corresponde al tablero central único que cabe en nuestra estampa, la reproducción del escudo y elegante adorno del expresado cuadro de Pantoja.

(1) Le pied de Castille a environ 28 centimètres.

(2) Nous avons préféré au lieu de l'inscription que porte le pan du fond, le seul qui entre dans notre estampe, la reproduction de l'écusson et du joli ornement que contient le tableau de Pantoja.



Vicente Carderera delujo.

Imp. Lemercier Paris.

A. Goussier del.

FELIPE III

Copiado del cuadro que existe en la Biblioteca del Monasterio del Escorial.

FELIPE II.

El emperador Carlos V y su esposa doña Isabel de Portugal, hija del rey D. Manuel y de su segunda mujer, Doña María, fueron los padres del rey Don Felipe II *el Prudente*, que nació en Valladolid el 21 de mayo de 1527, y fué jurado príncipe de Asturias en 1528. Cumplidos los diez y seis años, este príncipe casó con Doña María, infanta de Portugal, hija del rey D. Juan III y de la reina Doña Catalina, y tuvo con ella al infante D. Carlos. Por muerte de esta señora, en julio de 1545, permaneció viudo hasta el año 54, que contrajo matrimonio con María Tudor, reina de Inglaterra, hija de Enrique VIII. Tampoco esta señora gozó de larga vida, y D. Felipe efectuó su tercer enlace con Doña Isabel de Valois, hija del rey de Francia Enrique II y de Catalina de Médicis. De él tuvo dos hijas, Doña Isabel Clara, y Doña Catalina; pero logró mas fecunda sucesión en la cuarta esposa, la archiduquesa Ana, hija del emperador Maximiliano II de Austria y de su hermana Doña María; pues nacieron de este matrimonio D. Fernando, D. Carlos Lorenzo, D. Diego y Doña María, muertos en edad temprana, y el príncipe D. Felipe, único que sobrevivió á su padre, y que á la muerte de éste, heredó el trono.

No referiremos los innumerables hechos del largo reinado de este monarca, por no empeñarnos en prolijas discusiones. Su nombre es aun objeto de amargas censuras por parte de sus enemigos, y de grandes elogios por la de sus defensores. Su historia es la de la Europa en aquella época, pues en toda ella dominaba con sus armas ó su política. Por la cesion que su padre le hizo, primero de los estados de Flandes y después de los dominios de España, retirándose al monasterio de Yuste, se vió dueño del imperio mas extenso que ha conocido el mundo. Sus armas vencedoras humillaron en Italia la arrogancia de Paulo IV; en Francia consiguieron las victorias de San Quintín y de Gravelinas; en los Países-Bajos atajaron el vuclo á la reforma protestante. Sus naves alcanzaron el memorable triunfo de Lepanto y fueron juguete de los vientos en las costas de Inglaterra. La muerte de su primogénito D. Carlos, que ha dado lugar á tan monstruosas fábulas, ha quedado aclarada últimamente por la historia. De los horrores de la Inquisicion, quizá no es D. Felipe tan responsable como su época. Fué como hombre, de una capacidad vastísima y de una laboriosidad sin ejemplo, de carácter severo y de rígidas costumbres; como rey, creyó cumplir con sus deberes conservando á todo trance y engrandeciendo su monarquía.

Su memoria se distingue aun entre las de los mas ilustres protectores de las artes, cuyos triunfos perpetuó en el célebre monasterio del Escorial; y en su especial tacto y capacidad para apreciarlas, pocos grandes principes le igualaron. Murió á la edad de setenta y un años, en el de 1598.

Si alguno en su exaltada imaginacion creyese ver en las mansiones que habitaron los grandes hombres animarse sus sombras, puesto ante el retrato de Felipe II, tipo de la adjunta estampa, le parecerá casi realizado todo cuanto pudo sugerirle su mas viva fantasía. La escasa luz que recibe esta pintura, en la suntuosa biblioteca del Escorial, donde su fundador nos legó tantos y tan peregrinos tesoros, completan la ilusion; parece que todavía respira allí el severo monarca y que se le contempla bajo aquellas elevadas y silenciosas bóvedas, sumido en sus profundas meditaciones sobre la nada de las humanas grandezas, y sobre la vanidad de aquellos vastos planes que preparó con tanto misterio y reflexion. Tal verdad y tan inspirado carácter supo trasladar á aquel magnífico lienzo su pintor Juan de la Cruz Pantoja. Ninguno de los muchos retratos que existen de Felipe II, acaso ni el del Gran Tiziano, habla mas á la imaginacion; pues que todo este lienzo demuestra la individualidad mas fiel y diligente de aquel monarca que, desde tantos años, tenia suspensa la atencion de toda Europa. Si en este cuadro esceptuamos la verde cortina que sirve de fondo al personaje, accesorio de convencion artística, todo lo demás parece una obra daguerotipada por el vivo. Graves pensamientos diríase que aun agitan su pálido semblante, á pesar de aquella mirada fria que revela la misma impassibilidad con que escuchó la feliz nueva de Lepanto y la derrota de su *armada invencible*. Su cuerpo enfermo, que ya arrastra setenta y un años de existencia, necesita apoyar su mano en una silla, silla de madera ordinaria y de humilde aspecto, con asiento y respaldo ne-

Philippe II *le Prudent*, eut pour père l'empereur Charles-quin et pour mère l'impératrice Isabelle de Portugal, fille du roi Emmanuel et de sa seconde femme, la reine Marie. Il naquit à Valladolid le 21 mai 1527, et fut proclamé prince des Asturies en 1528. Dès qu'il eut seize ans accomplis, il épousa l'infante Marie de Portugal, fille du roi Jean III et de la reine Catherine, et il eut de cette princesse l'infant D. Carlos. La reine Marie étant morte en juillet 1545, Philippe demeura veuf jusqu'en 1554, époque à laquelle il épousa la reine d'Angleterre Marie Tudor, fille de Henri VIII. Cette princesse ne jouit pas non plus d'une longue existence, et Philippe épousa en troisièmes nocces Isabelle de Valois, fille du roi de France Henri II et de Catherine de Médicis. De ce mariage naquirent deux princesses, Isabelle Claire et Catherine; mais le quatrième mariage, contracté avec l'archiduchesse Anne, fille de l'empereur Maximilien II d'Autriche et de l'impératrice Marie, sœur de Philippe II, fut plus fécond; car il en résulta quatre enfants: Carlos Lorenzo, Diego et Marie, qui moururent en bas âge, et l'infant D. Philippe, qui seul survécut à son père et lui succéda.

Le cadre restreint d'une notice historique ne nous permet pas d'entrer dans l'appréciation des faits mémorables qui signalèrent le long règne de ce monarque. Les censures les plus amères et les éloges les plus enthousiastes se disputent encore aujourd'hui sa mémoire. Son histoire du reste est celle de l'Europe, à cette époque; de l'Europe presqu'entière qu'il dominait par ses armes ou par sa politique. Par la cession, que lui fit son père, des états de la Flandre, et plus tard, du royaume et des possessions d'Espagne, lors de sa retraite au couvent de Juste, Philippe devint maître de l'empire le plus vaste que le monde ait connu. Ses armes victorieuses humillèrent en Italie l'orgueil de Paul IV; remportèrent sur la France les batailles de Saint-Quentin et des Gravelines, arrêtrèrent dans les Pays-Bas l'essor de la Réforme; et couvrirent sa marine d'une gloire immortelle dans la bataille navale de Lépante; elles succombèrent, mais sous l'effort de la tempête, sur les côtes de l'Angleterre. L'histoire a récemment fait justice, des fables extravagantes qui s'étaient propagées sur la mort de l'aîné de ses enfans, le prince D. Carlos. La vérité s'est fait jour. Des crimes de l'Inquisition Philippe est peut-être moins responsable que son époque. Comme homme Philippe se distinguait par une intelligence des plus vastes, une application au travail sans exemple, un caractère sévère et une grande austerité de mœurs: comme roi, il crut remplir son devoir en veillant à tout prix, à la conservation et à la grandeur de la monarchie.

Doué d'un jugement sûr et d'un tact exquis pour reconnaître et apprécier les beautés des œuvres d'art, peu de plus grands princes l'on égalé sous ce rapport, et il a laissé un nom distingué entre les protecteurs même les plus éclairés des arts dont il a contribué à immortaliser les chefs-d'œuvre en leur ouvrant l'enceinte de l'Escorial. Philippe II mourut à l'âge de soixante-onze ans, en 1598.

Il arrive parfois que, sous l'influence d'une imagination vive et exaltée on se figure voir revivre, dans les demeures historiques, les ombres des grands hommes qui les ont habités; or il suffit de contempler le portrait de Philippe II que reproduit notre estampe, pour voir presqu'en réalité tout ce que pourrait créer l'illusion la plus hardie. En face de cette peinture placée dans la partie la moins éclairée de la somptueuse bibliothèque de l'Escorial, dotée pour l'admiration de la postérité par son fondateur de tant riches et rares trésors, on se croit en présence du sévère monarque méditant, sous ces hautes et silencieuses voûtes, sur le néant des grandeurs humaines, et sur la vanité de ces vastes plans qu'il avait préparés avec tant de réflexion et de mystère. Tel est l'effet du caractère de vérité et d'inspiration qu'à su donner à cette magnifique toile le peintre Jean-de-la-Croix Pantoja. Aucun des nombreux portraits qui existent de Philippe II, pas même peut-être celui du Grand Titien, ne parle plus vivement à l'imagination que ce tableau, dans lequel tout se réunit pour reproduire de la manière la plus fidèle et la plus complète l'individualité de ce monarque qui, depuis tant d'années, tenait toute l'Europe attentive et en suspens. Si l'on excepte la draperie verte qui sert de fond et qui n'est qu'un accessoire de convention, tout le reste semble daguerréotypé sur nature. De graves pensées paraissent produire encore une certaine agitation sur ce pâle visage, malgré la froideur du regard qui révèle cette impassibilité avec laquelle fut reçue la nouvelle de la victoire de Lépante, aussi bien que celle du désastre de l'*invencible armada*. Le corps affaibli par la maladie

gros, mueble mas que modesto, pero propio del que quiso erigir en aquella *octava maravilla, un templo para Dios, y una celda para sí*. En esta estrecha morada, donde exhaló el postrer aliento, aun se conservan sus muebles de igual pobreza y sencillez. Negro y sin ostentacion es todo el traje del monarca de ambos mundos, y solo la lechuguilla, que empezó en su reinado, es de tela blanca. Viste un sencillo jubon; cae sobre el pecho el pequeño Toison de Oro; las calzas que parecen de punto están abotonadas hasta media pierna, con calados en esta parte inferior como se han usado en nuestros tiempos. La capa ó bohemio es de seda, el sombrero de terciopelo rodeado de una toquilla que á veces sustitua á las sedas trenzadas (trenzelin), y cintillo de pedrería, con que veremos á otros personajes.

Es tradicion en aquel célebre monasterio, que este retrato fué ejecutado por Pantoja el mismo año 1598, en que falleció el rey. Esta obra, sin embargo, demuestra un brío de ejecucion y un empaste de color que no se encuentra, si no rara vez, en las producciones del espresado artista. Acaso, hallándose Pantoja en la fuerza de su talento ó inspirado por el personaje que ante sí tenia, quiso rivalizar con los escelentes retratos que habia dejado en aquella corte su predecesor Antonio Moro.

et appesanti par le fardeau de soixante-onze années, a besoin d'être soutenu; aussi la main s'appuie-t-elle sur une chaise. Cette chaise, de bois fort simple avec garniture noire, est un meuble plus que modeste, mais parfaitement convenable pour celui qui voulut dans cette *huitième merveille du monde*, élever à Dieu un temple, et se construire pour lui même une cellule. Dans cet étroit réduit, où il rendit le dernier soupir, on conserve encore son ameublement, également simple et pauvre. Le costume du vieux monarque des deux mondes est entièrement noir sans rien qui le relève, sauf la fraise de toile blanche, dont la mode commença sous son règne. Il est vêtu d'un justaucorps, le petit collier de la Toison d'Or pend sur sa poitrine; les chausses sont collantes; les bas, qui paraissent être en tricot, sont boutonnés jusqu'à mi-jambe, et ont, dans cette partie inférieure, des dessins à jour, tels qu'ils ont été en usage de notre temps. Le manteau court ou bohème est en soie; le chapeau de velours, est entouré d'un cercle ou coiffe (toquilla) que remplacèrent parfois des tresses de soie (trenzelines) ou rubans de pierreries, comme nous le verrons dans les portraits d'autres personnages.

D'après une tradition conservée dans ce célèbre monastère, le portrait qui nous occupe aurait été peint par Pantoja en 1598, c'est-à-dire l'année même de la mort de Philippe II. On remarque dans cet ouvrage une chaleur d'exécution et un empatement de couleur que l'on ne retrouve que rarement dans les autres productions de cet artiste. Sans doute Pantoja, qui se trouvait dans la force de son talent, inspiré par le personnage qui posait devant lui, voulut rivaliser avec les magnifiques tableaux qu'avait laissés dans ce palais son prédéceseur Antonio Moro.



Valentin Cardenera dibujo

Imp. de J. Martínez, Madrid

J. Vallejo lit.

DOÑA MARIA DE PORTUGAL

1ª Esposa de Felipe II. Sacado del cuadro que existe en el Real Museo.

DOÑA MARIA DE PORTUGAL.

La poesía, que ha hecho tan popular el nombre del príncipe D. Carlos transmitiéndolo á la posteridad revestido de dramático prestigio, apenas ha tenido un ligero recuerdo para su bella madre Doña María, hija de D. Juan III de Portugal y de la última hija de Felipe el Hermoso, Doña Catalina, que tan distinguido lugar ocupa en los fastos portugueses por su prudencia y bondad en la gobernación del reino.

La infanta Doña María nació en Coimbra en 1527, el mismo año precisamente en que vino al mundo el hijo de Carlos V, al cual debía unir su suerte. Acababa, en efecto, de cumplir diez y seis años el heredero de la vasta monarquía española, cuando se proyectó su casamiento con doña María, no por interesadas miras políticas ó razón de Estado, sino por deliberada elección del príncipe, que insistió en su propósito, á pesar de haberse tratado, según general opinión, de su enlace con Margarita, hija de Francisco I. D. Luis Sarmiento, embajador de España en Lisboa, negoció este matrimonio, que quedó arreglado entre ambas coronas el 1.º de diciembre de 1542, llevando en dote la princesa 150,000 cruzados de oro.

Celebráronse las velaciones por procura en la ciudad de Badajoz, y desde allí salió la magnífica y numerosa comitiva que debía conducir la princesa á Salamanca, lugar de los desposorios. Difícil sería describir el lujo y magnificencia desplegados en aquella ocasión, distinguiéndose entre otros magnates el duque de Medina-Sidonia por sus ricas galas, hasta el punto de que los frenos y toda la clavazón de las guarniciones de las mulas de su litera eran labradas de oro fino y macizo. Tres mil personas vestidas con suma riqueza salieron al encuentro de Doña María. Algunas leguas antes de llegar á Salamanca, Felipe con disfraz de cazador, acompañado de los duques de Alba y Benavente, y mezclándose á la muchedumbre que la curiosidad había atraído á ver tan pomposo cortejo, pudo convencerse que no eran exagerados los elogios de la belleza de la infanta. Esta, bajo un magnífico palio, montada en una hacanea, cuya brida llevaba D. Luis Sarmiento, embajador de Carlos V, hizo su entrada en la ciudad en medio de un inmenso concurso, el 12 de noviembre de 1543. El día siguiente recibieron los desposados la bendición nupcial del arzobispo de Toledo, y dieron principio las fiestas, prolongándose hasta que se trasladaron los esposos á Valladolid, donde fijaron su residencia.

Mas no pasaron veinte meses desde que la ciudad de Salamanca presenciara la festiva entrada de Doña María, y las magníficas galas y festejos de que fué objeto, cuando la de Valladolid cubrióse de amargo luto, porque la infortunada princesa que el 8 de julio de 1554 había dado á luz al infante Don Carlos, sucumbió á los cuatro días con general sentimiento de toda la población. Sus restos mortales fueron depositados en la iglesia de San Pablo de aquella ciudad, y despues conducidos á la Real Capilla de Granada, donde estuvieron hasta el año 1574, en cuya época su marido Felipe II, mandó trasladarlos al Escorial.

El retrato que publicamos puede reputarse como el único que existe de Doña María, por lo menos en la corte, y en los muchos pueblos, museos y gabinetes que hemos visitado, lo cual no es muy de extrañar por haber fallecido Doña María antes que su marido empuñara el cetro de ambos mundos. Ni debió tampoco tenerse presente para la magnífica estatua de los célebres mausoleos del Escorial otro tipo que este retrato, como lo demuestra la uniformidad que se advierte en el rostro, trage y demás particularidades. El cuadro que reproducimos, contemporáneo al personaje, hace presumir la existencia de otra pintura original de gran mérito, tal vez una obra maestra del célebre Antonio Moro, de las muchas que perecieron en aquel funesto incendio del Pardo (1), á juzgar por el perfecto modelado de las manos y cabeza, la finura de las tintas, y la esmerada y diligente ejecución en todos los pormenores, cualidades que tanto real-

La poésie qui s'est si complaisamment emparée du nom du prince D. Carlos pour le populariser en lui prêtant aux yeux de la postérité tout le prestige de l'intérêt dramatique, a consacré à peine un léger souvenir à la mémoire de sa jeune mère, la belle doña María, fille de D. Juan III, cinquième roi de Portugal et de Doña Catalina, dernière fille de Philippe-le-Beau, princesse dont la sévérité de mœurs tempérée par la plus grande douceur dans la conduite des affaires de l'état a laissé de si nobles et touchans souvenirs dans les annales de l'histoire de Portugal.

L'infante Doña María naquit à Coimbra en 1527, c. à. d. la même année où la naissance d'un fils vint mettre le comble au bonheur de l'empereur Charles-quin. L'héritier de la vaste monarchie espagnole entra à peine dans sa seizième année, quand son mariage avec Doña María fut décidé: cependant la politique eut moins de part dans le choix de cette alliance que l'inclination marquée du jeune prince: en effet la question de son mariage avec Marguerite, fille de François I, ayant été agitée, Philippe, d'après une rumeur généralement accréditée, insista pour donner la préférence à son union avec la jeune princesse de Portugal, et D. Luis Sarmiento, ambassadeur d'Espagne, fut chargé des négociations qui furent closes le premier décembre 1542. La jeune princesse apportait en dot à son époux 150.000 cruzades d'or.

La cérémonie des épousailles se fit par procuration dans la ville de Badajoz et c'est de là que se mit en marche le nombreux et magnifique cortège qui devait conduire la princesse à Salamanca, lieu désigné pour la célébration des fiançailles. Il serait difficile de décrire le luxe et la magnificence que déploya à cette occasion, par dessus tous les autres seigneurs de la cour, le duc de Médina-Sidonia: on remarquait surtout les riches housses des mules attelées à sa litière, dont les freins et toute la garniture de clous étaient d'or fin et massif. Trois mille personnes portant les costumes les plus riches allèrent à la rencontre de Doña María. A quelques lieues de Salamanca, Philippe, déguisé en chasseur, et accompagné des ducs d'Albe et de Benavent, alla se mêler à la foule que la curiosité avait attirée au-devant de la jeune princesse pour voir la pompe du cortège, et put ainsi s'assurer par lui-même qu'il n'y avait point d'exagération dans le portrait flatteur qu'on lui avait fait de la beauté de l'infante. La jeune princesse s'avancait sous un dais de la plus grande splendeur, montée sur une haquenée que conduisait par la bride D. Luis Sarmiento, ambassadeur de Charles-quin, et elle fit son entrée dans la ville, au milieu d'un concours immense de monde, le 12 novembre 1543. Le lendemain les fiancés reçurent la bénédiction nuptiale qui leur fut donnée par l'archevêque de Tolède, et qui fut suivie de grandes fêtes et réjouissances publiques qui durèrent plusieurs jours. Le jeune prince et la princesse se rendirent ensuite à Valladolid où ils fixèrent leur résidence.

Mais hélas! la joie publique qui avait accueilli Doña María à son entrée à Salamanca ne tarda pas à se transformer en deuil à Valladolid où à 20 mois de là la jeune princesse rendait le dernier soupir le 8 juillet 1554. Elle venait de donner le jour à l'infant D. Carlos lorsque quatre jours plus tard elle succombait au milieu des témoignages de la douleur générale. Sa dépouille mortelle fut déposée dans l'église Saint Paul de cette ville et de là transférée plus tard à la chapelle de Grenade où elle resta jusqu'à l'année 1574, époque à laquelle Philippe la fit transporter à l'Escorial.

Le portrait que nous donnons ici peut être considéré comme le seul qui existe de cette princesse, non seulement à Madrid, mais encore dans les autres villes et les différents musées que nous avons visités. Cette extrême rareté ne doit pas étonner trop quand on réfléchit que Doña María mourut avant l'avènement de son époux à la royauté des deux-mondes. C'est l'original qui servit de modèle pour la magnifique statue des célèbres mausoleos de l'Escorial, à en juger par la ressemblance frappante qui existe dans les rapports de la physionomie ainsi que dans l'ensemble, voire même les accessoires du costume. Ce tableau, contemporain du personnage qu'il représente, fait supposer l'existence d'une autre peinture originale, de grand mérite, œuvre peut-être du célèbre Antonio Moro, perdue sans doute avec tant d'autres chefs-d'œuvre dans le malheureux incendie du Pardo (1): en effet l'on retrouve dans cette toile la

(1) En la curiosa descripción que Argote de Molina hace del palacio del Pardo en su tratado de la *Montería*, hay una lista de todos los retratos de Ticiano, Antonio Moro, y Alonso Sanchez Coello, que decoraban el *Salon Real de los retratos*. Entre aquella serie de reyes, príncipes y célebres guerreros contemporáneos, estaba el de Doña María; despues Felipe II siendo ya rey, mandó que los espresados pintores colocasen en dicho salon sus propios retratos. El incendio, que devoró estas riquezas, aconteció el año 1604 (no el de 1608 como algunos afirman), reinando Felipe III.

(1) Dans l'intéressante description que fait Argote de Molina du Château du Pardo, dans son traité de la *Venerie*, se trouve la liste de tous les portraits peints par le Titien, Antonio Moro et Alonso Sanchez Coello, et qui ornaient le *Salon royal des portraits*. C'est au milieu de cette galerie de rois, de princes et de guerriers célèbres, contemporains de son règne, que se trouvait déjà le portrait de Doña María; Philippe II, plus tard, après son avènement au trône, chargea ces mêmes peintres de placer leurs propres portraits dans le même salon. L'incendie, qui dévora tant de richesses, arriva l'an 1604, (et non 1608, comme l'ont prétendu quelques auteurs), sous le règne de Philippe III.

zaron al pintor de Utrecht. La fisonomía de esta noble princesa tiene el grave continente de su nación, y exceptuando la fresca redondez de sus mejillas, una grande semejanza con la de su tía la emperatriz esposa de Carlos V, ya en la blancura de la tez, ya en las líneas de su nariz perfecta aunque espaciosa, ya en los arcos de sus cejas, ya por último en el color de su cabellera entre dorada y rojiza. Esta se vé adornada con rico joyel prendido de un cordón de oro que rodea las trenzas, completando tan fresco y juvenil tocado una guirnalda de rosas, del color de su vestido, y alternadas con otras blancas; flores que presto se marchitaron, como símbolo del pronto fin de la princesa y de su rápido paso por esta vida. Ya se vé variar en este lienzo el traje de las damas de aquella fastuosa corte, pues no traen la rica falda interior, ni el vestido abierto por delante con que se pinta á la reina emperatriz; conservando solo las exageradas dimensiones de las mangas que Doña Maria trae forradas de verde, guarnecidas con palmetas de seda del dicho color, y á trechos recogidas con rosas de oro. Del propio metal es el gran collar que adorna su pecho en variados centros de joyas de balajes y rubies, alternados con grupos de gruesas perlas. De estas se compone tambien la magnífica cinta que rodeando el talle de la princesa, cuelga hasta los pies otra porcion de ella, como las antiguas *châtelaines*. En esta época desaparece el uso de tan lujoso atavío, pues ya no se vé en las reinas que sucedieron á Doña Maria, y solo la espresada *cinta* ó cinturón de gran riqueza se trajo casi hasta mediados del reinado de Felipe IV.

Consérvase este retrato, adquirido pocos años ha, en una de las salas de cuadros históricos del Real Museo de Madrid.

perfection du modelé des mains et de la tête, la finesse des nuances, et le soin exquis observé dans l'exécution des moindres détails, qualités qui distinguèrent à un si haut point le peintre d'Utrecht. La physionomie de la princesse est empreinte de la gravité particulière aux femmes de sa nation, et à part la fraîcheur et la rondeur des joues, offre, tant dans la blancheur de la peau que dans les lignes du nez, d'une coupe parfaite bien qu'un peu fort, et dans l'arc irréprochable des sourcils ainsi que dans la couleur blond-rougeâtre de la chevelure, une ressemblance remarquable avec sa tante l'impératrice, femme de Charles-quin; Un riche bijou suspendu à un cordón d'or circulaire orne la chevelure. Une guirlande de roses blanches alternant avec des roses roses, comme la couleur de la robe, fleurs éphémères comme sa destinée, complète cette coiffure pleine de fraîcheur et de jeunesse. On remarque déjà dans ce tableau le changement de la mode dans le costume des dames de cette cour fastueuse: la jupe de dessous a disparu ainsi que la robe ouverte par-devant que l'on voit dans les portraits de la reine et de l'impératrice; les manches seules conservent leur ampleur exagérée, et sont doublées de vert avec une garniture de petites palmes de soie, de la même couleur, retenues de distance en distance par des rosettes d'or. La poitrine est ornée d'un riche collier d'or à rosaces de rubis-balais et de rubis alternant avec des nœuds de grosses perles. La ceinture est également enrichie de perles, ainsi que les bouts qui descendent jusqu'aux pieds, à la manière des anciennes châtelaines. A cette époque la mode de cet ornement dans la toilette des dames commence à se perdre: on ne le voit plus faire partie du costume des reines qui succédèrent á Doña Maria et qui ne conservent plus que la ceinture serrant la taille: celle-ci, rehaussée de tout ce que le luxe pouvait imaginer de magnificence, continua à se porter jusque vers le milieu du règne de Philippe IV.

Le portrait que nous publions de Doña Maria, acquis, il y a peu d'années, se conserve dans une des salles des tableaux historiques du Musée de Madrid.



EL PRÍNCIPE DON CARLOS, HIJO DE FELIPE II.

Valentin Desobry, del. et sculp.

Lith. de J. Massé, Madrid.

Bernardo Herrería, M.^o

EL PRÍNCIPE D. CARLOS, HIJO DE FELIPE II.

Objeto fantástico de cuentos y novelas y protagonista de los sangrientos dramas de Chénier, de Otway, de Campistron y otros, el príncipe D. Carlos es generalmente conocido por los misteriosos é inciertos hechos que se le atribuyen, de suerte que su nombre por sí solo despierta multitud de ideas trágicas y el recuerdo de exageradas aventuras. Las magnificas concepciones de Schiller y de Alfieri han contribuido sobre todo á perpetuar su memoria. Pero cuantos han escrito del asunto, sin exceptuar al Abate S. Real, han acogido manifiestas inexactitudes y falsedades dejándose llevar de las preocupaciones de la época, de las cuales no se ha emancipado aun del todo la nuestra á pesar de la avidez con que se investigan los mas ocultos arcanos hasta que aparece la verdad desnuda.

No es nuestro ánimo mencionar ni menos discutir lo que en distinto sentido se ha dicho del príncipe. La indole de la obra que publicamos no consiente largos discursos y tenemos que limitarnos á ligeras indicaciones sobre su corta y azarosa vida.

Nació D. Carlos en Valladolid el 8 de Enero de 1545. Desde los mas tiernos años se manifestó violento y apasionado, segun comun opinion, y su padre descubrió pronto en él un carácter discolo, falso y altanero, con inclinaciones perversas que hacian presumir muy fatales consecuencias.

Felipe II, á quien no podia inspirarle confianza y que no tenia otros hijos, hizo venir de Alemania á sus sobrinos Ernesto y Rodolfo, que con sus bellas prendas supieron captarse la voluntad del tio. Esto acabó de exasperar al príncipe que, dando rienda suelta á su irascibilidad, concibió, segun algunos afirman, proyectos ambiciosos y criminales, entre otros el de ponerse á la cabeza de los rebeldes de Holanda, con quienes entabló al efecto negociaciones secretas. Lo cierto es que su habitacion era una oficina de maquinaciones y un depósito de armas de todas clases, y que allí se fraguaban los mas atrevidos planes.

Por grande que fuese el sigilo y la precaucion, difícil era, sin embargo, que permanecieran ocultos por largo tiempo tales planes y su estravagante régimen y tenor de vida para el suspicaz monarca. Alarmado este sobremedera por sus recelos y por los avisos que recibiera, una noche, el 16 de Enero de 1568, con el auxilio del autor de la misteriosa cerradura de la puerta, penetró en el aposento de su hijo precisamente en el momento que este se hallaba sumergido en profundo sueño. Imposible fuera describir el sobresalto y el temor del príncipe al despertar. Luego, al ver que se apoderaban de una cajita oculta debajo de la cama y donde guardaba sus papeles, su desesperacion no tuvo límites, llegando al punto, segun se refiere, de arrojarle en el brasero encendido, de que fué preciso sacarlo por fuerza, desconsoladísimo de no haber perecido en las llamas.

Enterado Felipe de las maquinaciones y tramas de su hijo y con las pruebas en la mano, dispuso su prision en el mismo aposento despues de haber sacado todas las armas. Desde entonces el príncipe parecia haber perdido el juicio y no pensaba mas que en los medios de abreviar su vida. Unas veces se abstenia de tomar alimento, otras comia con esceso, ya habia agua de nieve estando con la fiebre, ya se entregaba á otros desórdenes y demasias, de suerte que debilitado su estómago y agravándose de dia en dia su mal, murió por fin, despues de haber pedido y obtenido el perdon del rey por medio de su confesor, el 24 de Julio del mismo año de 1568, quando contaba veinte y tres de edad.

Depositado provisional y sencillamente su cuerpo en la real iglesia del convento de religiosas de Santo Domingo, no nos ha quedado ningun monumento dedicado á su poco grata memoria, que por ningun título merecia perpetuarse, pero en cambio no nos faltan retratos.

No son en efecto de los mas raros los retratos del príncipe. Su semblante está reproducido en curiosos lienzos debidos á Alonso Sanchez Coello y á los discípulos de Moro, y en casi todos, de mas tierna edad que el que publicamos, el cutis es blanco y argentino, el cabello entre dorado y castaño, los ojos garzos, el labio y mandibula inferior salientes, con todos los rasgos, en fin, de la llamada casa austriaca, ó mas propiamente hablando, de la casa de Borgoña. Pero entre todos el que hemos elegido para nuestra obra se distingue por la riqueza del traje, los primores del pincel y por la edad que representa, la de veinte y dos años, en que el príncipe se presentó ante el caballete de desconocido artista sin presentir que el año siguiente habia de ser el último de su vida.

El traje y arreos en este retrato como se vé en la estampa, son de singu-

Objet fantastique de contes et de nouvelles, héros des drames sanglants de Chénier, d'Otway, de Campistron et d'autres, le prince D. Carlos est connu par les faits mystérieux et incertains qu'on lui attribue, faits tels, que son nom seul réveille une foule d'idées tragiques et le souvenir d'aventures exagérées. Les magnifiques conceptions de Schiller et d'Alfieri ont contribué par dessus tout à éterniser sa mémoire. Cependant tous ceux qui ont écrit sur ce sujet, sans en excepter l'abbé Saint-Réal, ont accueilli des inexactitudes et des faussetés manifestes, en se laissant influencer par les préoccupations de l'époque dont la nôtre même ne s'est pas complètement affranchie, malgré l'ardeur que l'on met aujourd'hui à fouiller les secrets les plus ténébreux jusqu'à en faire sortir la vérité toute nue.

Notre intention ici n'est pas de rapporter ni à plus forte raison de discuter ce qui a été dit de ce prince dans un sens et dans l'autre. Le caractère de l'ouvrage que nous publions ne nous permet pas de longs récits et nous nous bornerons par conséquent à de légères indications sur sa courte et malheureuse existence.

D. Carlos naquit à Valladolid le 5 janvier 1545. Dès ses plus tendres années il se montra violent et passionné, suivant l'opinion la plus ordinaire, et son père ne tarda pas à découvrir en lui un caractère indocile, faux et hautain, avec des penchants pervers qui présageaient des conséquences fatales.

Philippe II, à qui il ne pouvait point inspirer de confiance, et qui n'avait pas d'autres enfants, fit venir d'Allemagne ses neveux Ernest et Rodolphe, dont les belles qualités leur gagnèrent l'esprit du roi. Ceci acheva d'exaspérer le prince qui s'abandonnant aveuglément à son irascibilité, conçut, suivant ce que quelques-uns affirment, des projets ambitieux et criminels, entre autres celui de se mettre à la tête des rebelles des Pays-Bas, avec lesquels il entama à cet effet des négociations secrètes. Un fait certain c'est que son appartement était un laboratoire de machinations et un dépôt d'armes de tout genre, et que l'on y tramait les plans les plus osés.

Quels que fussent le secret et la circonspection observés, il était difficile que de pareils plans et une conduite aussi extravagante demeurassent longtemps cachés au monarque soupçonneux. Alarmé au dernier point par sa défiance et les avis qui lui parvenaient, une nuit le 16 janvier 1568, assisté de l'auteur de la mystérieuse serrure qui fermait la porte, il pénètre dans l'appartement de son fils précisément dans un moment où celui-ci se trouvait plongé dans un profond sommeil. Il serait impossible de décrire le saisissement et l'effroi du prince en se réveillant: puis en voyant que l'on s'emparait d'une cassette cachée sous le lit et dans laquelle il gardait ses papiers, son désespoir ne connut plus de bornes, au point qu'il se serait, d'après ce que l'on raconte, élancé dans le brasier ardent, d'où l'on fut obligé d'employer la force pour le retirer, sans qu'il pût se consoler de n'avoir point péri dans les flammes.

Philippe instruit des machinations et des trames ourdies par son fils, et les preuves en main, ordonna son emprisonnement dans ce même appartement après en avoir fait retirer toutes les armes. A partir de ce moment le jeune prince parut avoir perdu la raison, et ne pensait plus qu'aux moyens d'abréger ses jours. Tantôt il s'abstenait de prendre de la nourriture, tantôt il mangeait avec excès; d'autres fois il buvait de l'eau glacée, ayant la fièvre, puis encore il se livrait à d'autres désordres et abus, de sorte que son estomac s'étant débilité, et son mal s'aggravant de jour en jour, il mourut enfin, après avoir demandé et obtenu le pardon du roi par l'entremise de son confesseur, le 24 juillet de cette même année 1568, à l'âge de vingt-trois ans.

Son corps fut déposé provisoirement et sans pompe aucune dans l'église royale du couvent de Saint-Dominique: nul monument, qui soit parvenu jusqu'à nous, ne s'éleva à sa mémoire peu regrettée et sans titre du reste à être immortalisée: mais en revanche les portraits ne manquent pas.

Ces portraits en effet ne sont pas des plus rares. Ses traits ont été reproduits dans des tableaux et des médaillons curieux d'Alonso Sanchez Coello et des élèves de Moro et dans presque tous d'un âge plus tendre que dans celui que nous publions: le teint est blanc et argentin, les cheveux blond doré, les yeux vert pâle, la lèvre et la mâchoire inférieures saillantes, avec tout le cachet enfin de la maison dite autrichienne ou plus proprement parlant, de la maison de Bourgogne. Mais entre tous, celui que nous avons choisi pour notre ouvrage se distingue par la richesse du costume, la délicatesse du pinceau dans les détails et par l'âge qu'il représente, vingt-deux ans; lorsqu'il posait alors devant l'artiste inconnu il ne pressentait guère sans doute qu'une courte année de plus allait terminer son existence.

Le costume et les ornements dans ce portrait, tels que les reproduit l'es-

lar ostentación y riqueza, anuncio y preludio de aquel desfogue de galas y refinamientos en los de ambos sexos en el reinado siguiente. El jubon, de raso blanco, con menudos afollados horizontalmente divididos por líneas de pespuntos, simula estar ajustado por una magnífica carrera de grandes botones de oro, esmaltados en el centro con adornos blancos sobre azul oscuro. La ropa es de tela de plata adamascada, y los hombreros de las mangas, huecos, con acuchillado, recogidos por botones iguales á los del jubon, guarnecidos además con dobles tiras ó torcidos de la misma lujosa ropa. Tanta riqueza pudiéramos decir que queda eclipsada por las vueltas ó delanteras de finísima piel de marta que en aquella época tenía un precio fabuloso (1). Los cuxotes ó gregüescos afollados presentan todo el ampuloso volumen á que han llegado en su mayor desarrollo. Sabido es que la ley de la moda les hizo tomar por aquel tiempo una amplitud extravagante (2) habiendo comenzado, harto modestos y aplastados, así como las valonas ó lechuguillas, introducidas por los valones, según se dice, por cuyo motivo algunos autores contemporáneos designan con el nombre de *valon* á los mismos gregüescos.

De pié, ostentando en sus hombros el collar grande del Toison de Oro, sostiene con su mano derecha el puño de la espada y apoya la izquierda en el de la daga. Ambas empuñaduras, de oro así como la vaina, son notables por la complicación, primor y riqueza de su hechura y por varios lindísimos esmaltes de blanco, rojo y azul oscuro, presentados con galano ingenio. De igual gusto y esmaltes son los broches y hebillas del cinturón ó tahali tejido de oro. Parece que el príncipe quiso ostentar las mayores galas de su alto rango, acaso por la última vez de su vida.

Sirve de fondo al cuadro una cortina en la cual y en la parte mas alta está inscrita la edad de 22 años en que se retrató el príncipe. Sobre el color rojo claro acarminado de esta cortina resalta la blancura dominante del traje y arreos del retrato, produciendo muy suave armonía de colores.

Poseen esta pintura los Excmos. Sres. Condes de Oñate que nos la franquearon con la misma habitual y noble cortesía que el retrato de Garcilaso de la Vega.

(1) En su testamento manda el príncipe una ropa de marta á Garcilaso Portocarrero, quien se la habia dado algunos años há.

(2) «Los hay que parecen alforjas que llevan en los muslos gala de la que agora se usa, hacen unas calzas con aquellos muslazos que llaman afollados... hay algunos que llevan unas treinta varas de paño y seda y esteras viejas y otros andrajos con que hacen aquellas vejigazas ó calabazas... de cuero por de dentro muy bien cosido en sus brocales, los hinchán como á los cueros de vino.»

Diálogo de verdades escrito hácia 1570, repartido en seis coloquios. MS. dicho.

tampe, sont d'une recherche et d'une richesse singulières et comme l'annonce et le prélude de ce débordement de raffinement dans les deux sexes qui éclata sous le règne suivant. Le pourpoint de satin blanc à petits bouffants séparés horizontalement par des lignes de piqûres, figure être fermé par une magnifique rangée de grands boutons d'or, émaillés au milieu d'ornements blancs sur fond bleu foncé. Le tissu en est d'argent damassé, le haut des manches gonflé avec des crevés, est arrêté par des boutons pareils à ceux du pourpoint, et garni en outre de doubles bandes ou torsades faites du même tissu magnifique. Toute cette richesse cependant, pourrait-on dire, est éclipsée par les revers ou devants en peau de marte de la plus grande finesse, laquelle valait à cette époque un prix fabuleux (1). Les culottes ou grègues boursoufflées offrent toute l'ampleur qu'elles prirent à l'époque où elles devinrent le plus volumineuses. On sait que la mode leur donna dans ce temps-là un volume exagéré (2) de modestes et plates qu'elles étaient dans l'origine, de même que les *wallones* ou fraises, introduites, dit-on, par les gardes wallones, par suite de quoi quelques auteurs contemporains désignent sous le nom de *wallones* les chausses elles-mêmes.

Debout, les épaules parées du grand collier de la Toison d'or, il tient de la main droite la garde de son épée et appuie la gauche sur le manche de la dague. Ces deux poignées, d'or ainsi que le fourreau, sont remarquables par la complication, la beauté et la richesse de la main-d'œuvre et par divers émaux fort jolis, blanc, rouge et bleu foncé, produisant l'effet le plus heureux. On observe le même goût et les mêmes émaux dans les broches et les boucles du ceinturon ou baudrier tissé d'or. On dirait que le jeune prince á voulu faire parade des habits de cérémonie de son haut rang, peut-être pour la dernière fois de sa vie.

Cette toile a pour fond un rideau sur lequel, et dans le haut, est inscrit l'âge de 22 ans, celui auquel le prince fit faire son portrait. Sur la couleur rouge-claire carminé du rideau ressort la blancheur qui prédomine dans le costume et les ornements du portrait, donnant pour résultat une harmonie de couleurs des plus suaves.

Cette peinture appartient au Comte d'Oñate qui a bien voulu nous permettre d'en prendre copie avec la même courtoisie pleine de noblesse, qu'il avait mise précédemment à nous laisser copier son tableau de Garcilaso de la Vega.

(1) Dans son testament le prince lègue un vêtement en peaux de marte á Garcilaso Portocarrero qui lui en avait fait présent quelques années auparavant.

(2) «Il y en a qui ressemblent à des besans qu'on porte sur les cuisses, parure en usage aujourd'hui, on fait des chausses avec ces grosses cuisses qu'on nomme des bouffants... quelques-uns portent jusqu'à trente varas de drap et de soie et de vieilles nattes et autres chiffons dont on fait ces ballons ou calabasses... de cuir en dedans fort bien cousu sur les bords, ils les enflent comme des outres à vin.»

Diálogo de verdades écrit dans le courant de 1570, divisé en six colloques. Même MS.



Valencia Cardenas delgado

Lit. de J. DONOH Madrid.

José Velásquez litógrafo

DOÑA ANA MENDOZA DE LA CERDA

PRINCESA DE EVOLI.

DOÑA ANA MENDOZA DE LA CERDA, PRINCESA DE ÉBOLI.

Esta ilustre dama, cuyo retrato publicamos, es una de las que mas famoso nombre han alcanzado, por su alta posicion, por su hermosura y por los graves acontecimientos históricos que produjeron en la nacion las varias vicisitudes de su vida. Era esta señora de la mas encumbrada alcurnia y enlazada con la principal grandeza de Castilla. Su padre fué D. Diego de Mendoza, hijo del príncipe de Melito del mismo nombre, que fué muy ilustre en las armas y asistió á la toma de Granada, y á la conquista del reino de Nápoles, donde adquirió con el título de conde de Melito, aquella ciudad y sus estados. Nació Doña Ana en 1540; y en 1552, cuando era aun casi una niña, pues no tenia doce años y no habia alcanzado su completo desarrollo, Felipe II proporcionó este ventajoso enlace á su gran favorito el príncipe de Éboli, Rui Gomez de Silva; pero este matrimonio no pudo consumarse hasta varios años despues. Creció entre tanto la princesa en singular despejo y belleza, y por esto y por los elevados puestos de su marido y parientes, era una de las damas principales de la nobleza española y la de mas alta posicion en la corte de Felipe II. Tenia este rey en singular amistad y aprecio al príncipe de Éboli, caballero portugués que habia venido á Castilla con su abuelo Rui Tellez de Meneses, mayordomo de la emperatriz, y que de edad de once años habia sido puesto al lado de Felipe II aun en la infancia. El príncipe Felipe tomó grande afecto á su compañero de niñez y se lo conservó durante la vida de Rui Gomez, siendo en su reinado el principal valido y favorito del monarca, y el que tan buena fama de rectitud y honradez ha dejado entre los que conocen la historia de aquel reinado. Por estas razones, y especialmente por la gran privanza del príncipe su marido, la princesa acompañaba siempre al rey en casi todos sus viajes y expediciones. Bien pronto se susurró en la corte que á todas estas distinciones no era extraña la pasion que el rey, jóven todavia, habia concebido por la princesa.

Entre tanto descollaba sobre todos sus compañeros el célebre Antonio Perez, cuyo ascendiente sobre cuantos le trataban era maravilloso é irresistible: á estos dones de la naturaleza se reunian los de la mas refinada cultura y elegancia. El rey, cuyo principal secretario ó ministro habia llegado á ser, le tenia en la mayor amistad y estima, y por muchos años Antonio Perez fué el personaje de mas influencia en la extensa monarquía española. Cuéntase que en esta estrechez con el rey le sirvió algunas veces de confidente y medianero en sus relaciones con la princesa, de quien andando el tiempo se enamoró perdidamente. La princesa sufrió entonces la fascinacion que Perez ejercía sobre cuanto le rodeaba y le correspondió, dicese, de un modo vehemente. Opúsose á estas relaciones un antiguo dependiente de su casa, el secretario Juan de Escobedo, que se hallaba al servicio inmediato del célebre D. Juan de Austria y estaba entonces en la corte á donde habia venido á procurar el despacho de los grandes negocios que aquel insigne general, tan ilustre por sus hazañas, tenia pendientes en ella. Su oposicion disgustó en extremo á los dos amantes; pero una noche, Juan de Escobedo fué casi públicamente asesinado junto á la iglesia de Santa Maria. Este asesinato de un hombre tan principal, hizo mucho ruido en la corte y se achacó á diversos móviles; pero muy luego se aseguró que el matador habia sido Antonio Perez por sus relaciones con la princesa de Éboli. El rey, á quien Perez y aun la princesa habian llegado á persuadir que peligraba el Estado si aquel hombre, alma segun ellos de los mas atrevidos proyectos de D. Juan de Austria contra los intereses de la monarquía, respiraba, y que era absolutamente preciso para evitar una catástrofe darle muerte instantánea: tomó tan triste encargo el mismo Antonio Perez. Despues de muchas dudas y vacilaciones llegó á convencerse el rey de que Perez y la princesa le habian engañado en cuanto le habian dicho de Escobedo, y que todo ello habia sido para deshacerse de él como obstáculo á sus amores. Nada puede igualarse á la irritacion del rey al saber la traicion de Perez, el gran compromiso á que le habia llevado enemistándole con su hermano D. Juan de Austria, de grande poder á la sazón, y poniendo las cosas de la monarquía en un grande peligro y embarazo. La ingratitud de la princesa debió tambien aumentar su irritacion, y despues de haberlo maduramente reflexionado, determinó castigar severamente á Perez y á la princesa. Los hizo prender en una noche y aquí empezaron las largas prisiones de Perez, su proceso, su tormento, su fuga á Aragon, la sublevacion de Zaragoza, la ida del ejército castellano á aquel reino, la muerte en el cadalso del Justicia de Aragon y todos los demás sucesos que constituyen la historia de uno de los periodos mas importantes de nuestra monarquía (1).

L'illustre dame, dont nous publions ici le portrait, est une de celles dont le nom a acquis le plus de célébrité par sa haute position, sa beauté et les graves évènements historiques que produisirent dans la nation les vicissitudes de sa vie. Sa naissance était des plus élevées, et elle était alliée à la première noblesse de la Castille. Elle avait pour père D. Diégo de Mendoza, fils du prince de Melito qui portait le même nom et s'était beaucoup distingué dans la carrière des armes, ayant assisté à la prise de Grenade, et à la conquête du royaume de Naples, dans laquelle il gagna le titre de comte de Melito, avec le don de cette ville et de son territoire. La princesse Anne naquit en 1540, et en 1552, lorsqu'elle n'était encore qu'une enfant, puis qu'elle n'avait que douze ans et n'était pas complètement développée, Philippe assura cette union avantageuse à son grand favori le prince d'Éboli, Rui Gomez de Silva: aussi ce mariage ne se consumma-t-il que quelques années plus tard. Cependant la princesse grandit en beauté et en vivacité d'esprit et le prestige de ces dons précieux joints à l'éclat des hautes charges qu'occupaient son mari et ses parents en firent une des plus grandes dames de la noblesse espagnole, et lui donnèrent le premier rang à la cour de Philippe II. Le roi avait voué une affection et une estime extrêmes au prince d'Éboli, chevalier portugais qui était venu en Castille avec son aïeul Rui Tellez de Meneses, chambellan de l'empératrice, et à l'âge de onze ans avait été placé auprès de Philippe II alors encore enfant. Philippe prit en grande amitié son compagnon d'enfance, et pendant tout le temps que celui-ci vécut il lui conserva ces mêmes sentimens: il en fit son confident intime, le principal favori de son règne: c'était du reste un homme d'une droiture de caractère et d'un honneur sans tache auxquels l'histoire a fait justice. Par ces motifs et en raison surtout de la grande familiarité dont le mari jouissait auprès du jeune monarque, la princesse accompagnait presque partout le roi dans ses voyages et ses expéditions: et par suite le bruit ne tarda pas à circuler à la cour que toutes ces distinctions avaient leur origine dans la passion que le roi avait conçue pour la princesse.

A cette même époque un homme se distinguait entre tous par l'ascendant merveilleux autant qu'irrésistible qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient: c'était Antonio Pérez. Aux dons que lui avait prodigués la nature il joignait ceux de l'éducation la plus brillante et de l'élégance la plus raffinée. Le roi dont il était devenu le premier secrétaire ou ministre reposait en lui la plus grande amitié et une complète estime, et pendant bien des années Antonio Pérez fut le personnage le plus influent dans toute l'étendue de la vaste monarchie espagnole. On raconte que dans ses rapports de familiarité avec le roi, il lui servit parfois de confident et d'intermédiaire auprès de la princesse, dont il devint avec le temps éperdument amoureux, et celle-ci cédant alors à la toute puissante fascination de Pérez sur entourage se livra à sa passion. Un ancien serviteur de sa maison, le secrétaire D. Juan de Escobedo, s'interposa pour contrarier ces relations; il était attaché au service personnel de D. Juan d'Autriche et se trouvait alors dans la capitale où il était venu pour activer l'expédition d'affaires du plus haut intérêt que l'illustre capitaine y avait pendantes. Son opposition lui attira le plus vif ressentiment de la part des deux amants, et une nuit Juan de Escobedo fut assassiné presque en public à quelques pas de l'église de Sainte-Marie. Ce meurtre d'un homme aussi marquant fit un grand bruit en ville où on l'attribua à des mobiles divers: mais on ne tarda pas à en signaler comme l'auteur Antonio Pérez qui y aurait été poussé par ses rapports avec la princesse d'Éboli. Antonio Pérez et la princesse étaient parvenus à persuader d'abord au roi qu'il y allait de la sûreté de l'état si on laissait vivre cet homme, àme, suivant eux, des projets les plus audacieux de D. Juan d'Autriche contre les intérêts de la monarchie, et qu'il fallait sans délai conjurer le danger par sa mort: ce dessein arrêté, Antonio Pérez se chargea du soin de l'exécution. Cependant après bien des doutes et des hésitations Philippe finit par se convaincre que Pérez et la princesse l'avaient trompé dans tout ce qu'ils lui avaient dit sur Escobedo et qu'ils n'avaient eu en vue que de se débarrasser de lui comme d'un obstacle à leurs amours. Rien ne saurait donner une idée de l'irritation du roi lorsqu'il ouvrit les yeux à la trahison dont il avait été le jouet, au grave embarras dans lequel elle le mettait en le brouillant avec son frère D. Juan d'Autriche, fort puissant à cette époque, et par suite aux conflits et aux dangers dans lesquels elle pouvait jeter la monarchie. L'ingratitud de la princesse dut aussi ajouter à son indignation, et après y avoir songé mûrement, il résolut de châtier sévèrement les deux coupables. Une nuit il les fit arrêter: et de là partent le long emprisonnement de Pérez, son procès, sa mise à la torture, sa fuite en Aragon, le soulèvement de Saragosse, l'entrée de l'armée castillane dans ce royaume, la mort sur l'échafaud du Justicier d'Aragon, et la longue série d'évènements qui constituent une des périodes les plus importantes dans l'histoire de notre monarchie (1).

(1) Sobre estos sucesos y los anteriormente expuestos, el que quiera mas pormenores puede ver la excelente *Historia de las alteraciones de Aragon*, últimamente publicada por el señor Marqués de Pidal.

(1) Pour plus amples détails sur ces faits et les précédens voir l'excellente *Histoire des révolutions de l'Aragon*, récemment publiée par le marquis de Pidal.

La misma noche que prendieron á Pérez, el almirante de Castilla, por órden expresa del rey, prendió á la princesa, que fué llevada á la fortaleza de Pinto y pasados algunos meses á su casa de Pastrana, viviendo en ella no como dueña, sino bajo la mas rígida tutela de dos comisarios régios, de quien ella se quejaba amargamente: de esta manera vivió algunos años, y en el de 1592 falleció, cuando aun se desarrollaban con la mayor fuerza los grandes acontecimientos que de su prision y de la de Antonio Pérez se habian originado y que tanta influencia tuvieron en el estado interior de España.

Tal es en general la vida de esta ilustre dama. Su hermosura extraordinaria resulta no solamente de lo que hemos dicho, sino de testimonios repetidos de los escritores de aquel y del siguiente siglo. *Joya engastada en tantos y tales quilates de la naturaleza y de la fortuna*, la llama Antonio Pérez, y con él están conformes todos los que de ella han hablado; y se ha señalado siempre como retrato suyo el de cualquiera dama hermosa desconocida y de aquellos tiempos. Madama D'Aulnoy en su *viaje á España* en tiempo de Carlos II, describe con ponderacion varios retratos de la princesa que vió en España, en que brillaba altamente su belleza. Sin embargo, todos convienen en que tenia en el ojo derecho cierto defecto, que sin embargo no empecía á la brillantez de su hermosura. La tradicion en esto es varia: unos dicen que era solamente *vizca*, pero otros la hacen *tuerta*. D. Juan de Austria, en una de sus cartas originales que se conservan, da en tono festivo *memorias á la tuerta*, y Voltaire le aplica cuatro ingeniosos versos que se citaban en su tiempo calificándola de Venus á pesar de su defecto (1).

El retrato que publicamos parece mas bien anunciar un defecto accidental que habitual y definitivo, pues en este último caso no traeria la cinta que atraviesa su frente y lo demás del aparato. Este retrato nos merece entera fé, pues procede de la casa del Sr. Duque de Pastrana, el Sr. D. Manuel Toledo, quien nos le ha franqueado con su exquisita amabilidad y cortesía. Por la pintura aparece que la princesa tenia la tez muy blanca, el ojo entre castaño y negro, negra tambien es su cabellera, prominente y rizada como la de algunos retratos de la hija de Felipe II, con cintas blancas recortadas en la cima; diríase que en esta prominencia y en la lechuguilla de abanillos que aparece mas pomposa de lo que se traía en la corte de Felipe II, quiso la princesa, como hacen las mas elegantes damas, exagerar ó adelantarse á la moda que poco despues estuvo en boga. El vestido de seda negro enriquecido con pasamanos ó alamares de lo mismo; del cuello cae una sarta de perlas y desde los hombros cae un velo de crespon blanco que á veces tenia su nacimiento en lo alto de la cabellera afianzado en el cogote, y terminaba por delante sujeto por un joyel pendiente. Las estatuas contemporáneas que publicamos en esta nuestra obra aclaran las demás prendas del traje.

El carácter de esta dama era impetuoso: «Loca» la llama el conde de Luna; y sus reyertas con Santa Teresa de Jesus de que habla el padre Yepes (2) y algunos de los dichos que le atribuyen los testigos en el *Proceso de Antonio Pérez*, no suponen á la verdad mucha cordura. Con todo, nos parece que hay en esto bastante que rebajar, pues se conoce que en el tiempo de su desgracia se trató por todos de recargar el cuadro y de agrandar en gran manera sus defectos.

(1) Dice Voltaire, que en el reinado de Enrique III se comparaba á T. Maugiron, baron de Ampuis, á la princesa de Eboli, porque siendo fuerte como él, era al mismo tiempo amiga de Felipe II, y que por esta princesa y Maugiron un italiano hizo los siguientes versos:

*Lumine Acon dextro, Capta est Leonida sinistro:
Et poterat forma vincere uterque Deos:
Parce puer, lumen quod habes concede puella:
Sic tu cecus Amor, sic erit illa Venus.*

(2) Esto requiere alguna mas explicacion. Cuando Santa Teresa estaba en Toledo en 1569 la princesa de Eboli y su marido la enviaron á rogar fuese á Pastrana donde querian fundar un convento de su reforma. Fué la Santa allá y fundó el monasterio de Nuestra Señora de la Concepcion, no sin disgustos y desazones con la princesa de tal manera, dice el padre Yepes, que *la Santa se determinó á romper* y se partió otra vez á Toledo. «En este tiempo, prosigue el ilustre prelado, murió el principe Rui Gomez: sintiólo mucho la princesa y con apresurada determinacion y con el calor de la pena que estaba reciente, se resolvió en entrarse monja en el monasterio que habia fundado y así lo hizo; pero conforme se le iba remitiendo el sentimiento y dolor (como de ordinario suele acaecer) tanto mas se iba olvidando de aquello á que habia venido. Y pensando juntar la autoridad de princesa con la humildad del estado que habia tomado no los podia hacer caber en el saco de sayal y haciase así notable daño, porque ni bien era princesa ni bien monja. Dejó el hábito dentro de poco tiempo y no el disgusto que tenia con las monjas y con toda la orden, de que las monjas estaban muy desconsoladas. «Escribíeron á la Santa Madre: sintió mucho ella el desasosiego de sus monjas y despues de haberlo consultado con sus perlados y otras personas doctas, envió con secreto por ellas, y á las doce de la noche con gran silencio salieron de Pastrana. Quedando la Santa Madre espermentada de no recibir grandes señoras, que como están hechas á mandar en sus casas, tarde se acomodan á obedecer y raras veces dejan de querer algunas libertades y privilegios nocivos para el estado de tanto encerramiento y humildad.» (Yepes. *Vida de Santa Teresa*, página 151.)

La même nuit où l'on arrêta Pérez, le grand-amiiral de Castille, par ordre exprès du roi, conduisit la princesse prisonnière au château fort de Pinto, et de là au bout de quelques mois dans sa maison de Pastrana où elle demeura non pas comme maîtresse du logis, mais sous la surveillance de deux commissaires royaux dont la rigueur lui arracha des plaintes amères: elle continua à vivre ainsi pendant quelques années et mourut en 1592, au plus fort des graves complications, que provoquèrent son arrestation et celle d'Antonio Pérez et qui exercèrent tant d'influence sur l'état intérieur de l'Espagne.

Tel est l'aperçu général de la vie de cette illustre dame. Sa merveilleuse beauté ressort non pas seulement de ce que nous venons de dire à l'appui, mais des nombreux témoignages des écrivains du temps et du siècle suivant. Antonio Pérez l'appelle «*joyau enchâssé dans tant et de si précieux dons de la nature et de la fortune*», et son jugement est corroboré par tous ceux qui l'ont approchée: par suite aussi lui a-t-on attribué comme portraits tous ceux des beautés de ce siècle dont les originaux n'étaient point connus. Madame d'Aulnoy, dans son *voyage en Espagne* au temps de Charles II, décrit avec de grands éloges plusieurs portraits qu'elle y vit de la princesse, tous marqués au cachet d'une beauté hors ligne. Cependant on s'accorde à dire qu'elle avait un léger défaut à l'œil droit qui n'altérait en rien néanmoins l'éclat de l'ensemble. Il existe à ce sujet une certaine divergence d'opinions: en effet les uns disent qu'elle avait seulement la vue de *travers* et d'autres la font *borgne*. D. Juan d'Autriche dans une de ses lettres originales que l'on conserve, envoie en plaisantant *ses amitiés à la borgne*, et Voltaire lui applique quatre jolis vers qui circulaient de son temps dans lesquels elle est comparée malgré son défaut à Vénus (1).

Le portrait que nous publions semble accuser une imperfection plutôt accidentelle qu'habituelle et arrêtée: car dans ce dernier cas elle ne porterait pas le bandeau ou ruban sur le front et le reste de l'appareil. Ce portrait mérite qu'on l'accueille avec toute confiance, comme venant du palais du Duc de Pastrana, D. Manuel Toledo, qui avec l'exquise amabilité et courtoisie qui le distinguent a bien voulu le mettre à notre disposition. D'après le coloris, la princesse avait la peau fort blanche, les yeux chatain-noir, couleur dont est aussi le chevelure, montante et frisée comme on la voit dans quelques portraits de la fille de Philippe II, avec des rubans blancs découpés dans le haut. L'élevation de la coiffure et la fraise en forme d'éventail, plus riche en apparence qu'on ne les portait sous ce règne, sembleraient indiquer que la princesse, suivant l'habitude des dames les plus élégantes, aurait voulu en cela outrer ou devancer la mode qui ne tarda pas à être en vogue. La robe est de soie noire enrichie d'agrémens ou ganses du même; au cou elle porte suspendu un grand collier de perles; et des épaules tombe un voile de crêpe blanc qui parfois partait du haut de la coiffure, arrêté sur le derrière de la tête et était ramené par devant où on le retenait avec un joyau en forme de pendeloque. Les éclaircissements que nous avons donnés au sujet des statues de la même époque publiées dans le courant de notre ouvrage, expliquent les autres détails du costume.

Le caractère de cette dame était impétueux: «Folle» est l'épithète dont la qualifie le comte de Luna; et ses querelles avec Sainte-Thérèse de Jesus dont parle le père Yépès (2), et quelques-unes des expressions que lui attribuent les témoins dans le *procès d'Antonio Pérez* ne sembleraient pas faire supposer en vérité une fort grande douceur. Cependant nous sommes portés à croire qu'il a dû y avoir là assez d'exagérations, car on sait qu'au temps de sa disgrâce tous s'empresèrent de noircir le tableau et l'on ne se fit pas faute d'outrer considérablement ses défauts.

(1) On comparait, dit Voltaire, au temps de Henri III, Maugiron baron d'Ampuis à la princesse d'Eboli, qui étant *borgne* comme lui, était dans le même temps amie de Philippe II. On dit que ce fut pour cette princesse et pour Maugiron qu'un italien fit ces quatre beaux vers:

*Lumine Acon dextro, Capta est Leonida sinistro:
Et poterat forma vincere uterque Deos:
Parce puer, lumen quod habes concede puella:
Sic tu cecus Amor, sic erit illa Venus.*

(2) Ceci demande quelques explications. Quand Sainte-Thérèse était à Tolède en 1569, la princesse d'Eboli et son mari l'envoyèrent prier de se rendre à Pastrana où ils voulaient fonder un convent de sa réformation. La Sainte s'y rendit et fonda le monastère de Notre-Dame de la Conception. Mais elle y eut des ennuis et des désagrémens avec la princesse à tel point, dit le père Yépès, que *la Sainte se décida à rompre* et s'en retourna à Tolède. «Sur ces entrefaites, poursuit le père Yépès, mourut le prince Rui Gomez: la princesse fut profondément affectée et un peu légèrement et dans la première vivacité de sa douleur elle résolut de se faire religieuse dans le monastère qu'elle avait fondée, ce qu'elle fit: mais au fur et à mesure que ses regrets et son chagrin se calmaient (comme il arrive d'ordinaire) elle se prit à oublier de plus en plus ce qui l'avait amenée là. Et se proposant de concilier son autorité de princesse avec l'humilité de l'état qu'elle avait embrassé, elle ne parvenait pas à les faire tenir dans le sac de bure et elle se faisait par-là grand tort: car ainsi elle n'était ni princesse ni nonne. Elle ne tarda pas à renoncer à l'habit sans renoncer à ses déités avec les nonnes et tout l'ordre, ce dont les religieuses furent désolées. Elles écrivirent à la Sainte-mère: celle-ci fut très-sensible aux ennuis de ses religieuses, et après avoir pris l'avis de ses prélats et d'autres personnes instruites, elle les envoya chercher en secret, et à minuit au milieu du plus profond silence elles sortirent de Pastrana. Ce fut une leçon pour la Sainte-mère de ne plus recevoir de grandes dames qui, habituées à commander chez elles, se font mal plus tard à obéir et rarement renoncent à vouloir avoir des libertés et des privilèges incompatibles avec un état d'aussi grande réclusion et humilité.» (Yépès. *Vie de Sainte-Thérèse*, page 151.)



Werner Gerdner del.

Lit. de J. J. Martínez Mahí.

C. Leprieux.

DON JUAN DE AUSTRIA.

Hijo natural de Carlos V. sacado de un cuadro de su tiempo

D. JUAN DE AUSTRIA.

Cuando enseñoreados los turcos en el siglo XVI de algunas fronteras y puntos importantes, se preparaban á invadir y avasallar los estados mas florecientes de Europa, un caudillo español atajó los progresos de sus armas, frustrando en solo un día todas sus esperanzas y proyectos. En Lepanto comenzó á menguar el predominio marítimo de los Sultanes; y su heroico triunfador fué el jóven Don Juan de Austria.

Fruto de los amores de Carlos V con Bárbara de Blomberg, nació en Ratisbona, en 25 de febrero de 1546, y criado en un pueblo de España por el célebre Luis Quijada, fué declarado hijo del emperador á poco de la muerte de este. Adquirió sus primeros trofeos en la guerra de los moriscos de Granada, domando por completo esta rebelion en 1570; en 1571 salvó á la cristiandad en Lepanto; y algun tiempo despues, nombrado gobernador de los Países-Bajos, y cuando de nuevo ilustraba su nombre como guerrero y como político, murió en la flor de sus días el 1.º de octubre de 1578, á la edad de treinta y tres años.

«Fué de gentil presencia, de agudo ingenio, alentado y fuerte, tanto, que armado nadaba como si no tuviera nada sobre si; afable, cortés, y excelente hombre de á caballo. Tenia la frente espaciosa y clara, los ojos grandes, vivos y garzos, el mirar amoroso y grave, el rostro bello, poca barba y airoso talle.»

Con tan relevantes prendas de espíritu y de cuerpo, no es extraño que la justa nombradía alcanzada en vida, se trasmitiese á la posteridad, y que hoy figure como uno de los personajes mas notables y simpáticos de la historia.

Su noble semblante y gallarda figura, han tenido muy fieles intérpretes en varios pintores que hicieron muy al vivo su retrato, ya que no se le erigió en España una estatua ni un fúnebre monumento mas digno de su fama del que la dinastía Austriaca le reservó entre las húmedas tumbas del Escorial (1). El pintado por el Ticiano español Alfonso Sanchez, mandado colocar por Felipe II en el gran salon del Pardo entre los de varios monarcas y grandes capitanes de su época, mezquina apoteosis por cierto para el representante de tantas glorias, fué presa de las llamas con otros muchos en el funesto incendio acaecido en 1604. En el Real Museo existe uno de cuerpo entero, no tan primoroso como merecia el valiente caudillo, y hasta fines del siglo último conserváronse en el Real Alcázar de Madrid dos de medio cuerpo debidos al pincel de alguno de los mejores discípulos de Antonio Moro. Pero el mas curioso, en nuestro concepto, es el que ha servido de tipo para la estampa que publicamos, pintado, sin duda, en el mismo estudio de Alfonso Sanchez Coello y recomendable por su excelente colorido y gran empaste de tintas. La exactitud con que está reproducido nos escusa de largas esplicaciones. Distinguese este retrato de los demás en que D. Juan empuña el hacha de abordage con las dos manos, recordando el glorioso triunfo de Lepanto. Asoma á su lado un leon que representa al hallado en la Alcazaba de Tunes cuando se apoderó de ella y que solia tener en el aposento en que dormia, segun asegura Argote de Molina, que le vió muchas veces. Es notable tambien en este cuadro la armadura de luciente acero, compuesta de peto, espaldar y gola claveteada de oro y algunos accesorios del trage. Rica lechuguilla con puntas de Flandes, guarnece el cuello y los puños; cae sobre el pecho el collar del toison; la espesa malla defiende sus brazos ostentando el derecho el lazo carmesí que en el siglo siguiente fué reemplazado por la roja banda nacional. Un tahali tejido de oro, sostiene la daga al costado derecho; en el opuesto lleva la espada con empuñadura de oro de singular primor y artificio. Llama la atencion en lo alto de sus calzas el lujo y lo abultado de los cuxotes, cuyas bandas ó acuchillados son de brocado de oro y plata sobre seda morada perfilados con perlas en todos sus bordes (2).

(1) En la ciudad de Mesina, donde se reunieron las armadas de la liga y de donde se hicieron á la vela en 1571, se le erigió una estatua de bronce, algo mayor del natural, que se conserva en nuestros días.

(2) Posee el retrato mencionado el autor de esta obra, así como una antigua copia del que se perdió en el incendio del Pardo.

Lorsque, maîtres au XVI^e siècle de quelques frontières et places importantes, les turcs se préparaient à envahir et à soumettre les états les plus florissants de l'Europe, tout-à-coup un jeune héros espagnol se présenta qui arrêta le progrès de leurs armes et confondit dans un seul jour leurs espérances et leurs projets. La journée de Lépante fut à jamais fatale à la prépondérance maritime des Sultans, et le héros de cette journée fut, comme on sait, le jeune et immortel D. Juan d'Autriche.

Fruit des amours de Charles-quin et de Bárbara de Blomberg, il naquit à Ratisbonne, le 25 février 1546, et élevé dans un village d'Espagne par le célèbre Louis Quijada, il fut reconnu comme fils de l'Empereur peu de temps après la mort de ce dernier. Il fit ses premières armes et gagna ses premiers lauriers dans la guerre contre les maures de Grenade, dont il comprima définitivement la révolte en 1570; en 1571, il sauva la chrétienté à Lépante; et à quelque temps de là, nommé gouverneur des Pays-Bas, il illustrait son nom d'une nouvelle gloire comme guerrier et comme grand politique, lorsqu'il mourut à la fleur de ses ans le premier octobre 1578, à l'âge de trente-trois ans.

«Il avait la physionomie douce, l'esprit vif et pénétrant, une grande souplesse et vigueur de membres au point qu'il nageait tout armé, comme s'il n'avait rien sur lui pour embarrasser ses mouvements: il était affable, courtois, et excellent cavalier. Il avait le front large et ouvert, les yeux grands, vifs et nuancés de bleu, le regard tendre et grave, le visage beau, peu de barbe et la taille élancée.»

Rehaussée par tant de nobles qualités physiques et intellectuelles, il n'est pas surprenant que la juste renommée qu'il s'acquit pendant sa vie ait passé à la postérité, et qu'entre les grandes figures historiques, une des plus remarquables et de celles qui réveillent le plus de sympathies aujourd'hui soit la figure de D. Juan d'Autriche.

Nulle statue, nul monument funèbre ne furent élevés à sa mémoire en Espagne, sauf la bière vermoulue que la dynastie d'Autriche réserva à sa haute renommée entre les tombeaux de sa famille sous les voûtes sombres et humides de l'Escorial. Mais son noble visage et sa physionomie pleine de franchise et d'énergie nous ont été conservés par plusieurs peintres dont le pinceau fidèle les a reproduits d'après nature. Celui que peignit le Ticien espagnol Alonso Sanchez, et qui avait été placé, par l'ordre de Philippe II, dans le grand Salon du Pardo entre ceux de plusieurs rois et des grands capitaines de son temps, mesquine apothéose, il faut l'avouer, pour le représentant de tant de gloire, partagea le sort de tant d'autres qui périrent dans le fatal incendie de 1604. Il existe au Musée royal un autre portrait qui le représente en pied, mais dont l'exécution est malheureusement loin d'être à la hauteur du sujet, et jusqu'à la fin du siècle dernier, on en avait conservé dans le Palais des rois à Madrid deux peints en buste et dûs au pinceau de quelqu'un des meilleurs élèves d'Antonio Moro. Le plus curieux, à notre avis, est celui qui a servi de modèle pour la gravure que nous publions et qui a dû évidemment sortir de l'atelier même d'Alonso Sanchez Coello: le coloris en est excellent, ainsi que l'empatement des teintes. L'exactitude avec laquelle il est reproduit, nous dispense d'entrer à son sujet dans de longues explications: nous dirons seulement qu'il se distingue de tous les autres par l'attitude dans laquelle D. Juan y est représenté: des deux mains il tient la hache d'abordage, en souvenir de la victoire de Lépante: à côté en voit passer la tête d'un lion, représentant celui qui avait été trouvé dans le château de Tunis lorsqu'il s'en empara et qu'il gardait dans sa chambre-à-coucher, s'il faut en croire Argote de Molina qui assure l'y avoir vu plusieurs fois. Il faut remarquer encore dans ce tableau l'armure, la cuirasse, l'épaulière et le gorgerin d'acier poli à clous d'or ainsi que quelques accessoires du costume: une riche fraise en point de Flandres entoure le col et les poignets: le collier de la toison pend sur la poitrine, la maille recouvre les bras: sur le gauche en voit le nœud de rubans cramoisis qui fut remplacé dans le siècle suivant par la bande rouge nationale: un baudrier tissé d'or soutient la dague au côté droit; au côté gauche est l'épée à poignée d'or, artistement travaillée. Le haut-de-chausses est également remarquable par le luxe et l'ampleur des cuxotes dont les crevés ou taillades sont de brocard d'or et d'argent sur soie brune avec des rangées de perles sur toutes les bordures (1).

(1) Ce portrait fait aujourd'hui partie de la collection de portraits de l'auteur de cet ouvrage, ainsi qu'une ancienne copie de celui qui se perdit dans l'incendie du Pardo.

Estas y otras muchas antiguas copias que nos han hecho familiar la semblanza de D. Juan de Austria, satisfacen casi cumplidamente la noble curiosidad de ilustrados patrios. No sucede así con las estampas: muchas son las que se grabaron en el mismo siglo XVI, así en Flandes como en Italia y Alemania, por artistas de indisputable mérito; pero destinadas la mayor parte, con otras de personajes contemporáneos, á adornar los anales é historias de aquellos tiempos no se puso en ellas todo el esmero necesario para reproducir fielmente los lienzos, dibujos y medallas consagradas á su memoria. Entre los numerosos grabados de nuestra coleccion y las que hemos registrado en algunos gabinetes extranjeros, apenas llegan á diez las que merecen alguna aceptacion. Una de ellas es la de la obra titulada *Leo Belgicus*, de Atsingher, que representa de perfil el busto en un medallon. En igual forma existe otro contornado por graciosos arabescos, que hubo de grabarse en Amberes y sirvió despues para ilustrar la *Historia de las guerras de Flandes*, de Bentivoglio, impresa en aquella ciudad en lengua castellana; pero el ceñudo gesto de este retrato altera la verdadera y simpática fisonomía de D. Juan. Francisco Tertio Bergamasco publicó uno que sirvió de suplemento á la preciosa serie de *Imágenes* ó estatuas de la Casa de Austria, grabada en folio con gran suntuosidad, pero el dibujo de la cabeza deja algo que desear. El mas aceptable de todos estos es el de Cornelio Cort, grabado acaso en Venecia en la misma casa de Ticiano, cuyas obras tenia encargo de reproducir, á la sazón que regresaban á su patria las vencedoras armadas de la Santa liga, así como entonces se grabó en la misma ciudad una grande estampa de la batalla de Lepanto. Los demás retratos grabados que conocemos, cuya enumeración seria prolija, no merecen que nos detengamos á describirlos.

Terminaremos esta noticia mencionando dos medallas que se acuñaron en honor suyo. La una con motivo de la victoria naval, lleva en el anverso el busto de D. Juan, armado; en el reverso, en primer término, su estatua sobre una columna rostral coronada por la Victoria, y en el fondo, las dos armadas dispuestas para el combate en el golfo de Lepanto. Acuñóse otra con motivo de la expedición de Tunes en 1573; en ella se vé el busto casi idéntico al de la medalla anterior; en el reverso, Neptuno castiga con su tridente á algunos turcos casi anegados en el mar, mientras que otros van huyendo hácia la derecha, á lo lejos se descubre la ciudad de Tunes, y en el borde superior se lee: *Veni et vici*. Ambas medallas fueron publicadas por J. Jac. Lucki, el año 1620, entre otras de hombres ilustres del siglo XVI. La primera que hemos descrito, ha sido tambien reproducida últimamente por la Real Academia de la Historia en union con la memoria del combate naval, escrita por el Sr. D. Cayetano Rosell, premiada por aquella ilustre corporacion.

Ces toiles et une foule d'autres copies anciennes nous ont familiarisé avec les traits de D. Juan d'Autriche, et satisfont en grande partie la louable curiosité des hommes éclairés. Mais on n'en peut pas dire autant des gravures: il en parut un grand nombre dans le courant même du XVI^e siècle, en Flandres, en Italie et en Allemagne, dûes au burin d'artistes d'un mérite incontestable: mais destinées la plupart à servir, avec d'autres de personnages contemporains, d'illustrations aux annales et aux histoires du temps, elles ne furent point exécutées avec toute la perfection qu'exigeait la reproduction fidèle des toiles, dessins et médailles consacrés à la mémoire du vainqueur de Lépante. Parmi les nombreuses estampes qui existent dans notre collection ou dans les cabinets étrangers que nous avons visités, à peine en comptons-nous une dizaine qui méritent de fixer l'attention. L'une de celles qui nous ont le plus frappé est la gravure qui se trouve dans l'ouvrage qui a pour titre: *Leo Belgicus*, de Astinger: il y est représenté de profil, en buste et dans un médaillon. Il en existe une autre, dans le même genre, entourée de gracieuses arabesques qui doit avoir été gravée à Anvers et servit plus tard à orner l'*Histoire des guerres de Flandres*, de Bentivoglio, ouvrage imprimé dans cette ville en langue espagnole: mais la sombre expression de ce portrait dénature la vérité de la physionomie sympathique de D. Juan. Francisco Tertio de Bergame en publia un autre qui servit de supplément à sa magnifique galerie des portraits, ou statues de la maison d'Autriche, publication in-folio et d'un grand luxe, mais le dessin de la tête laisse malheureusement quelque chose à désirer. Le plus ressemblant de tous est celui de Cornelio Cort, gravé peut-être à Venise dans la maison même du Titien, dont il était chargé de reproduire les œuvres, à l'époque de la rentrée des flottes victorieuses de la Sainte-ligue. A la même époque et dans la même ville parut aussi une grande estampe de la bataille de Lépante. Aucun des autres portraits gravés que nous connaissons et dont la simple énumération serait trop longue, ne mérite que nous nous arrétions à les décrire.

Nous terminerons cette notice par la mention de deux médailles qui furent frappées en son honneur, l'une à l'occasion de cette victoire navale: à l'endroit on voit le buste de D. Juan, couvert de son armure, et à l'envers et sur le premier plan sa statue surmontant une colonne rostrale et couronnée par la victoire: dans le fond les deux flottes rangées en ordre de bataille dans le golfe de Lépante. La seconde fut frappée à la suite de l'expédition de Tunis en 1573: le buste en est presque identique à celui de la médaille précédente: à l'envers on voit Neptune, armé de son trident, châtier des tures à moitié submergés dans les flots, tandis qu'un autre corps de troupes musulmanes fuit vers la droite: dans le lointain on aperçoit la ville de Tunis: le bord supérieur porte pour légende: *Veni et vici*. Ces deux médailles furent publiées par J. Jac. Lucki l'an 1620, parmi d'autres d'hommes célèbres du XVI^e siècle. La première que nous avons décrite vient également d'être reproduite tout récemment par l'Académie Royale de l'Histoire pour la joindre au mémoire sur cette bataille navale écrit par D. Cayetano Rosell, et couronné par cette illustre corporation.



V. Galdames - Impres.

Dic. de T. J. Martínez, Madrid.

Clegrand lit.

EL S.^o DON LUIS QUIJADA GENERAL DE LAS ARMAS
DEL S.^o EMPERADOR CARLOS V. PRESIDENTE DEL CONSEJO DE INDIAS, CABALLERIZO MAYOR DEL
PRINCIPE D. CARLOS Y COMENDADOR Y OBRERO MAYOR DE LA ORDEN DE CALATRAVA

DON LUIS QUIJADA.

«Vuestra Majestad ha perdido hoy uno de los buenos criados y ministros que su servicio tenia con la muerte de Luis Quijada, mayormente en tiempo que tanta falta hará su persona á lo que aquí se maneja, con cuyo parecer y opinion, como ya tengo escrito á Su Majestad, se hacia acá la guerra; y al fin, sin él, yo me hallo agora tan solo y necesitado de otra persona á quien acudamos los que aprendemos, cuanto vuestra Majestad puede considerar (1).»

Así participaba D. Juan de Austria, caudillo de la guerra contra los moros de Granada, al rey D. Felipe II, la desdichada cuanto gloriosa muerte de uno de los caballeros mas insignes que florecieron en aquel reinado y en el de Carlos V.

Tal fué en efecto Luis Mendez de Quijada, hijo de Gutierre Gonzalez de Quijada, señor de Villagarcía, Villanueva de los Caballeros y Santo Fimia, y de Doña María Manuel, Señora de Villamayor, en la provincia de Campos. Distinguido por los grandes servicios y fama de sus antepasados, á todos los excedió en la prudencia y don de consejo, que le granjearon la mas ilimitada confianza de parte de ambos soberanos. El emperador le eligió para cargos y oficios muy principales, como el de Consejero de Estado y Guerra, y para mandos importantes en algunas jornadas, como la de Teruana, en que desempeñó el de general de la infantería española. Retirado al monasterio de Yuste, le llevó por su mayordomo; á su muerte, le dejó por testamentario; y antes le habia confiado la educacion y crianza de su hijo natural D. Juan de Austria, que vivió algunos años con él en lugar de hijo, sin saber nada de su nacimiento, y honrándole con el título de *tío*. Felipe II á mas de consultar con él los negocios de su monarquía, y de conservarle en los Consejos de Estado y Guerra, le nombró caballero mayor del príncipe D. Carlos, y muerto este, presidente del Consejo Real de las Indias, obrero mayor de la órden de Calatrava y Comendador del Moral.

Posteriormente acompañó á D. Juan de Austria en la empresa de reducir á los moriscos que se habian insurreccionado en el reino de Granada; y en el ataque de la fortaleza de Seron, peleando con heróico denuedo, y dando á todos ejemplo de constancia y de lealtad, recibió una herida mortal, de que falleció á los pocos dias, en 25 de febrero de 1570.

Casó con Doña Magdalena de Ulloa, hija de D. Juan, señor de la Mota, San Cebrian y Vega del Condado, y Doña María de Toledo Osorio y Quiñones, de la noble casa de los condes de Luna; y no habiendo logrado sucesion en su matrimonio, ni pudiendo heredarle sus hermanos, pues dos habian muerto como él en trances de guerra, y otros dos en estado eclesiástico, pasó la sucesion de los Quijadas á la casa de Garcia Fernandez Docampo, esposo de Doña Isabel de Mendoza, que era tía de Luis Quijada. Sepultóse su cuerpo con gran pompa en el convento de Gerónimos de Baza, hasta que dos años despues fué trasladado á la iglesia de Villagarcía y depositado debajo del altar mayor, al lado del Evangelio.

La memoria de tan esforzado é ilustre caballero merece ocupar á nuestro parecer, un lugar en la ICONOGRAFÍA ESPAÑOLA, con tanta mas razon cuanto que era ignorado generalmente que existiese retrato alguno suyo. Desgracia es esta que ha cabido á tantos españoles dignos de eterna fama, cuyas efigies hicieron desaparecer la desidia y las guerras y revoluciones que desde principios de este siglo han afligido nuestra patria. Hoy procuramos resarcir esta falta exhibiendo una reproduccion que dé completa idea de la pintura que lo representa.

Don Luis Quijada se ofrece al espectador en aquel lienzo tal cual puede imaginárselo quien antes ha leído sus hechos y estudiado su carácter en las páginas

(1) Carta de D. Juan de Austria á Felipe II, de 25 de febrero de 1570, noticiándole la muerte de Luis Quijada, de resultas del arcabuzazo que le dieron los moriscos en el reconocimiento de Seron. «Coleccion de documentos inéditos para la historia de España,» por los señores marqués de Pidal y D. Miguel Salvá, tomo XXVIII, pág. 54.

«La mort de Luis Quijada vient de priver votre majesté d'un des bons serviteurs et ministres qu'avaient ses armées, perte d'autant plus sensible que sa présence va nous faire grand'faute dans les circonstances actuelles pour l'affaire que nous conduisons ici: car c'était en prenant son opinion et son conseil, comme je l'ai déjà écrit á votre majesté, que la guerre se faisait ici, et enfin, sans lui, je me trouve aussi seul et en besoin d'une personne á qui nous puissions recourir, nous autres apprentis, que votre majesté peut se le figurer (1).»

C'est dans ses termes que D. Juan d'Autriche, chargé de conduire la guerre contre les maures de Grenade, faisait part au roi Philippe II, de la mort déplorable autant que glorieuse d'un des hommes les plus remarquables qui figurèrent sous ce règne et celui de Charles-quin.

Tel fut en effet Luis Mendez de Quijada, fils de Gutierre Gonzalez de Quijada, seigneur de Villagarcía, Villanueva de los Caballeros y Santo-Fimia, et de Doña María Manuel, dame de Villamayor, dans la province de Campos. Héritier d'un nom illustré par de grands services, il surpassa tous ses aïeux par la prudence et par le don de la sagesse dans les conseils, qualités qui lui valurent une confiance sans borne de la part de ces deux souverains. L'empereur le choisit pour des charges et des fonctions de la plus grande importance, comme celles de Conseiller d'Etat et de Guerre, et de hauts commandemens dans quelques expéditions, celle de Teruana entr'autres, où il remplit le rôle de général de l'infanterie espagnole. Lorsque le roi se retira au couvent de Yuste, il l'emmena avec lui en qualité de majordome, et á sa mort, il l'institua son exécuteur testamentaire: quelque temps auparavant il lui avait confié l'éducation et la tutelle de son fils naturel D. Juan d'Autriche qui vécut plusieurs années auprès de lui, dans la plus profonde ignorance de sa naissance, et l'honorait du titre d'oncle. Philippe II ne se contenta pas de le consulter dans toutes les affaires du royaume, et de le conserver dans les conseils d'état et de guerre, mais il le nomma en outre grand-écuyer du prince D. Carlos, et après la mort de ce dernier, président du Conseil-Royal des Indes, Grand-maitre de l'ordre de Calatrava, et Commandeur du Moral.

Plus tard il accompagna D. Juan d'Autriche, lorsque celui-ci fut chargé d'aller réduire á l'obéissance les maures qui s'étaient soulevés dans le royaume de Grenade; et á l'attaque du château de Seron, où il déploya une valeur héroïque, en donnant á tous l'exemple de la constance et de la loyauté, il reçut une blessure mortelle qui l'enleva á quelques jour de là, le 25 février 1570.

Il avait épousé Doña Magdalena de Ulloa, fille de D. Juan, seigneur de la Mota, de San-Cebrian et de la Vega del Condado, et de Doña María de Toledo Osorio y Quiñones, de l'illustre famille des comtes de Luna; n'ayant pas de successeurs directs de son mariage, ni d'héritiers naturels par suite de la mort de ses frères dont deux avaient péri comme lui dans les hazards de la guerre, et deux autres étaient morts dans les ordres religieux, la succession des Quijada passa á la maison de Garcia Fernandez Docampo, époux de Doña Isabel de Mendoza, qui était tante de Luis Quijada. Il fut enterré avec une grande pompe dans le couvent des Hiéronimites de Baza, d'où son corps fut transféré deux ans plus tard á l'église de Villagarcía pour y être déposé sous le maitre-autel, á côté de l'Évangile.

La mémoire de ce vaillant et illustre gentil-homme mérite, suivant nous, d'occuper une place dans l'ICONOGRAPHIE ESPAGNOLE; et cela avec d'autant plus de raison que l'on ignorait généralement qu'il existait un portrait de lui. C'est un malheur qu'ont partagé une foule d'espagnols dignes d'une renommée, éternelle, mais dont l'insouciance de nos prédécesseurs, les guerres et les revolutions qui ont désolé notre pays depuis le commencement du siècle, ont laissé disparaître les efigies. Nous allons réparer aujourd'hui une de ces lacunes en offrant ici une reproduccion qui servira á donner une idée complète du tableau qui le représente.

D. Luis de Quijada nous apparait dans ce tableau tel qu'on doit se le figurer après avoir lu le récit de ses actions et étudié son caractère dans les pages de

(1) Lettre de D. Juan d'Autriche á Philippe II, du 25 février 1570, lui annonçant la mort de Luis Quijada, des suites d'un coup d'arquebuse que lui envoyèrent les maures, dans la reconnaissance de Seron. «Collection de pièces inédites pour servir á l'histoire d'Espagne,» de MM. marquis de Pidal et Michel Salvá, tome XXVIII, page 54.

de la historia. Su grave y austero semblante indica el valor unido á la prudencia, discrecion y firmeza de ánimo tan necesarias al que había de educar al intrépido mancebo y vencedor de Lepanto. Empuña la bengala y lleva la cabeza cubierta con una gorra de terciopelo á gorra un poco declinada como Camoens retrató al gran Vasco de Gama. Viste largo jubon de Casimira blanca igual al de lo alto de las calzas, uno y otro guarnecido con listas acolehadas de la propia tela. De su cuello pende con doble cadena de oro la Cruz de Calatrava como comendador del Moral. El gaban ó ropon portugués, tan generalizado en tiempo de Carlos V, es negro con vueltas delanteras de ricas pieles (1) y mangas guarnecidas sobre el hombro con otra corta sobrepuesta con acuchillados fingidos y adornados con *golpes* ó presillas de oro y perlas en forma de trífido. En estos trages la manga cae muchas veces suelta y flotante, de donde le vino el nombre de manga perdida, que en España se trajo de varias formas para damas y caballeros hasta muy adelantado el siglo XVII. Con tal hechura la manga dejaba ver la del jubon, mas rica por lo comun que lo demás del vestido. Por fin haremos mencion de la fresa que guarnece el cuello, la cual dió origen á la lechuguilla ó abanillos, exagerados hasta el extremo en tiempo de Felipe III. La mano izquierda con guante de color verdoso, la apoya con harta poca gracia en el tahali de la espada.

Esta pintura poco recomendable por su mérito artistico, bien escaso en verdad, y deteriorada además por añejas y torpes restauraciones, dá motivo á presumir la existencia de un original de mano muy maestra perdido en el transcurso de tres siglos.

El tono rico y caliente de las tintas, la postura grave y natural del personaje, sin afectacion alguna, y la vida y carácter de la cabeza revelan una produccion digna casi del gran Ticiano. ¿Cuál habrá sido su paradero?

Difícil seria ni aun conjeturar la suerte de tan interesante pintura. Hemos sabido sin embargo con satisfacción que existe por fortuna otro retrato de cuerpo entero del tamaño natural, en la magnífica capilla fundada en Villagarcía para el enterramiento de D. Luis por su esposa Doña María de Ulloa. Debemos estas noticias al patrono y heredero de la fundacion, el señor marqués de Vallehermoso y de Fonclara, el cual conserva en su casa con especial aprecio el cuadro que reproducimos y que nos ha facilitado al efecto con la amabilidad y cortesía que le distinguen.

(1) Llámale algunos, sayo, tabardo... Camoens, canto II, dice: *O ropon portugués á o modo hispano*. Faria y Sousa en sus curiosos comentarios á aquel gran poeta, dice que esta forma de tabardo vino de Francia.

l'histoire. Les traits graves et austères du visage indiquent la valeur jointe à la prudence, à la discrétion et à la fermeté d'ame, ensemble de qualités toutes si nécessaires dans l'homme qui était appelé à diriger l'éducation du glorieux fils de Charles-quin, de l'intrépide vainqueur de Lépante. La main tient un bâton long de général, et la tête est couverte d'un bonnet de velours noir, *légèrement penché d'un côté*, comme le Camoens représente le fameux Vasco de Gama. Le vêtement se compose d'un long pourpoint de casimir blanc, en tout pareil à celui du haut-de-chausses et tous deux garnis de bandes rehaussées de la même étoffe. Au col est suspendu à une chaîne d'or à deux rangs la croix de Calatrava (qu'il porte comme commandeur du Moral): le gaban ou casaque portugaise dont l'usage était si général du temps de Charles-quin, est noir à revers faits de riches fourrures par devant (1), et à manches garnies sur l'épaule d'une autre manche plus courte à taillades simulées et ornées de *pattes* ou ganses d'or et de perles en forme de trèfle. Dans ces costumes la manche tombe souvent libre et flottante, d'où lui est venu le nom de manche perdue, mode que portèrent sous diverses formes en Espagne les dames et les gentils-hommes jusque très-avant dans le XVII^e siècle. Cette façon de manches laissait voir celle du pourpoint généralement plus riche que le reste du vêtement. Enfin nous mentionnerons la fraise qui entoure le col, ornement qui donna naissance à la *lechuguilla* ó *abanillos* exagérés au dernier point du temps de Philippe III. La main gauche couverte d'un gant de couleur verte s'appuie, mais dans une pose peu gracieuse, sur la poignée de l'épée.

Cette peinture peu remarquable sous le rapport du mérite artistico, fort mince, il faut bien le reconnaître, et défigurée en outre par de vieilles et maladroites restaurations, fait croire à l'existence d'un tableau original de main de maître, qui se sera perdu dans le cours de trois siècles.

Le ton riche et chaud des teintes, la pose grave et naturelle du personnage, dégagée de toute affectation, et l'expression pleine de vie et de vigueur de la tête révèlent une exécution que l'on serait tenté de dire digne du Ticien. Que sera devenu ce tableau?

Il serait difficile de hasarder même des conjetures sur le sort d'une œuvre d'art aussi intéressante. Par bonheur nous avons appris, à notre grande satisfaction, qu'il existe un portrait en pied, de grandeur naturelle, de D. Luis, dans la magnifique chapelle que Doña Maria de Ulloa, sa femme, lui consacra à Villagarcía, à l'époque de ses funérailles. Nous sommes redevable des détails de cette notice au patron, héritier de cette fondation, Mr. le marquis de Vallehermoso et Fonclara, qui conserve, avec un soin tout particulier, chez lui le tableau que nous reproduisons, et qu'il a obligeamment mis à notre disposition à cet effet avec toute l'amabilité et la courtoisie qui le distinguent.

(1) Quelques auteurs donnent à ce vêtement le nom de *sayon*, *tabard*. Camoens, au chant II, dit: *O ropon portugués á o modo hispano*. Faria y Sousa dans ses commentaires curieux sur ce poète, dit que la mode du tabard vint de France.



Werner Gieseler, del.

En el Museo de Madrid.

José Tadeo, del.

DON MARTIN DE GUZMAN Y ARAGON,
DUQUE DE VILLAREMA, CONDE DE BARRAZA.

DON MARTIN DE GURREA Y ARAGON,

V DUQUE DE VILLAHERMOSA, CONDE DE RIBAGORZA.

La aristocracia española tiene páginas brillantes en la historia. En el siglo XVI sobre todo figuró grandemente, tanto por su pericia y valor militar como por su exquisita cultura y afición á las letras, á las artes y á toda clase de ocupaciones nobles y elevadas. Desde que la excelsa Isabel de Castilla acogió con espléndida protección á Pedro Mártir de Angleria y quiso que la noble juventud se formase en la escuela del sabio milanés, en la de Antonio de Lebrija y en la de Marineo Sículo, fué tradicional en los próceres y magnates del reino hasta mediados del siglo XVII, el gusto á las ciencias y á las artes, cultivándolas casi con tanto ardor como era su denuedo y bizarría en los mas sangrientos combates. No era tenido por noble entre los españoles, dice el célebre Paulo Jovio, quien mostraba aversión á las letras y á los estudios.

Hasta el bello sexo participaba del espíritu entonces dominante, como hicimos notar hablando de Doña María de Gurrea, abuela del personaje de quien nos ocupamos (pág. LXVII), enumerando una larga serie de damas de elevada alcurnia mas ilustres aun por sus estudios y escritos. Pocos ignoran que D. Gutierrez de Toledo, hijo del Duque de Alba, era maestro-escuelas en la Universidad de Salamanca el año 1488, en que se matricularon siete mil estudiantes; que en tiempo de Carlos V fuera profesor de la misma Universidad donde explicó á Plinio y á Ovidio, D. Pedro Fernandez de Velasco, despues Condestable de Castilla; que lo fué tambien allí mismo D. Juan de Rojas, hijo del primer Marqués de Poza; que este caballero se hizo famoso en Francia, Italia y otros países por su comentario en lengua latina sobre el Astrolabio, trasladado en su tiempo al francés é italiano y estimado hasta tal punto, que Ignacio Dante uno de los mayores matemáticos de Italia, insertó íntegro su planisferio en la obra que escribió sobre el uso y fábrica de dicho instrumento, impreso en Florencia en 1569, y por último, que D. Alonso Manrique, hijo del Conde de Paredes, enseñó la lengua griega en la Universidad de Alcalá. Mas larga sería la lista de otros caballeros doctísimos entre la primer nobleza, si hubiéramos de hacer mérito de todos estos, de los cuales solo citaremos á D. Fadrique Enriquez, Almirante de Castilla, cuyo retrato publicamos en la estampa LXX bis; D. Ramiro Nuñez de Guzman; al Conde de Miranda, Don Francisco de Zúñiga; al Duque de Alba, D. Fadrique; al Marqués de Denia, D. Bernardo de Rojas, y mas tarde á D. Diego de Mendoza, Guevara, etc., etc. El cancionero general publicado á principios del reinado de Carlos V, nos presenta copiosísima lista de poetas antes y despues del reinado de la Grande Isabel y hasta nombrar los duques de Alba, de Alburquerque, de Medinasidonia, de los Marqueses de Villena, de los Velez, de Astorga y de Villafranca, de los Condes de Benavente, Coruña, Castro, Feria, Haro, Paredes, Ureña y Rivadeo; á D. Jorje Manrique, *Príncipe de los poetas de su época*, á D. Diego López de Haro, *espejo de la gala entre los mancebos de su tiempo*, á Gomez Manrique, y mas tarde á Ercilla, Garcilaso y otros muchos.

No es menos digno de figurar entre la docta cohorte de personajes que se distinguieron así en el valor militar como en el estudio de las ciencias y el amor á las artes, el Duque D. Martín de Gurrea y Aragon, objeto de esta noticia. Fué hijo de D. Alonso Felipe de Aragon, Duque de Villahermosa y tercer Conde de Ribagorza y Señor de otras muchas villas y lugares, que tambien cultivó la poesia. Nació en su villa de Pedrola el año 1525, educándose en Compostela al lado de su tio materno; el Cardenal D. Pedro Sarmiento. Menino, desde muy mozo, de la Emperatriz Doña Isabel y de su hijo Felipe II, pasó despues á Flandes como guerrero, donde le sirvió, distinguiéndose en las batallas y conquistas de Ham, Chatelet, Arrás y San Quintín. De regreso á España, é instruido en varias lenguas, se ocupó seriamente en estudios de historia y numismática; que en este ramo y en otros de arqueologia acaso pudiera considerarse como su iniciador en España, en union de su pariente, el insigne Antonio Agustin, que tuvo la gloria de anticiparse en la misma Roma á casi todos los anticuarios que en su siglo y en ella dejaron ilustre nombre. A imitacion del célebre Arzobispo de Tarragona, escribió el Duque entre otras muchas obras los *Diálogos de medallas antiguas españolas, las Inscripciones y otros monumentos raros* que hoy se conservan manuscritos en la Biblioteca Nacional de Ma-

L'aristocratie espagnole a de brillantes pages dans l'histoire. Au XVI^e siècle principalement, elle joua un grand rôle par ses talents et sa valeur militaires comme par la haute politesse de ses mœurs et son amour pour les lettres, les beaux arts et tous les genres d'occupations nobles et élevées. A partir du jour où la grande Isabelle de Castille admit à sa splendide protection Pierre Martir d'Angleria et voulut que la jeune noblesse se formât à l'école du savant milanais, à celle d'Antoine de Lebrija et de Marin Sículo, le goût des sciences et des beaux arts devint traditionnel chez les patriciens et les grands du royaume jusque vers le milieu du XVII^e siècle, et ils les cultivèrent avec une ardeur presque égale à la bouillante et généreuse vaillance qu'ils déployaient dans les combats. On ne tenait point pour noble parmi les espagnols, dit Paul Jove, celui qui témoignait de l'éloignement pour les lettres et l'étude.

Les femmes mêmes partageaient l'esprit prédominant d'alors, comme nous l'avons fait ressortir en parlant de Marie de Gurrea, aieule du personnage qui nous occupe (pág. LXVII) et en énumérant une longue liste de dames de haute naissance encore plus illustres par leurs études et leurs écrits. Peu de personnes ignorent que D. Gutierrez de Tolède, fils du duc d'Albe, était Recteur président de l'Université de Salamanque en l'an 1488 dans laquelle les registres portent sept mille inscriptions d'étudiants; qu'au temps de Charles V, D. Pedro Fernandez de Velasco, depuis connétable de Castille était professeur de la même Université, où il expliquait Pline et Ovide; qu'un autre maître là aussi fut D. Juan de Rojas, fils du premier marquis de Poza; que ce chevalier se rendit célèbre en France, en Italie et dans d'autres pays par ses commentaires en langue latine sur l'astrolabe, lesquels furent traduits de son temps en français et en italien et jouissaient d'une telle estime que Fr. Ignace Dante, un des premiers mathématiciens de l'Italie, inséra tout entier son planisphère dans l'ouvrage qu'il écrivit et fit imprimer à Florence en 1569, sur l'usage et la construction de cet instrument; et enfin que D. Alonso Manrique, fils du comte de Parédès, enseigna la langue grecque dans l'Université d'Alcala; et tant d'autres gentilshommes de la première noblesse et d'une érudition profonde dont la liste serait bien longue si nous voulions la rapporter toute entière. Aussi nous bornerons-nous à citer D. Fadrique Enriquez, grand amiral de Castille, dont le portrait a paru dans l'estampe LXX bis; D. Ramiro Nuñez de Guzman, le comte de Miranda, D. Francisco de Zúñiga, le duc d'Albe D. Fadrique; le marquis de Denia; D. Bernardo de Rojas, et plus tard D. Diego de Méndozza, Guevara, etc., etc. Le *Chansonnier général* publié dans les commencemens du règne de Charles V nous offre une liste fort nombreuse de poètes antérieurs et postérieurs au règne de la grande Isabelle et il suffit de nommer les ducs d'Albe; d'Alburquerque, de Medinasidonia, les marquis de Villéna, de los Velez, d'Astorga et de Villafranca, les comtes de Benavente, de la Corogne, de Castro, de Feria, de Haro, de Parédès, d'Ureña et de Rivadeo; D. Jorge Manrique, *le prince des poètes de son époque*; D. Diego Lopez de Haro, *miroir de l'élégance entre les jeunes gens de son temps*; Gomez Manrique, et plus tard Ercilla et Garcilaso et une foule d'autres.

Parmi la docte cohorte des gentilshommes du siècle qui se distinguèrent à-la-fois par leur valeur militaire, leurs connaissances dans les sciences et leur amour pour les beaux arts figure à bon droit le duc D. Martín de Gurrea y Aragon, objet de la présente notice. Il était fils d'Alonso Philippe d'Aragon, duc de Villahermosa, troisième comte de Ribagorza et seigneur de beaucoup d'autres villes et lieux, lequel cultiva la poésie avec assez de succès. Il naquit dans la ville de Pédrola en l'an 1525, et fut élevé à Compostelle à côté de son oncle maternel le cardinal D. Pedro Sarmiento. Menin depuis son adolescence de l'impératrice Isabelle et de son fils Philippe II, il passa plus tard dans les Flandres, où il prit du service et se distingua dans les batailles et victoires de Ham, du Chatelet, d'Arras et de Saint-Quentin. De retour en Espagne, et possédant plusieurs langues, il s'occupa sérieusement de l'étude de l'histoire et de la numismatique, et dans cette branche de connaissances et d'autres, notamment l'archéologie, il est peut-être permis de le considérer comme le premier qui la cultiva en Espagne, conjointement avec son parent, le célèbre Antoine Augustin qui eut la gloire de devancer dans ce rameau à Rome même presque tous les antiquaires de son siècle qui s'y sont distingués. A l'exemple du fameux archevêque de Tarragone, le duc a laissé entre autres ouvrages,

drid, así como otro volumen ó catálogo razonado *De las Antigüedades, estatuas, monedas y medallas que tenía en su gabinete de Pedrola* (1).

Ni solo estos estudios y nobles aficiones ocuparon á D. Martín, pues tan pronto como murió su padre y tomó posesion de sus grandes estados, se ocupó con suma perseverancia en obras de pintura, decorando con cuadros muy notables, así de historia profana como retratos, los magníficos palacios que tenía en Zaragoza y en su villa de Pedrola. Trajo consigo de Flandes dos artistas de no escaso mérito: uno de ellos, Pablo Esquert, discípulo del Ticiano, según J. Martínez, y excelente colorista, que se ocupó en varios asuntos de historia, y el otro, Roland de Mois, ayudado de Esquert, que pintó la magnífica serie de retratos de cuerpo entero de sus predecesores, el del mismo Duque y los de su familia (2).

En estos lienzos se observa cuán versado estaba el Duque desde muy joven en todas las galas, gentilezas y cortesías de los italianos, resultado de aquella erudicion profunda con que estos brillaban en las Cortes de Urbino, de Mantua, de Ferrara y otras, pues tenía adoptado el uso de las empresas y divisas. Las que mas usó fueron los rayos de Júpiter con el mote *Lucemque metumque*; esta ya se advierte en un retrato suyo representado á la edad de treinta años. En el reverso de una medalla con su propio busto se lee esto mismo debajo de una figura de Júpiter sostenido por una águila.

Mas no solo la antigüedad clásica absorbía la atención de D. Martín, sino que amante de las glorias de su patria, escribió una historia de los *Reyes, Condes y Obispos de Ribagorza, Jistau y Pallás y la Sede de Roda, con muchas memorias antiguas de Aragon, adornada con escudos de armas y retratos de Prelados, Condes y Condesas* (3).

Las varias fábricas é iglesias que levantó y restauró en sus estados, la grandeza con que enriqueció su armería renovando y labrando arneses preciosísimos por sus cincelados y labores y otras muchas obras, son asimismo pruebas de su magnificencia y levantado ánimo.

Por fin, movido de singular piedad, renunció sus estados en su hijo Don Fernando, retirándose al Real Monasterio de Veruela, donde murió en 20 de Abril de 1581, á la edad de cincuenta y seis años. Felipe II le llamaba el Filósofo Aragonés.

Publicamos su retrato sacado del original mencionado que pintó Roland de Mois, con preferencia al otro que existe de menor edad. Representa al Duque de unos cincuenta años, con su mirar grave y gentil apostura. Está armado de punta en blanco, menos las piernas, defendidas por calzas de un blanco amarillento, con las bandas de los cuxotes ó afollados blancas bordadas de oro. Están damasquinados y cincelados los adornos de toda la armadura, formando ondas de oro alternando con las de plata. La banda es de seda carmesí claro. Una mesa cubierta de terciopelo verde sostiene su magnífico yelmo de torneo con riquísimo penacho de plumas rojas, de cuyo centro ó espiga penden medallitas de oro. El colorido de las carnes en este retrato es excelente, la ejecucion franca á pesar de los muchos y minuciosos detalles tocados con extremada delicadeza y perfeccion.

dont la liste est nombreuse, les *Dialogues sur les anciennes médailles espagnoles, les inscriptions et autres raretés*, que l'on conserve manuscrits aujourd'hui à la Bibliothèque nationale de Madrid, ainsi qu'un autre volume ou catalogue raisonné *Des antiquités, statues, monnaies et médailles qu'il avait dans son cabinet de Pedrola* (1).

Ces études et leurs nobles préoccupations ne furent pas les seules qui fixèrent son attention: car aussitôt après la mort de son père et lorsqu'il eut pris possession de ses vastes biens, il s'occupait avec une extrême persévérance de travaux de peinture, et de tableaux assez remarquables d'histoire profane et des portraits de ses ancêtres dont il orna les palais somptueux qu'il avait à Saragosse et dans sa ville de Pedrola. A cet effet il amena de Flandres avec lui deux artistes d'assez grand mérite: l'un d'eux Paul Esquert, élève du Titien, suivant J. Martínez, et excellent coloriste, se chargea des sujets d'histoire; et l'autre, Roland de Mois, aide d'Esquert, peignit la magnifique série de portraits en pied de ses ancêtres ainsi que le sien et ceux de sa propre famille (2).

On remarque dans ces portraits, combien le duc fort jeune encore était versé dans la connaissance des détails de la vie élégante et courtoise et raffinements de mœurs des italiens, résultat de l'érudition profonde qui distinguait les cours d'Urbino, de Mantoue, de Ferrare et d'autres: car il avait adopté les emblèmes et les devises. Sa devise figurait les rayons de Jupiter avec la légende *Lucemque metumque*. On la retrouve dans un portrait qui le représentait à l'âge de 30 ans, et on la voit aussi sur le revers d'une médaille avec son propre buste au bas d'une figure de Jupiter porté par un aigle.

Cependant l'antiquité classique n'absorbait pas tellement l'attention du duc qu'elle lui fit négliger les annales glorieuses de sa patrie. On a de lui une *Histoire des Rois, Comtes et Evêques de Ribagorza, Jistau et Pallás, et le Siège ecclésiastique de Rhode, avec un grand nombre d'anciens mémoires d'Aragon, ouvrage illustré d'armoiries et de portraits de Prélats, Comtes et Comtesses* (3).

Les diverses fabriques et églises qu'il fit ériger et restaurer dans ses domaines, la splendeur avec laquelle il enrichit son armurerie en y renouvelant un grand nombre d'armes, et en en faisant façonner d'autres fort précieuses par leurs ciselures et leurs détails, et une foule d'autres travaux, sont aussi des preuves de sa magnificence et de l'élevation de son esprit.

Enfin cédant aux conseils d'une piété profonde il fit abandon de ses possessions en faveur de son fils Ferdinand et se retira dans le monastère royal de Veruela où il mourut le 20 Avril 1581 à l'âge de 56 ans. Philippe II l'appelait le Philosophe aragonais.

Le portrait que nous publions est pris sur l'original peint par Roland de Mois, et nous lui avons donné la préférence sur l'autre que nous avons mentionné et qui le représente dans sa jeunesse. Le duc y a environ 50 ans, le regard grave qui lui était propre et le maintien avenant. Il est armé de pied-en-cap, à l'exception des jambes que protègent des chausses d'un blanc jaunâtre, avec les bordures des bouffants blanches, brodées d'or. Les ornemens de l'armure sont tous damasquinés et ciselés à ondes d'or et d'argent alternés. La bande est de soie cramoisie claire. Une table couverte d'un tapis de velours vert porte son casque de tournoi, riche et garni d'un magnifique panache à plumes rouges dont le centre ou tige laisse pendre de petites médailles d'or. Le coloris des chairs dans ce portrait est excellent, l'exécution en est hardie malgré la foule de détails minutieux qui y sont traités avec une extrême délicatesse et perfection de touche.

(1) Latasa en su Biblioteca aragonesa, D. Antonio Pellicer, y V. Vincencio Lastanosa citan *las preciosas colecciones, las raras y peregrinas medallas* que poseía el Duque Don Martín.

(2) El Aragonés Jusepe Martínez, pintor de Felipe IV, en su erudito libro, habla extensamente de ambos artistas, de su mérito y obras y de su ilustre protector D. Martín. Ya dijimos en otra parte que la serie de retratos la conserva hoy el actual Duque D. Marcelino con el cuidado que merecen.

(3) Véase á Latasa; este enumera hasta diez obras importantísimas de historia y antigüedades, entre ellas las *Memoorias históricas de los Condes de Aragon, adornadas de sus blasones y retratos*, además de varios papeles de historias y medallas, de las que escribía el antiguo archivero de Ribagorza, que fueron del Duque su señor, y que por estos papeles, consultados por su señoría, sacó el célebre cronista Blancas el de los Reyes y sus figuras. Así contribuyó D. Martín á formar la curiosa serie de retratos de Reyes de Aragon, que decoraron la magnífica Sala de la Diputación del Reino, incendiada desgraciadamente en uno de los gloriosos sitios de Zaragoza.

(1) Latasa dans sa *Bibliothèque aragonaise*, D. Antonio Pellicer, V. Vincencio Lastanosa, citent les *collections précieuses et les médailles rares* qui existaient en la possession du duc D. Martín.

(2) L'aragonais Jusepe Martínez, peintre de Philippe IV, dans un livre érudit, parle longuement de ces artistes, de leur mérite et de leurs travaux et de leur illustre protecteur D. Martín. Nous avons déjà dit ailleurs que la série de portraits se conserve aujourd'hui en la possession du duc D. Marcelin qui la soigne avec l'intérêt qu'elle mérite.

(3) Voyez Latasa; cet auteur énumère jusqu'à dix ouvrages fort importants d'histoire et d'antiquités, entre autres les *Mémoires historiques des Comtes d'Aragon, avec leurs armoiries et leurs portraits*, outre divers papiers d'histoires et de médailles lesquels, écrit l'ancien archiviste de Ribagorza, *appartiennent au duc, son seigneur; et c'est de ces pièces consultées par le duc* que le fameux historien Blancas tira les portraits des Rois et leurs figures. Ainsi D. Martín contribua á former la série curieuse de portraits de Rois d'Aragon qui ornaient le magnifique salon de la députation du royaume, brûlé malheureusement dans un des sièges de Saragosse.



V. de C. del Rey

L. de J. de los M. del

J. Valera del

EL GRAN DUQUE DE ALBA D. FERNANDO ALVAREZ DE TOLEDO.

COPIADO DEL CUADRO DEL TIZIANO.

EL GRAN DUQUE DE ALBA

D. FERNANDO ALVAREZ DE TOLEDO.

Uno de los mas célebres capitanes y hombres de estado en los tiempos de nuestro gran poderío, fué D. Fernando Alvarez de Toledo, tercer duque de Alba; varon cuyo nombre vive todavía en la memoria de los pueblos como representante de la gloria militar de España, y de sus famosos tercios castellanos en Italia y Flandes. Tan político como guerrero, y tan conocedor de los negocios de estado y de la indole de las Cortes, como del mando de los ejércitos y del arte de alcanzar victorias. Antonio Perez, que tanto debió tratarlo y conocerlo en la corte de Felipe II, aunque adversario suyo y de opuesta parcialidad, le aclama con todo en sus *Relaciones*, como el mayor político y hombre de estado de su tiempo.

Los holandeses y el partido protestante á quien combatió, han querido hacerle pasar por un monstruo de crueldad; no había este ilustre guerrero alcanzado semejante fama ni en Italia, ni en Alemania, donde ejerció mandos supremos militares, ni le mereció despues en la campaña de Portugal; prueba clara de que las guerras de Flandes, no se deben achacar á su carácter personal, sino al de la guerra en sí misma, considerada durante mucho tiempo como hecha á rebeldes, además de su carácter de lucha religiosa que tanto encarnizamiento daba á las contiendas en aquel siglo de fé sincera y de intolerancia. La conducta no menos cruel de los sublevados en sus represalias sangrientas, avivaba desgraciadamente aquel infeliz estado de cosas, dando lugar á castigos severos que se eslabonaban indefinidamente con las venganzas y atrocidades de los alterados. El duque de Alba era además el ejecutor de una política severa, discutida y aprobada en el Consejo de Estado de Madrid, compuesto de varones eminentes, despues de ineficaces ensayos de otra conducta deferente, y sancionada por el Rey, que velaba sin descanso ni interrupcion sobre el sesgo de las cosas de Flandes para aplicar oportunamente los remedios.

Fué hijo de D. Garcia Alvarez de Toledo, que murió en los Gelves peleando valerosamente al lado del célebre conde Pedro Navarro, contra los moros, teniendo solo 25 años. Su madre fué D.^a Beatriz Pimentel. Nació en 1508 en Madrid, segun se cree, aunque no con indudable fundamento. En su educación tuvo tan buena suerte, que recibió lecciones de militar y de hombre de estado de su abuelo D. Fadrique Alvarez de Toledo, conquistador de Navarra; y la enseñanza de la moral y letras humanas, de Boscan, célebre en los fastos de nuestra literatura. Perfectamente ayudado su natural por tan grandes maestros, no tardó Fernando en distinguirse por su severidad de costumbres y firmeza de carácter, no menos que por la madurez de su juicio y arrojo en las empresas heroicas. Apenas podia sostener el peso de las armas, cuando fugándose de la casa paterna, corrió al sitio que los españoles habían puesto á Fuenterrabía y mereció el alto honor de tomar posesion de la plaza vencida.

Cárlos V le encargó el mando de la retaguardia del ejército en la expedición de Italia, y le proporcionó la ocasion de evitar que nuestros soldados perecieran de sed en Túnez, pues para conseguirlo, D. Fernando, ya entonces duque, tuvo que hacer frente á todas las fuerzas de Barbaroja. Nombrado poco despues lugarteniente del emperador, se le entregó el mando del ejército, y marchó á Alemania contra los luteranos.

Cuando á resultas de las diferencias religiosas, reinando ya Felipe II, tomaron considerable incremento los alborotos y desórdenes de Flandes, hubo de encargarse al duque de Alba el gobierno de aquella provincia como á hombre necesario. Su conducta en tales circunstancias es rudamente atacada por los extranjeros. Al principio de este artículo, ya hemos hecho algunas indicaciones en defensa suya: ahora añadiremos solamente que el dia en que se pueda hacer desaparecer de la historia las terribles escenas á que dió lugar la intolerancia religiosa de aquellos tiempos en Inglaterra, en Alemania y en Francia, consentiremos en que se empañe el blason del gran duque de Alba, con la nota de crueldad (1).

Ce grand nom rappelle l'une des époques les plus glorieuses de la puissance monarchie espagnole: D. Fernando Alvarez de Toledo, troisième duc d'Albe, en a été l'un des capitaines et des hommes d'état les plus célèbres; son nom vit encore dans la mémoire des peuples comme représentant la gloire militaire de l'Espagne et ses fameux *tercios* (régiments d'infanterie) de Castille sur les champs de bataille de l'Italie et des Flandres. Aussi habile politique que guerrier illustre, il possédait la connaissance des affaires de l'état et du génie caractéristique des cours à un degré non moins consommé que celle du commandement des armées et l'art de gagner des victoires. Antonio Perez qui dut avoir tant d'occasions de le fréquenter et de le connaître à la cour de Philippe II, malgré leurs rivalités personnelles et les preventions de l'esprit de parti, ne l'en proclame pas moins dans ses *Récits* le plus grand politique et homme d'état de son temps.

Les Hollandais et le parti protestant qu'il avait si rudement combattus ont voulu le faire passer aux yeux de la postérité pour un monstre de cruauté; mais ni en Italie ni en Allemagne, où il avait exercé des commandements militaires en chef, il ne s'était acquis cet odieux renom, et il ne le mérita pas non plus dans sa campagne du Portugal: preuve évidente que les cruautés commises dans les guerres des Flandres ne doivent point être imputées à son caractère personnel, mais bien à celui de la guerre elle-même, considérée longtemps comme faite à des rebelles, sans compter le cachet religieux qui donnait tant d'acharnement aux luttes dans ce siècle de foi sincère et d'intolérance. La conduite non moins cruelle des insurgés dans leurs sanglantes représailles, avivait malheureusement ce déplorable état de choses, en provoquant des châtimens sévères qui s'enchaînaient indéfiniment avec les vengeances et les atrocités que commettaient les protestans. Le duc d'Albe avait d'ailleurs sa conduite tracée: il avait à exécuter une politique inflexible discutée et approuvée par le conseil d'état de Madrid qui se composait des hommes les plus éminents: or cette politique n'avait été arrêtée qu'à la suite d'essais inutiles de moyens différents et elle avait reçu la sanction du Roi qui surveillait sans repos et sans interruption la tournure que prenaient les affaires dans les Flandres pour y appliquer à temps les mesures les plus efficaces.

Il était fils de D. Garcia Alvarez de Toledo qui mourut dans les Gelves, en combattant vaillamment aux côtés du célèbre Comte Pedro Navarro contre les maures, n'ayant alors que 25 ans. Sa mère était Doña Beatrix Pimentel. Il naquit en 1508 à Madrid suivant l'opinion la plus généralement admise. Son éducation se fit sous les plus heureux auspices: son aïeul D. Fadrique Alvarez de Toledo, le conquérant de la Navarre, se chargea de l'initier dans les secrets de la science militaire et de l'art de l'homme d'état: il apprit la morale et fit ses humanités sous la direction de Boscan, nom célèbre dans les fastes de notre littérature, et ses heureuses dispositions naturelles ayant été admirablement secondées par les soins de ces grands maîtres, D. Fernando ne tarda pas à se distinguer par la sévérité de ses mœurs et la fermeté de son caractère, non moins que par la maturité de son jugement et son ardeur à voler aux entreprises héroïques. A l'âge où ses forces lui permettaient à peine de supporter le poids des armes, il s'échappa de la maison paternelle, courut au siège que les espagnols avaient mis devant Fontarabie, et sut mériter l'insigne honneur d'être chargé après la réduction de la ville, d'en prendre possession.

Charles V lui donna le commandement de l'arrièregarde de l'armée dans l'expédition d'Italie, et lui fournit l'occasion de sauver nos soldats des horreurs de la soif, à Tunis, où D. Fernando, devenu duc alors, dut, pour réussir dans ce but, faire face à toutes les forces de Barberousse. Plus tard nommé lieutenant de l'empereur, il fut investi du commandement de l'armée, et alla combattre en Allemagne les luthériens.

Lorsque par suite des différends religieux les désordres et les troubles prirent des proportions alarmantes dans les Flandres, il fallut donner le gouvernement de ces provinces au duc d'Albe: c'était l'homme nécessaire. Sa conduite dans ces circonstances a été violemment incriminée par les étrangers: nous avons déjà, au début de cet article, signalé l'injustice de ces attaques: nous nous bornerons maintenant à ajouter que le jour où l'on pourra effacer de l'histoire les scènes terribles auxquelles donna lieu l'intolérance religieuse de cette époque, mais ce jour-là seulement, nous admettrons que la cruauté, qu'on lui impute, souille l'éclat de sa mémoire (1).

(1) En un Dictionnaire historique géographique, se le atribuyen crueldades en el sitio de Lis-

(1) Dans un Dictionnaire historique et géographique, on lui attribua des cruautés au siège

Próximo á concluir su carrera, lleno de merecimientos y de gloria, demostró que su carácter no era sombrío ni vengativo. Una intriga de corte le había llevado como prisionero, de orden del Rey, al castillo de Uceda, y de allí, despues de muchos meses, salió el leal guerrero, no lleno de rencor, sino de magnanimidad para olvidar la injuria, conquistando para su Rey y su patria el reino de Portugal. Allí falleció poco despues, en enero de 1585, auxiliado por el insigne Fr. Luis de Granada, otra de nuestras glorias.

El retrato que publicamos, está tomado del tipo mas perfecto y autorizado del personaje que representa, pues el original es obra del gran Ticiano y uno de los mas bellos adornos de la galería de los duques de Berwick y Alba. En él aparece el ilustre guerrero de edad de sesenta años escasos, á juzgar por su barba, donde, aunque levemente aparece el color castaño de la juventud, dominan sin embargo las canas de la vejez. El color de su rostro algo trigüeño, sus ojos pardos y su mirada aunque penetrante y escrutadora, revelan un alma recta y esclava de su deber, mas bien que manchada de aquel carácter fiero y cruel que se descubre en los retratos que *in odium autoris* fueron reproducidos en innumerables grabados hechos en los Países Bajos. Está armado de un rico arnés con adornos relevados y damasquinados de oro. Correspondientes al arnés, son las manoplas que defienden sus manos: la derecha empuña el baston, y la izquierda descansa sobre una mesa cubierta con tapiz color de laca encendida. Del mismo color es la banda española que desde el hombro izquierdo descende al costado derecho. En el cuello ostenta el collar del Toison de oro.

Desde fines del siglo pasado hasta nuestros dias, se han hecho varias estampas de este retrato; pero á excepcion del que Biot grabó en busto pocos años ha en Bruselas, todos los demás son de una inexactitud extremada, incluso el de la Coleccion de varones ilustres de la calcografía nacional.

En Flandes y Holanda se grabaron muchos, que tenemos en nuestra coleccion, en los siglos XVI y XVII, los cuales sirvieron para adornar varias historias y principalmente las de aquellos lamentables disturbios. Larrey en su Historia de Inglaterra, trae un bello retrato contornado de sangrientas alegorias, y representando al duque en su edad viril; y otro casi igual se encuentra en la coleccion de retratos de monarcas y capitanes ilustres que publicó P. de Iode. Ambas estampas, fueron copiadas por muchos grabadores, y esta última se publicó como procedente de un cuadro de Ticiano, quien bien pudo retratar al duque en las dos edades indicadas. El grabado en cuarto para el *Teatro Belgico* de Léti, impreso en Holanda, parece que se copió de un tipo igual al de nuestra estampa, pero inexactamente, pues la armazon de la cabeza en él es muy ancha y diferente del retrato que publicamos.

Casi todos los demás, aunque bellos y curiosos bajo el punto de vista del arte, puede decirse que representan al personaje en caricatura, con exagerado aspecto de crueldad y decrepitud, aun los que se hicieron en vida suya; demostrando el odio y pasion con que se reprodujo su imagen. Ejemplo de esto son los que ofrecen las obras de Atsingher en su libro de *Leone Belgico*, el de Metherin y hasta el de las Décadas del P. Strada, publicadas en la edicion lujosa de Colonia de 1682, y el de otras muchas obras estimables, en las cuales sus autores ó grabadores eligieron mal los tipos, ó los alteraron dándoles un aspecto de fiera. Prueba evidente de ello es la preciosa estampa que en forma de medallon, ó mas bien en la de un modelo de plato ó salvilla, grabó Teodoro Bry. En ella es de notar, que habiéndose abierto para ridiculizar al duque, este se vea representado con todo el noble aspecto que ofrece nuestra litografía. Compañero á este se ejecutó en la misma forma otro retrato en busto representando á Guillermo de Nassau; pero si en este se lee en francés y holandés el mote *Le Capitaine prudent*, en el del duque de Alba se escribió *Le Capitaine de la folie*. Del mismo modo, la orla que circunda el busto del primero, contiene alegorias y figuras grotescas é indiferentes; al paso que las de la orla del segundo, no tienen mas objeto que ponerle en irrision hasta de una manera indecorosa, por no decir indecente. A tal punto arrastra la pasion, que hace desfigurarse no solo los hechos de los hombres, sino hasta sus imágenes y retratos.

Arrivé près du terme d'une carrière marquée par tant de services et de gloire, il montra que son caractère n'était ni sombre ni vindicatif. Une intrigue de cour l'avait envoyé prisonnier sur un ordre du Roi au château d'Uceda: il en sortit après bien des mois de captivité, le cœur plein non de sentiments de rancune, mais de loyauté et de magnanimité pour oublier l'injure qui lui avait été faite, et alla conquérir pour son Roi et pour sa patrie le royaume de Portugal. Ce fut là le dernier service qu'il rendit à son pays: il mourut immédiatement après à Lisbonne au mois de janvier 1585; après avoir reçu dans ses derniers moments la visite de Philippe II, et les secours spirituels de l'illustre Fr. Luis de Grenade, autre gloire de l'Espagne.

Le portrait que nous publions est emprunté au type le plus parfait que l'on connaisse du personnage qu'il représente: l'original, œuvre du Titien, est un des plus beaux joyaux que renferme la galerie des ducs de Berwick et d'Albe. L'illustre guerrier y est représenté à l'âge d'environ soixante ans, à en juger par la barbe où domine, bien que la couleur châtain de la jeunesse y soit légèrement indiquée, le gris de la vieillesse. Le teint du visage un peu brun-clair, les yeux gris et le regard, malgré sa vivacité et sa pénétration, révèlent une âme droite, esclave de son devoir, plutôt que ce cachet fléchissant de dureté et de cruauté que l'on découvre dans les portraits qu'ont reproduits *in odium autoris* les gravures sans nombre qui en ont été faites dans les Flandres. Il porte une riche armure avec des ornemens rehaussés et damasquinés d'or. Les manoplies (gantelets) qui protègent les mains sont en harmonie avec l'armure: la main droite tient le bâton de commandement; la gauche repose sur une table recouverte d'un tapis de laque rouge. La grande écharpe espagnole posée de gauche à droite est de la même couleur: le collier de le Toison d'or pare le col.

Depuis la fin du siècle dernier jusqu'à nos jours bien des gravures ont été tirées de ce portrait, mais si l'on en excepte celle que l'on doit au burin de Biot, exécutée en buste à Bruxelles, il y a peu d'années, toutes les autres, y compris celle qui se trouve dans le recueil des hommes illustres de la calcographie de Madrid, sont d'une telle inexactitude qu'il serait impossible d'y reconnaître l'original.

En Flandres et en Hollande il a paru un grand nombre de gravures que nous avons dans notre collection, et qui furent exécutées tant du vivant du duc que pendant le cours du XVII^e siècle, pour enrichir certains ouvrages et particulièrement les histoires de ces troubles déplorables. Larrey, dans son histoire d'Angleterre, donne un beau portrait encadré d'alegories sanglantes et représentant le duc dans son âge viril, et l'on en retrouve un autre tout semblable dans la collection des souverains et des capitaines du XVII^e siècle, publiée par Pierre de Iode. Ces deux estampes ont été copiées par un grand nombre de graveurs, et la dernière a paru comme tirée d'un tableau du Titien, qui a pu faire le portrait du duc à ces deux époques de sa vie. Celle qui a été copiée en buste en Hollande pour le *Teatro Belgico* de Léti, grand in 4^o, a été prise sur un modèle pareil à celui qui nous a servi pour notre estampe, mais avec peu d'exactitude: car le volume de la tête y est plus large que dans le portrait que nous publions et y a une forme différente.

La plupart des autres, bien que remarquables et curieux au point de vue de l'art, sans en excepter même ceux qui furent faits de son vivant, représentent ce personnage en caricature, en exagérant l'air de cruauté et de décrépitude que ces portraits lui donnent; preuve évidente de la haine et de la passion sous l'empire desquelles on reproduisit ses traits. Pour se convaincre de ce fait il suffit de voir ceux que nous présentent les œuvres d'Atsingher dans son livre de *Leone Belgico*, celui de Metherin, tous jusqu'à celui des Décades du P. Strada dans la belle édition de Cologne, et ceux que portent une foule d'autres ouvrages de mérite, dont les auteurs n'eurent malheureusement qu'un mauvais choix de modèles, ou les défigurèrent en leur donnant un certain aspect de férocité. La belle estampe, en forme de médaillon ou plutôt de modèle d'assiette ou de saucière, gravée par Th. de Bry, en est une preuve certaine; il est digne de remarque que faite dans le but de jeter du ridicule sur la personne du duc, elle donne à sa physionomie tout le caractère de noblesse que l'on retrouve dans notre lithographie. Cette gravure a pour pendant, dans la même forme, un autre portrait en buste représentant Guillaume de Nassau: mais celui-ci porte pour devise, en français et en hollandais: *Le Capitaine prudent*: tandis que celui du duc d'Albe a pour légende: *Le Capitaine de la folie*. De même encore la bordure qui entoure le buste du premier contient des allégories et des figures grotesques, mais sans malice; tandis que l'encadrement du second a un objet bien évident: celui de le ridiculiser d'une manière indigne, pour ne pas dire indécente. ¡Etranges entraînements de la passion qui non seulement dénature les faits mais encore les images et les portraits des hommes!

boa. Para refutar esta calumnia, véase entre otras cartas la que escribió el duque á Felipe II desde el campamento de Lisboa, fecha 15 de agosto de 1580 (pág. 407, tom. 52 de Documentos para la historia). En ella dice al Rey, que *le pide de rodillas el perdon de los condenados á muerte.*

de Lisbonne: la réfutation de cette calomnie peut se voir dans la lettre que le duc écrivit à Philippe II, datée au camp de Lisbonne, le 15 août 1580 (pag. 407, tom. 52 des Documents pour servir à l'histoire). Il y dit au Roi qu'il lui *demande à genoux la grâce des condamnés à mort.*



DON SANCHO DAVILA.



Valentin Cardenas, del.

En. de J. Juan Mallá.

Jose Wilje, lit.

DON ALVARO DE BAZAN
PRIMER MARQUÉS DE SANTA CRUZ.

DON ÁLVARO DE BAZAN,

PRIMER MARQUÉS DE SANTA CRUZ

DON SANCHO DÁVILA Y DAZA.

Don Álvaro de Bazan, Señor del Viso y de Valdepeñas, primer Marqués de Santa Cruz, Comendador mayor de Leon, Consejero de S. M. y Capitan general del Océano, á quien Felipe II llamó *su héroe*, es uno de los españoles más distinguidos del siglo xvi, por sus grandes hazañas, á quien sirvieron de vasto y glorioso teatro ambos mares y los campos de batalla.

Nació en Granada en 12 de Diciembre de 1526, y dedicado á la carrera de las armas, hizo el aprendizaje de la guerra al lado de su padre, á quien acompañó en la victoria naval de nuestra armada sobre la francesa en las costas de Galicia, encargándose luego de custodiar las presas en la Coruña, cuando aun no habia cumplido la edad de veinte años. A la de veintiocho empezó á ejercer el mando, teniendo á sus órdenes las naves destinadas á proteger las costas del Mediterráneo y el comercio de las Indias, ofreciéndose desde luego ocasiones donde distinguirse. No tardaron en presentársele, venciendo los buques ingleses que suministraban armas á los moros de Fez y Marruecos, y de quemar los que estaban bajo el fuego de los fuertes en el cabo de Agüer, y de cegar el rio de Tetuan, desbaratando al capitan de aquella plaza que salió á impedirlo, quitando así á los piratas sus refugios, y facilitando nuestro tráfico.

Tan pronto ahuyenta á los corsarios de las costas de Nápoles, siendo general de las galeras que estaban á las órdenes de Don Juan de Austria, como viene á España á someter á los rebeldes de Granada á la obediencia del Rey. Acrecienta sin demora el número de sus galeras, y mejorando su armamento va á tomar parte en la célebre batalla de Lepanto, donde logra salvar al mismo Príncipe Don Juan de la embestida de dos galeras turcas. Al fin completa sus triunfos en aquellos mares combatiendo al jefe de la armada turca, el nieto de Barbaroja, Mahomet-Bey, que muere en la refriega con más de doscientos de los suyos: con la toma de la ciudad y alcazaba de Túnez, y la conquista de la isla de los Querquenes con mil doscientos esclavos.

No fueron menos brillantes sus hechos de armas en el Océano, á donde, despues de haber restablecido la tranquilidad en los mares de Levante, fué destinado con motivo de los derechos de Felipe II á la corona de Portugal. Como general de nuestras galeras, toma las villas y fortalezas del Algarve, rinde la armada portuguesa en el rio de Lisboa, y con veinticinco navios triunfa de sesenta y dos de sus aliados los franceses, con muerte de Strozzi y prision de muchos personajes distinguidos cerca de las Terceras, facilitando así la conquista de aquellas islas en el año siguiente desbaratando otra armada francesa y al ejército de tierra compuesto de franceses y portugueses, apriisionando entre otros al cuñado del Rey Cristianísimo Mr. de Chartres.

Apenas terminada esta contienda, el infatigable y victorioso Don Álvaro proyecta la conquista de Inglaterra. La propone al Rey, y cuando por fin consigue la aprobacion, estando preparando en Lisboa el vasto armamento de la famosa armada *La invencible*, le alcanzó la muerte el 8 de Febrero de 1588, con sentimiento general de toda la nacion que habia celebrado sus triunfos, y con no poca desgracia para el engrandecimiento y gloria del país.

Concluiremos con el elogio que el sábio Navarrete consagró á este ilustre caudillo: «La posteridad le contempla como el general más insigne de la Marina española, que, prudente en sus empresas, intrépido en las batallas, magnánimo en las victorias, activo y celoso siempre en servicio de su Rey y de su nacion, logró ensanchar su gloria y poderío, dejando vinculada á su preclaro nombre la idea de un modelo perpétuo de lealtad y de patriotismo.»

La fama de este héroe que volaba por todas partes, hizo que el Emperador Rodolfo II de Alemania hiciese pedir al Marqués su retrato por conducto del Conde Trivulcio, caballero mayor de la Emperatriz. Con este motivo, el pintor Felipe de Líaño, llamado el pequeño Ticiano, le retrató el año 1526. De esta pintura existe en nuestra coleccion un grabado hecho en aquella época.

Don Alvaro de Bazan, Seigneur de Viso et de Valdepeñas, premier Marquis de Santa-Cruz, grand Commandeur de Saint Jacques à Léon, Conseiller de S. M. et Capitaine général de ses flottes, que Philippe II nommait *son héros*, est un des espagnols du XVI.^m siècle qui se rendirent les plus fameux par leurs exploits sur le vaste et glorieux théâtre des deux mers et sur les champs de bataille.

Il naquit à Grenade le 12 Décembre 1526, et se consacra à la carrière des armes. Son apprentissage de la guerre il le fit sous les ordres de son père, qu'il accompagnait dans la victoire navale, remportée par l'armée espagnole sur la flotte française en vue des côtes de la Galice: au sortir de la bataille, il fut chargé de conduire les prises dans le port de la Corogne: il n'avait pas encore accompli vingt ans. Huit ans plus tard il obtint son premier commandement, ayant à ses ordres les vaisseaux destinés à protéger les côtes de la Méditerranée et le commerce des Indes; dans ce poste il n'attendit pas long-temps l'occasion de se distinguer. Elle s'offrit bientôt avec la défaite des bâtimens anglais qui fournissaient des armes aux maures de Fez et du Maroc, et l'incendie de ceux qui étaient sous la protection des feux du Cap Agüer: puis il ferme l'embouchure du fleuve de Tétouan, malgré la résistance du commandant de la Place dont il repousse la sortie, et enlève ainsi aux pirates leurs lieux de refuge, en assurant à l'Espagne de nouvelles facilités pour son commerce.

On le voit ensuite tour-à-tour commandant les galères sous les ordres de Don Juan d'Autriche, chasser les corsaires des côtes de Naples, puis accourir en Espagne, réduire les rebelles de Grenade sous l'obéissance du roi; et après avoir renforcé le nombre de ses galères, et en avoir amélioré l'armement, voler prendre part à la fameuse bataille de Lépante, dans laquelle il parvient à dégager le Prince Don Juan lui-même que pressaient deux galères turques. Il complète enfin ses succès dans ces mers par la défaite du commandant en chef de la flotte turque, petit-fils de Barberousse, Mahomet-Bey qui périt dans l'action avec plus de deux cents des siens; par la prise de la ville et du fort de Tunis, et la conquête de l'île des Querquenes avec douze cents esclaves.

Après avoir pacifié les mers du Levant, il passa dans l'Océan où un ordre de Philippe II l'envoya défendre ses droits à la Couronne de Portugal. Là ses faits d'armes ne furent pas moins brillants. Comme général de nos galères il prend les villes et les fort cresses de l'Algarve, fait prisonnière la flotte portugaise à l'embouchure du Tage, et avec vingt-cinq vaisseaux remporte une victoire près des îles Terceires sur les français, alliés du Portugal, qui en avaient soixante-deux; Strozzi mourut et un grand nombre de personnages distingués furent pris dans cette action, qui ouvrit le chemin à la conquête de ces îles, l'année suivante: cette victoire coûta encore à la France une flotte et une armée et fut de terre composée de français et de portugais: le beau-frère du roi très-Chrétien, le Prince de Chartres, y fut fait prisonnier.

Cette campagne terminée, l'infatigable Don Alvaro, toujours victorieux, projette la conquête de l'Angleterre. Il la propose au roi; et lorsqu'enfin il a obtenu son agrément, la mort l'atteint le 8 Février 1588, au moment où il s'occupait de préparer le vaste armement de *l'Invencible armada*. Cet événement causa un deuil général dans la nation qui avait applaudi à ses triomphes, une perte irréparable pour le pays qui pouvait se promettre encore de lui beaucoup de gloire et de grandeur.

Nous terminerons par l'éloge que Navarrete consacre à cet illustre capitaine: «La postérité voit en lui le plus grand général qu'ait eu la marine espagnole: prudent dans ses entreprises, intrépide dans les combats, magnanime dans la victoire, actif et zélé toujours pour le service de son roi et de son pays, il parvint à augmenter leur gloire et leur puissance, en attachant à son nom illustre l'idée d'un modèle parfait de loyauté et de patriotisme.»

La renommée du héros, qui volait de bouche en bouche, fit que l'Empereur Rodolphe II d'Allemagne envoya demander au marquis son portrait par l'entremise du Comte Trivulcio, grand-écuyer de l'Impératrice. Par ce motif le peintre Philippe de Líaño, surnommé le petit Titien, le peignit l'an 1526. De ce tableau il existe dans notre collection une gravure de l'époque, faite pour

ca para acompañar al elogio escrito por Gaspar Mosquera de Figueroa. «Así, viviendo el ilustre Capitán, dice un escritor distinguido, oyó y vió impreso su panegírico como Trajano, y su retrato ejecutado por un grande artista, tratando así los de su tiempo sus hazañas con igual circunspección que la posteridad.» En este retrato aparece ya el Marqués con la calvicie tan pronunciada, y solo la cabeza difiere del que publicamos en los bigotes que suben muy en punta, y algo más aliñada la pequeña barba en forma de abundante perilla. El arnés tiene escasos adornos, y sobre una mesa, un magnífico yelmo de torneo con rico y ostentoso penacho.

Mas siendo nuestro propósito publicar en esta obra lo inédito solamente, nos ha parecido reproducir el magnífico retrato de Don Alvaro pintado al fresco en uno de los salones del Palacio del Viso, perteneciente á sus sucesores los Marqueses de Santa Cruz. Está representado el célebre marino de algo más de medio cuerpo y de alguna más edad que en el de Liaño; tiene á su derecha retratadas su primera mujer Doña Juana de Zuñiga, y á su izquierda Doña María Manuel Benavides. Está armado de punta en blanco, con magnífico arnés pavonado y con elegantes adornos de oro cincelado. Del mismo metal lleva una larga cadena de donde pende la venera del hábito de Santiago. Con la mano derecha empuña el baston de mando, y apoya su izquierda sobre la guarnición de la espada. De la daga cae una corta faja de seda carmesí. Su aspecto ofrece gran carácter de energía y resolución, y de aquella severidad á la que obedecen los más formidables ejércitos. Posible es que este retrato y los demás que adornan el mismo salon estén ejecutados por Arbasia ó alguno de los Perolis, que decoraron con primor y riqueza todas las paredes de aquel vasto Palacio, espléndido trofeo, no solo por su magnificencia material, sino por ser depósito de numerosos despojos de las victorias y conquistas del ilustre marqués.

DON SANCHO DÁVILA Y DAZA, nació en la ciudad de Avila de los Caballeros el 21 de Setiembre de 1525, y murió en Lisboa el 8 de Junio de 1585.

Empezó su carrera en vida del Emperador Carlos V, distinguiéndose desde sus primeros años por su valor, á punto de que fué conocido con el sobrenombre de *Rayo de la Guerra*.

En las campañas de Flandes, este insigne caudillo es una de las primeras figuras en aquellos memorables tercios españoles que tan alto pusieron nuestro renombre militar. Sancho Dávila está designado por todos los historiadores como uno de los primeros y más esforzados capitanes. Don Bernardo de Mendoza en sus *Comentarios*, el Cardenal Guido Bentivoglio, Estrada en su *Historia de la guerra de Flandes*, Sandoval en su *Historia de Carlos V*, Mariana y otros muchos historiadores han encomiado á este ilustre español consignando en nuestros fastos sus hechos militares.

Estos le llevaron á los importantes puestos de Castellano de Pavia y Amberes, á Capitan general y Almirante de la Armada real de Flandes y de la costa de Granada en España, y á Maestre de Campo General con el Duque de Alba del ejército que tomó á Portugal, concluyendo su vida en Lisboa.

Fué Sancho Dávila el brazo derecho del Duque de Alba y su amigo íntimo y tierno.

Dahlem, Telimon, Middelbourg, Monghen en Flandes recuerdan históricamente los hechos gloriosos de este soldado ilustre que dió tantos dias de gloria á las armas de su patria (1).

El retrato de este personaje está copiado del que posee de cuerpo entero el señor Marqués de Miraflores, como sucesor y heredero de la casa y estados del célebre caudillo. Aunque no tanto como su ilustre camarada Don Alvaro de Bazan, presenta calva su cabeza, los ojos garzos claro, su mirada penetrante, y con cierta juvenil osadía mezclada de gravedad. Blanco debió ser su cutis antes de entregarse á las fatigas de la guerra; el cabello y bigotes de un castaño oscuro, pero templado ya con algunas canas; la perilla de un rubio rojizo.

Varios retratos grabados de nuestro héroe han visto la luz pública en Alemania y en Flandes para adornar las historias de aquellos tiempos, pero todos cuantos hemos visto están faltos de aquel carácter de verdad que manifiestan las dos pinturas que posee el Sr. Marqués.

(1) El que sobre esto desea más noticias lea la excelente historia ó vida de Don Sancho, escrita con elegante estilo por el actual señor Marqués de Miraflores.

être jointe à l'éloge, publié par Gaspard Mosquera de Figueroa. «Ainsi, dit un écrivain distingué, l'illustre Capitaine, comme Trajan, entendit, de son vivant, son panegyrique et le vit imprimé, et eut son portrait exécuté par un grand artiste; ses contemporains jugeaient et considéraient ses exploits de même que l'a fait la postérité.» Dans ce portrait le Marquis nous apparait avec la calvitie aussi prononcée; la tête seule diffère de celui que nous publions, dans les moustaches fort retroussées en pointe, et la barbe du menton peignée avec plus de soin en forme de grosse barbiche. L'armure a peu d'ornements, et sur une table est un magnifique casque de tournoi surmonté d'un riche et pompeux panache.

Cependant, comme notre but est de ne publier dans cet ouvrage que des choses inédites, nous avons mieux aimé reproduire ici le beau portrait de Don Alvaro, peint à la fresque dans un des salons du château du Viso, appartenant à ses successeurs, les Marquis de Santa Cruz. Le célèbre marin y est représenté un peu plus âgé que dans celui de Liaño, avec le buste descendant jusqu'à mi-corps. A sa droite est sa première femme Doña Juana de Zuñiga, et à sa gauche Doña María Manuel de Benavides. Il est armé de pied en cap et porte une magnifique armure bruniée et rehaussée de jolis ornements en or ciselé. Au cou est une longue chaîne du même métal, à laquelle est suspendue la médaille de l'ordre de Saint-Jacques. De la main droite il tient le bâton de commandement, et appuie la gauche sur la garde de l'épée. La dague laisse pendre un bout de ceinture en soie cramoisie. Le visage offre un grand cachet d'énergie et de résolution, et cet air de sévérité qui impose l'obéissance aux armées les plus redoutables. Il se pourrait que ce portrait, avec les autres qui ornent le même salon, soit d'Arbasia ou de quelqu'un des Peroli qui décorèrent avec beaucoup de goût et de richesse tous les murs de ce vaste palais, musée splendide, non seulement par sa magnificence matérielle, mais surtout comme étant le dépôt des dépouilles nombreuses qui provenaient des victoires et conquêtes de l'illustre Marquis.

DON SANCHO DÁVILA Y DAZA, naquit dans la ville d'Avila de los Caballeros le 21 Septembre 1525 et mourut à Lisbonne le 8 Juin 1585.

Il entra dans la carrière du vivant de l'empereur Charles V, et se distingua dès ses premières années par sa valeur, tellement qu'il reçut le surnom de *Foudre de guerre*. Dans les guerres des Flandres, Davila figure, en première ligne, dans ces fameux *tercios* espagnols qui portèrent si haut notre renommée militaire. Tous les historiens le désignent comme un des premiers et des plus vaillans capitaines. Don Bernardo de Mendoza, dans ses commentaires, le Cardinal Guido Bentivoglio, Estrada dans son *histoire de la guerre de Flandre*, Sandoval dans son *histoire de Charles V*, Mariana et une foule d'autres historiens ont fait l'éloge de cet illustre espagnol en consignand dans nos fastes ses hauts faits militaires.

Ses belles actions lui valurent son élévation aux postes importants de gouverneur des Châteaux de Pavia et d'Anvers, de Capitaine général et d'amiral de la flotte royale de Flandres et de la côte de Grenade, en Espagne, et de maître-de-camp général du duc d'Albe à l'armée qui s'empara du Portugal: c'est là qu'il termina ses jours à Lisbonne.

Don Sancho Dávila fut le bras droit du duc d'Albe et son ami le plus cher et le plus intime.

Dahlem, Telimon, Middelbourg, Monghen dans les Flandres rappellent les exploits de ce militaire illustre qui couvrit de tant de gloire les armes de la patrie. (1)

Le portrait de ce personnage est copié d'après celui en pied que possède le marquis de Miraflores, comme successeur et héritier des états et des biens du fameux Capitaine. Quoique pas autant que son illustre compagnon d'armes Don Alvaro du Bazan, il a la tête chauve, les yeux celandon clair, le regard pénétrant avec un mélange d'audace et de gravité. Son teint devait être blanc avant qu'il se livrât aux fatigas de la guerre; les cheveux et les moustaches sont d'un châtain foncé semé de quelques poils blancs, la barbiche d'un blond tirant sur le rouge.

Un assez grand nombre de portraits de notre héros ont paru en Flandre et en Allemagne pour orner les histoires du temps: mais tous ceux que nous avons vus manquent de ce cachet de vérité que décelent les deux tableaux que possède Mr. le Marquis.

(1) Si l'on veut avoir de plus amples détails sur Sancho Dávila, on n'a qu'à lire l'excellente histoire ou vie de Don Sancho, écrite d'un style élégant par le marquis actuel de Miraflores.

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

1) El que viene por dentro ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

... que el autor de esta obra sea Gaspar Miquel de Figueras. ...

2) El que viene por dentro ...



Valencia, 1857.

Edición de 1857.

DOÑA CATALINA DE LACERDA
DUQUESA DE LERMA.

Edición de 1857.

DOÑA CATALINA DE LA CERDA,

DUQUESA DE LERMA.

Esta ilustre señora era hija de D. Juan de la Cerda, IV Duque de Medinaceli, Virey que fué y Capitan general del reino de Sicilia y despues de Navarra, del Consejo de Estado de Felipe II, y de Doña Juana Manuel, dama de la Emperatriz. En 1576 se firmaron sus esponsales con D. Francisco Sandoval y Roxas, Marqués de Dénia y Conde de Lerma y despues Duque del mismo título, Cardenal y gran privado de Felipe III.

De las particularidades de la vida de Doña Catalina, solo sabemos que se distinguió por su piedad y beneficencia, que fué dama de la Reina Doña Margarita, de quien recibió grandes finezas y favores, y que habiendo enfermado gravemente en Buitrago, donde falleció en 1603, los Reyes que la tenían en grande aprecio se detuvieron en aquella poblacion por ocho dias, para visitarla y consolarla. Pero no es esto lo que nos ha movido á publicar su bella estátua, sino principalmente el deseo de dar á conocer una obra insigne debida en gran parte á un artista español.

Pocos ignoran que entre las preciosidades artísticas que contenia la iglesia de San Pablo de Valladolid, en cuya fachada todavia campean numerosos escudos del Duque de Lerma, son de las mas notables las dos estátuas semicolosales en bronce de este personaje y de su esposa Doña Catalina. Diríase que el famoso privado, proporcionalmente á su rango, quiso rivalizar con Felipe II haciéndose dueño ó patrono de un templo suntuoso, donde erigió su enterramiento y el de su esposa, cual imponente mausoleo por la riqueza de estátuas y decoraciones de mármoles y bronces. Su proyecto fué colocar en la propia disposicion que en el Escorial, enfrente de la magnífica arcada de su sepulcro, las estátuas de sus dos tíos Arzobispos; el de Toledo, D. Bernardo de Roxas, y el de Sevilla, D. Cristóbal de Roxas, ambas en otra arcada que quedó construida. Para la fundicion de las estátuas de estos prelados y al parecer para algunas partes de las de los Duques, tenia ya hechos los modelos nuestro Juan de Arfe, á quien como veremos, se le ha quitado mucha gloria atribuyendo nuestros escritores toda la obra al escultor Pompeyo Leoni (1). Aunque creemos que no llegaron á fundirse las estátuas de los Arzobispos, acaso por la desgracia del favorito que le obligó á abandonar la corte algunos tiempos despues, la suya y la de su esposa han recibido el incienso de los altares, y presenciado las plegarias al Altísimo por mas de doscientos años, hasta que con la supresion de los monacales, se llevaron al Musco de aquella ciudad, donde llaman justamente la atencion de todos (2).

(1) De una larga carta de Arfe, del 7 de Diciembre, dirigida al Veedor ó encargado del Duque, entre varias observaciones acerca de la obra que se le encomendó, vamos á extractar los trozos siguientes que dan á conocer el mérito de Arfe, y al mismo tiempo la conciencia de su propio valer.

«.....Queriendo comenzar esta labor del sitial con los papeles que Vm. me envió de Nicolás de Campis e hallado dos inconvenientes que conviene remediemos. Uno que los escudos de armas, estando la Iglesia dentro y fuera llena de ellos, es aquí cosa muerta y que no dicen nada, como todo lo demás de las copias y me parece sería mejor otra empresa ducal, y no se hallando, poner las cifras de los nombres del Duque mi Señor y mi Señora la Duquesa, cuatropieadas con las coronas encima, y quitarles del medio de las copias, y los cabos de las copias asirlos con una vuelta, porque las coronas, allí ofuscan mucho este lugar y de lejos no se determinarán.»

Prosigue Arfe cómo estaría mejor todo el adorno de los reclinatorios, del que presenta un gracioso dibujo y concluye así la carta:

«Los retratos de los Señores Cardenal y Arzobispo y manos de ellos con los ornatos de la capa pluvial que son historia, y apóstoles de la cenefa y borlas y bordaduras de almohadas de su parte tengo hecho todo de cera y por estas manos pecadoras sin necesidad de Italiano ni Español, mas solo mi yerno (Lesmes Fernandez del Moral), como se lo ofrecí á S. E., y va todo bien sea Dios alabado, y venidos los retratos y armadura del Duque mi Señor y retrato de mi Señora yo les daré una vuelta que se eche de ver despues en el bronce pues será el yeso vivo y porque salgo de los limites de mi condicion que es ser mas largo de manos que de lengua no seré mas largo, suplico á Vm. esto de esta labor y retrato vengan luego porque ando aparejando los barrones y descubriendo la fosa, Vm. me avise si ha venido de Ampudia Alejandro de Armaslea para que le escriba que será presto menester y yo le avisaré.

Nuestro Señor guarde á Vm. en su servicio en Madrid 7 de Diciembre de 1602. — Joan de Arphe.»

(2) Condiciones impuestas y aceptadas por D. Juan de Arfe. Archivo de Lerma en casa del Excmo. Sr. Duque de Medinaceli.

Cette illustre dame était fille de D. Jean de la Cerda, IV^e duc de Médinaceli, ancien vice-roi et capitaine-général du royaume de Sicile et plus tard de la Navarre, du conseil d'état de Philippe II, d'une part; et de l'autre, de Jeanne Manuel, dame d'honneur de l'impératrice. Elle épousa en 1576 François Sandoval et Roxas, Marquis de Dénia et Comte de Lerma, depuis Duc du même nom, Cardinal et grand favori de Philippe III.

Nous n'avons que peu de renseignements sur la vie de Catherine de la Cerda: tout ce que nous savons de cette dame, c'est qu'elle se distingua par sa piété et sa bienfaisance, qu'elle fut dame d'honneur de la Reine Marguerite, qui la combla de marques d'attention et de faveurs à tel point, qu'étant tombée gravement malade à Buitrago, où elle mourut en 1603, le Roi et la Reine, qui l'avaient en grande estime, s'arrêtèrent huit jours dans cette ville pour la visiter et la consoler. Mais c'est un tout autre motif qui nous a engagé à donner sa statue, à savoir, le désir de faire connaître une œuvre d'un rare mérite, due en grande partie à un artiste espagnol.

Entre les richesses artistiques que contenait l'église de Saint-Paul, à Valladolid, dont la façade montre encore un grand nombre d'écussons aux armes du Duc de Lerma, peu de personnes ignoreront que deux des pièces les plus remarquables sont les statues demi-colossales en bronze de ce personnage et de Catherine, sa femme. On dirait que le célèbre favori aurait voulu, autant que le permettait son rang, rivaliser avec Philippe II, en se faisant propriétaire ou patron d'un temple somptueux dans lequel il fit placer sa sépulture et celle de sa femme, en forme de mausolée imposant par la richesse des statues et son ornementation de marbre et de bronze. Son projet était de faire poser en face de l'arcade magnifique où est son tombeau, dans la même disposition que celles del Escorial, les statues colossales de ses deux oncles l'Archevêque de Tolède, Bernard de Roxas, et l'autre, Archevêque de Séville, Christophe de Roxas, toutes deux sous une arcade qui fut construite. Pour la fonte des statues de ces prélats et apparemment de plusieurs parties de celles du duc et de la duchesse les modèles étaient déjà prêts et de la main de notre compatriote Jean d'Arfe à qui l'on a voulu enlever une grande partie de la gloire qui lui en revient, nos auteurs ayant attribué tout le travail au sculpteur Pompeyo Leoni (1). Nous croyons que les statues des Archevêques ne furent jamais fondues, par suite peut-être de la disgrâce du favori, qui fut obligé de se retirer de la cour à quelque temps de là; mais celles du Duc et de la Duchesse reçurent l'encens des autels et assistèrent aux prières adressées au Très-Haut pendant plus de deux-cents ans, jusqu'à l'époque de la fermeture des communautés religieuses: alors elles furent portées au Musée de cette ville, où elles attirent justement l'admiration générale (2).

(1) D'une longue lettre qu'Arfe adresse, à la date du 7 de Decembre, à l'intendant ou homme d'affaires du Duc, nous allons extraire, entre autres observations au sujet du travail dont il était chargé, les passages suivants qui feront connaître le mérite d'Arfe et aussi la conscience qu'il avait de sa valeur personnelle.

«.....Au moment de mettre la main au travail du siège avec les indications écrites que vous m'avez envoyées de Nicolás de Campis, j'ai trouvé deux inconvénients, auxquels il est bon de remédier. L'un c'est que les armoiries, l'église en étant pleine au dedans et au dehors, sont ici chose morte, et ne disent rien pas plus que tout le reste des cornes d'abondance, et il me paraît qu'un autre emblème ducal vaudrait mieux, et je pencherais pour mettre les chiffres de Monseigneur le Duc et de Madame la Duchesse contre-possés, avec les couronnes dessus, et les ôter du milieu des cornes d'abondance, et attacher les bouts des cornes d'abondance avec un tour: car là les couronnes gênent beaucoup la vue dans cet endroit et de loin ne se distingueront pas.»

Arfe poursuit en disant comment ferait mieux toute l'ornementation des prie-Dieu, dont il présente un joli dessin, et il termine sa lettre comme suit:

«Les portraits de messeigneurs le Cardinal et l'Archevêque, et leurs mains avec les ornements du pluvial, où sont fidèlement représentés des histoires et des figures des Apôtres, ainsi que la bordure et les glands et les franges de coussins d'autre part, tout a été fait par moi en cire et de ces mains pécheresses sans besoin ni d'Italien ni d'Espagnol, sauf mon gendre (Lesmes Fernandez del Moral), comme je l'ai offert à V. S. et tout va bien, Dieu soit loué, et lorsque les portraits et l'armure de Monseigneur le Duc et le portrait de Madame seront venus, je leur donnerai un tour de main qui se verra bien dans le bronze car le modèle en plâtre sera parlant et parceque je sors de ma condition qui est d'avoir les mains plus longues que la langue, je ne m'étendrai pas davantage: je supplie V. S. que la broderie et le portrait viennent de suite parceque je m'occupe de préparer les barreaux et de découvrir la fosse. Veuillez me donner avis si Alexandre d'Armaslea est arrivé d'Ampudia, pour que je lui écrive qu'il fera bientôt faute, et moi je le ferai prévenir.

Dieu vous garde. Madrid 7 Decembre 1602. — Joan de Arphe.»

(2) Cahier de charges accepté par Jean d'Arfe. — Archives de Lerma dans la maison de Monsieur le Duc de Médinaceli.

Limitándonos á describir la estatua de la Duquesa, podemos sostener que en nada desmerece de las que en el Escorial, representan á Felipe II y á sus mujeres colocadas en rededor suyo. Distinguese por sus exactas y bellas proporciones, excelente modelado en la cabeza, suma finura y elegancia en las manos, y un primor extraordinario en su magnífico traje, así como en los adornos, joyas y preseas. Su fisonomía presenta el carácter aristocrático de las damas españolas de raza meridional; frente serena y majestuosa, cejas graciosamente arqueadas, viveza en los ojos, nariz de gracioso y templado caballete, constituyen esta facion tan principal llamada *honestamentum faciei* por los antiguos, á que se agrega la boca pequeña y un tanto grandiosa la barba.

Un ligero velo que parece suspendido en lo alto de la cabeza con alguna delgada armazon, cubriéndola solo por detrás, ondea donosamente contornando su cabellera levantada con tufo sobre la frente, hasta ocultarse este por detrás de las orejas. El traje es magnífico como los de aquel reinado, en nuestro concepto los mas ricos, ostentosos y honestos aunque á la vez incómodos, que pudieron usarse desde el siglo XVI hasta nuestros días. Se compone de la *saya entera* y jubon con faldillas, adornada con joyas en el pecho por botonadura. Simula una tela de oro recamada con flores y con las cifras alternadas de su marido F. F., con corona ducal, y las propias de la dama, la C. de Catalina, con una graciosa flor encima, acaso la de lis, como pieza del escudo de los La Cerdas. Así la parte alta de las mangas llamadas *en punta*, como la delantera y línea de la saya que cae desde el talle hasta el suelo, están adornadas con los lazos llamados *puntas ó ahujetas* por los cabos que tenían estos adornos formados de oro, esmalte y pedrería, uso que duró hasta el año 1622. Tambien las manguillas están recamadas así como las arandelas de los puños y lechuguilla. Completa las galas de la dama el manto ducal que aparece forrado de armiños, y afianzado en los hombros por medio de dos gruesos cordones que nacen de dos ricos joyeles junto al cuello del manto.

Tanto esta magnífica estatua como la del Duque, fueron fundidas, cinceladas y doradas con el mayor primor por nuestro Juan de Arfe, aprovechando al parecer una parte de los modelos que tenia hechos en Madrid Pompeyo Leoni, rectificando y perfeccionando algunas cosas, así como en los sitiales trazados por el artista milanés. Pero lo que prueba el mérito y gran reputacion de Arfe, es el que el favorito del Monarca, acaso por ausentarse Leoni ó por otro motivo que ignoramos, le encargase la completa ejecucion de toda la magnífica obra proyectada para los dos arcos ó enterramientos, á saber; las dos estatuas semicolosales de sus tíos los Arzobispos de Toledo y Sevilla, la suya propia y la de su esposa, con todos los demás adherentes de reclinatorios, escudos grandes, etc., dejando á arbitrio suyo el servirse ó no de los modelos de estas dos últimas figuras que habia hecho P. Leoni. Los curiosos documentos que por nota insertamos, probarán nuestros asertos dando nueva luz acerca del mérito y carácter del grande artista.

«Mas ha de hacer la figura de mi Señora la Duquesa de Lerma que ha de estar en este dicho nicho de la mano izquierda un poco mas adelante de la del Señor Duque, y mas alla lo que la perspectiva requiere porque se descubra y goce mirándose desde abajo; estará sobre otra almohada de rodillas, las manos juntas levantadas al pecho como si estuviese orando, con hábito de duquesa y con los mismos armiños y colillas, retratada al natural y tocada con arandela al uso, y con saya entera bordada todo lo que se viere con la labor conforme á las muestras que se le diere, y joyas y cintas y collar, puntas y todo el adorno que se le ordenare.

(Aquí siguen las condiciones para hacer la estatua del Arzobispo de Toledo.)

«Que ha de hacer dos escudos de bronce de ocho pies de alto sobre las figuras esculpidas con las armas de Sandoval, Rojas y la Cerda....

«Todo de buen bronce, ligado de manera que reciba el azogue y el oro molido.... que sea el oro fino de 24 quilates, y el dorado duro neta y limpio, y despues del dorado le dará su color de cera y sobre esta color otra que llaman de Alemania ó Caldillo ó de Carlos que es mas subida.... Que despues debe ser examinada la obra y aprobada por artifices, etc., etc....

«Que se ha de hacer en Madrid en la casa de Jacometrezo, y se traera á Valladolid por cuenta de S. E... Se lo dará dicha casa (de Jacometrezo) con fornazas, máquinias, etc., etc....

«Hásele dar las dos figuras de hieso que tiene hechas por Pompeyo Leoni y las hembras de ellas que están en Madrid y se le han de descontar por ellas 600 ducados, y si no se las dieren se le han de dar los dichos 600 ducados mas.

«Con estas condiciones hará toda la obra por 26,600 ducados que descontados los 600 quedan en 26,000.—Firma de Joan de Arphe.

«Digo yo J. de Arfe, escultor de plata, etc., que por quien hay otra de la fecha de un memorial firmado de mi nombre á Pedro Gutierrez Ramirez, veedor y proveedor de las obras Reales, de las condiciones y precio y tiempo en que hará las 4 figuras y dos sitiales y dos escudos contenidas en el memorial dicho.... me obligo con mi persona y bienes de lo cumplir por 26,000 ducados en reales y los dos modelos de hieso y dos hembras de las que están en Madrid.... y lo firmo en Valladolid á 7 de Marzo de 1602 años.—Joan de Arphe.»

Archivo de la casa del Excmo. Sr. Duque de Medinaceli.

Nous nous bornerons á décrire la statue de la Duchesse, et nous pouvons affirmer qu'elle n'est inférieure sous aucun rapport á celles qui á l'Escorial représentent Philippe II et les Reines ses femmes placées autour de lui. Elle se distingue par la justesse et la beauté des proportions, le modelé excellent de la tête, la finesse extrême et l'élégance des mains, et une perfection extraordinaire dans l'exécution du costume somptueux ainsi que dans les ornements, les bijoux et les autres riches détails. Le visage présente le caractère aristocratique des dames espagnoles de race méridionale: le front calme et majestueux, les sourcils gracieusement arqués, de la vivacité dans les yeux, l'épine du nez, trait si important de la physionomie que les anciens le nommaient *honestamentum faciei*, finement et légèrement marquée: ajoutons encore la bouche petite et le menton majestueux.

Un voile gracieux qui paraît suspendu sur le dessus de la tête par quelque léger échafaudage et ne la couvre que par derrière, ondoie en contournant délicatement la chevelure á boucles frisées et relevée par des touffes de cheveux sur le front d'où elle va se ramasser derrière l'oreille. Le costume á toute la somptuosité de ceux de ce règne, á notre avis, les plus riches, les plus fastueux, les plus honnêtes tout ensemble et les plus incommodes de tous ceux que l'on ait portés depuis le XVI^e siècle jusqu'à nos jours. Il se compose d'une robe montante et d'un justaucorps á basquines, avec une rangée de bijoux sur la poitrine faisant l'office de boutons: l'étoffe imite un tissu d'or avec des fleurs brochées et le chiffre de son mari F. F., surchargé d'une couronne ducal, alternant avec le sien un C et dessus une fleur gracieuse, peut-être la fleur-de-lys, pièce des armoiries des la Cerda. Tant le haut des manches dites en *pointe*, que le devant et la ligne de la jupe qui descend de la taille jusqu'à terre, sont ornés de nœuds de rubans appelés *pointes ó ahujetas* (aiguillettes) á cause des bouts qu'avaient ces ornements faits d'or, d'émail et de pierreries et dont la mode dura jusqu'en l'an 1622. De même encore on voit les mitaines brochées, ainsi que les poignets et les fraises. Ce riche costume se complète avec le manteau ducal qui paraît doublé d'hermine, et retenu sur les épaules par deux gros cordons qui partent de deux beaux bijoux placés près du col du manteau.

Cette admirable statue ainsi que celle du Duc furent fondues, ciselées et dorées avec la plus grande perfection par notre compatriote Jean d'Arfe, en profitant apparemment d'une partie des modèles que Pompeyo Leoni avait faits á Madrid, et en corrigeant et en perfectionnant certains détails ainsi que dans les prie-Dieu dessinés par l'artiste milanais. Mais ce qui prouve le mérito et la grande réputation d'Arfe c'est que le favori du Roi, par suite peut-être d'une absence de Leoni ou pour un autre motif le chargea de l'exécution toute entière du beau travail projeté pour les deux arceaux ou sépultures, c'est-à-dire, des deux statues demi-colossales de ses oncles les Archevêques de Tolède et de Séville, de la sienne et de celle de sa femme, avec tous les accessoires de prie-Dieu, écussons, etc., etc., laissant á son choix de se servir ou non des modèles de ces deux dernières figures qu'avaient faits Léoni. Les pièces curieuses que nous publions ci-jointes justifient notre assertion et jettent une nouvelle lumière sur le mérito et le caractère de ce grand artiste.

«De plus il devra faire la figure de Madame la Duchesse de Lerma, laquelle doit occuper cette niche á main gauche un peu plus en avant de celle de Mons. le Duc et plus haute, comme l'exige la perspective, pourqu'elle se découvre et qu'on jouisse de sa vue en la regardant d'en bas; elle sera sur un autre coussin agenouillée, les mains croisées et á la hauteur de la poitrine, comme dans l'attitude de la prière, vêtue du costume de duchesse et avec les hermines et les petites queues, portrait au naturel, avec fraise á la mode, et robe montante brodée dans tout ce qui se voit, d'un travail conforme au dessin qui lui en sera donné, et bijoux et rubans et collier, aiguillettes et tous les ornemens qu'on lui commanderait.»

(Suivent les conditions pour faire la statue de l'Archevêque de Tolède.)

«Il devra faire deux écussons en bronze de 8 pieds de haut au dessus des figures sculptées avec les armes de Sandoval, de Roxas et de la Cerda....

«Le tout de bon bronze lié de manière á ce qu'il prenne le vif-argent et l'or moulu.... que l'or soit fin de 24 carats, et la dorure dure, nette et sans tache, et après la dorure on passera dessus une couleur de cire et par dessus celle-ci une autre couleur dite d'Allemagne, ou caldillo ou de Carlos, qui est plus foncée.... L'ouvrage devra être ensuite examiné et approuvé par des artistes, etc., etc.

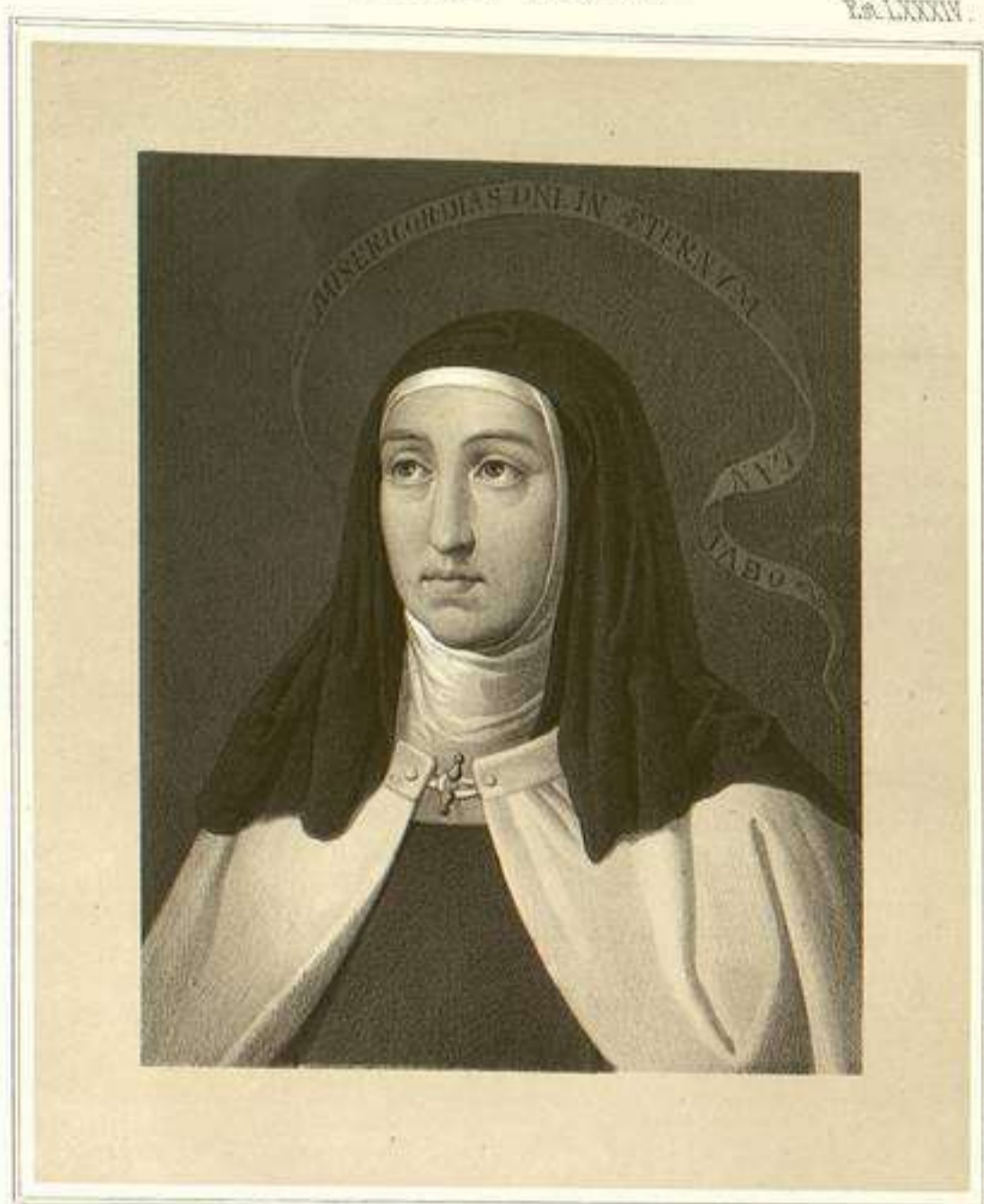
«Elle devra être faite á Madrid dans la maison de Jacometrezo et sera transportée á Valladolid aux frais de sa seigneurie. La dite maison de Jacometrezo lui sera donnée avec fourneaux, machines, etc., etc.

«Il lui sera donné les deux figures de plâtre faites par Pompeyo Leoni et leurs moules qui sont á Madrid et il lui sera retenu 600 ducats pour eux, et si la remise ne lui en était pas faite, il lui sera compté 600 ducats de plus.

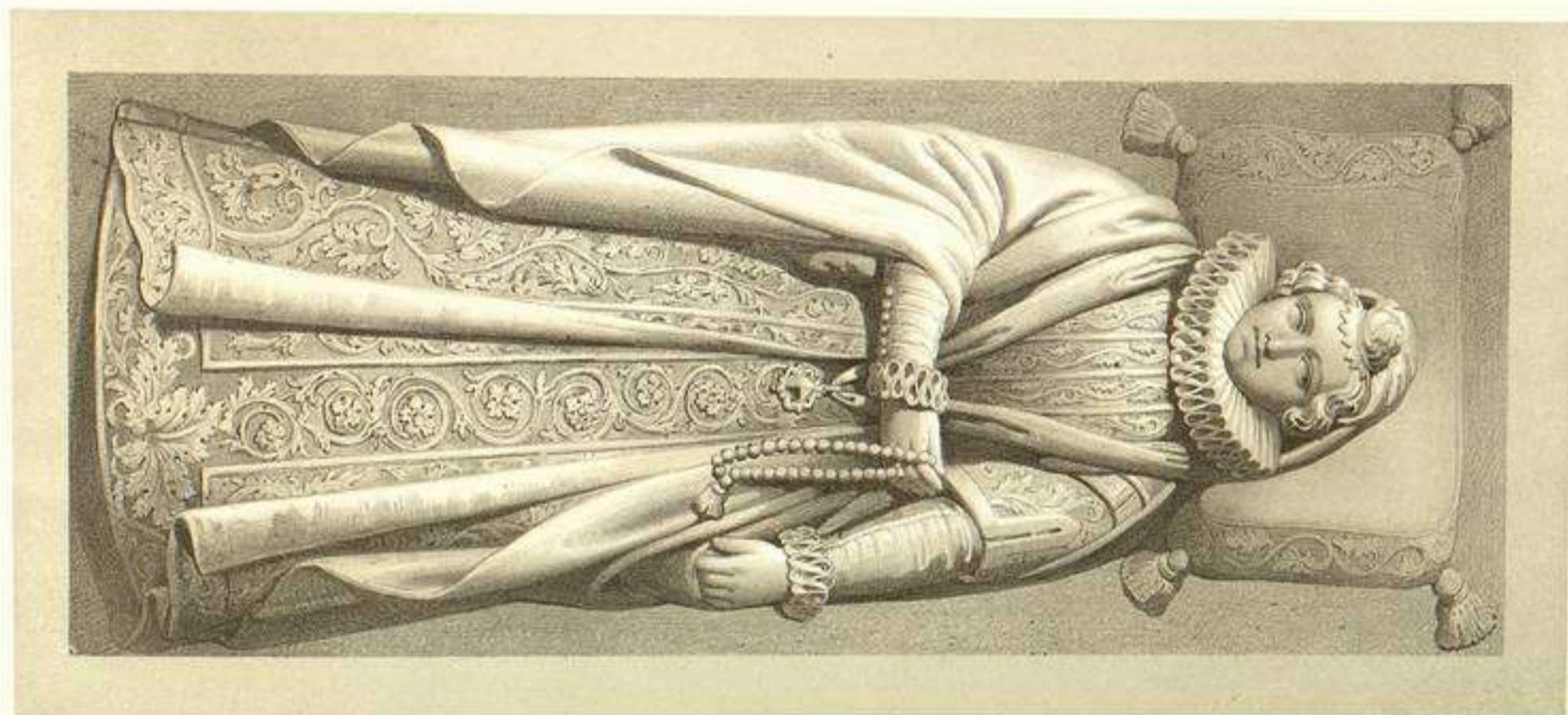
«Sous ces conditions il fera tout le travail pour 26,600 ducats qui, déduction faite des 600 restent á 26,000.—Signé Joan de Arphe.

«Je dis moi Jean de Arfe, ciseleur en argent, etc., que en vue d'un mémoire de cette date, signé de mon nom á Pierre Gutierrez Ramirez, intendand et provéditeur des bâtimens royaux, sur les conditions et le prix et le temps dans lequel il fera les 4 figures et deux prie-Dieu et deux écussons contenus dans le susdit mémoire.... Je m'oblige corps et biens de l'exécuter ainsi pour 26,000 ducats en réaux et les deux modèles en plâtre et deux moules de ceux qui sont á Madrid.... Signé par moi á Valladolid ce 7 Mars an 1602.—Joan de Arphe.»

Archives de la famille du Monsieur le Duc de Medinaceli.



LA BEATA MADRE TERESA DE JESUS.



DOÑA JUANA AHUMADA
HERMANA DE SANTA TERESA.

SANTA TERESA DE JESUS

Y

SU HERMANA DOÑA JUANA AHUMADA.

Varias son las mujeres que han adquirido celebridad en España como escritoras, principalmente en el género ascético; pero ninguna de ellas puede compararse á la llamada por excelencia *la doctora mística y la doctora del siglo XVI*, Santa Teresa de Jesus. Nació en Avila el miércoles 28 de Marzo de 1515, segun apuntacion que dejó escrita su padre en un papel donde iba consignando el nacimiento de sus numerosos hijos. Era este Alonso Sanchez de Cepeda, caballero noble de aquella célebre ciudad, casado en segundas nupcias con Doña Beatriz de Ahumada, parienta de su primera mujer. Del primer matrimonio tuvo tres hijos, del segundo nueve, entre ellos á Santa Teresa y á D. Antonio, D. Fernando de Ahumada y D. Lorenzo de Cepeda, que figuraron entre los conquistadores del Perú, donde se batieron contra Gonzalo Pizarro.

Animada Teresa de grande y religioso fervor, siendo todavía niña pensó abandonar la casa de su padre, huyendo en compañía de un hermanito suyo, para buscar el martirio en tierra de moros, pero habiéndolos hallado un tío á cierta distancia, les hizo regresar á la casa paterna. En la edad de agradar sintió afición al mundo, aunque por pocos meses, hasta que depositada por su padre en un convento para educarse, renació allí su fervor primitivo, decidiéndola á pronunciar sus votos como Carmelita, en el monasterio de la Encarnación de Avila, en 1534.

A poco tiempo de hallarse en el convento, comprendió que ni en este ni en otros de su órden, residía el espíritu austero y fervoroso que inflamaba su alma hácia Dios, y concibió el designio de hacer una reforma. Principió fundando un convento modelo en su patria; y en el espacio de doce años dejó fundados otros diez y siete de religiosas, á costa de mil penalidades y persecuciones de todo género, que en verdad equivalían al martirio que tanto deseaba sufrir por Jesucristo. Con no menor rapidez hizo la reforma de los frailes, ayudada por Fr. Antonio de Heredia y el célebre San Juan de la Cruz.

Murió la Santa Madre en Alba de Tormes, en olor de santidad, á 4 de Octubre de 1582. En 1614 fué beatificada por el Papa Paulo V y canonizada en 1622 por Gregorio XV. Su fama se extendió pronto por todo el mundo cristiano, y sus escritos, traducidos en varios idiomas desde el siglo en que falleció, le han dado también celebridad imperecedera. *El Camino de perfección, Las Moradas, y el Libro de las fundaciones de sus conventos*, pueden figurar entre las de nuestros primeros y mas elegantes escritores sagrados que tanta reputación gozan en el mundo civilizado. Sus poesías, llenas de dulzura y sentimiento, respiran el suave perfume del mas intenso y casto amor á su divino Esposo. «En la alteza de las cosas que trata, dice Fr. Luis de Leon, en la alteza y claridad con que las trata, y en la forma del decir, y en la gracia y buena compostura de las palabras y en una elegancia desafectada que deleita en extremo, dudo que haya en nuestra lengua escritura que con ellos (los libros) se iguale.» Y mas adelante: «Con cada una de sus palabras, pega al alma fuego del cielo que la abrasa y deshace y quitándole de los ojos y del sentido todas las dificultades que hay, la deja tan descargada de su peso y tibieza y tan ansiosa del bien, que vuela luego á él con el deseo...»

El P. Doctor D. Francisco de Ribera, que por mucho tiempo fué su director espiritual, habla de su persona y fisonomía en estos términos:

«Era de muy buena estatura y en su mocedad hermosa; y aun despues de vieja parecia harto bien; el cuerpo abultado y muy blanco; el rostro redondo y lleno, de buen tamaño y proporcion; la color blanca y encarnada, y cuando estaba en oracion se le encendia y se ponía hermosísima, todo él limpio y apacible; el cabello negro y crespo y frente ancha, igual y hermosa; las cejas de un color rubio que tiraba algo á negro, grandes y algo gruesas, no muy en arco sino algo llenas; los ojos negros y redondos y un poco papujados (que así los llaman) y no sé cómo mejor declararme: no grandes pero muy bien puestos, vivos y graciosos, que en riéndose se reían todos y mostraban alegría y por otra parte muy graves cuando ella queria mostrar en el rostro gravedad; la nariz pequeña y no muy levantada de en medio; tenía la punta redonda y un poco inclinada para abajo; las ventanas de ella arqueadas y pequeñas; la boca ni grande ni pequeña; el lábio de arriba delgado y derecho; el de abajo grueso y un poco caído, de muy buena gracia y color; los dien-

L'Espagne compte parmi ses célébrités un grand nombre de femmes auteurs, surtout dans le genre ascétique; mais aucune d'elles ne peut être comparée à celle que l'on a nommée par excellence *le docteur mystique*, et le *docteur du XVI^e siècle*, Sainte-Thérèse de Jésus. Sainte-Thérèse naquit à Avila le mercredi 28 mars 1515, suivant une note écrite par son père sur un papier où il consignait au fur et à mesure la naissance de ses nombreux enfants. Son père était Alonso Sanchez de Cepeda, chevalier noble de cette ville fameuse, qui avait épousé en secondes noces Béatrice d'Ahumada, parente de sa première femme. De son premier mariage il eut trois enfants, du second neuf, et parmi ceux-ci Sainte-Thérèse, et Antoine et Ferdinand d'Ahumada, et Laurent de Cepeda qui figurèrent entre les conquérants du Pérou, où ils se battirent contre Gonzalo Pizarro.

Animée d'une grande ferveur religieuse, Thérèse étant encore tout enfant, songea à abandonner la maison paternelle et à fuir en compagnie d'un petit frère pour aller chercher le martyre au pays des maures; mais ayant été trouvés hors de la ville par leur oncle ils furent reconduits chez leur père. A l'âge de plaire, elle se sentit du goût pour le monde, mais seulement pour le court espace de quelques mois. Mise dans un couvent par son père, pour y faire son éducation, sa première ferveur s'y réveilla et la décida à prendre l'habit de Carmélite dans le monastère de l'Incarnation à Avila en 1534.

Elle n'y avait pas été long-temps à s'apercevoir que ni dans celui-ci ni dans d'autres de son ordre il n'existait l'esprit d'ascétisme et de ferveur qui enflammait son âme pour Dieu, et elle conçut le dessein de les réformer. Elle commença par fonder un couvent-modèle dans son pays; et dans l'espace de douze ans elle vit seize couvents de religieuses embrasser sa nouvelle règle, mais après qu'elle eut eu à souffrir mille traverses et des persécutions de tout genre: c'était sous une autre forme le martyre qu'elle appelait de tous ses vœux pour l'amour de Jésus-Christ. Elle réussit non moins rapidement dans la réforme des moines aidée en cela par Fr. Antoine de Heredia et le fameux San Juan de la Cruz.

Cette sainte femme mourut à Alba de Tormes en odeur de sainteté le 4 octobre 1582. En 1614 elle fut béatifiée par le Pape Paul V et canonisée en 1622 par Grégoire XV. Sa renommée s'étendit bientôt dans toute la chrétienté, et ses écrits, traduits en plusieurs langues à partir du siècle dans lequel elle mourut, lui ont assuré un nom impérissable: et le *Chemín de la perfection*, les *Celestes séjours*, le *Libre des fondations de ses couvents* peuvent figurer entre les productions de nos premiers et de nos plus élégants écrivains sacrés qui jouissent d'une si grande estime dans le monde civilisé. Ses poésies pleines de douceur et de sentiment respirent le parfum suave de l'amour le plus ardent et le plus chaste pour son divin époux. «Pour la grandeur des sujets qu'elle traite, dit le P. Fr. Louis de Leon, pour la grandeur et la clarté avec lesquelles elle les traite, et pour la manière de dire, et pour la grâce et le bon arrangement des mots, ainsi que pour une certaine élégance sans affectation qui ravit au dernier degré, je doute qu'il y ait dans notre langue un ouvrage qui soit à leur hauteur (en parlant des livres):» et plus loin «avec chacun de ses mots elle embrase l'âme du feu divin qui la brûle et la consume, et lui enlevant de la vue et du sentiment toutes les difficultés qu'il y a, elle la laisse si débarrassée de son poids et de sa tiédeur, et si ardente pour le bien qu'elle vole de suite à lui, avec le désir...»

Le docteur D. Francisco de Ribera qui fut pendant long-temps son directeur, parle de sa personne et de sa physionomie dans les termes suivants:

«Elle était de très-bonne taille, et dans sa jeunesse avait été belle; et même en vieillissant, elle ne paraissait que trop bien; le corps gros et très-blanc; le visage rond et plein, de bonnes dimensions et proportions: le teint blanc et coloré, et lorsqu'elle était en prières il s'allumait et devenait fort beau; l'ensemble parfaitement propre et agréable; les cheveux noirs et crépus; le front large, lisse et beau; les sourcils d'un blond tirant sur le noir, grands et un peu gros, non pas bien arqués, mais un peu pleins; les yeux noirs et ronds et légèrement renflés; ils n'étaient pas grands, mais bien placés, vifs et gracieux, et lorsqu'elle riait, ils étaient tout rians et exprimaient le plaisir, et d'autre part fort graves, lorsqu'elle voulait que son visage exprimât la gravité; le nez petit et peu proéminent dans le milieu, avec la pointe arrondie et un peu abaissée et les ailes arquées et petites; la bouche ni grande ni petite; la lèvre du haut mince et droite; celle du bas grosse et légèrement tombante, fort gracieuse et d'un bel incarnat; les dents fort bonnes; le menton bien fait;

tes muy buenos; la barba bien hecha; las orejas ni chicas ni grandes; la garganta ancha y no alta, sino antes metida un poco; las manos pequeñas y muy lindas. En la cara tenía tres lunares pequeños al lado izquierdo, que la daban mucha gracia: uno mas abajo de la mitad de la nariz; otro entre la nariz y la boca y el tercero debajo de la boca. Estas particularidades he yo sabido de personas, que mas despacio que yo, se pusieron muchas veces á mirarla. Toda junta parecia muy bien y de muy buen ayre en el andar, y era tan amable y apacible, que á todas las personas que la miraban comunmente aplacia mucho. Sacóse estando ella viva un retrato, bien porque lo mandó su Provincial, que era el padre maestro Fr. Gerónimo Gracian, que se dejase retratar; y sacóle un fraile lego de su orden, siervo de Dios, que se llamaba Fray Juan de la Miseria. En esto lo hizo muy bien el padre Gracian; pero mal en no buscar para ello el mejor pintor que habia en España, para retratar á persona tan ilustre. Mas para consuelo de muchos, de este se han sacado los que hay buenos ó razonables.»

Hasta aquí este sapientísimo maestro, á cuyo propósito añade estas palabras el padre Gracian: «Nuestra beata Teresa no fué en su tiempo fea de rostro, que aunque algunos retratos que andan por ahí no muestran mucha hermosura, es porque se retrató siendo ya de sesenta años. Y yo por mortificarla (siendo su prelado), mandé que la retratase un fraile lego, llamado Fr. Juan de la Miseria, que en el claustro del convento de monjas de Sevilla estaba haciendo ciertas pinturas y no era muy buen pintor; que de otra manera no hubiera retrato suyo, ni ella ni yo consintiéramos la retratara nadie (1).»

El retrato que publicamos está sacado de una tabla coetánea á la Santa y que debió copiarse poquisimo tiempo despues de pintado el original y con la circunstancia de ser nuestra tabla muy vieja y de carecer de aureola la cabeza de la Santa. Hemos tenido tambien presente copia puntual de otro retrato con aureola, considerado sin razon por algunos como repetición del mismo autor, la cual poseia una religiosa en ésta Corte.

Hay bastante uniformidad en todos los retratos de Santa Teresa buenos y malos. Los artistas de escaso talento han afeado el rostro exagerando los lunares; y diremos con el expresado Ribera, que el padre Gracian hizo muy bien en mandarla retratar, pero muy mal en no buscar el mejor pintor que hubiera en España.

En el siglo en que fué beatificada se reprodujeron varios retratos por diferentes grabadores. Casi todos conservan fielmente el carácter de la cabeza. Nosotros poseemos uno precioso de cuerpo entero en folio español, grabado en el estilo del célebre H. Wierix, contemporáneo de la Santa y que suponemos de estremada rareza por ser el único que hemos visto. Es muy apreciable el que está en la edicion de Salamanca, por Foquel, copiado en nuestra opinion de otra estampa en folio mayor, tambien rarísima, y creemos sea la mas antigua de todas. La mayor parte de las que en este y en el pasado siglo se han grabado con cierto primor de buril, son ideales.

DOÑA JUANA AHUMADA. Nos ha parecido curiosa la reproduccion de la estatua de esta dama, sétimo y último fruto del matrimonio de D. Alonso Sanchez de Cepeda con Doña Beatriz. La Santa, como á hermana menor suya, la profesó un grande cariño, educándola con la mas tierna solicitud. Casó con D. Juan de Ovalle, caballero de la comarca de Alba de Tormes y poseedor de tierras en aquella poblacion, además de la casa y hacienda en el pueblo de Galinduste, donde vivian algunas temporadas. Las estatuas de ambos esposos están sobrepuestas al sepulcro que tienen en la Iglesia de religiosas de Alba de Tormes y poco distante del arco donde fué enterrada Santa Teresa, inmediatamente despues de su fallecimiento.

Es notable en primer lugar, la forma de la cabeza y rostro de Doña Juana, bastante conforme con el de su Santa hermana, *redondo, lleno, de buen tamaño y proporcion*, como la pinta el espesado doctor Ribera. De lo alto del tufo de su frente y sujeto con una coronita, se desprende un velo que cae por detrás de la cabeza y vuelven estrechándose sus dos estremidades por delante y fenece unidas con un joyel. Adorna el cuello la lechuguilla en toda su amplitud, como se usaba en su tiempo. El vestido imitando el brocado, queda abierto desde la cintura y descubre la falda rica de adornos del mejor gusto. Por último, el manto, el cual solia descender de la cabeza, parece terciado bajo el brazo izquierdo, sostenido con ambas manos: en su derecha tiene un rosario ó corona. La escultura se recomienda poco por su mérito y hace presentir la decadencia que se observa desde la mitad del siglo XVII, en cuanto á la estatuaría profana, mas no en la religiosa que sostuvieron con harta gloria los Hernandez, Montañes, Cano y otros muchos.

(1) Este Fr. Juan se llamó en el siglo Juan Narduck, natural del reino de Nápoles, y fué discípulo, en Madrid, de Alonso Sanchez Coello. Refiérese que al ver la Santa el trabajo que habia hecho, le dijo con su natural donaire: *Dios te perdone Fr. Juan, que me has hecho parecer aquí lo que Dios sabe, y al cabo me has pintado fea y legañosa.*

Disputase acerca del paradero de este primer retrato de la Santa; unos suponen que se conserva en Sevilla, otros que en Avila ó en el locutorio de Alba de Tormes; finalmente, Lanza dice, que desde el monasterio de Sevilla lo llevó Sor Isabel de Santo Domingo al Monasterio de las Fecetas de Zaragoza.

les orejas ni grandes ni petites; la gorga large et pas haute, mais plutôt un peu rentrée; les mains petites et très-jolies. Dans la figure elle avait trois petits signes, du côté gauche, qui lui siéaient fort bien; l'un un peu plus au dessous du nez; un autre entre le nez et la bouche; et le troisième au dessous de la bouche. Ces détails je les ai appris de personnes qui se sont plu à les examiner plus à loisir et plus souvent que moi. Tout ensemble elle paraissait fort bien et avait très-bon air dans sa démarche; et elle était si aimable et si douce, qu'elle plaisait généralement à tous ceux qui la contemplaient; on fit un portrait d'elle de son vivant, peut-être parce que son provincial qui était le père maître Fr. Jérôme Gratien, exigea qu'elle se fit peindre; et elle fut peinte par un frère-lai de son ordre, serviteur de Dieu, qui se nommait Fr. Juan de la Miseria. En ceci le père Gratien fit bien; mais il fit mal en ne cherchant pas pour cela le meilleur peintre qu'il y eût en Espagne, pour peindre une personne aussi illustre. Cependant pour la consolation de bien des gens, de celui-ci on en tira qui sont bons ou passables.»

Ainsi s'exprime ce très-savant maître, et à ce même sujet le père Gratien ajoute: «Notre bienheureuse Thérèse ne fut pas dans son temps laide de visage, et si quelques portraits qui circulent par là ne révèlent pas grande beauté, c'est qu'on la peignit lorsqu'elle avait déjà passé la soixantaine. Et moi, pour la mortifier (étant son supérieur), je lui ordonnai de se laisser peindre par un frère-lai, nommé Fr. Juan de la Miseria, lequel dans le cloître du couvent de religieuses de Séville, était occupé à faire certaines peintures, et n'était pas très-bon peintre; autrement il n'y aurait point de portrait d'elle; car ni elle ni moi n'aurions consenti que personne fit son portrait (1).»

Le portrait que nous publions est pris d'un tableau sur bois, de l'époque de la Sainte et qui dut être copié sur l'original de Fr. Juan de la Miseria très-peu de temps après qu'il l'eut exécuté. Ce qui donne une grande valeur à notre tableau sur bois c'est l'absence de l'aureole que l'on voit peinte sur d'autres qu'on voudrait faire passer pour des originaux. Nous en avons aussi un sous les yeux, copie exacte d'un autre fort ancien, qui passe pour une seconde reproduction du même peintre, mais à tort, et que possédait une religieuse de cette ville.

On observe une grande uniformité dans tous les portraits, bons et mauvais, de Sainte-Thérèse. Les artistes de talent médiocre ont enlaidi le visage, en grossissant les signes, et nous sommes de l'avis de Ribera que le père Gratien: *fit bien en la faisant peindre, mais mal en ne cherchant pas le meilleur peintre qu'il y eût en Espagne.*

Dans le siècle où elle fut béatifiée, de nombreuses reproductions de ses portraits furent faites par divers graveurs. Presque toutes conservent l'ensemble du caractère de la tête. Nous en possédons une fort remarquable qui la représente en pied: c'est une gravure in-folio dans le genre du fameux H. Wierix, contemporain de la Sainte: elle doit être fort rare, car c'est la seule que nous ayons vue: il faut aussi mentionner celle qui se trouve dans l'édition de Salamanca par Foquel, reproduite à notre avis d'après une autre estampe, grand in-folio, fort rare aussi, et que nous croyons la plus ancienne de toutes. La plupart des portraits burinés avec une certaine finesse dans notre siècle et le siècle dernier sont des ressemblances idéales.

JUANA AHUMADA. Il nous a paru curieux de donner ici la statue de cette dame qui fut le septième et dernier enfant du mariage de D. Alonso Sanchez de Cepeda avec Béatrice. Comme étant sa plus jeune sœur, la Sainte lui voua une grande affection et l'éleva avec la plus tendre sollicitude. Elle épousa D. Juan d'Ovalle, chevalier des environs d'Alba de Tormes et possesseur de terres dans ce district en outre de la maison et des propriétés qu'il avait dans le bourg de Galinduste où ils faisaient des séjours. Les statues des deux époux sont placées au dessus du tombeau qu'ils occupent dans l'église des religieuses d'Alba de Tormes, tout près de l'arceau où fut enterrée la Sainte, immédiatement après son décès.

Ce qui frappe tout d'abord c'est la forme de la tête et la conformité du visage avec celui de sa sainte sœur, *rond, plein, de bonnes dimensions et proportions*, comme le dépeint le docteur Ribera. Du sommet de la coiffure sur le front et assujéti par une petite couronne se détache un voile qui passe derrière la tête en se retrécissant, et les deux bouts reviennent par devant et tombent réunis par un joyau. Une ample fraise comme on la portait de son temps entoure le col. La robe, imitant le brocard, est ouverte à partir de la ceinture et découvre la jupe rehaussée d'ornemens du meilleur goût. Enfin, le manteau, qui en général descendait de la tête, paraît rejeté sous le bras gauche et retenu avec les deux mains: dans la droite elle tient un rosaire ou une couronne. La sculpture se recommande peu par le mérite de l'exécution et fait presentir la decadence que l'on observe depuis la moitié du XVII^e siècle, en ce qui touche la statuarie profane, mais non pas l'art religieux que soutinrent glorieusement les Hernandez, les Montañes, les Cano et une foule d'autres.

(1) Ce Fr. Juan se nommait dans le siècle Juan Nardak: il était né dans le royaume de Naples et avait été disciple à Madrid d'A. S. Coello. On raconte qu'à la vue de ce portrait la sainte dit au frère avec le sel et la gentillesse qu'elle mettait en tout: *Dieu te le pardonne, frère Jean, tu me fais souffrir ce que Dieu sait, et en fin de compte tu m'as faite laide et chassieuse.*

On ignore où ce portrait existe. Les uns disent qu'il est dans la possession des religieuses de Séville, d'autres à Avila, ou dans le parloir d'Alba. Lanza dit que du couvent de Séville il fut apporté à Saragosse par la Sœur Isabelle de Saint-Dominique, et placé au monastère de las Fecetas.

ADICIONES Y CORRECCIONES.

En el texto IV, penúltimo párrafo, donde dice *plantelatae*, léase *contabulatae*.

En el texto XIII, referente á Doña Mencía de Haro, en vez de leerse *que fué hija del VII Señor de Vizcaya*, léase *hija del XIII Señor de Vizcaya*.

En la estampa XXV, el distinguido artista que hizo esta litografía, más habituado á crear que á las copias, no tuvo presente que al estampar el dibujo debía salir al revés. Por eso Don Alvaro Perez de Guzman lleva la insignia de la orden de la Banda desde el hombro izquierdo al lado derecho, debiendo ser al contrario, como se ve en la estampa XXXV, que representa á otro Caballero de la misma orden. Es muy importante esta correccion, porque presentamos la estatua de Don Alvaro como una de las pruebas más inequívocas de que la insignia ó banda se dirigia del hombro derecho al lado izquierdo. La mencionada estampa XXXV representa á un Caballero de la Banda con la insignia como se llevaba.

En el texto XXIX de Don Lope de Luna, línea 16, donde dice *Embajador de Castilla*, léase *en Castilla*.

En la estampa XXXIX que representa Don Fernando I de Aragon, su esposa y otros personajes, debemos hacer una aclaracion, y confesar un error que cometimos, si bien de poca importancia. Consiste en que sirve de fondo al grupo de las figuras un lienzo de pared con columna ojival, debiendo estar representados sobre un fondo ó espacio aéreo y confuso, así como el sitio donde están arrodillados. Dibujado muchos años antes el grupo aislado, se olvidó la espesada circunstancia, y el litógrafo añadió el fondo copiado de otra pintura contemporánea.

En la estampa XLI, letra F, reproducimos con exactitud la cabeza de Don Fernando I, cuya nariz en la cromolitografía resultó demasiado recta.

En el texto XLII, segundo renglon, folio vuelto, donde dice *Sanazarro*, debe decir *Sanázaro*.

En el texto LXIII, último párrafo, despues de la palabra *Wolghemut?* añádase *Coxcis?*

En el texto LXIV se dice que el medallon ovalado de Cisneros se le representó en la *edad viril*; por un documento que posteriormente hemos visto, parece que fué hecho á los *sesenta años*.

En el texto LXV del segundo Conde de Tendilla, en el tercer párrafo del folio vuelto, donde dice *büfa ó bufeta de la armadura*, debe decir *aleta del hombro*.

A la page D du Preface, dans la ligne 13, on dit: *d'autres détails intéressants* il faut lire *d'autres objets précieux et intéressants*.

A la page IV, avant dernier paragraphe, où l'on dit *plantelatae*, on doit lire *contabulatae*.

Dans le texte XIII de Donna Mencía de Haro on doit lire *qu'elle fut la fille du XIII.^{me} Seigneur de Vizcaya*, et non du VII.^{me} comme on l'a imprimé par erreur.

A la planche XXV, l'artiste distingué qu'à fait cette lithographie, plus habitué à créer qu'à copier n'a pas pensé qu'en le gravant, le dessin sortirait à l'envers dans l'impression, c'est pour cette raison que Don Alvaro Perez de Guzman porte le cordon de l'ordre de l'épaule gauche au côté droit, tandis qu'il devrait le porter dans les sens contraire comme le chevalier de l'ordre qui est représenté dans la gravure XXXV. Cette correction est très importante, parce que nous présentons la statue de Don Alvaro comme une preuve irrécusable que le cordon se porte de l'épaule droite au côté gauche. La susdite gravure XXXV représente un autre chevalier de l'ordre qui porte sa décoration comme elle doit être portée.

A la page XIX en parlant de Don Lope de Luna, ligne 16, on dit *Ambassadeur de Castille*, il faut dire *en Castille*.

A l'égard de la gravure XXXIX qui représente Don Ferdinand I d'Aragon, sa femme et autres personnages, nous devons donner un éclaircissement et avouer une erreur que nous avons commise, quoique peu importante; voilà en quoi elle consiste. Ce qui sert de fond au groupe des personnages, représente un pan de mur avec de colonnes ogivales au lieu de représenter un fond ouvert et vague comme à l'endroit où ils sont agenouillés. Le groupe isolé fut dessiné seul il y a plusieurs années, et ayant oublié cette circonstance, le lithographe étranger a ajouté un fond copié de quelques peintures contemporaines.

A la gravure XLI, lettre F, nous reproduisons avec exactitude la tête du dit Ferdinand I dont le nez se trouve un peu trop droit dans la chromolithographie.

Dans le texte XLII, 2.^{me} ligne, au revers de la page, au lieu de *Sanazarro* on doit lire *Sanázaro*.

Dans le texte, LXIII, dernier paragraphe, après le mot *Wolghemut?* il faut ajouter *Coxcis?*

Dans le texte LXIV, il est dit que le médaillon ovale de Cisneros le représente dans *l'âge viril*. D'un document que nous avons vu postérieurement il résultait que ce médaillon fut fait alors que Cisneros avait *une soixantaine d'années*.

Dans le texte LXV relatif au second Comte de Tendilla, au troisième paragraphe du revers de la page, au lieu de *bufa* ou *bufeta*, il faut lire *aleta* de l'épaule.

ÍNDICE CRONOLÓGICO.

TOMO SEGUNDO.

- XLIV. LOS CABALLEROS DE BURGOS.
XLV. CABALLERO DE LOS ANAYAS DE SALAMANCA.
XLVI. D. JUAN II DE ARAGON.
XLVII. D. CARLOS DE ARAGON, Príncipe de Viana.
XLVIII. D. JUAN II, Rey de Castilla.
XLIX. D. ISABEL DE PORTUGAL, esposa de D. Juan II.
L. EL INFANTE D. ALONSO DE CASTILLA, hijo de D. Juan II.
LI. EL CONDESTABLE D. ÁLVARO DE LUNA.
LII. D. JUAN FERNANDEZ PACHECO, Marqués de Villena, y D. MARÍA ENRIQUEZ PORTOCARRERO, su esposa.
LIII. LOS CABALLEROS ZAPATAS, Señores de Barajas.
LIV. D. ÍNIGO LOPEZ DE MENDOZA, primer Conde de Tendilla, y D. ELVIRA DE QUINONES, su esposa.
LV. D. JUAN DE PADILLA, Adelantado mayor de Castilla.
LVI. D. ALONSO DE CARTAGENA, Obispo de Burgos.
LVII. D. CRISTÓBAL DE SANTISTEBAN, y D. ISABEL DE RIVADENEYRA.
LVIII. D. FERNANDO EL CATÓLICO.
LIX. D. ISABEL LA CATÓLICA.
LX. EL PRÍNCIPE D. JUAN, hijo de los Reyes Católicos.
LXI. LA PRINCESA D. ISABEL, hija de los Reyes Católicos.
LXII. EL PRÍNCIPE D. JUAN DE ARAGON, hijo de los Reyes Católicos.
LXIII. D. JUANA DE ARAGON, llamada la Loca.
LXIV. EL CARDENAL CISNEROS, representado en su edad viril y en su senectud.
LXV. D. ÍNIGO LOPEZ DE MENDOZA, segundo Conde de Tendilla.
LXV bis. GONZALO DE CÓRDOBA, el Gran Capitan, y facsimile de una estampo.
LXVI. D. PEDRO ENRIQUEZ, Señor de Tarifa y Adelantado mayor de Andalucía.
LXVII. D. MARÍA LOPEZ DE GURREA, Condesa de Ribagorza, llamada la Rica Fembra, Duquesa de Villa-hermosa.
LXVIII. D. PEDRO FERNANDEZ DE VELASCO, Condestable de Castilla.
LXIX. D. MENCIA DE MENDOZA, esposa del Condestable.
LXX. D. GARCÍ FERNANDEZ MANRIQUE, tercer Conde de Osorno, y D. JUANA ENRIQUEZ, su esposa.
LXX bis. D. FABRIQUE ENRIQUEZ, Almirante de Castilla.
LXXI. CARLOS V y D. ISABEL DE PORTUGAL, su esposa.
LXXII. HERNAN CORTÉS.
LXXIII. GARCILASO DE LA VEGA y D. FRANCISCO DE LOS COBOS.
LXXIV. FELIPE II; sus mujeres D. MARÍA, D. ISABEL, D. ANA, y EL PRÍNCIPE D. CARLOS.
LXXV. FELIPE II, representado en sus últimos años.
LXXVI. D. MARÍA DE PORTUGAL, primera esposa de Felipe II.
LXXVII. EL PRÍNCIPE D. CARLOS, hijo de Felipe II.
LXXVIII. D. ANA MENDOZA DE LA CERDA, Princesa de Évoli.
LXXIX. D. JUAN DE AUSTRIA, hijo de Carlos V.
LXXX. D. LUIS QUIJADA.
LXXXI. D. MARTIN GURREA y ARAGON, quinto Duque de Villa-hermosa, Conde de Ribagorza.
LXXXII. EL gran Duque de Alba, D. FERNANDO ALVAREZ DE TOLEDO.
LXXXII bis. D. ÁLVARO DE BAZAN, primer Marqués de Santa Cruz, y D. SANCHO DÁVILA y DAZA.
LXXXIII. D. CATALINA DE LA CERDA, Duquesa de Lerma.
LXXXIV. SANTA TERESA DE JESUS y su hermana D. JUANA AHUMADA.

FIN DEL ÍNDICE DEL TOMO SEGUNDO Y DE LA OBRA.

LISTA DE LOS SEÑORES SUSCRITORES.

S. M. LA REINA DE ESPAÑA.
 S. M. EL REY.
 S. M. D.^a María Cristina de Borbon.
 S. M. la Emperatriz de los franceses.
 S. M. el Rey de Prusia.
 S. M. el Emperador de Rusia.
 S. A. R. el Sermo. Sr. Infante Duque de Montpensier.
 S. A. R. la Serma. Sra. Infanta Duquesa de Montpensier.
 S. A. R. el Infante D. Sebastian Gabriel.

El Ministerio de Fomento.
 El Ministerio de Estado.
 El Ministerio de la Guerra.
 El Senado.
 El Congreso de los Diputados.
 El Ministerio de Estado frances.
 La Biblioteca Nacional.
 La Real Academia de la Historia.

La Real Academia Española.
 La Real Academia de Nobles Artes de San Fernando.
 La Academia de Bellas Artes de Sevilla.
 La Academia de Bellas Artes de Granada.
 La Academia de Bellas Artes de Barcelona.
 La Academia de Bellas Artes de San Luis de Zaragoza.
 El Excmo. Ayuntamiento de Barcelona.
 El Ateneo científico y literario de Madrid.

Excmo. Sra. Duquesa viuda de Gor, Vizcondesa de Valoria.
 Excmo. Sr. Duque de Villahermosa. (G. P.)
 Excmo. Sr. D. José Salamanca, Marqués de los Llanos. (Por 10 ejem.)
 Sr. D. Federico de Madrazo, primer pintor de S. M.
 Excmo. Sr. Marqués de Miraflores. (G. P.)
 Excmo. Sr. Duque de Medinaceli.
 Excmo. Sra. Duquesa de Medinaceli.
 Excmo. Sr. D. José Cayeda.
 Excmo. Sr. Conde de Oñate. (G. P.)
 Excmo. Sr. Duque de Osuna y del Infantado. (Por 5 ejemplares.)
 Excmo. Sr. Duque de Veragua. (G. P.)
 Excmo. Sra. Marquesa viuda de Viamanuel.
 Excmo. Sr. Marqués de Villavieja.
 Excmo. Sr. Conde de Guaqui. (G. P.)
 Excmo. Sr. Marqués de Pidal.
 Excmo. Sr. Conde del Real.
 Excmo. Sr. Marqués de Santa Cruz.
 Excmo. Sr. Marqués de Mirabel. (G. P.)
 Excmo. Sr. Marqués de Javalquinto.
 Excmo. Sr. Duque de Uceda.
 Excmo. Sra. Duquesa de Uceda.
 Excmo. Sr. Duque de Gor.
 Excmo. Sr. D. José Alfonso, Marqués de Montélo. (Por 5 ejemplares.)
 Excmo. Sr. Marqués de la Roca.
 Sr. D. Alejandro Soler y Duran.
 Excmo. Sr. Marqués de Villaseca.
 Excmo. Sr. Marqués de Isasi. (G. P.)
 Excmo. Sr. Marqués de San Carlos.
 Ilmo. Sr. D. Alfonso Coello.
 Sr. D. Francisco Asenjo Barbieri.
 Excmo. Sr. D. Antonio Luis Arnau y de Aoiz.
 Sr. D. Manuel Zarco del Valle.
 Ilmo. Sr. Conde de Campo-alegre. (G. P.)
 Excmo. Sra. Condesa de Montijo.
 Excmo. Sra. Marquesa viuda de Cerralvo.
 Ilmo. Sr. D. Martín García Loygorry.
 Sr. D. Francisco Salas.
 Excmo. Sr. Duque de Pastrana.
 Excmo. Sr. Marqués de Remisa.
 Excmo. Sr. Marqués de Morante.
 Excmo. Sr. Duque de Fernan-Núñez. (G. P.)
 Sr. D. Antonio Flores.
 Sr. D. Ponciano Ponzano, escultor de Cámara de S. M.
 Excmo. Sr. D. Eduardo Fernandez San Roman.
 Excmo. Sr. Marqués de la Torrecilla.
 Sr. D. Carlos Gutierrez de la Torre.
 Excmo. Sr. Duque de Escalona, Conde de Montalban.
 Excmo. Sr. Duque de Sesto. (G. P.)

Ilmo. Sr. D. Fermin Lasala. (G. P.)
 Excmo. Sr. Conde de Toreno. (G. P.)
 Excmo. Sr. D. José María Huet.
 Excmo. Sr. Duque de Abrantes.
 Excmo. Sr. Marqués de Perales. (G. P.)
 Excmo. Sr. Duque de Alba.
 Excmo. Sr. Conde de Superunda.
 Excmo. Sr. Marqués de Camarasa.
 Ilmo. Sr. D. José Xifré.
 Excmo. Sr. Conde de San Luis.
 Excmo. Sr. Marqués del Riscal de Alegre.
 Sr. D. Camilo Balmaseda.
 Mr. Leon Adolfo Lafitte.
 Excmo. Sra. Duquesa de Rivas.
 Excmo. Sr. Marqués de Almedares.
 Excmo. Sr. Conde de Fernandina.
 D. José María Geofrin.—Sevilla.
 Ilmo. Sr. D. Gonzalo de Ulloa y Ortega, Conde de Adanero.
 D. Enrique Lemming. (Por 2 ejemplares.)
 Excmo. Sr. Conde de Sástago, Marqués de Monistrol.
 Sr. D. Leocadio Lopez, del comercio de libros. (Por 2 ejemplares.)
 Sr. D. Carlos Bailly-Bailliére, Idem. (Por 3 ejemplares.)
 Sr. D. José Mendez, pintor de S. M.
 Sr. D. José María de Alava y Urbina, Catedrático de Derecho en la Universidad de Sevilla, individuo corresponsal de la Real Academia Española, de la de la Historia y de la Universidad de Chile.
 Sr. D. Fernando de Gabriel y Ruiz de Apodaca, Comandante de artillería é individuo de varias corporaciones científicas y literarias.—Sevilla.
 Sr. D. Eduardo Montalvo, abogado y propietario.—Cádiz.
 Sr. D. Mariano Pescador, pintor escenógrafo y profesor en la Academia de Zaragoza.
 Sr. D. Ramon Giscar.—Barcelona.
 Sr. D. Manuel Vidal y Cuadras.—Barcelona.
 Sr. D. Diego Moxó.—Barcelona.
 Mr. Prosper Merimée, Senador del Imperio, del Instituto de Francia é Inspector general de Monumentos.
 Mr. Didron, antiguo Secretario de la Comision de Monumentos de Francia y célebre arqueólogo. (Por 5 ejemplares.)
 Mr. William Stirling, miembro del Parlamento Británico.
 El caballero D. Bartolomé Muriel.—Paris.
 Sr. D. Leon Lillo.—Paris.
 Mr. Ferdinand Denis, Bibliotecario de Santa Genoveva, individuo de varias corporaciones literarias, etc.
 Mr. J. Mario di Candia.—Paris.
 Mr. Domenic Colnaghi, editor y estampero de S. M. la Reina Victoria.—Londres.
 Sr. D. Estéban Balleras, banquero.—Londres.

ADVERTENCIA.

Los señores suscritores que lo son á la edicion especial en gran papel están indicados con las iniciales G. P. Muchos otros señores nos pidieron ejemplares de la misma clase, pero no habiéndolo hecho con oportunidad, por no fijarse en los primeros prospectos, fué imposible complacerles, pues tenemos el compromiso de no admitir más que 25 suscripciones, en gran papel, que es la dozava parte del total de los 500 ejemplares que constituyen una y otra tirada.